



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

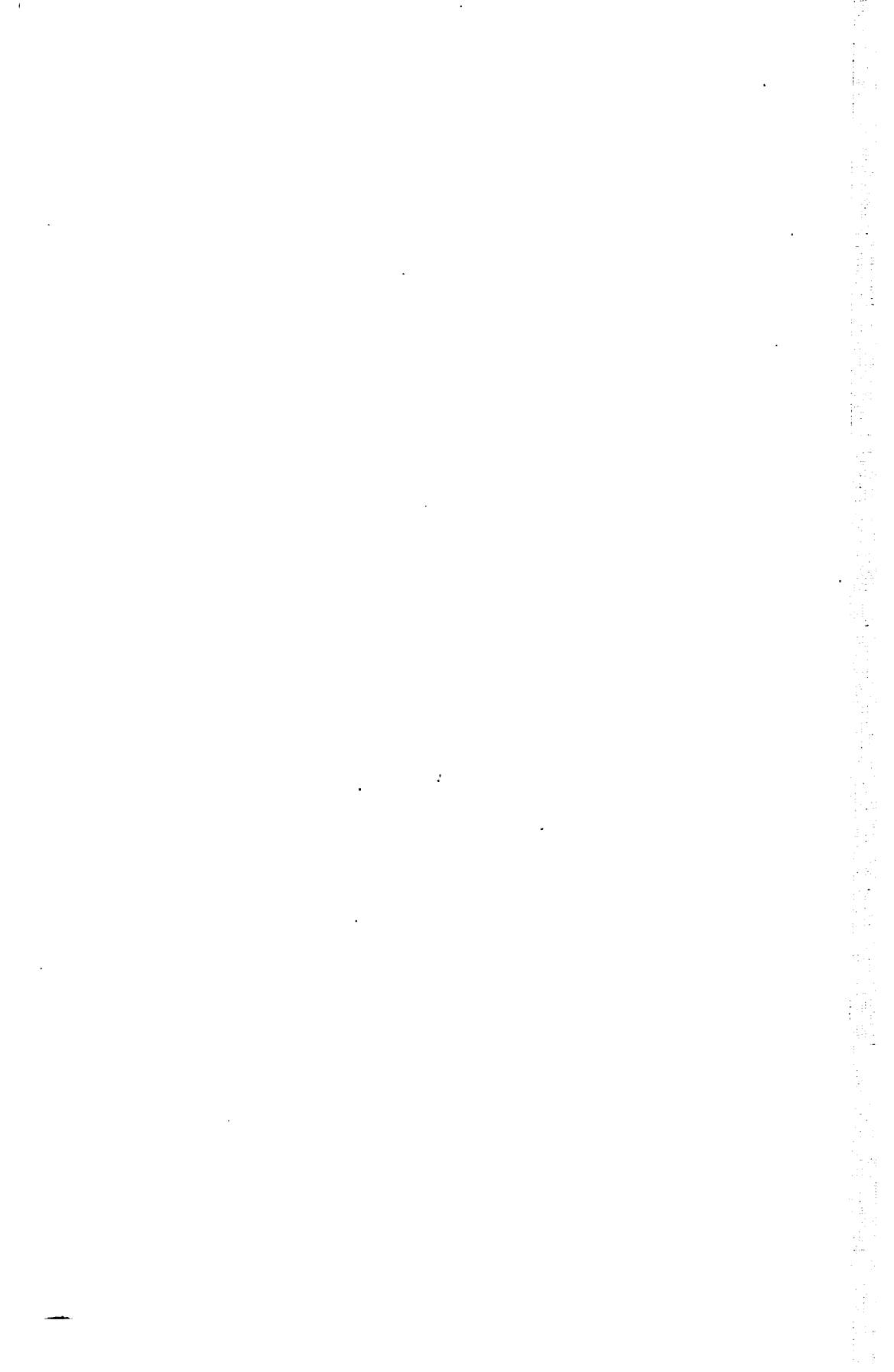
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HISTOIRE GÉNÉRALE CIVILE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU POITOU

PAR

M. LE CHANOINE AUBER

HISTORIOGRAPHE DU DIOCÈSE DE POITIERS

*Et si quidem bene, et ut historia competat,
hoc et ipse velim; si autem minus digne,
concedendum est mihi.*

II. Machab., xv, 39.

TOME SEPTIÈME



FONTENAY-LE-COMTE
IMPRIMERIE L.-P. GOURAUD

Rue Turgot, 20

POITIERS
LIBRAIRIE BONAMY

Rue des Cordeliers

1890

TOIRE GÉNÉRALE
DU POITOU

(AL

I

HISTOIRE GÉNÉRALE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU POITOU

PAR

M. LE CHANOINE AUBER

HISTORIOGRAPHE DU DIOCÈSE DE POITIERS

*Et si quidem bene, et ut historiae
hoc et ipse velim; si autem minus
concedendum est mihi.*

II. MACHAB., xv,

TOME SEPTIÈME

REV
UE
LIB

AY-LE-COMTE

E. L.-P. GOURAUD

Turgot, 20

POITIERS

LIBRAIRIE BONAMY

Rue des Cordeliers

1891

A N

LIVRE XLV

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE GUILLAUME V (LE GRAND),
JUSQU'A L'EPISCOPAT D'ISEMBERT I^{er}

(De 994 à 1020)

GUILLAUME V avait trente-six ans quand il prit le sceptre de son père. C'est à tort que Besly, d'après Pierre de Maillezais, qui se trompait, l'avait surnommé *Fier-à-Bras*, le confondant ainsi avec Guillaume IV. Quoi qu'il en soit, son intelligence développée de bonne heure, l'avait rendu apte dès son enfance à des études sérieuses qu'il aima, qu'il continua dans toute sa jeunesse, et qu'il ne cessa de cultiver jusqu'au moment de son arrivée au pouvoir. Ces dispositions, aussi bien que la sagesse de sa vie habituelle, le rangèrent bientôt au nombre des hommes éminents de son siècle. Le titre de *Grand* ne lui fut donc pas donné par la postérité pour ses seules actions de guerre qui n'en font trop souvent qu'une usurpation de plus. Il le dut plutôt à son amour des choses réellement glorieuses, qu'au soin de sa dignité princière; à l'estime des lettres et des sciences, il sut joindre l'amour de la paix; ne fit la guerre que pour se défendre, et employa les arts à la glorification de ses Etats et à la magnificence de sa capitale. Il sut mériter ainsi l'estime des souverains de son temps, et laisser, par ses relations avec les personnages remar-

Beaux prélimi-
naires du nouveau
règne.

ron

iecl

1 e

ious

1 qu

anc

ivai

can

ue

lui-

de

3vol

s co

7, p

pris

D'a

e L

le c

bie

esse

ver

si ol

de c

rov

ing

stur

par

qu'o

ne

le

e d

ller

la j

des

t le

des

On

à n'employer pour les deux ou trois enceintes qui défendaient le donjon, que des pierres de grand appareil formant un revêtement : le vide en dedans était rempli d'un blocage formé de moëllons et de ciment, ce qui n'a pas cessé de remarquer l'inaltérable dureté des murs de nos vieux édifices. Ces murs n'avaient pas de trois mètres d'épaisseur à la base ; en haut du monument, on diminuait progressivement d'un mètre, et si l'on ajoute à cette confection les détails inséparables de la construction, on trouve que cette force de défense se centuplait par les ressources que fournissaient les barbicanes à lancer des flèches, les mâchicoulis qui, du haut des terrasses, répandaient sur les ennemis les pierres, de la poix bouillante, et du plomb fondu. Les provisions s'élaboraient sur les plates-formes des soldats sans cesse occupés à les mettre en état de défense. Les béliers et les balistes ne pouvant lancer leurs projectiles qu'horizontalement, ne battaient en brèche que les murs extérieurs ; mais ceux-ci entamés, il restait encore une enceinte presque toujours inébranlable, où les échelles, les sauts, à dresser et à maintenir, étaient en plus grand nombre. Les assiégés versés avec les assiégeants par les irrésistibles machines des assiégés. Elles étaient en outre sans cesse harcelées par les hautes et étroites ouvertures des escaliers dans les tours qui saillaient sur les murailles. Les bras vigoureux détruisaient leur équilibre, et les ennemis dans les fossés, bientôt comblés par les cadavres, les larges eaux courantes, autant que possible, étaient de plus aux approches de la place. Et pourtant, au bout de s'en rendre maître, mais ce n'était qu'au prix de temps, d'audacieux efforts et de pertes considérables en hommes et d'engins militaires. Heureux alors le vainqueur, vaincu malgré une héroïque résistance, il n'était ni même dans les prisons souterraines, aux murs

Systeme de defense architecturale du temps.

ain. Là encore il éprouva une défaite après
 i l'obligea à une nouvelle fuite : mais il ne
 la poursuite du vainqueur. Il fut fait pri-
 yé sous bonne garde à Poitiers, où il eu
 forteresse bâtie au confluent du Clain et de
 s cette déroute, ses gens en grand nombre
 vie au pied des murailles de Rochemeau
 e temps, on donna l'assaut, la place fu
 le duc d'Aquitaine donna un exemple auss
 ichant de ce généreux esprit de la chevalerie
 ir une loi de la noblesse féodale.

ime de Boson, fut trouvée dans le château
 ue passer quelques jours. Une idée infernale
 -uns des jeunes étourdis de la suite du duc
 renvoyer à son mari après en avoir fait un
 e leurs insolences. A peine averti, Guillaum
 e une telle infamie, protégea la noble femm
 ulte, et lui forma une garde choisie qui eu
 rter et de la conduire honorablement vers s
 re était Blanche, fille de Géraud, comte d
 e habitait Bellac, et sa joie fut si grande d
 une fille dont le sort l'avait si fort inquiétée
 aussitôt de reconnaître cette généreuse action
 domaines du prince jusqu'au Rhône.

e poursuivre, une autre forteresse réclama
 avec les intéressantes origines qui s'y ratta
 t déjà, au moins dès le milieu de ce siècle
 une église au lieu dit la Roche, près la Fer
 nier doit son nom à ses mines de fer exploi
 mains, et il serait possible que le voisinage
 venu du besoin de protéger cet utile établis
 es. souterrains, du reste, communiquaien
 ort. Quoi qu'il en soit de son degré d'import
 a telle époque, on ignore jusqu'au vocabla

int. Une seconde église y fut bâtie au XI^e siècle. Les murs, sous l'invocation de saint Hilaire, ne restent encore à peine les derniers débris. Tels furent les restes d'une petite ville devenue le chef-lieu d'un comté, laquelle, contrairement à tant d'autres, ne cessait de s'augmenter et s'épanouir au moment où les autres commencent à attendre qu'une complète déchéance. L'activité spirituelle des maisons de prière semblait alors leur servir de berceau. De grandes amitiés que les seigneurs de la Roche entretenaient avec les moines, augmentèrent leurs domaines et les habitations autour d'eux, et pendant que les seigneurs de la Roche, par leur position, étaient les amis des annexes d'Ornay (4) de Venansault (5) de Poitiers les aimaient et les soutenaient, les châtelains s'allier dans la suite des temps avec les Mauléon, aux Montaigu, aux barons de la région. Il arriva, après mille vicissitudes, au frère de la Roche, Alphonse de Poitiers, puis à la maison de France, à l'époque si mouvementée de l'occupation anglaise, au XIII^e siècle. Au XIV^e, la Roche devint une place importante et s'achemine à des destinées qui aboutissent jusqu'à une autonomie qu'elle garde des Bourbons jusqu'aux Bourbons-Conty (6).

Avant d'arriver à l'étape où nous avons dû observer un instant la création de la société civilisée, revenons à l'époque de notre Guillaume, qui avait à s'occuper des bases de son jeune gouvernement.

Guillaume de générosité, dont il avait fait preuve dans les combats de la dernière guerre, se montra encore une fois généreux.

Boson, devenu son prisonnier. Rentré à Poitiers, après la destruction bien méritée de Rochefort, Guillaume, assez puni le félon, exigea de lui le simple hommage, et lui rendit la liberté. Le vassal n'en profita que pour manquer à ses engagements.

Recherches historiques sur la Roche, Bulletin des Antiquaires

Boson osât y manquer. C'est après ce
et un voyage à Rome (6).

ble résultait pour lui de cette guerre
, comte de la Haute Marche, y fut tué
surpassait par celle de son puiné, qu'
ses mauvaises entreprises. Or, lorsqu'il
mble au second siège de Gençay, Adal
cheval autour des murs pour y cherche
s; alors son armure ne le protégea
ne tour il fut reconnu et frappé d'un
sure le fit mourir quelques jours après
Charroux, où on l'inhuma dans l'églis
Sauveur (a).

3 suivantes, nous voyons par beaucoup
ou confirmés par lui, que Guillaume I
t de Saint-Hilaire que son père lui ava
né comme une sorte d'apanage en 969
ne atteint sa vingtième année (b). C'est
ma, en 997, au sous-doyen du Chapitre
e trésorier lui avait fait d'un moulin su
ous de Poitiers, et dans l'endroit appel
et ensuite Pont-Saint-Achard, du noi
e Saint-Benoît de Quinçay. Cette mém
précédente, il avait donné à l'abbaye d
ise de Vouneuil-sous-Biard, toutes le
se et de plusieurs héritages des environ
ce village était de ceux que Guillaume I
lot d'Emma après leur première récor
, qui aimait beaucoup son fils, accéda
ces libéralités, que, assez riche pa
pas les regretter, elle avait vu son frère
hampagne, donner en 995 à son abbay

1, 151; — *Art de vér. les dates*, X, 225; — Adhém
apud Besly, p. 301.

dates, X, 97.

IV, note 29; — D. Fonteneau, X, 261.

on résolut de prévenir ces empiètements. t l'âme et le chef d'une ligue formée contre dans laquelle entrèrent les comtes Arnaud Hélie de Périgord, les deux frères Boson donnons quelques détails qui fassent bien r position et les motifs de cette campagne. Sud du Berry, dans cette contrée qui avoit villes poitevines de la Trémouille et de levait depuis plus d'un siècle, sur un rocher plateau alors imprenable par sa position et défense dont l'art militaire avait su l'entourer. eau de Brosse (8) dont les hautes tours leur point culminant les vastes campagnes Limousin, de la Marche et du Poitou. Or, s fils du vicomte de Limoges, devait avoir sion de son père une partie de ce domaine, ette succession ne fût pas ouverte, il avisa s à en espérer beaucoup plus, vu le grand frères, il pouvait anticiper sur ce petit avenir d'avance de la propriété entière. Il avait : la ruse. En dépit des réclamations qu'il tout lui faisait espérer d'en retenir la . conformation même du sol rendait les s, et une fois renfermé derrière ces murailles aisses et si bien protégées par la nature. garnison et ses hôtes, pouvaient se croire le agression. Aymar, fier de sa conquête comptait bien, conformément à son caractère e, s'en servir à observer la contrée et à se asion quelques expéditions offensives. Déjà ultés avaient eu lieu entre lui et Hugues argilisse (9), autre châtellenie peu éloignée de sa mère, nièce de Guillaume V. Mais plus fort après un combat, s'était prononcé t ne rien rendre. Ce fut alors que Hugues ic d'Aquitaine et demanda son secours avec

DIRE GÉNÉRA

ssants alliés
les autres s
antaisies pe
e, et de form
r. Des attaq
ait avec aut
urs. Après
que son père
vint pourta
les assiégés
ui tenir tête
aperçus, ils
des confédé
lée fut sang
arnement d
ient encore
quoique ce
r, les forces
e retirèrent
dépit d'une
donc au vai
, et fut à p
cès et ne d
usurpation.
bourg du
Saint-Benoît
es. C'était
ser un don
ette campag
ieu, d'en ex
étaient pour
ourtant ce
l'absence d

du Berry, I, 36
an., Chronic. ;
, p. 229.

très capable de lui résister à main armée. Mais le lieu était fort par lui-même, si bien que les moines de Sacierge étaient venus, abandonnant leur première demeure, s'y abriter contre les caprices belliqueux du premier seigneur qui leur eût cherché dispute. C'était précisément cette assiette avantageuse qui avait surtout déterminé Aymar, comme il l'avoua plus tard, à s'en assurer la possession. Ajoutons que les habitants des environs faisaient des dépendances du monastère un dépôt de sûreté pour leurs vins et leurs moissons, que l'habile conquérant eût voulu en même temps que le reste. Il n'eût pas de peine à réaliser ces prétentions; la ville et le monastère, peu défendus, n'opposèrent qu'une faible résistance, et après deux ou trois jours, l'aventurier s'en rendit maître.

Les moines, chassés de leur demeure, se dispersèrent dans les abbayes voisines du Poitou et du Berry; quelques-uns s'enfuirent jusqu'à Saint-Benoît-sur-Loire, aux environs d'Orléans, où se trouvait Otherius, chez l'abbé dont relevait le prieuré du Sault. Celui-ci encouragea beaucoup le prieur, dont il savait la sagacité et le courage, à se rendre sur les lieux; de là, il verrait avec qui s'entendre et comment agir. Otherius se rendit tout d'abord auprès de Hugues de Gargilisse. Il fut convenu, qu'à quelques jours de là, Otherius, secondé par Hugues, ferait une tentative à main armée. Un nommé Geoffroy, surnommé *l'Ane*, à raison de sa force, un des amis du couvent, s'entendit avec eux, et le mardi suivant, qui était celui de la seconde semaine du carême de l'an 1000, fut choisi pour l'opération. La veille donc, pour obtenir de saint Benoît le succès de l'entreprise, on n'oublia pas de boire en l'honneur du saint, ce qui était une ancienne coutume dont on éloignait les moindres excès. Les Germains avaient consacré paraît-il, cette habitude en l'honneur de leurs dieux. Les Francs la leur avait prise, et le christianisme avait permis de la continuer en la sanctifiant par l'invocation des Saints, et l'on n'y manquait pas, la veille, où le jour-même de la

ôté des assiégés qui n'avaient gardé leur
ix jours.

raconté au long ces circonstances, parce
nt une idée complète des guerres de ce
rs épisodes et les pensées de foi qui prési-
à toutes les actions de la vie humaine. Là
ines attaqués dans la juste possession de
, attribuèrent à leur saint patron le triomphe
demandé par la prière, et que l'un d'eux,
vons emprunté ce récit, se plut à raconter
cles dont il fit un livre en son honneur (a).

de cette même année, Gislebert, le digne
tiers, signa une nouvelle donation faite à
argueil par Guillaume V, d'un alleu qui lui
propre, appelé Coulombier (10). Avec le sol,
nés aussi l'église sous l'invocation de Notre-
es dépendances et les serfs qui lui appar-

plus loin, revenons sur quelques autres
se passaient en même temps que ceux dont
parler, et que la suite et la liaison de ceux-
é d'en séparer. C'est d'abord, le 24 octobre
roi de France, Hugues Capet, qui succomba
jours de maladie dans sa résidence de
vait fait la capitale de la France. D'abord,
llaume, il avait fini par vivre avec lui en
ice, peut-être autant par un habile calcul
que par suite de leur modération habituelle;
parce que ce dernier avait reconnu la
roi, comprenant très bien qu'il ne gagnerait
sition qui compromettrait toujours sa paix et
venir. Les belles qualités de Hugues le firent
t d'administration le fit respecter ; son esprit

raculis S. Benedicti, lib. II, c. XI, ap. Bouquet, X, 343 et

p. 355.

it repus exclusivement. Les soins matériels, guerres et les contestations, par les dilapidations des monastères et des églises, les inquiétudes des classes par l'accroissement des impôts qu'elles soulevaient, avaient détruit l'indépendance des grands s'était plus profondément, et pour ramener l'ordre, il avait fallu un effort de beaucoup sur ses prédécesseurs. Dieu avait triomphé des obstacles, il avait renoué autour de lui les éléments des droits acquis de la noblesse. En fait tout s'était transformé. Un régime sûr, main d'un homme providentiel, était venu, un gouvernement solide, entouré de beaucoup d'unité, mais dont l'esprit d'ensemble, sorte d'unité qui, tout en laissant aux provinces de l'Etat une vie propre, les relierait encore en un tout solide où le suprême aurait pour caution l'honneur d'.

duc d'Aquitaine, au milieu des premières années laborieuses il s'était rendu respectable à ses vassaux, s'attirant l'estime même de ses ennemis, marchait hardiment dans les voies qui mènent au titre de Grand, que la postérité lui rendra justice pour ainsi dire sous ses auspices que l'on inaugurerait dans l'Aquitaine avec le progrès des siècles, et de là refléter sur un vaste horizon illustreront cette remarquable portion d'.

commencement de ce siècle, nous trouvons dans nos chartes une seigneurie qui aura son importance pour l'avenir, et avec laquelle il nous faut faire l'histoire de la petite ville de La Rocheposa-

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1002)

et le Lyonnais, qu'elle donnait comme secouru : cette dot avait été la sienne propre^(a). Au mariage qu'il contractait si tard, le duc étendait ses rives de l'Océan à celles de notre fleuve du S. On voyait, dit-on, s'accomplir une prophétie laquelle on lui avait fait espérer qu'elle s'élèverait au rang de duchesse (43). Cette union dut avoir lieu vers l'an 1002, et fut suivie de près, sans que l'acte soit exactement indiquée, par la mort de la comtesse mère de Guillaume V. Si nous en croyons P. de Piaget, le seul qui, avec Adhémar, nous ait laissé des constanciés sur cette période de notre histoire, la pieuse femme, qui devait toucher sa centième année, avait consacré les jours de sa vie depuis 994, aux œuvres de foi et de charité. Tandis que dans l'entourage de son fils, elle s'était adonnée à la régularité de la vie chrétienne et la pureté éclairée, sans doute aussi le besoin de consoler et d'apaiser d'anciens scandales, pouvaient lui suggérer de toutes les classes de la société. Les guerres et les affaires gouvernementales entreprises par son fils les avaient forcés tous deux à y renoncer, la reprise des bâtiments construits à Maillezais. L'île, qui s'était peuplée sous leurs yeux, n'était pas abandonnée par ses maîtres, et Ernaud était occupée d'autres édifices sacrés qu'élevés ou restaurés en vue de la dévotion populaire de l'île, était déjà l'église de Saint-Pierre-le-Vieux par les moines tourangeaux, appelés dans ces premiers jours de l'abbaye ; puis au-dessous, vers les premiers fondements de celle-ci ; non loin de l'église de Saint-Hilaire qui avait servi de chapelle au château du duc lorsqu'il n'était encore qu'un enfant en sa plaisance. Enfin, aux bords de la Sèvre, e

suppléait de la sorte, en se donnant des
 és par lui en de fréquentes visites, à l
 capables pour la direction des fondation
 out. Ce fut l'évêque Gislebert qui vint
 la nouvelle communauté et y installer

ntenant sur une grande détermination qu
 ait dû prendre aussitôt après la mort d
 ci avait laissé son fils aîné Hélié, qui, apr
 t, son oncle, était devenu comte de Périgore
 , son second fils Bernard, étant en bas âg
 de son père, avait été mis sous la tutel
 on, lequel, une fois disparu, laissait
 deux jeunes orphelins les affaires de s
 on. En qualité de suzerain, le duc d'Aqu
 der d'une seconde tutelle dont la famill
 e convenance. Guillaume fit donc un voyag
 is ce but; mais un voyage armé dont r
 bénédictins les plus renommés, laissai
 ire du Poitou et dans celle du Périgord
 e lacune qui y compromet singulièrement
 evait attendre d'eux (15). En effet, soit qu
 deux petits princes eût voulu profiter c
 e pour s'attribuer leur héritage, soit qu'il
 quelque question d'intérêt qu'elle voul
 justement à son profit, le duc, appelé
 armi les contendants, vit naître de la pa
 re eux une si vive opposition, qu'il prit
 ouble titre de parent et de suzerain, mett
 ires de si haute importance. Il arriva dor
 s devant Périgueux, dont on lui ferma le
 peu de temps la ville fut en sa possession.
 eur des jeunes comtes, donna le comté d
 e fils de Boson, la Marche à Bernard, fi

ISTOIRE GÉNÉRALE D

et, en attendant leur i
ires et au gouvernem
t capables de les d
ix frères, Pierre abb
Abbon, avait vaillam
e le roi Robert pendi
nt nous avons parlé
rs un homme qui
veur de tous deux. N
aussi de quelle noble
qui aurait pu, comm
la faiblesse des deu
e, et qui se donna
ontre toutes les entre
: foi ? (a)

remarquer parmi. le
fin du x^e siècle et au
qu'il fit à Saint-Cypri
d'Angély, reçue par
'œuvre naissante de
que Guillaume IV lui
ages. La forêt revint
ressource et comm
à la reprise des trav
de quelques coutun
t, la terre de Germon
eurs habitants, et l'ex
e scl. L'acte de cette
la comtesse Almodi
e Comte avait accor
jouissance d'un mou
situé sur la Boivre
porte la plus orier

rai, II, 54; — Adhémar Clu
neau, VI, 483.

e Saint-Cyprien, I, 71.

mention qui se rencontre de ce pont dans les chartes. On peut croire qu'il n'était pas alors reculée, car la charte qui nous en parle un endroit appelé aussi *Tentenonus*, oubliés aujourd'hui. Il est pourtant supposable que l'abbaye d'Achard est celui du saint qui gouverna Saint-Benoît et de Jumièges au VII^e siècle et qui donna peu de temps après sa mort ces relations avec Poitiers. En 1455, il y avait à la Boivre, et au même endroit, un moulin à papier peut-être qui ait fabriqué dans cet endroit du linge. Cet établissement coïncidait avec l'imprimerie, et déjà, depuis plus de cent ans, le papier n'était plus exclusivement employé à des actes notariés.

Dans les premières années du XI^e siècle, nous voyons se développer la grande et formidable légende de la France, qui a reçu aucun des accomplissements que certains rois avaient fait craindre à la crédulité effarée. On n'en parlait plus depuis trente ans, et le marché comme de coutume dans les affaires, dans les cours des cinquante dernières années, dans les églises, de monastères et de châteaux qui les communautés n'avaient pas cessé d'être l'objet de la sympathie généreuse des grands seigneurs, des peuples et de leurs maîtres n'empêchait pas les méfaits qu'elle condamne, au moins elle ne leur donnait pas la raison d'être des grandes vertus, et elle justifiait chaque jour des mêmes principes moraux.

Après la mort de Guillaume V, de son épouse et de sa mère, se il eut, l'année qui suivit son mariage, il devait lui succéder un jour, et rien n'était plus à l'harmonie du ménage; au contraire, il était d'unanime au profit du grand établissement.

HISTOIRE GÉNÉ

e formait par leurs
ai, n'avançaient pas
rentaine d'années au
onstruction facile, m
euse avait suivi jus
églises dont on sen
ultipliaient sur toute
ier parfois dans les
autant de retranch
er à ces dernières l
seur des murs et de
idérables pour servi
nateur capable de
multiplier d'étroites
les assaillants ; so
aux et des chemins
es, capables de co
s solides pour supp
ralement les plafond
ables moyens exigé
de (a). Si l'on consi
it subir ces conditio
t aussi que les dime
roportionnassent au
ord, puisqu'ils n'y d
anquerait pas de s'a
raient secondés par
aux employés à de
s, à des labours, à
nt ces conditions, or
it nécessaires pour
idérable. Aussi Maill
ous assisterons à la
ossession qu'en ferc

Cf. Bâtissier, *Hist. de l'ar*

. En attendant, racontons comment un de ces pays, celle de Liez, surgit avec moins de temps des mains d'un de ces architectes que l'époque en voyait beaucoup.

Un jour, pendant une de ses visites dans son pays, le prince trouva malade de graves douleurs, qu'il ne pouvait caractériser, mais qui pouvaient bien être d'une nature douloureuse. Quand il en souffrait le plus, un certain homme qui voyageait pour son instruction, s'occupait de lui. Sur ce qu'on apprit qu'il s'occupait de médecine, le prince malade se le fit amener. Usant de son savoir, qui faisait alors la base de l'art de guérir, le prince examina le malade, observa ses symptômes, d'après quoi il lui composa un remède qui le sauva.

Le prince voulut récompenser l'homme, mais celui-ci refusa, et demanda pour sa retraite un petit coin dans une forêt voisine, où il put se consacrer à l'étude et à la prière, et un oratoire à la sainte Vierge, pour se consacrer au service de Dieu. Ce fut l'origine de l'abbaye de Liez, du temps de l'historien de Maillezais, c'est-à-dire de celle de Lihée, et qui se voit encore à l'Église de Liez.

Un pli de terrain qu'un coteau sépare de la mer, où l'homme vécut ainsi dans une grande retraite, jusqu'à ce qu'il mourut. On ne sait pas qu'il avait guéri le prince. De son vivant, il avait souvent implorer sa science médicale, et on l'appelait volontiers dans la contrée pour s'y rendre. Un jour, il fut appelé au château de Mervent pour y soigner un malade. Comme on l'y gardait plusieurs jours, il y eut un pressentiment de sa mort et il envoya donc un jeune enfant, dont il était le compagnon, chercher certaines herbes qu'il lui fit prendre et en absorba le jus mêlé à du vin, après qu'il eut fait un bain de son ermitage. La marche lui était devenue difficile par des douleurs et une extinction de la vue. Il avait chaque fois qu'il reprenait son chemin, il avait une gorgée de son remède, et retrouva

STOIRE GÉNÉRALE DU PO

avec la parole. C'est à
il avait choisi le lieu
sainte Eucharistie, et au
venait de se donner à h
l'origine de la paroie
de-Liez, *Liecensis*, fais
du canton de Mailleza
sept à huit cents habit
ille.

le temps, il y avait à Poit
à l'Orient de la ville, auto
t il relevait et qu'on sai
tion de la sainte Vierge.
it seuls la juridiction g
e les nouvelles habitu
lus nettement, s'exerçai
it de Saint-Cyprien et
t Engilber, déjà pratiqu
pont Joubert. Elle con
écheries sur le Clain,
s des cours d'eau, telles
ilons, les cordiers et aut
; très solitaires, chaque r
es fauteurs de désordre.
it, ils n'étaient pas toujc
entreprises de gens s
nte confia la surveillan
ces méfaits à l'Abbé de
rsonne pour savoir qu'y
ie n'était pas négligée p
rties de l'administration
es soins d'un intérêt sup
tion de Guillaume. Chos

le de la conduite de Dieu sur une nation la sienne ! En ces temps de foi vive et d'élan, la foi dominait toute la vie sociale. La France, encore dans le baptême de Clovis, et, si les plus intimes n'empêchaient pas de passer dans le cœur humain, du moins elles y agissaient et en prévenaient beaucoup. La voix de Dieu se faisait entendre ; il y avait à peine quelques puissances qui y fermassent l'oreille, et, après des résistances des plus violentes, mais passagères, elles finissaient par se rendre. C'est de la sorte que Dieu venait en grand secours au législateur.

Quelques historiens de parti-pris ont prétendu dans ces derniers temps que les papes ou les évêques n'assemblaient jamais de conciles sans la permission de l'empereur ou des princes locaux : ce qui est vrai, c'est que s'il y eut des exemples de ces prétentions princières, elles ne furent que l'expression de colères impies que Dieu se chargea toujours de punir tôt ou tard. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que les princes chrétiens durent très souvent à l'Eglise, comme nous l'avons vu maintes fois et le verrons plus souvent encore, un puissant secours pour maintenir ou ramener l'ordre dans leurs Etats. Cette année 1004, Guillaume en donna une preuve de plus.

Le prince, qui gémissait sincèrement des désordres de son temps ou l'injustice triomphait si souvent de la bonne foi et de la faiblesse, s'était attristé de tant d'invasions : main armée qui s'étaient faites et continuaient encore sur le domaine d'autrui. C'était des sources de contestation violentes ou de querelles intestines ; la société et la famille en souffraient également, la paix n'était plus nulle part ; les villes, les campagnes présentaient partout le spectacle de guerres et de dissensions, au grand péril du commerce, de l'agriculture et des sciences. Comme tout est nécessairement de la religion qui impose et condamne les excès, le meilleur remède à

mal était de convoquer un concile où la sainte influence parlasse à son temps.

Une assemblée fut donc indiquée par cinq évêques et douze abbés, dont notre Gislebert, et Séguin de Sens, de la qualité de métropolitain. A cette assemblée furent aussi quelques-uns des principaux seigneurs, qui n'avaient pas moins d'intérêt à l'ordre et des bonnes mœurs. Il fut décidé que toutes contestations et réclamations en deçà seraient portées devant eux pour une solution immédiate. Faute d'acquiescement, les récalcitrants, après un arrêt, se verraient poursuivis par eux, et ils fussent contraints de se soumettre à la justice et du droit.

Les décisions à l'égard du clergé.

Le clergé avait aussi ses réformes proposées. En dehors du nombre de prêtres, quoique restreint, dans la régularité des saintes vies, à la tête de quelques paroisses, un titre de prieuré n'était pas à lui-même eût imposé une vie commune et des chutes. Le concile veut obvier à cet isolement, et il renoua l'interdiction aux prêtres et aux abbés de vivre dans leur maison. Cette loi, qui était portée sous peine de dégradation, fut acceptée.

Mort de la comtesse de Poitiers modie.

Une femme qui avait mérité d'échapper à cette époque. Le défaut sur la comtesse Almorion son nom se retrouve, et, s'il n'est pas cité, sans en indiquer la source.

(a) Labbe, *Concil.*, in *h. ann.*, t. IX, Bouquet, X, 531.

où aurait été apposée sa signature, ce qu'elle ait donnée, car cette même année qu'on ait rien su des circonstances de

as que Guillaume avait prises contre les
ient pu susciter en Limousin et en Périgord
y attendaient ses neveux, avaient été de
ent de paix, et la tranquillité de l'Aquitaine
nt remarquée, lorsqu'un événement qu'on
oir vint éveiller son attention et celle du
ands depuis plusieurs années n'inquiétaient
Les pays qu'on leur avait cédés fleuris-
fluence des lois féodales, et les barbares,
s, vivaient du régime commun à toute la
pratique des habitudes chrétiennes et d'une
ité. Mais leurs fies du Nord n'avaient pas
ragabondage maritime qui était leur vie
t en respectant l'intérieur de la France, où
idées sociales mieux organisées ne leur
ue peu de chances de succès, ils fréquen-
voisines de nos villes du littoral, et les
ouffraient parfois de leurs attaques. Le
Poitou, qui avait là un rivage si étendu,
ez prévu le besoin de le défendre contre
toujours possibles, et ne croyait pas
ilieu de ses sollicitudes pour le soin de
à redouter de telles aventures. Il arriva
en reçut un avertissement significatif. En
s se présentèrent dans le courant de juin
méridionales de notre province, où était
re de Saint-Michel-en-l'Herm. Dieu permit
ême temps, Emma de Périgord, femme de
de Limoges, allât faire au couvent un pélé-
ion de la fête de Saint-Pierre, qui était une
solennités. S'étant trouvée de nuit près de
allait aborder, son navire fut pris par les

Leur mauvaise
foi.

pirates, qui l'emmenèrent à
L'fortunée princesse y de
beaucoup de négociations ent
qui ne pouvait suffire sans be
fices à la rançon exigée. Out
que le vicomte dut solder de s
les compléter quantité d'or e
Martial. Il fallut y joindre un
et beaucoup de précieux objet
richesse de Saint-Michel. Ils
et encore se refusèrent-ils pa
rendre leur captive. Il fallut
comme ils reculaient encore
promesse, Guy fut obligé de
Richard 1^{er}, duc de Normanc
assez fréquents avec eux pa
Ce prince, que son cœur et son
le *Bon*, usa de ruse et de
obligèrent enfin ses sauvages
mais toujours moyennant que.

Après cet exploit, les trop c
pas attendu qu'on vint leur
s'étaient dérobés à pleine voile
plus tard recevoir le prix de l
donna l'éveil ; on ne put doute
quelque conflit plus ou moi
furent prises pour repousser le
retour offensif (a).

Second mariage
de Guillaume V.

Quelque temps après son v
se remarier, le célibat conven
position, et n'ayant eu de sa
dont l'existence, si frêle en
l'avenir du trône ducal. Il jeta
union sur Prisca, autrement

(a) D. Bouquet, X, 232.

Sanche, duc de Gascogne. Elle devait être l'héritière de ce frère, ce qui fortifiait de ce côté la puissance du duc d'Aquitaine. Il faut remarquer à ce propos que la date de 1004, à laquelle on voudrait rattacher ce mariage, est nécessairement fausse, tout ce que nous venons de rapporter s'étant passé du vivant de la première épouse Almodie, et la mort de cette dernière n'ayant pu arriver qu'après 1007, Besly cite de cette année une charte où son nom figure en second après celui de son mari.

Ce n'était pas seulement de nos comtes poitevins que les abbayes de notre diocèse recevaient des preuves d'intérêt. En 1010, Foulques Nerra, le comte d'Anjou, fondait, à la prière de Gérard, abbé de Saint-Jouin de Marnes, le prieuré de Vihiers, près Saumur. Vihiers, aujourd'hui petite ville de Maine-et-Loire, n'a plus que douze cents habitants, c'était déjà alors une ville forte avec son château et d'importantes dépendances. C'est dans l'enceinte de la ville que fut établi le prieuré où Gérard fit bâtir deux églises ; l'une de la Sainte-Vierge et de Saint-Jouin, l'autre de Saint-Hilaire. Il y ajouta des cellules pour les religieux, et constitua ainsi un petit monastère qui reçut encore des accroissements sous Simon, le successeur de Gérard (a). Ce lieu de Vihiers donna son nom à une famille de seigneurs qui, avec ceux de Maulévrier, firent beaucoup de bien aux maisons religieuses de la contrée (b).

Fondation du
prieuré de Vihiers

On ne juge guère des princes que par ce qu'ils ont d'extérieur, et l'on pense peu à aller chercher dans leur vie privée pour les mieux connaître et en juger plus sûrement. Beaucoup ne peuvent que gagner à cette discrétion, d'autres y perdraient au regard de l'histoire, et méritent qu'on les loue de n'avoir laissé contre eux aucun souvenir qui ne les honore. Notre duc d'Aquitaine est de ceux-ci. Un point essentiel de sa vie ferait l'éloge de sa mère

Beau caractère
de Guillaume V.

(a) Mabillon, *Sac. s. Bénédict.*, ad h. ann., t. I, p. 242;—*Gall. Christ.*, II, col. 1294 et suiv.

(b) *Gall. Christ.*, ub sup., col. 1285.

HISTOIRE GÉNÉRALE

le Blois ; c'est l'exilé, séparé de son père, délaissé, par suite de la disgrâce, il n'avait ni fortune, et la preuve de son génie, du développement de son intelligence, une ténacité de caractère. Son père, avait donc suivi ses maîtres, les uns comment, au lieu d'être enrichi, il était pauvre, par ce qu'il avait dépensé, le vieux roi de cette adolescence, qu'un premier fils. Ce sentiment de la mère. Alors ce jeune homme et fortifié ses forces, semblait n'en avoir que plus, et, sous sa tutelle, plus qu'un trône, le des belles vertus, et aux côtés sérieux de réfléchir ; il t

des lettres et des arts ; il aimait les livres et se fit une bibliothèque à laquelle on n'avait pas songé depuis longtemps dans le palais de Poitiers. Ce goût qu'on avait devait être alimenté par les gracieusetés des autorités studieuses à qui il était si utile, les développant au bénéfice des peuples, y excitant sans aucun zèle de la science, et recevant en retour, soit de l'abbaye de Saint-Priest et de Saint-Maixent, soit de Saint-Hilaire ou d'ailleurs, ces livres inestimables, élaborés patiemment par les moines, et que le génie de ces merveilleux siècles du temps, élevait pour toujours, avec leurs

le majestueuses écritures, leurs reliefs
tes couleurs de leurs images, au-dessus
ions de nos Didot, de nos Mame et de

graphie ne servait pas seulement à la
ciens auteurs ; on l'appliquait encore à
rs des écoles où les professeurs lais-
us des travaux qui divulguèrent les
'esprit. On y faisait d'excellents traités
e ; le dogme y trouvait les polémistes
; le droit canon et le droit civil y étaient
siècle est regardé comme celui où se
ongue interruption causée par les mal-
et des révolutions, l'étude de la juris-
'époque où les institutes de Justinien
couvertes en Italie. On ne tarda pas
ples de droit civil (a). Cet enseignement
lpes, fut agréé en France, s'établit dans
ie nous savons certainement qu'il y avait
itre l'école florissante de la Cathédrale,
gtemps obligatoire, celle de Saint-Hilaire,
née depuis que le Comte s'en était occupé
eut douter que, là aussi, particulièrement
, le droit canonique et civil ne fût enseigné
cès que de soin, surtout depuis que des
étaient formés entre sa ville et celle de
verrons que ses amitiés littéraires nous
les (c). L'élan donné aux études par Guil-
ence qu'il eut sur tout le x^e siècle dont
nts les plus distingués et les plus actifs,
pas de douter qu'il ait travaillé ardem-

Etudes publiques
de ce temps.

Particulièrement
dans les Ecoles de
Poitiers.

Il les favorise
après en avoir sui-
vi les cours.

blioth. Hist. du Poitou, I et suiv.

*hes de la France, IX, c. xxxiii ; — Dom Martenne,
470 et suiv.*

Bec, Notes de d'Achery, in-folio, 1648, p. 37.

DIRE GÉNÉRALE

la connaissance
de son père, c
lifier de docteur
en 1012 et 1017
ux chartes succ
une autre de S
onc bien établie
ais il devait la f
sans intérêt de
célébrité acquise
la capitale du F
ittéraire que Gu
qu'il avait fréq
s, celle de Sa
n'avait pu le
s trésoriers de n
ps, n'avaient j
3. On ne trouve
Bouchet (4), s
lais ducal. Tout
des esprits da
ur lui d'un goût
presque entières
. Il ne favorisa
e sès Etats en
abbés ou dignita
cence des habit
aux savants de
Régnaud, abbé
nmes de cette é

4 et suiv.

Besly, *Comtes*, p. 263

l-Cyprien, p. 20 et 98

laine, in h. ann.

n., *Chron.*, p. 167 et

isait aussi cet amour des grandes choses dans son esprit sincère de piété. En lui ce é par l'étude augmentait aussi le prix qu'il ves de la religion, et l'on a de ses lettres rélats très recommandables par leur savoir amis, de résoudre quelques difficultés de égèse biblique (a).

se était plein de douceur, de modération e y voyait l'homme façonné aux meilleures e par d'habituelles assiduités avec des gens acité que d'éducation. Aussi le zèle qu'il t maisons religieuses, ne lui venait pa ette sage politique de son temps qui fondai sur le christianisme, mais tout autant de sa piété qui le portait à aimer les amis d omes d'expérience et de dévouement qu'il érence à la tête des monastères, il le vent pour le gouvernement de ses États pas moins de leurs services pour la réfor etien des monastères. Par eux, il conforta ent d'éclorre comme Bourgueil et Cluny ; e protection persévérante Saint-Martial d it-Michel-en-l'Herm, Saint-Jean-d'Angély de Charroux, et tant d'autres qu'il regarda le pépinières d'évêques, d'abbés et de prêtre istère des âmes. Et toujours avec ces soin donnés aux nouvelles et anciennes inst genre, il poursuivait sa vaste entreprise d . la magnificence fut vraiment digne de lui (0, que fut enfin terminée cette maison qu solitude inerte et muette, l'un des plus beau religieux dont l'Aquitaine pût alors s Guillaume joignait à ces hautes qualités l

otens. Episc., *Epist.* 80 ; — Adhém., p. 177.

littéraire, VII, p. 284 et suiv.

ur l'usage qu'on pourrait faire plus tard, serait plus là pour protéger la communauté, contre le repos des frères et l'intégrité de Rien n'était plus spécieux que cette raison, c son jugement si sain et son désintéressé-comprit très bien que cette forteresse rd contre les attaques des Normands, out dès lors qu'on n'avait plus à craindre ssent le littoral, suffisamment défendu sentit à se priver de ce domaine en faveur r prédilection. Il fut donc convenu que la démolie, que tous les bâtiments en seraient faveur du monastère et de son agran-s'était passé en l'année 1007, le jour même célébrer dans l'église abbatiale le premier la mort d'Emma, la mère toujours regrettée La charte en fut dressée aussitôt, et par délicate affection que le digne prince aurait dans son cœur, il voulut que le nom irât après le sien parmi les signataires, vait encore vécu et souscrit à une œuvre it (a).

Le château com-
tal est démoli.

unauté se vit entièrement transformée et lérable. Les travaux durèrent plus de quatre t construit en pierres; on vit disparaître planches et de madriers que les religieux plusieurs années. C'est la raison qui fit lmar de Chabannais à l'histoire qu'il écrivit nt mémorable le titre sous lequel nous ce que nous venons de raconter : c'est *randissement et le progrès de l'île de*

Achèvement de
la communauté.

èrent confirmées toutes les donations de

e Canobio.... — Labbe, loc. cit , p. 232 et suiv.

! commutatione in Melius Mellencensis Insula.

La forteresse fut donc élevée sur le point qui domine la magnifique plaine qu'arrosent les rivières de la Vonne et du Clain. De cette demeure sortit aussi sur une certaine portion du territoire, un régime inconnu d'abord, mais que le régime guerrier comme tant d'autres à se faire là un régime. Les développements en durent être restreints, comme l'ensemble des moyens de l'époque où le génie de la guerre dut chercher des résistances plus solides, et manifester par ses œuvres ce zèle des constructions militaires pour augmenter la puissance du seigneur et sa renommée. Celles des Lusignan qui nous parviennent déjà les familles devenues propriétaires ont s'illustrer d'autant plus en perpétuant chacune reflète une gloire, ne dut pas tarder à cette période du moyen âge faut-il placer les héros qui s'enchaîneront les uns aux autres et se passer des nobles apanages et des coutumes. Il est d'autant plus difficile de l'établir que la prise en compte des allégations, est venue, dès ses débuts, peindre la famille d'une auréole dont on ne peut être disposée à s'enorgueillir. A bien dire, la légende de Mellusine, dont les romanciers se sont plu à raconter les aventures, et que d'inutiles dissertations ont cherché à nous amener de si loin, ne nous ramène pas à son berceau qu'auprès de celui-là les membres de cette valeureuse noblesse vécurent avec une dignité qui précède toujours les grandes familles. Les Lusignan ne commencent à prendre rang nationale qu'à l'heure même où y éclosent les récits des troubadours, les premiers de notre littérature. Après la chanson de Roland et les autres poèmes chevaleresques, où une légende chrétienne vient mêler à l'histoire les traditions et les théories populaires où les supers-

La Légende de
Mellusine.

VOIRE GÉNÉR.

nt en foule à
i la naïve i,
ature même
rce de les e
urient à ces
t se gardent
des petits so
cles se fon
Mellusine; c
: environs d
a fée se mon
ts à des éch
nte, mais let
noment arri
les contes
ts de Walter
des Lusign
y trouverait
u de Charle
uvé, et ce s.

mises pour fournir aux familles nouvelles
plus imposante que solide. Hugues II, son
eur, aurait construit le château de Lusignan,
rait être dit que d'un château antérieur à
une des merveilles de la France, et qui ne
élevé qu'en 967 par Hugues III, son fils, dit
me telle construction n'eut guère été possible
des siècles précédents. Quoi qu'il en soit,
sur un plan bien plus considérable, capable
lors une haute idée de la famille qui devait
e en effet que l'enceinte en fut considér
e, renfermant d'immenses prairies, des forêt
et la plus grande partie s'en trouver
e hautes et épaisses murailles, le territoir
menta aussi d'une longue suite de domaines
nes se comptaient déjà plus de quarante pa

outes disséminées en des vallées profondes
 es méandres de la Vonne. Là, soixante
 vassaux des fiers barons, venaient se
 r appel sous leur bannière. Déjà étaient
 tablies ces redevances et services dûs par
 eux suzerains. Quelques-uns d'entre eux
 riodiquement chaque année à des droits
 e, aux différentes portes de la ville. On
 devait accomplir ces devoirs à la première réquisition, et
 prendre les postes assignés d'avance d'après les termes
 des conventions. Tous ces détails indiquent très bien de
 quel intérêt étaient pour le châtelain les secours qu'il atten-
 dait ainsi de ses sujets (a).

Il est probable que la première paroisse de Lusignan fut,
 dès le VII^e siècle Saint-Pierre de Pranzay, petit village
 disparu depuis longtemps, et dont la population paroissiale
 occupait à moitié la ville. Au XI^e siècle elle dépendait de
 Nouaillé, et avait dès le X^e des seigneurs qui portaient son
 nom. Mais elle était relativement trop éloignée du château,
 et c'est pour s'éviter cette distance, que Hugues II fit
 construire en 1024, l'église Notre-Dame, voisine du château,
 à laquelle la paroisse de Saint-Pierre fut réunie, lorsque
 les guerres civiles du XIII^e siècle eurent détruit la partie
 inférieure de la ville, dont on fit bientôt le cimetière
 commun (b). Dès l'an 1007, cette famille ouvre dans notre
 histoire la nombreuse liste de ses bienfaits envers l'Eglise.
 C'est alors Hugues IV, dit le *Blanc*, qui donne à l'abbaye
 de Saint-Cyprien un bois dépendant de son château, et
 situé près l'église de Saint-Vincent de Mezeaux (23), dans
 la commune actuelle de Ligugé (c). A partir de ce temps,

Pranzay.

(a) Redet, *Hierarchie féodale des châteaux*; — *Bull. des Antiq. de l'Ouest*, VIII, 145.

(b) Redet, *Dict.* p. 333; — *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, XI, 289; — *Chron. de Saint-Maixent*, ad ann. 1024; — Bouquet, *Hist. de France*, X, 333; — Surtout M. de Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*, III, 182.

(c) Ligugé, *Locociacum*; nous en avons beaucoup parlé ci-dessus, t. I, depuis la page 123 jusqu'à 278, *passim*.

nous verrons les Lusignan guerres partielles où ils se contre eux pour ces fréqu intérêts privés, soit aux gr l'étendard de la Croix. Ne l'habitude que nous en avo la noble famille. Nous dir les sept ou huit siècles qui berceau, elle s'est partagée minées par des alliances a la France et de l'Angleterr autres célébrités, les rois d eux, les comtes d'Eu, les S: mêmes en de multiples rar ne s'éteignit que vers 1775

La branche des
Couhé de Lusignan.

Il y avait quelques obscur autre branche, celle de Couhé (24), possédée par déjà vers 1100, et qui comm Quelques généalogistes avaient pas réellement de la famille les titres et la descendance fondées; elles ont servi de ce fait, et les autorités le toutes aujourd'hui à recorder ce fait mal à propos contes

Cette branche de Couhé autres branches: celles de de l'Etang et du Max, de de Saint-Paul, de Bois-T comprend que l'Armorial, un peu confus. Ces famille comme autant d'affluents c sairement des variantes n

(a) Saint-Allais, *Armorial universel*

ici que celles des deux branches principales dont nous
 er. Lusignan portait donc « *Fuselé d'argent
 e dix pièces, au lion de gueules, armé,
 couronné d'or, brochant sur le tout* ». Pour
ellusine, qui fut adoptée ensuite pour toutes
 comme marque de leur affinité avec la
 ale (26).

de Couhé porte « *écartelé d'or et d'azur, à
 ettes de l'un et de l'autre* ». C'est ce qu'en
 fray d'Eschavannes (a). M. Bauchet-Filleau
 le connaître.

quelque prix que soient ces nobles et antiques
 nrons encore plus comment l'illustre maison
 su honorer les siennes. La fidélité au devoir,
 à ses rois et à la foi chrétienne n'y ont jamais
 nneur dans une vie de neuf siècles ! et qu'on
 es dignes sentiments persister encore dans
 représentants d'une race où la vie se perpétue
 onneur !

, disons que le XI^e siècle, où nous sommes, est
 son prit son élan et commença à se faire des
 ne n'a pu, sans doute, assigner un point de
 progrès, mais on sent bien que la multiplicité des
 rs, le besoin pour les familles de se distin-
 guerres fréquentes de château à château, la
 chaque seigneur de se signaler aux vassaux
 uite, et pour ceux-ci de rallier pendant et
 at les troupes rangées sous leurs bannières
 indiquèrent ce moyen si simple et qui devint
 Les croisades survenant, trouvèrent les prin-
 nais elles furent l'occasion de symboliser leur
 ces armées héroïques où toutes les nations
 un même but, où tant d'illustrations portèrent
 orieuse personnalité.

Développements
 au XI^e siècle de la
 science heraldi-
 que.

iversal.

HISTOIRE GÉNÉRALE

t, par conséquent
ceux qui authenti-
s héraldiques ornés
r de leurs casques,
ons de leurs cheva-
s et les soldats se r-
t au champ de ba-
ne dans une église
e égarée dans les ha-
produit son nom :
aussi, ou *cri de* ,
servant de ralliement
nt formidable jeté à
soldats, ramenait au
ou la recommencer
du moyen âge, n'o-
guerre de leurs hé-
d du XII^e siècle, il
manque rarement
un cri de guerre

3. Selon lui, les Français

invocation au patron de la France. Le Normand : *Dex aïe*, ou Dieu aide. Le Flamand : le nom de la ville, *Arras*, sa ville préférée. L'Angevin : *Rallie*, mot si-
c qu'avait crié avec autant d'à propos que d'énergie.
te du Maine, venu en 1016, au secours de Foulques
déjà défait par le comte de Blois.

de détails très raisonnablement motivés firent des
es autant de propriétés de famille. Chacun avait intérêt
elles ne fussent portées que par lui ou les siens, et
la multiplicité des ayant droit les eût exposées à se
ire avec quelque identité dans un certain nombre de
différentes, on dut remédier à l'inconvénient en
nt dans l'emploi des mêmes pièces certaines modi-
s de forme ou de couleur qui les distinguèrent entre
rendirent impossibles les moindres confusions.

stituée peu à peu cette législation des règles qui s'opposèrent d'abord aux empiétements du caprice sur les pièces d'autrui, afin aux nouveaux nobles de ne recevoir que du roi l'écu armorié qui devait affirmer la légitimité de leur noblesse et les droits qu'elle leur conférait parmi ceux dont ils devenaient les égaux. C'est surtout alors que durent se composer les armes parlantes, disant par un ou deux symboles l'origine de l'anoblissement, et jouant presque toujours sur le nom propre de la famille.

Il est temps de revenir à notre duc d'Aquitaine, que tant de faits secondaires nous ont fait perdre de vue et dont le nom va se relier à une suite d'événements qui lui donneront un haut relief.

Il est remarquable que ce prince ne se servit jamais de son influence, qui fut très grande sur tous ceux qui le connurent, qu'en faveur du bien et des véritables progrès de la société chrétienne. A ses yeux, comme à tous ceux de ses contemporains, dont c'était un mérite de savoir seconder et diriger les idées, aucun élément de ce progrès n'égalait le zèle à exercer envers les établissements religieux, et il s'en trouvait d'ailleurs bien payé par les résultats de leurs efforts et des siens. Il avait singulièrement goûté entre autres le monastère d'Angery, dit ensuite Saint-Jean-d'Angély, où se pratiquaient de grandes vertus avec l'amour des lettres et du travail intellectuel. Saint-Maixent, Saint-Cyprien, Saint-Savin, Bourgueil étaient de ses amis privilégiés, aussi bien que Nouaillé et Maillezais, depuis surtout que ce dernier commençait à s'épanouir sous la conduite de Théodelin. Il ne se passait pas d'années sans qu'il fit, autant par dévotion que pour s'instruire, un voyage à Rome avec une modeste suite ; mais ne s'entourant jamais dans ces courses préférées que de gens dont le savoir et la tenue inspiraient aux étrangers un respect qui allait parfois jusqu'à l'admiration. Toujours très bien accueilli par les Italiens, recherché des hauts personnages de la

Vertus et beau caractère de Guillaume V.

Son amour des voyages et des arts.



Robert et sa femme Constance de Provence, le roi de Navarre, Sanche duc de Gascogne, de Champagne, enfin des prélats et seigneurs qui y firent de riches présents. Le duc reçut à Poitiers tous ces maîtres du monde, et de grands honneurs. L'année suivante les concours bruyants avaient cessé, un calme et la sérénité de ces pieuses joies.

Il résida dans un palais qu'il s'était réservé non loin de Saint-Jean-d'Angély, un assez nombreux monde se trouva chez lui lors des fréquentes visites qu'il y faisait. Il arriva que par suite de quelque querelle entre ses gens et ceux de l'abbaye, ceux-ci incendièrent quelques bâtiments de Guillaume et tuèrent son valet. Plusieurs des officiers du Duc, et quelques Nerra, qui n'était pas le plus patient des hommes, virent qu'il fallait que leur maître vengeât cette insulte, et ne se bornât pas à la ruine du monastère (a). Guillaume donna là encore une preuve de sa modération et d'une intelligente justice. Tout en punissant les coupables, il garda aux moines l'amitié dont ils étaient rendus indignes.

Exemple de modération donné par Guillaume V.

Plus tard, des renseignements postérieurs et qui furent la suite de la commotion générale causée par la découverte d'Hilduin, amenèrent contre l'authenticité de saint Précurseur des témoignages auxquels on ne put refuser. Des nouvelles arrivées d'Orient, où la relique en question ne pouvait être celle de saint Omer de Nogent, chroniqueur de l'époque, affirmant que le chef de saint Jean-Baptiste avait été apporté à Constantinople. Baillet a pensé que ce devait être celle de saint Jean d'Alexandrie, du VII^e siècle. Ducange pense que c'est celle de saint Jean-Baptiste, moine de Syrie, mort au VII^e siècle.

La relique d'Angély faussement attribuée à saint Jean-Baptiste.

RE GÉNÉRALE DU PORTOU (1012)

tout entière, si dévouée à la mémoire

que deux siècles qu'on n'entendait plus
iques. Rapportées une première fois
uinçay, qui, en 847, leur avait donné as
on redoutée des brigands du Nord, on l
Poitiers peu après, et replacées dans
abrité la crypte de sa basilique. Mais
s s'étaient réveillées en 876, et alo
rder comme sûr un nouvel exil, on s'ét
la crypte, à en dissimuler les moindr
à rouvrir, s'il y avait lieu, qu'après av
l'ait sécurité contre le retour des Barbar
e ans s'étaient écoulés ainsi; peu à peu
nt cessé, les générations s'étaient éteint
ie était devenue un souvenir historiq
i de la plupart des saints, et si quelq
en étaient conservées au sein du couv
e tradition vénérée et dont on n'attend
enseignements assez précis. Mais, en pa
ge pas de laisser quelques notes prop
r. C'est sans doute à quelque précaut
l'abbesse Béliarde, qui gouvernait au co
1^{er} siècle (a), avait dû de retrouver certai
ent pour elle une révélation. Le danger
este, n'existait plus. Leur race demeur
ant en France, sans plus remuer, de l'h
elle s'y était faite. Quelle joie si les fil
ite pouvaient retrouver les vestiges et mé
ur mère! Dieu voulut leur donner cette c
e chercha, scruta tous les coins de la gra
mois de février 1012, elle fit ouvrir et enle
ait la crypte à tous les regards, et le sa
tel que nous le voyons encore. C'est d'
ulversé les dates en cet endroit, en les reculant

majeurs y compris la prêtrise, et dès le omu à l'épiscopat. On n'eut pas lieu de action aux règles établies. Girard fut un é à ses devoirs. Il partagea ses soins et la grande abbaye de Poitiers. Il donna a piété en faisant, aussitôt après son inage de Rome où il put faire régulariser s IV, ce qui avait pu lui donner quelque on ordination (a).

qui se rattachent à ce sacre ne seront où ils se trouvent d'une grande res- eux qui s'observaient chez nous pour os évêques. Le nouveau titulaire arrivé compagnaient les deux évêques assistant cendait chez les bénédictins de Saint- t de là, porté sur les épaules de gens du thédrale où, après s'être fait ouvrir les et celles du clocher, l'évêque entonna le a aux dignitaires de son clergé le baiser quoi il célébra le Saint Sacrifice. Cette e porter par le peuple venait d'Italie, où l'avait observée en 752. Elle était devenue os diocèses, et symbolisait la soumission ésains à l'envoyé de Dieu qui allait se e au service de leurs âmes. Plus tard, nous le même usage qui, sans doute, se ette époque, mais que les lois féodales t en hommage de vassalité. Ce ne fut ai porta l'évêque, ce furent quatre des du Poitou, feudataires du prélat, qui par sa mense avait droit d'hommage-lige, it l'expression (b).

ée 1014 notre histoire enregistre un fait

Franc., X, 153 et suiv.

p. 62 et suiv. ; — *Gallia Christ.*, II, col. 1270 ; — Du

seconde femme Prisca ou Blanche de Gasconne l'année précédente. Les mêmes raisons de son veuvage une première fois l'avaient empêché d'accepter une troisième alliance, et l'heureuse union qu'il avait eue avec Agnès de Bourgogne, fille de Louis le Jeune, avait été le cadeau de nocces qu'il lui avait fait. Le château élevé pour elle en un des plus beaux du Bas-Poitou. La princesse s'en montra si satisfaite qu'elle avait des raisons pour être si heureuse et du prince qui la faisait suzeraine d'une partie des contrées de la France, elle se mit avec elle et elle était devenue Poitevine. Elle travailla pendant plusieurs années du côté occidental en faisant creuser vers 1801, qui s'étendait de Pont-Achard à la Chaussée (29). Cette idée d'un travail si important avait venir de la seule initiative de la princesse et de ses sœurs. Les sages conseils de son mari devaient s'épancher et c'est sans doute dans un de ces entretiens qu'elle contribua à la sécurité de la ville, un peu de la Loudunais et de la Marche, elle aura à charge les frais de cette entreprise.

L'année 1014 fut remarquée par la mort de Constant, abbé de Nouaillé, musicien habile et chanteur de talent charmait les offices de l'abbaye. Il avait une telle réputation lui venait aussi de ce qu'il était alors une école de chant destinée à accompagner les processions, comme on en voyait en maintes contrées au commencement de ce siècle, où le Bienheureux, abbé de Sainte-Bénigne de Dijon, les avait fondés dans beaucoup de monastères dont il avait été abbé. Ainsi encore, nous voyons ici combien la ville de Poitiers était favorable à la culture et aux succès des arts et des lettres. Constant se révèle par ce fait comme ayant eu dans sa vie son antique amour des études, et se

Mort de Constantin, abbé de Nouaillé. — Mouvement littéraire dans cette abbaye.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

qu'au vi^e siècle un de ses moines
destiné à occuper plus tard le siège
de la lecture en lui traçant une
en cuir (a). — Constantin occupa
depuis l'an 1007. De son temps,
les soins d'Odilon, abbé de Clugny,
lui firent avoir du succès dans les
études qu'il avait plus ou moins délabrées
par la guerre (b).

En ce même temps que Théodelais,
dota son abbaye du corps de saint
obtenu de Hugues I^{er}, comte de
évêque de cette ville au vi^e siècle
le au nouveau monastère qu'il
jusqu'alors de reliques remarquables
que les peuples recherchaient
ils y virent beaucoup de guérisons
identiques de la puissance de Dieu.
En 1016 ou un peu avant, mais
apparaître la seigneurie de Mirebeau
comtes d'Anjou, et faisait partie
étaient apanagistes ; et si cette
seigneurs ne remontait guère au
avant qu'en 1016, Mirebeau forma
le pays s'appela bientôt après Mir
un certain nombre de paroisses sous
le nom de Notre-Dame, dont le titre s'unit plus tard à l'église
Notre-Dame, collégiale que nous voyons
l'évêque de Poitiers Maurice de Blois
le Mirebeau se nommait Gédouin
de Saumur, et tout fait croire qu'il
possédait, qu'il tenait du comte

des Saints de l'Eglise de Poitiers, p. 3
ann., MXIV.

1, II, 363 ; — *Gall. Christ.*, II, col. 381 ;
actes, 28 mai ; — Labbe, *Petri Mallesac.*, d
vic. Saint-Maixent, an 1014.

GÉNÉRALE DU POITOU (1016)

son château, et fit de son nouveau ars et de défenses respectables. Ce trouve souvent mention des seigneurs cours du ^x^e siècle. C'est à l'ints réunis autour du château du religieux, tels que le Chapitre de Ne Saint-André fondé avant 1102, c ungeliste, vers 1185, et une au 1250. Un couvent de Cordeliers un de Franciscaines dans le cou ces établissements, il y avait ient unies au prieuré de Saint-And x autres, sous le patronage de S. Hilaire, à l'intérieur de la ville s des murs, était dans le faubour, ladeleine, qui existait déjà sous la saints édifices, il n'en resta plus itution du culte paroissial en 1804 ui a le titre de doyenné, et Saint-A eux paroisses forment une popul e âmes.

lle et le château de Mirebeau, joue ortance dans les événements de à laquelle nous touchons. Disons s ce temps, et lorsque Gédouin ét on fief, que Foulques Nerra lui co ason (30), dont il venait de s'emp a bataille de Pontlevoy sur Eude qui semble plus curieux dans c'est que Gédouin était, avec que doute, un des adversaires qui av uerre contre le duc d'Anjou (a).

le la Vienne, V. Mirebeau ; — Art de vérifi z., Saint-Florent. Saumur, ad h. ann. ; — Ch on. Saint-Albin., ibid. ; — Gesta de Domin. A Gesta consul., apud. Marcheguy, p. 116 et 11

GÉNÉRALE DU PO

que la défense
culation.

fut bientôt pris.

charge la réédif
s de la ville av
ouvrages furent e
ce furent de ma
; dimensions co
i les autres églis
eur existence; le
asions de charit
ent jamais, et un
ieu des travaux
rendre à la cit
ii allait si bien
achants (a).

d'événements q
n publique, l'h
iers moments de
itiers vers le tem
n l'a dit (b), un ac
qu'il ne vécut pa
même très peu d
ration, par Ségu
me, dont l'évêqu
eu à cette cérési
ucoup aimé et pr
u monastère de
ssurant aux mo
ivouement et de

iae fragmentum, apud
ub sup., p. 158; —
ac., *ibid*, p. 322.
Instrum, col. 330; —

ais, *in h. ann.*; — La

ues jours lui suffirent pour réunir
 s, augmentées encore par les
 rs lui firent trouver pendant sa
 oral. Arrivé à la fin de la dernière
 emi qui s'était campé sur le rivage
 ix, Guillaume employa la nuit à
 ce, espérant donner dès le lende-
 s pirates à une fuite précipitée ou
 . Mais les Normands, de leur côté,
 l'attaque prévue, et, pour y réussir
 gèrent aux abords de leur camp,
 es chausse-trappes et des fossés
 et de gazon, afin d'en faire autant
 qui les menaçait. Ce stratagème
 dès l'aube celle-ci s'ébranla, ayant
 portant avec ardeur vers l'ennemi,
 es obstacles invincibles dans les
 es et cavaliers se précipitèrent en
 t sous le poids de leurs armures
 urés par les auteurs de cette facile
 es abîmes s'étaient ouverts, une
 omphé des Poitevins; mais partout
 s'était engagée, et de terribles
 vaient détruit autant de Normands
 erniers pourtant, déconcertés par
 qu'ils redoutaient de rencontrer
 étaient retirés, découragés d'ailleurs
 nce parmi eux et craignant qu'il
 it fallu de peu. L'un des premiers
 is, il avait été renversé dans un de
 accident, mortel pour tant d'autres,
 . présence d'esprit l'empêcha d'être
 bien et si habilement diriger son
 aide de l'éperon et de la bride, il
 et courir de toute sa vitesse vers
 combat. Une pensée généreuse et

Stratagème de
 l'ennemi.

Défaite de Guil-
 laume.

E GÉNÉRALE DU POITOU (1020)

le, avait mis ce grand empire au p
ses élans vers une civilisation qu'ai
entravée autant que la leur.

e de Guillaume se montrait précieuse
aduite et s'accompagnait glorieuse
rticularités dont l'histoire doit lui
année, il ne manquait pas son voya
e temps ne le lui permettait pas, il
voyage à Saint-Jacques-de-Compos
uitaine, sur la frontière d'Espagne
ce pays, alors pacifié, l'avait m
princes du pays, chez lesquels il
illi. Il profitait de ce bon accueil pou
nuscrits dont on le louait fort au r
isi sa bibliothèque, il ne se contenta
le des trésors inestimables; mais
entières données au travail de l'
justice, dont il voulait toujours qu
s lui fussent connues, il donnait enc
ses nuits à la lecture de ses manu
tant plus cette somme de connais
i le prince le plus éclairé de son t
t des choses scientifiques et le dé
ir de lui, qu'il trouvait dans les s
des sympathies auxquelles les s
irs. Il aimait à s'entourer de belles
rchait, les attirait et les retenait
de lui par des positions élevées
quels sa générosité suffisait tou
lia avec Fulbert, monté sur le Sié
après avoir fait ses études en Poit
rs même, dont on a des raisons
l le distingua par sa science et sa sa
erie de Saint-Hilaire, ce qui ne ser
es ruines la cathédrale de Chartres
ée de fond en comble par les flé

en Aunis et en Poitou, entre autres le
 e-Follet (*Villa-Foletie*), lieu qu'on ne
 que nous savons avoir été de la viguerie
 Jonne, et qui allait dans cette juridiction
 ans le canton de Couhé: ce qui fait voir
 cette viguerie s'étendait à une distance

il faut placer, croyons-nous, la mort de
 ui ne laisse aucune trace de sa personne
 l'était fort âgé, et paraît s'être livré
 l'accomplissement de ses devoirs. Un
 itres dans notre histoire, c'est d'avoir
 vec Guillaume V, des relations d'amitié
 intéressée. Son épiscopat de quarante-
 s plus longs de nos dyptiques. Il vit
 ents, présida à beaucoup de choses, et
 jamais que par la dignité de sa tenue
 ses affections, ce qui brille toujours
 ue. Il avait beaucoup travaillé pour le
 lezais, et c'est dans cette église qu'il
 comme pour y goûter encore le repos
 ercher si souvent.

L'évêque Gisle-
 bert enterré à
 Maillezais.

ce temps, qui doit être de 1020, nous
 de la Vendée des détails qui avaient
 qu'il importe de ne pas omettre. D'après
 iée, et que nous a conservé D. Fon-
 seigneur dans ce pays, et sa femme
 nes de Saint-Cyprien, dont Ansegise
 n alleu de leur appartenace dans le
 Cette terre était assez étendue pour
 plus ou moins égale du sol dans les
 et de Talmont. Ils ajoutaient à ce don
 mmée *Ad Marchas*, entre les deux
 e, de l'Auzance et de Vertou. Ce sont

Etat physique
 de la Vendée mé-
 ridionale.

Paroisse de Brem.

géné

qu'

cet

parl

mpr

gè

iden

'ava

s le

tif.

our

arti

'd u

Mar

e. l

ain

s, l

A

forr

ai s

hâ

u ne

un

le l

t, l

es

omp

mer

qu'o

rs.

its

le,

iqu

u s

mpl

14,

, 43

es éléments essentiels de l'architecture
rance se couvrit à cette époque, et que
me une des merveilles qu'il admire. Ce
nt paraît l'œuvre de Guillaume I^{er} de
uve, qui figure parmi les signataires de
connaît par ces détails la physionomie
pays; on voit s'y mêler avec une exacte
nnages qui en furent la vie, et l'on sent
euse pour l'histoire la lecture de ces
hétiques, où se déroulent à tous les
intimes et publiques avec la vie admi-
e et religieuse de nos aïeux.



XLV

3,500 âmes, sous-préfec-
vallées, sur le Vinçon et
raient le château, et dont
château avait été bâti par
en avait fait sa demeure
t. Pendant longtemps, la
leur Comte.

onné à cette mère par le
ici. *L'Art de vérifier les*
i ne se ressemble guère :
ons seulement avec cette
icable embarras où nous
heureux encore lorsqu'on
rait omettre sans inconvé-
ce contre cette apparente
lé un surnom ou un syno-
me à l'usage suivi encore

Le ton apparait en dessous du village des Baraques, commune de la Ferrière, après la Roche. Il descend par Chaillé-les-Ormeaux et Rosnay jusqu'au grand Lay, où il se perd au Sud-Ouest de la Couture, canton de Mareuil.

NOTE 4

Saint-André-d'Ornay est un village de 800 âmes, à 2 kilomètres Sud-Ouest de la Roche, sur la route des Sables aux Herbiers. C'est l'*Oreniacum* et l'*Orenayum* d'une charte de 1030. Là était un prieuré-cure de Marmoutier qui avait encore huit prêtres en 1534, c'est-à-dire avant les dévastations du Calvinisme. Le lieu doit son nom au ruisseau d'Ornay, qui l'arrose, et n'a qu'un très petit parcours. L'église de Saint-André avait été donnée à Saint-Lienne par un de

1

2

3

re toujours davantage et arriver, s'il était possible, à la possession de Poitiers tout entier. C'est dans ce but qu'il acheta les châteaux tout ce côté de la province, et que les seigneurs possédés par lui, et la ville de Loudun pourvue de fortifications, il n'avait rien épargné pour former autant de fiefs dans la partie du Poitou et de la Touraine qui lui appartenait. Ainsi s'étaient vus dresser sur le sol les châteaux de Champigny-sur-Veude, Faye-reuillet-Bellay, Passavant, Maulévrier, Montcontour, Mirebeau, dont il se fit en dernier lieu, semble-t-il, un grand fief. L'endroit qu'il choisissait, appartenant et devant être une bourgade dont il allait faire une ville, était entouré de toutes parts dont les aspects s'étendaient au loin, plaine et campagne, la partie par les propriétés de l'abbaye de Cormery, de Mirebeau. Instruit du projet de Foulques, le prieur de Mirebeau ou tard ce voisinage d'un château fort ne servit à empêcher des vexations contre ses frères, et se hâta de déclarer au comte une promesse que ces craintes n'étaient jamais. Le comte écouta d'autant mieux cette promesse même était possesseur dans ces mêmes parages de vastes déserts et incultes depuis la dernière invasion les bois épais couvraient le sol et exigeraient des travaux auxquels les moines ne demeureraient pas étrangers, et il promit à la contrée et au comte lui-même trouverait une compensation dans le secours qu'ils recevraient du comte pour leur abri. Un diplôme fut écrit dans ce sens et approuvé par le roi Robert, sous la date de l'an 1000. (Cf. *cit.*, p. 692; — D. Martene, *Thesaurus anecdot.* — D. Bouquet, X, 577, n° 6; — Foulques Réchin, *Ann. Andegav.*, ap. Marchegay, *Chronique d'Anjou*, t. I, p. 204.) Ainsi commença la petite ville de Mirebeau qui vint bientôt florissante, mais dont l'établissement fut assuré, bien entendu, que moyennant le serment de fidélité prêté par Foulques d'Anjou à Guillaume de Poitiers,

NOTE 8

a, *Brocia*, aujourd'hui petit groupe d'une douzaine de maisons de 4 ou 5 kilomètres, de la paroisse de Chailers. Le nom de Brosse a été pris et porté jusqu'à nos jours par une seigneurie dont les alliances dans le Poitou ont été si nombreuses que nous ne croyons pas pouvoir dire qu'elle remonte au moins jusqu'à la fin du

se avait pour seigneur un Pierre de Nolac, dont
couchée sur son tombeau dans un enfeu de la

NOTE 10

abarium, aujourd'hui paroisse de 800 âmes, du
. Son église Notre-Dame dépendait du prieur de
nait à la cure. Quoique beaucoup plus ancienne,
aucune mention antérieure au XIII^e siècle dans
uthier de Bruges. Cependant Besly (*Comtes de*
arle dès 1019 comme étant un alleu du Prévôt
i le donna à sa communauté. Cet endroit, faute
eux, est resté dans une obscurité relative que
renommée de ses seigneurs ni les événements
nstituer une histoire. — On sait pourtant qu'au
une aumônerie de Saint-Jacques, ce qui suppose
ance à la localité; mais elle était devenue à peu
, puisqu'alors les biens en furent unis à l'hôpital
orêt de 291 hectares occupait une partie de la
nbier et de celle de Marçay. Elle fut aliénée
bier, avant 1790, était de l'archiprêtré, de la
a justice royale de Lusignan. (V. *Cartul. de*
.)

NOTE 11

smondi (*Hist. des Français*, IV, 72 et s.), prétend
à Guillaume de la vaste étendue de ses Etats.
et nous le verrons maintes fois, par son beau
actions et le respect dont il fut entouré partout
e la part des premiers souverains de son temps,
rope, le traitèrent d'égal à égal.

NOTE 12

es dates comme nous paraissant plus conformes
nérale de ces quelques premières années du
elles les plus autorisés ont jeté des inadvertances
nt d'obscurités. Ainsi, les bénédictins, *Vérifi-*
affirment, X, 98, que « Boson était mort vers
a page suivante, que Guillaume « qui avait
secondes noces, était revenu en 1001, au plus
qui pourra. C'est à grand peine, mais sûrement,
ous donnons ici les seules années où il soit
e mariage de ce prince.

NOTE 15

Les dates ne parle en effet de cette guerre, ni en Guillaume V, ni en ce qui regarde Bernard I^{er} de la Marche en ce qui est propre à Hélie II de Périgord. L'abbé de Marmoutiers est pourtant explicite sur ce point, et c'est ainsi qu'il se trouve dans le P. Labbe, II, 171.

NOTE 16

La commune de 900 âmes, est du canton de Saint-Jean (deux-Sèvres). Les ruines de son château existent au milieu de deux profondes vallées, diagonales de la Gâtine. Cette habitation était, au Moyen Âge, d'une grande importance, comme l'attestent les nombreux vestiges de constructions s'étendant sur le territoire de ses voisins. Ces apparences font croire que ce sol entour du château une ville assez considérable, ses murs épais dont les restes n'ont pas entièrement disparu. Le Sud de la place était protégé à une distance de 100 mètres par un fortin qui garantissait ce côté le plus possible des attaques, et cette disposition est remarquable, n'étant pas usitée, les châteaux devant se défendre eux-mêmes par l'usage de leurs fortifications propres et de leurs tours. Le fort principal ou donjon, était parfaitement construit de pierres échantillonnées et de plus de 30 mètres de hauteur. Il avait une muraille profonde l'enceignait, munie encore d'un fossé de 10 mètres, et l'on ne pénétrait au-delà dans la ville que par un pont-levis, dont l'habile conception et la force calculée en l'ingéniosité des constructions militaires de ce Moyen Âge que ce modèle en donne une idée aussi exacte que possible, que nous avons voulu entrer dans tous ces détails. Nous en trouverons, d'ailleurs, dans la suite de notre récit, et que nous lui trouvons déjà, celui de plusieurs autres châteaux dignes de toute notre attention. (V. *Bulletin des Antiquaires de France*, I, 208.)

NOTE 17

Abbaye de Marmoutiers, *Chronique*; Labbe, II, 171; *Art. de vérifier les Dates*—Gofred. Vosiensis, *Chronique*.—Geoffroy de Vigecois, *Chronique* du petit bourg du Limousin, près d'Uzerches, dont il est le fondateur, un bénédictin de Saint-Martial de Limoges, qui écrivit cette chronique ce qui s'était passé de 996 à 1184. Cette chronique est dans Labbe, *nov. Bibl. manuscr.*, t. II, p. 205 et suiv.

— Guizot l'a omise mal à d'autant mieux figuré, que xi^e siècles qui ont porté le p qu'il raconte.

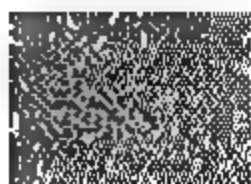
Saint-Martin-de-Fraigne est du canton de Saint-Hila tenay. Elle dépendit d'abord Saintes. L'église ruinée, on de Tesson, avec laquelle Sa population de 7 à 800 âmes

Auzais, Ausaium, appart son prieuré à l'abbaye de dépendance de Maillezais. I sa paroisse est de Notre-Da

Sérigné, Seraniacum, boi menault. C'était un prieur Michel-en-l'Herm.

L'Hermenault affirme, pa tivement rapprochée du xi sauvage, mais où se trouv église de Notre-Dame qu'il onze cents âmes. C'est un e de Fontenay. L'Hermenault laçon y nomma après la tr

On a dépensé beaucoup porto, sur l'origine, la parer héros imaginaire des légé les romanciers ont également admissibles, et dont aucun solution satisfaisante. Une l'illustra fée appartient au notre grande famille de L



bles, et ni Jean d'Arras, ni frère Etienne de eurs trouvé à dire sur son compte d'autres elles prodiguées habituellement sur les sorciers igleterre et de la France du moyen âge. Tout ces contes de chevalerie dont s'enrichissent es du Tasse et de l'Arioste, dont tout le monde mais où personne ne trouve un fond capable excès de recherches laborieuses. C'est donc , qu'on s'évertuera à trouver, soit le berceau e peuple lui-même a perdues, soit la liaison à attribués à un fatidique personnage en des tre pour rien. Peu importe donc que la célèbre données en Scithie ou aux bords de la Vonne-

Les hommes de savoir n'ont que faire d'interminables discussions, où la clarté manque toujours, parce qu'elles ne sont que le procès-verbal d'idées personnelles ou le prolixe résumé de témoignages dénués de sens logique et de valeur littéraire.

NOTE 23

Mezeaux, *Masellis*, *Mazels*, *Maseus*. Cette petite localité, qui fut une paroisse de 1801 à 1829, fut en cette dernière année réunie à celle de Ligugé. On voit ici qu'à l'époque de notre charte, Mezeaux existait comme villa. Elle était de la dépendance de Nouaillé qui en avait fait un prieuré-cure, et sans doute aussi, y avait créé un hospice pour les lépreux, d'où est venu le nom de l'endroit ; car c'est du mot latin *miselli*, ceux que l'on regardait comme les *pauvres malheureux*, les *misérables*, que vient en latin et en français le nom que porte ce village. Ce nom qui exprime bien le sentiment de la pitié publique pour les victimes de cette horrible maladie, a beaucoup d'analogues dans nos départements du midi de la France où il est écrit *Mese*, *Mezel*, *Mazels* (Ducange). Ce mot que nous trouvons ici employé dans une charte de 988, y prouve très bien que la lèpre ne nous est pas venue des croisades, quoiqu'il faille bien l'attribuer aux rapports qui existèrent toujours entre l'Europe et l'Orient. Originaire de l'Egypte, cette maladie passa dans la Palestine après le retour des Hébreux, et il faut croire que du temps des croisades, elle s'implanta plus que jamais en France, puisque c'est de cette époque, selon tous les historiens que s'augmenta tellement le nombre des léproseries et des l n'y avait pas de centre un peu considérable e, et le soin de la charité publique se perpétua u du xvi^e siècle où ce fléau commença à disparaître. casion, quelles précautions l'Eglise et les gouver-

NOTES I

avaient prises contre l
ent redoutée.

N

est au XI^e siècle le Co
ort, entouré d'une vil
rigée en prieuré de l
deux paroisses, celle
ue, et de Notre-Dame

En 1279, c'était une
, laquelle fut érigée
Georges de Vérac, do
Coubé.

roisses réduites en 1
patron du lieu, releva
, avec l'église plusi
château, détruit en g
pitaines de Coligny,
en jouit pas, les hab
urée des guerres civil
rendre. A quelque di
fondée en 1230, par H
s. Les barons de C
ui relevaient de l'év
était de plus chanoi
Redet, *Dictionn. de*
atisme ; — D. Font
ie de la Vienne, p. 2
nton du département
n territoire est traver
t la Dive et la Boulex

I

ces preuves ont été r
alité par M. Bauchet
dans le *Dictionnaire* c

I

fellusine est la repré
du corps est celle d'
gende populaire l'av
se l'était faite. C'est
s mésaventures, sur

qu'on appelait de son nom. Originaire de la famille de Lusignan, elle s'était mariée à un comte Reymondin de Poitiers, qu'il n'est pas facile de placer parmi nos souverains. Ignorant la nature singulière de cette épouse, il la découvrit un jour, l'apercevant s'ébattre dans un bassin plein d'eau, et quand elle s'aperçut de cette curiosité, elle poussa un cri perçant, puis disparut pour ne plus revenir que sur la plus haute tour du château, annoncer par ces mêmes cris la mort prochaine d'une personne de la famille lorsqu'elle en était menacée. (*Mémoire des Antiq. de l'Ouest*, VII, 132). Les souvenirs vivent toujours dans la contrée, et les foires de Lusignan voient se consommer une grande quantité de certains gâteaux plats, découpés sous la forme de cette femme hybride, qu'on appelle des *Mellusines*.

NOTE 27

Plus d'une raison militait en faveur de l'inscription gravée sur l'urne de pierre : « Ici repose le chef du Précurseur du Seigneur ». Quelle main aurait tracé un mensonge impossible ? Cette richesse spirituelle venue au monastère en des temps éloignés, et qu'on croyait devoir attribuer au roi Pépin I^{er}, n'aurait-elle pu être cachée dans son pilier pour la soustraire aux recherches des Normands ? On avait donc, dès lors, de graves motifs pour l'adopter ; on n'en savait pas d'assez sérieux pour la combattre. Il fallait, pour faire oublier le procès, qu'un jour les Normands du xvi^e siècle vinssent changer en ruines l'antique monastère et y confondissent la relique avec tant d'autres. Qu'importe après tout ? les grands et les petits n'en avaient pas moins vénéré un objet très honorable. La superstition n'avait eu rien à y voir. Le culte des saints, autorisé par l'Eglise, avait démontré une fois de plus ses merveilleuses affinités avec le cœur humain, et quel que fût le saint que les foules avaient ainsi honoré, la foi n'y avait souffert aucune atteinte. Un nom seul peut être changé, mais que fait un nom en présence des principes si intégralement sauvegardés ?

NOTE 28

C'est aujourd'hui Damvix, bourg de 500 âmes, du canton de Maillezais. Ce nom est une des singularités de notre géographie locale ; car c'est à la fois, où successivement dans les chartes, *Datunum*, de *Domno vito*, dans les rares titres qui nous restent, où il ne ressemble guère mieux à *Domno vito*, qu'à *Celesium*. Heureusement que la charte témoigne de ce fait, que nous traduisons ici très exactement, et ne laisse aucun doute sur la localité dite alors *Celesium*. Il est, au reste, très évident que le Damvix actuel est une

NOTES 1

e du *De*
les *Arch*

I

ate ce fa
en sa qu
. Fonten
é de nos
mission c
ine pour
ublia la t
s les fas
imés par
gardés p
arte en c
primés,
on qu'il e
lle, qui r
ité ces c
ni la pag
comment
ves comj

I

izonis, c
stance de
tes d'An,

]

900 âmes
avec son
bé de No
imune v
'Espanvi

LIVRE XLVI

DE L'ÉPISCOPAT D'ISEMBERT I^{er},
MORT DE GUILLAUME V, DIT LE GRAND

(De 1020 à 1030)

PARLONS maintenant d'Isembert I^{er}, notre XLVIII^e évêque, à qui la mort de Gislebert venait de laisser la suite de son long épiscopat. Son titre de coadjuteur l'en pourvut immédiatement. Il était son neveu, membre comme lui de la famille puissante de Chatelaillon, et allié des Chauvigny. Ce fait qui est resté longtemps douteux dans quelques histoires (a), ne peut l'être désormais, d'après les renseignements donnés par les chartes, où se retrouvent comme établis à Chauvigny, ou dans les environs, des noms de terres et de propriétés communes aux deux familles : le Bois-Sénébaud par exemple, sur la rive gauche de la Vienne, près Jardres. Les mêmes noms se retrouvent aussi dans les deux familles, surtout au temps de leur origine. Gislebert, Henebert, Manassas, autorisent également cette identité d'existence commune. Il y a pourtant cela à observer, que les Chauvigny ne paraissent dans notre histoire qu'après l'époque où les Chatelaillon commencent à occuper la seigneurie de leur nom, et que celui-ci ne

Isembert I^{er},
XLVIII^e Evêque
de Poitiers.

(a) Dreux Duradier, *Bible litt.*, I, 21 et 22; — M. Beauchet-Filleau, *Dict. des Familles du Poitou*, I, 633.

mais les grandes familles d'où sortiront les évêques leur semblent une raison de ne pas avoir un certain luxe de vanité moins louable que la simplicité chrétienne. Quant à nos feudataires qui vont se succéder sur le Siège de Poitiers jusques et comprises des Chatellaillon, nous les verrons dans les chartes ou écrits publics mentionnés uniquement par leurs prénoms et leur titre. En soi c'était plus distingué.

Un autre événement allait préoccuper la ville de Poitiers, le duc d'Aquitaine. En 1021 il y avait trois ans qu'il avait subi une ruine complète par l'épouse de l'incendie. Aussitôt après le désastre, l'énergie de Guillaume soutenu par la bonne volonté d'un cœur à qui rien ne manquait, des milliers de bras avaient déblayé, repris les édifices publics dans leurs fondements, commencé le travail d'une réédification de la cité. Le roi aidé par son prince et secondé de ses vassaux, relevé ses maisons modestes ou luxueuses, et s'admirait déjà dans cette renaissance de ses choses. La cathédrale, qui n'était plus que des débris, où s'extasiaient nos regards, avait reçu, par le ducal, de plus vastes mesures et attendait l'œuvre qui n'allait pas tarder et que nous racon-

Reconstitution
de la ville de Poi-
tiers après l'in-
cendie de 1018.

ter Charroux en 988 n'avait pas été non plus le lieu où s'élevait la célèbre maison. Les troubles apportés par les vicissitudes gouvernementales par les ambitions et les querelles souvent irrémédiables des seigneurs terriers, les fatales influences sur la maison de prières. Les matériaux à réparer, avaient interrompu pendant dix ans et plus, l'esprit de silence, de sollicitude et d'effort qui font l'essence de la vie monastique. C'est là malheureusement le fond de l'histoire de Poitiers par la perte de tant de précieux documents.

Pierre I^{er}, abbé
simoniaque de
Charroux.

TOIRE GÉNÉRALE

l qu'après un
e des abbatis
ie des abbés c
les soins d'
; avaient fait
. réforme de
s outre celle
.d, surchargé
ncipaux intér
simonie n'
n'eut pendant
lu bien des à
C'était Pierre
un de ces
la foi jusqu'
crime et de
d'une parenté
a régularité e
nt il avait ach
désordre s'a
songeait à
se faisant ren
evenus de l'a
es bâtiments
. à peine entre
ées des moir
il y avait là
ent publics e
. plus à veng
intérêts de la
de la maison
mptes. Celui-
urait rendu c

, II, 470; — Du T
19.

, p. 340; — Adh

dit-on, à l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges où il mourut malade et languissant dans la pénitence et le repentir (a).

C'était quelque chose d'avoir débarrassé ce troupeau d'un tel mercenaire. Mais cet acte de juste sévérité ne suffisait pas. Ce qui s'était prolongé ainsi depuis vingt-deux ans était pour la triste maison un désastre pire qu'un incendie; car la vie religieuse s'en était vraiment exilée. Guillaume sentit bien qu'il fallait frapper un autre coup et user d'un moyen que la règle de Saint-Benoît avait prévu pour des cas semblables. Il écrivit donc à Aribert, abbé de Saint-Savin, pour qu'il lui envoyât au plus tôt douze de ses moines qui, par leur régularité exemplaire, pussent rétablir la ferveur et la discipline dans sa chère abbaye (b). La colonie y arriva bientôt. Un de ses membres, Gombaud, fut élu abbé par la communauté reconnaissante, et tout marchait déjà très bien dès 1023. Ainsi l'œuvre de régénération s'était faite en peu de temps. On peut donc voir une fois de plus ce que peuvent le zèle des âmes et l'obéissance de celles-ci pour les pasteurs qui se cherchent moins que Dieu lui-même. Au reste c'est encore le cas de reconnaître l'ordre surnaturel établi par Jésus-Christ pour le gouvernement de ce monde. Le pouvoir civil a pour but principal de protéger la tâche de l'Eglise et de la secondar contre les méchants. *C'est pour cela qu'il porte l'épée*, dit saint Paul. C'est en cela aussi selon une parole bien connue, que le prince *est l'évêque du dehors*. Ainsi l'avait compris Charlemagne et Saint-Louis.

Isembert n'avait pu rester étranger à cette œuvre si importante. Mais d'autres sollicitaient encore son intervention, et les plus imposantes de toutes, en l'année 1021, furent l'édit la consécration de sa nouvelle cathédrale et les églises de la ville qui renaissaient à la fois

La réforme mise à Charroux par des moines de St-Savin.

Réédification et consécration de la cathédrale.

sière, *Hist. du Poitou*, I, 300.

teau, XXV, 585.

HISTOIRE GÉNÉRALE

anéantissement (1).
ent prodigués, co
de ce sentiment c
st l'expression si élé
ie, en effet que l'E
magnifiques et au
s, sa propre gloi
té. Rien ne fut d
i temple le majest
e. Arnaud I^{er}, arc
y, comme on l'a p
ea qu'en 1027), av
la cérémonie. L
demanda une esc
elle, dans des chen
par des bandes
V avait souvent in
prince, dont la tra
oque, n'était pas à l
mande. Peu d'accor
n et d'Aspremont,
n d'eux quelques
e Poitiers, sans que
iner le motif de cett
.6 octobre suivant, s
onc qu'Isembert s'es
désiré, et assurât A
a même que s'il fût
rt, l'évêque de Char
qui, à peine installé d
abilement dirigée pa
dignes de sa confia
s secours considéra

ur, *l'Ancien Poitou*, p. 25
quet, X, 469, 500.

hever les voûtes de sa crypte, et, pressé
ouvait venir au rendez-vous indiqué sans
vieux dont il était l'âme et le chef: alors
encore architectes. Tout se passa donc
le concours de ces deux célébrités
lais le Comte y assistait et donna pour
ance à ce chapitre, un petit coffre d'or
précieuses pour y déposer les barbes

seigneur et riche, montra dès le com-
mission comment son esprit élevé savait
à service des bonnes œuvres, et répondre
emps qui propageait la foi comme une
ation. Son château de Chauvigny, que
ait souvent, avait retrouvé sous sa main
qui lui avait rendu son premier lustre,
ar des événements antérieurs. Du haut
antique, la seule alors qui existât des
seigneuries qui couronnent de leurs ruines
nifique plateau supérieur, le puissant
ouvait à plusieurs lieues à la ronde
lentes campagnes qui étaient déjà de sa
ig et paisible cours de la Vienne s'y
es fraîches verdure, venait baigner à
de la forteresse et quittait les immenses

Fondation de
l'église du Saint-
Sépulcre de Chau-
vigny.

prairies fécondées par elle pour aller à quelques lieues au
Nord se perdre dans la Loire aux premiers abords de la
Touraine. Sur ce sol que les Romains et les Wisigoths
avaient fréquenté, on reconnaissait les vieux vestiges d'habi-
tations séculaires, d'églises aussi modestes d'apparence
que grandes par leurs souvenirs. Surtout au pied de ces
illes, l'œil plongeait sur un terrain couvert
au d'habitation, et c'est là surtout qu'une ville
ommencer et préparer le prochain avenir d'une

HISTOIRE GÉNÉRALE

use baronnie. C'est
agea à ces populati
l'enceinte et sous l
qu'il paraisse bien c
rbium, une église c
on voisine, il voul
es en la dotant d'un
e qu'alors, la popul
ial. Outre, d'ailleur
y amenait nécessai
res, ouvriers les p
, il faut considérer
t pas faciles avec l
glise du château : c
à la construction pr
uction, telle que n
avec ses proportions
sinées en Poitou dé
nt les sculptures a
hent beaucoup du
ire étaient interdits
e. Les étroites porte
s murailles, non plu
ne s'ouvraient pas
s rendues aussi rar
population riverain
Isembert en prit le
t l'époque où déjà de
rtout de la France,
ient jusqu'à Charl
vénérer à Jérusalem
tion. Sans doute, l
ge, et c'est en se
donner à sa nouv
épulcre. Puis il la
stique, avec beauc

toutes parts, à l'abbaye de Saint-Cyprien à s'en faire un prieuré où elle envoya (a). C'est à présent la charmante petite de la ville basse, appelée Notre-Dame, et des reliques de saint Just, vers 1097, cinquante ans après sa fondation, sous saint (b) qui lui resta seul désormais. Le ne ne lui fut donné qu'en 1822. Enfin, les biens-fonds de cette église furent, pour Saint-Cyprien, la moitié de l'église d'Aillé, petite villa située à une lieue au Sud de Chauvigny, et la moitié de celle de Saint-Léger. L'autre moitié de celle-ci appartenait à la mère du donateur, Théodeberge, et à ses deux frères, Manasses et Sennebaud (c). Ce ne fut pas tout : par une prévoyance qui témoignait d'une sollicitude plus qu'ordinaire, le généreux prélat détourna en deux ruisseaux les eaux de la fontaine de Talbat qui surgissait à l'Orient du château, de façon que, traversant jusqu'à la Vienne le terrain destiné au bourg nouveau, on put y établir des moulins qui comptaient pour beaucoup dans les richesses agricoles. Il joignait à ces avantages l'exemption de toutes redevances afin de faciliter les constructions, et enfin la moitié de l'église de Lauthier (2).

Un événement qui émeut toujours les populations d'une province où le prince est aimé, vint éprouver le Comte de

Mort de Sanche,
comtesse de Poi-
tiers.

— dans les premiers mois de 1022 que mourut
mme Sanche, sœur de Guillaume comte de
à lui avait donné deux fils, Eudes, qui devait
ef de sa mère, de la Gascogne qui lui échet
hibaud, qui mourut en bas âge. Les deux
restés plus de vingt ans ensemble dans un
en n'avait jamais troublé et dont les vertus
taient devenues la garantie.

vait alors soixante ans consommés. Il n'avait

, VI, 551 ; — *Cartul. de Saint-Cyprien*, p. 240.

, *loc. cit.*, p. 107 et suiv.

int-Cyprien, ub. sup.

late précise de sa mort à Charroux (4). Ces
nant le squelette entier, furent transportés
roissiale de Saint-Sulpice, ancien prieuré
ye, où ils reposent sous le pavé du sanc-
tel majeur et celui du Saint-Sacrement. Une
strée dans le mur du chevet indique l'objet
secondes funérailles qui se firent, à quelques
nniversaire de la mort du prélat, c'est-à-dire
1850.

s d'évêques se faisaient encore par le
ergé et du peuple comme dans la primitive
ec cette énorme différence que ce double
op souvent modifié depuis longtemps par les
stulants et l'autorité despotique de certains
ages que l'orgueil et l'ambition intéressaient à
ésordres. De là, beaucoup de sujets indignes
ans l'épiscopat en dépit des règles cano-
les prétentions allaient jusqu'à des marchés
u moyen desquels ils gagnaient facilement
gneurs moins scrupuleux qu'avares. C'était
plorables abus du régime féodal, tel que
re la maladroite politique des derniers rois
ace.

Elctions ecclé-
siastiques viciées
alors par la si-
monie.

le plus puissant prince de ce temps, n'avait
i, par la dignité, que le roi de France, et le
aucoup par sa richesse et par l'étendue de
n fallait de beaucoup cependant qu'il abusât
orité. Sa foi éclairée lui faisait un devoir de
ligion, de s'opposer aux excès dont elle
sans se faire jamais complice des iniquités,
t du sanctuaire ou des châteaux ; il voulait
ire, selon la maxime apostolique, l'ange
justice et du droit. Il eut occasion d'en
uve mémorable aussitôt après la mort de
noges.

Belle conduite
du duc d'Aqui-
taine à ce sujet.

e lui donner un successeur. Les seigneurs

Comment il
donne un digne
successeur à Gi-
rard.

PIRE GÉN

essèrent
ar parai
plus of
en év
quel co
imposer
ce qu'or
s. Pour
r le mc
nt Guil
e du Du
ires ; G
ait défer
t une l
longue
avait pa
ns. Mais
dain de
tre de S
et en r
uc, ento
a traditi
frais c
voignage
tes. (b).

elon son habitude de chaque année, allait
ne au commencement du Carême qui appro-
dernière preuve de son esprit d'ordre et des
qu'il savait apporter aux affaires, il chargea
Guillaume de tout disposer pour que le sacre
célébré avant son retour. Ce jeune prince
1005, d'Almodie de Limoges, sa première
it, dès ce jeune âge, à l'initier aux choses

crip., X, 146.

p. 65 et suiv.

ornement dont il voulut le rendre digne : l'homme ne manqua-t-il pas à cette mission ; la cérémonie se fit avec toute la solennité de l'église abbatiale de Saint-Jean-d'Angély, par la sainte relique qu'on y vénérât : Jourdain, que sous-diacre, reçut le diaconat et la semaine après la mi-carême, et le lendemain, *Laetare*, l'épiscopat des mains d'Isilon, archevêque de Bordeaux.

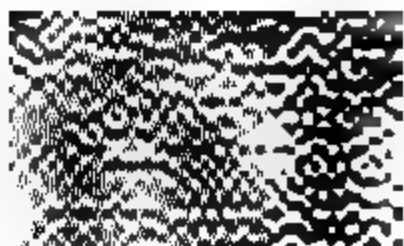
Peu de temps-là aussi, après la mort de Girard, qui avait pourvu à la trésorerie de Saint-Hilaire, Fulbert, évêque de Chartres, dont la sainteté, et ses vieilles relations amicales étaient pour lui une recommandation de haute valeur (a).

Fulbert de Chartres devient trésorier de saint-Hilaire.

Un non moins important préoccupait le religieux à cette époque s'agissait une question à laquelle l'histoire n'était pas moins intéressée que la

Question de l'apostolat de Saint Martial.

de l'apostolat de saint Martial et de ce qu'il lui avait toujours donné parmi ses contemporains de Jésus-Christ et associés à l'œuvre pour la conquête spirituelle du monde. et avec l'Eglise universelle, on croyait à ce point d'histoire incontestable. Mais en ces débats trouvèrent des adeptes plus nombreux par une généreuse émulation, quelques-uns de faire une question d'une croyance jusque-là établie. La dispute commença à Limoges, qui avait eu Martial pour premier missionnaire, et les siècles le regardaient de temps immémorial comme les soixante-douze disciples du Sauveur et lui-même très justement du nom d'Apôtre. Ce n'avait être nulle part plus fervent qu'à l'abbaye de Saint-Martial, fondée à Limoges même avant 804 et à



terminée dans ce concile. Jourdain, que l'Église avait tenu en éveil, et qui n'oubliait rien d'opposition, suivait un plan arrêté par lequel il ne perdait de vue la suite de cette discussion, à notre Église de Poitiers, nous allons maintenant ce qui s'y rattache avant de revenir aux clartés de notre histoire.

Nous voyons doublement porté à contredire Jourdain par ses idées personnelles, et aussi par son amour à défendre ses droits qu'il croyait blesser en pensant à s'adresser plus haut, et à se adresser au Saint-Siège lui-même. Après le concile, Jourdain ne se contenta pas de s'en servir en quelques autres qui continuèrent les mêmes délibérations, il écrivit au Pape, le suppliant de mettre fin à la controverse en commençant comme lui ; mais il fut bien déçu. Le Souverain Pontife lui annonça qu'il n'y avait rien à faire ; car lui-même, persuadé après mûre réflexion, que saint Martial était réellement au Poitou, venait de lui faire élever un riche autel à Poitiers de Saint-Pierre ; il en avait ordonné le culte, et le clergé et déjà le peuple l'y encourageaient. Ainsi parlait le Saint-Siège. Jourdain ne finit pas, et Jourdain, nous le verrons plus tard, ne revint pas sur ses propres idées et ne put que les défendre. Les seules à accepter étaient celles de l'Église. Cette docilité, que certains évêques du Poitou ont pas toujours imitée, aurait mis fin à la controverse. Jourdain ne trouvait pas toujours pour toutes les questions les évêques tout prêts à favoriser d'orgueilleuses

Conférence par
l'avis du Pape
Jean XIX.

Nous ne craignons pas d'insister sur tout ce important épisode de notre histoire diocésaine qui avait dépassé les limites de l'Aquitaine. Elle s'étendait jusqu'à Paris, où le roi Robert, que Guillaume et aussi curieux que lui

Assemblée à Pa-
ris pour le même
sujet.

l'avenir, ni eux ni leurs successeurs prendre, sous aucun prétexte, contre elle lion qui pût prêter au moindre litige^(a).

rose, au reste, que d'établir définitivement ui fut d'abord assez modeste, et suffisant ieux qui devaient l'habiter, et qui s'y empa- ment du soin des âmes. Les travaux de agèrent beaucoup plus, retardés d'abord ndateur, Hugues IV étant mort en 1030, voisinage s'étant succédées pendant toute e et au-delà ; si bien que près de cent rent sans qu'on pût finir l'œuvre commencée ousiasme et du consentement de tant s et de seigneurs. On touchait encore à ces grandes entreprises demandaient à atre années de travail : celui-ci ne devait soins de Hugues VI, qui y songeait au ombreuses guerres pour le comté de la urut qu'en 1110^(b). En examinant aujour- ie église qu'on peut regarder comme une iables du diocèse, on distingue très bien ses des travaux, le genre purement roman c ses voûtes en plein-ceintre et son grand t fortement cimenté. C'est la partie absi- r plusieurs années en expectative, bornée à qui attendaient le reste, mais qui donnaient u plan d'ensemble et des vastes proportions On aperçoit donc, dans la partie construite sa fondation et la fin du xi^e siècle, des inspiré par les développements de l'ogive, ose dans la forme et à la délicatesse dans L'histoire s'attriste néanmoins de voir ces merveilleux croître au milieu de guerres

Retards forcés
dans l'achèvement
de l'église.

Beauté actuelle
de ce monument.

liq. de l'Ouest, ub sup. p. 300, ub sup; — D. Fonteneau,

nilles du Poitou, I, p. 322.

uis XI, qui aimait beaucoup l'abbaye, y
e en 1469 et, touché de son état de vétusté
de l'église, il la fit rebâtir par le fameux
n Duc, surnommé Toscane, dans les
tions qu'on lui voit encore quoique mêlées
ails plus modernes. Cette générosité fut
7 par les Augustins, lorsqu'ils décidèrent
temps chaque jour à l'issue de la messe
; vêpres on prierait particulièrement à l'in-
fais cette époque ne fut pas moins remar-
ommencement de décadence que par cette
ielle. C'est vers ce temps qu'on avait vu
plaie des commandes qui trouva un surcroît
tre l'Eglise dans le Concordat de 1517. C'est
ù l'évêque de Maillezais Geoffroy d'Estissac,
abbés commandataires, précéda immédia-
ii, par une coïncidence encore trop peu
le relâchement et la ruine morale, vit, en
e Celles tomber sous les coups du calvi-
le commencement de sa décadence. Les
détestable moyen de la simonie et de la
urent plus que des administrateurs de leur
C'est sous un de ces prétendus abbatiats
e La Rochefoucaud, évêque de Lectoure,
les, le 7 août 1651, la réforme des Génové-
régation de France : c'était revenir à une
rité trop récente pour réparer des maux
si longtemps (a).

Origine des
commandes.

; Couhé date du même temps. Ce même
Lusignan, à qui appartenait le lieu, l'y
vocable de Saint-Martin, et le pourvut,
an même, de religieux de l'abbaye de
ielle il donna le prieuré délivré de toute
ce; ce qui fut confirmé aussi bien que

Prieuré de Couhé.

du Temps, loc. cit.

à Guillaume, soit pour lui-même, soit pour de se faire écouter leur fit multiplier les sion qui eussent convaincu le Duc, s'il ambition que de sagesse. On fit briller à rificences d'une couronne royale dans ce spective du sceptre impérial, qui ne man- ti être donné. Il paraît même que les érent pas pour assurer ces belles pro- Guillaume connaissait son monde, avait ce tempéramment variable et peu élevé mait à changer de maîtres; il se méfiait loyauté naturelle et sa politique honnête, nt commencé leur révolte en brûlant à l'empereur, et commencé leur rébellion (b). Il exigea donc du temps, leur laissant on, et promettant d'aller en Italie voir les s'en occuper mûrement. Sa prudence t bien. Il lui importait d'ailleurs de savoir par Robert lui-même, et mieux que par les iens, ce qu'il avait pensé de leurs offres, oint il y renonçait; c'était aussi le moyen pût blesser un tel adversaire. Il songea nder par un affidé sûr et intéressé, et il e dans le comte d'Anjou, Foulques Nerra. était attaché au prince par un double et de vassalité. Il avait reçu récemment la ville de Saintes, dont il joignait i du Loudunais et des places qui y étaient nait cette faveur d'un suzerain que sa l'honorait de servir, et il s'y prit de façon à une réponse qui laissa à Guillaume toute (c). Alors Guillaume entra en négociation

Epist., 143; — Besly, *Comtes*, p. 335.

poraine, dans Pithou et Besly, *ub sup.*, p. 336.

332.

la consécration de sa cathédrale, dévorée
incendie et qui devait l'être encore sept ans
à son impossibilité d'y aller sur les soins
quitaine lui a confiés de traiter en partie de
sur la royauté d'Italie, sans qu'il pût ni
r à demi, et pour lesquels il prie son vénéré
user son absence. On est étonné, à cette
simple, élégant et correct de toute la lettre,
dèle du genre. Celles, au reste, de tout le
publiées sous le nom de Fulbert, et celles
usieurs hommes célèbres de ce temps, sans
e Fulbert et du Comte, attestent que les
beaucoup gagné dans les monastères; la
ressentait, et quand on sait que Guillaume
r protecteur et le Mécène de ces belles
ces hommes si distingués, on comprend
ince, que la postérité n'honore pas moins
e, a pu mériter et recevoir de son temps
sujets et les hommages de ses plus glorieux
a).

Progrès des let-
tres à cette époque

nnée 1025, une grande catastrophe, arrivée
ge du Poitou, valut à sa capitale une visite,
uences furent favorables à un de ses prin-
ères. Une querelle s'était élevée entre
, le comte d'Anjou, que nous venons de voir
lduin, seigneur de Saumur, un des gentils-
is beaux de corps et de la plus mauvaise
trouver dans cette province. Foulques le
tiement depuis longtemps, et un jour
mpter sur l'absence de Gelduin, il prit les
ous les murs de la ville, qu'une défense
ageuse ne put soustraire aux dernières
assaut. Elle fut prise, incendiée, et le feu
abbaye de Saint-Florent, que nous avons

Incendie de
Saint-Florent de
Saumur.

sement avait été sans doute l'objet de la noblesse et peut-être aussi des moines de Poitiers, et Guillaume donc en les délivrant de cette charge les laisse plus à l'aise dans leur vie publique.

Une singularité se remarque ici qui a donné lieu à des conjectures peu convaincantes, et qu'il n'est pas inutile d'exposer. La charte que nous venons de citer, signée tout d'abord de Guillaume le Gros, puis en second lieu de Guillaume V, qui était Comte, s'établissant là uniquement récédent, après lequel viennent seulement le viguier Adhémar. Comment le fils signant avant le père, et de son fils se qualifier seul de comte et de s'oublier entièrement lui-même? Aux historiens qui passent pour compétents, ce serait une erreur dès l'année 1025 Guillaume V aurait dû avoir et laissé prendre le gouvernement à son fils, ce serait de la plus haute gravité, mais ne s'explique pas l'histoire, d'aucun document contemporain mention même de la *Chronique de Poitiers* qui en indique tant d'autres de bien moindre importance, et ne pourrait en attribuer la révélation à une époque de cinq ans avant la mort de Guillaume, desquels nous avons encore à dire que personne ne refuse de lui attribuer... — Que l'action donnée au jeune prince dans la charte de Saint-Maixent lui avait été laissée par son père, et que ces actes secondaires de son gouvernement lui ont été attribués pour le former à gouverner et le faire bien venir de toute une contrée. Il paraît naturel qu'il signât l'acte qui

Singularité relative aux signatures de cette charte.

Comment elle s'applique.

E GÉNÉRALE D

rance d'une o
contresignât l
it se réduit de
lut toute conj
secret n'aur
ips (10).

uelques faits
et nous le moi
it partageant
gnent de leur
soit les pieux s
de son épisco
que se fondait
participé par
isées qu'il lui
e de la cathé
rres de son pa
uatre de ses
ent l'église de
aveur de leurs
es de Saint-Cy

Ce don con
église. Ces qua
nt le nom nou
it devenir évê
qui devait su
ans doute de
mort, le préle
le qui l'unissa
t lui, en retou
si divers aute
cèse de Poitier
artin de Tours
rs à remplir
messe capit
elques détails

près une charte, sans doute comme nnes, et donnée faussement par Besly ert I^{er}, mais qui se reporte à soixante fin de l'épiscopat d'Isembert II, cet et, à Saint-Cyprien, plusieurs terres at il se réserve cependant l'hommage e sa promesse dans l'église de Saint- baisant le crucifix que lui présente en Raynaud. Or, cet abbé Raynaud, ouverne à Saint-Cyprien que de 1069 1100. C'est donc à Isembert II qu'il e en question (12).

retour de Rome après Pâques, Guil- fit toujours une réception royale, eut força à un acte de justice auquel il r quand il fallait réprimer un fatal s y trouver une nouvelle preuve du ijours à ne pratiquer pas moins la vérité.

Juste initiative de Guillaume V à réprimer les crimes de ses vassaux.

omte d'Angoulême Wulgrin bâtir, en arcillac, qui était du Poitou et sur les ie son pays (a). Or, il y avait alors un ayant deux frères: Oldéric, dont il lle, était en mésintelligence avec un ié Alduin, pour le château voisin de avaient d'égales prétentions. Le comte ime Taillefer, II^e du nom, avait e, à les mettre d'accord. Le château promesses mutuelles de bonne entente zées entre eux, et la paix avait été serment solennellement prononcé sur ard, honoré dans une des églises de ents sacrés furent néanmoins bientôt ue Taillefer était à Rome, où il accom-

Affaire des frères de Marcillac et de Ruffec.

HISTOIRE GÉNÉRALE

t volontiers assez souve
attirent chez eux leur p
i, et après avoir soupé
offerte et reçue, ils
it son sommeil, s'empa
, et lui percèrent les ye
saisir de Ruffec. Ce
at la semaine des Ram
. de son voyage, apprit
mêlé à l'assassinat. I
r au sentiment d'une j
donné rendez-vous à un
lac, il alla prendre à A
é que lui, et ensemble
endier le repaire des
la vie sauve, furent dé
de leurs terres, et Rui
, dont le fils qui port
rès du duc d'Aquitain
ssion de reconstruire
ra à leur famille (a).

rès nos chroniques l
Maixent, après deux al
arurent à peine soit à
par l'histoire, soit parc
qu'un an, nous citer
e Isembert I^{er}, et para
t mort probablement
es les textes des charte
nesse qu'après avoir r
olide instruction à l'abt

f. Adhemar de Chabannais, in
— *Ibid*, p. 254, *Hist. Pontifici*
les dates, X, 182 ; — D. Bou
chronic. sancti Maxent., ad ann

r des vœux de religion, et était arrivé
ion spirituelle de la communauté^(a).

1027 un détail qui n'est pas à négliger
m perdu d'une rue de Poitiers, située
u au Sud-Est de l'église St-Paul. C'était
insi nommée d'un de ces arbrisseaux,
le temps des proportions plus qu'ordi-
est plus depuis plusieurs siècles que la
e enseigne qui s'y trouva longtemps et
religieux de Saint-Benoît de Quinçay y
n emplacement de huit perches de long
), qu'ils cédèrent à ceux de Saint-Jean-
bâtir un pied-à-terre. Ils recevaient en
ignes au lieu appelé le Breuil. C'était
uil-Maingot, qui était alors de la paroisse
la Celle, et qui forme encore un village
ns la commune et à l'Orient de Poitiers.
pelle de Sainte-Catherine et un cimetière
ertaine population ^(b). Nous découvrons
embert de Poitiers était abbé de Saint-
endant la liste de ces dignitaires établit
batiat d'Aimery II. Isembert aurait donc
le même titre que les comtes de Poitiers
laire, et Aimery n'aurait été que son

départait jamais de la sage politique qui
en principe, et garder toujours avec soin
il regardait meilleure pour ses Etats et
e, de préférence à l'éclat séduisant mais
quêtes ou des orgueilleuses prétentions.
ouvelle preuve dans l'importance qu'il
er pour aucun des partis qui divisaient

s du Poitou, XVI, LXXI.

668; — XIII, 127; — Dufour, *Ancien Poitou*, p. 257;

Tems, II, 365.

à être témoin, de la part de la reine, aient retenues par aucune considération au reste, cette même raison qui empêcha Fulbert de se rendre à la cour en cette circonstance, le prélat à un de ses collègues : « Je n'avais eu à redouter la méchanceté de la parole n'est jamais plus sûre que de faire le mal » (a).

Maloué le Duc d'Aquitaine de ne s'être tenu comme tant d'autres par les illusions de la vie sociale qui n'eût fait ni sa gloire ni son salut que celui de son fils en le plaçant, victime de beaucoup d'injustices, à la tête du pays après une révolution sanglante qui réveillait le plus souvent que d'amers regrets mérités d'un monde qui ne sait plus

que les honnir.

Cette dignité, et une telle bonne foi si honorable prouveraient seules combien on s'est trompé en attribuant à Guillaume V des actes peu dignes de lui contre son vassal Hugues de Lusignan, dit le *Chiliarque* depuis qu'il avait remporté, à la tête de mille hommes seulement, de glorieux avantages contre les Sarrasins d'Espagne. Les dates qui accompagnent les faits et gestes des premiers membres de cette famille sont trop vagues, il est vrai, pour que nous puissions sûrement désigner celui d'entre eux à qui appartenrent ces relations difficiles avec Guillaume V. Ce qui semble ici plus que douteux c'est que ce dernier ait pu se rendre, lui, si fidèle à la droiture et aux sentiments religieux que nous lui avons toujours vus, coupable d'actes de surprise, de fourberie et d'injustice criante comme celles qu'on lui reproche d'après un écrit publié sous d'étonnantes variantes par Besly (b), par le P Labbe (c) et par d'autres encore. Il

Méprise de quelques historiens sur des affaires avec Hugues IV de Lusignan.

ites, p. 344 ; — D. Bouquet, X, 485.

Poict., p. 291 bis.

iv., Ms., II, 185.

RE GÉNÉ

èce de
arrassée.
e s'aidait
l'aucun h
ume V d
'acte dor
e *Guilla*
ssertions

Si les
' que son
été auss
ulement
roitemen
inquième
ut lieu c
de 1027.
duc d'A
devint

oncle dont l'héritage lui avait été contesté
le duc lui accorda définitivement par une
nit fin à toutes les difficultés si longtemps
at donc tirer des pièces illisibles de ces
qu'ils avaient commencé à plus de trente
Hugues de Lusignan et Guillaume IV, dit
iel à pu être d'autant plus facilement con-
ils que ce surnom a été donné à celui-ci
eurs inattentifs qui n'auraient dû le donner
IV. Observons encore que Hugues, qui
rien surnommé *le Diable*, et ne se priva
e disputes armées, avait réclamé par de
oins violents de Guillaume IV des droit
étendus, dont la solution fut longtemps
expéditions guerrières, et qu'enfin il arriv
es années du duc Guillaume V, sans avo
me avec lui qui s'accommodait si volontier
t le plus tard possible, et uniquement pou

uences fâcheuses que lui avaient méritées
 ple lui-même ses exactions et ses récri-
 nables, que la paix se fit de bonne foi de
 t-on, et que se terminèrent après maints
 débats, où l'on voyait le baron de Lusignan
 es et à la ruine des châteaux de Confolens,
 Lençay et de Sanxay (15), sans qu'il soit

question de rien de semblable dans les auteurs qui ont
 traité du règne que nous racontons. Laissons donc tant de
 récits inextricables dans la nuit dont il semblerait qu'on les
 a volontairement enveloppés, et ne gardons pas à la charge
 d'un prince si justement vénéré, des faits qui ne doivent
 réellement tacher en rien, ni sa conscience, ni son honneur.

C'est cette année qu'un phénomène célèbre dans l'histoire
 du temps vint préoccuper les esprits les plus élevés sans
 recevoir, malgré la curiosité qu'il excita, aucune solution
 satisfaisante. Il s'agit de ce qu'on signala alors comme une
 pluie de sang, et voici dans quels termes le roi de France,
 Robert, en parlait, dans une lettre du 12 juillet à Gosselin,
 archevêque de Bourges, homme distingué par ses lumières
 et son érudition :

Pluie de sang
 en Poitou.

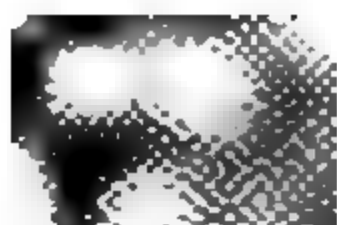
« Je veux, lui dit-il, vous communiquer dans quel état
 d'esprit je me trouve. Samedi dernier, pendant que
 j'étais à table, dans la soirée, on m'apporta une lettre du
 comte Guillaume, qui me parlait d'un événement digne
 d'attention. Il paraît que trois jours avant la Saint-Jean-
 Baptiste, sur la plage occidentale de l'Aquitaine, une
 pluie de sang a été observée en de telles conditions, que
 si elle tombait sur la chair des personnes ou leurs vête-
 ments, ou sur les pierres, il n'y avait pas de lavage qui
 pût la faire disparaître; que si elle tombait sur du bois,
 on l'en débarrassait facilement. Le Comte me pria de
 vous consulter comme un des hommes instruits de mon
 royaume, sur la signification de ce prodige. Je voudrais
 donc que vous pussiez nous dire si l'histoire a jamais
 parlé de faits semblables, et s'il s'en est suivi quelque

Lettres du roi
 Robert et du duc
 Guillaume V à ce
 sujet.

que les autres, n'oublie ni les comètes
tumé, ni les arbres fleurissant en plein
brasements subits pendant les nuits
es maladies contagieuses, et les morts
; suivirent... Et les mêmes conséquences,
rprête, ne doivent pas manquer d'arriver.
rres prochaines que Dieu se dispose à
purée par la pierre d'où le sang ne dispa-
se de sa dureté; les mauvaises mœurs
a mollesse de la chair; et ceux qui sans
rtins, faibles dans le bien et incapables,
une résistance énergique, méritent aussi
les sévères répressions de la Provi-

ie des guerres, des contentions armées
s de cette société en travail d'une existence
quèrent pas de longtemps à la France,
ijours Dieu devait tirer pour les justes
is de hautes leçons de ces épreuves plus
as. Mais quelque vraies et chrétiennes
onsidérations morales données par les
ue, ils ne pouvaient, à cause de cette
trouver dans la nature la raison de ces
rdés alors comme surnaturels, ni leur
ation autorisée par la théologie chrétienne.
e ici dans la thèse de nos deux évêques
qu'ils trouvent le même point de départ
as qu'ils ont lus avec un égal succès,
même avenir des mêmes présages, et que
e dont ils ornent l'exposé de leur théorie
fort bien que les écoles dans lesquelles
dès leur jeunesse développaient les intel-
ent, d'une manière au moins relative, de
. On ne pouvait demander à ceux-ci plus

Que déduire de
leurs explications



les années des groupes nombreux de voyant, avec un esprit de foi fervente, vers les consommé le salut du monde. En 1028, mbert, dont la piété égalait l'intelligence sprit, Jourdain de Limoges, beaucoup de n diocèse et du nôtre, et une multitude femmes de moins grande distinction, mais : par les mêmes convictions religieuses, eur suite ce même voyage, qu'au reste 'avons vu, ne faisait pas pour la première rdain, c'était une résolution prise avant la n sacre, et sans doute pendant les émotions cédé. Ce pèlerinage avait dû se faire aussi mbre, qui fut le jour de la consécration de . Isembert se trouva. Guillaume Taillefer II, me, avait fait la même traversée l'année Comtes d'Anjou ne s'en faisaient faute non Nerra et Geoffroi Martel y étaient allés i en avait rapporté le surnom de *Palmier*, palmes qu'il avait eu soin d'en rapporter. se généralisait donc vers les plages orientait de loin l'enthousiasme qui devait y iment dans les dernières années de ce

e tendance à des expéditions lointaines, où ait pas moins que le cœur, coïncidait en 'deur des intelligences à s'instruire, et avec it des études qui nous a valu, au x^e siècle, arquants, des écoles florissantes, dont le aimait toujours à se faire le protecteur. Au rares données, que nous ont laissées les ur ce genre de gloire auquel notre Poitou anger, nous avons cependant, en ces temps

Progrès des
sciences et des
lettres.

abannais, apud Bouquet, X, 164; — *Chronic.*, ibid., p. Vigois, *Chronic. S. Martial. Lemov.*, apud Bouquet, X, 279.

DIRE GÉNÉRALE I

, des témoins de
toire locale aura
audry, abbé de
diacre de la catho
clergé, le conse
les plus instruits
s une rose qui l
sous les traits
religieux dont l
porta à compo
confrères au Cha
ait dans la prati

i-même, qui parl
vi de près, était
où il avait été
donna d'autant p
tère des sujets c
ls la portaient a
3 chaires renomm
ile. Bourgueil é
ardait avec Poit
re par les syn
, mais surtout
e l'instigateur de
a belle réputatio
tait venu se for
devenu archidia
était continuel,
où il avait puis
Guillaume de Poi
ce, que nous ai

loire de France, IV, 1

*, Bibliothèque littérai
rance, XI, 215 et suiv*

qui savait si efficacement développer l'enseignement qu'il avait créé; cet homme et de goût, avait préposé Fulbert à son école de Saint-Hilaire, et à l'abbaye de Régnaud qu'il avait lui-même surnommé l'école. Cet homme aurait pu se réjouir, devant un tel élève, d'avoir fait éclore d'une semence si noble une fille qui ne fut pas la moindre de ses filles. Quand il mourut c'était une enfant de douze ans que lui avait donné sa troisième femme, et qui avait reçu le même nom. Il put deviner à quelques traits de cette enfant l'avenir de sa culture, qu'elle serait digne de son père et de ses vertus. Mais à peine âgée de dix-huit ans, les circonstances l'avaient unie à un prince, fils de Conrad le Salique, dont elle fut pendant quelques jours compétiteur de l'empire, et à l'empire qui devait lui enlever son fils. Elle eut de grand mérite par sa piété et son courage, recueillant de son père toutes les qualités de son père. Veuve, après six années de mariage, elle gouverna l'empire, en qualité de régente, jusqu'à la mort de son fils qui fut l'empereur Henri IV, un des princes et des plus astucieux de son siècle. C'est vrai que certaines natures se tournent en dérision, et peuvent décourager les dévouements et les plus éclairés! Si donc elle eut des amères déceptions dans les désordres de son fils, elle sut lutter glorieusement; et impuissante à triompher des maux qu'il lui fallut subir, elle se fit de ses souffrances un exemple de ses mérites par sa sagesse chrétienne, et fut digne d'une femme de son rang. Elle fit pendant un voyage en France, vers les monastères, de grandes aumônes et la distinction élevée de son rang. Mais de tels modèles ressemblent,

NOUVEAU GÉNÉRAL

les météores q
es élevées c
nés, émue :
tant qu'il fall
nce, se senti
onde qu'elle
dans le cou
e connu A
ié dont elle
le religieux
ouvrages lat
Atton avait
et qui avait
ons de la
la science é
sireuse du b
emarquable
de régence
chrétienne. L
es d'éducat
enfance et j
ie saint Pie
ie sous sa
e dans l'égl
témoigne,
prière, de s
vres (a). Mais
revenir, à
ne V.

croire que c
ises années,
aucoup de c
de repos. F
que déjà se

¹. *opusc.*, c. VI, p
et, VII, 153.

ommer *le Gros*, rendant par un acte du religieux de Nouaillé une liberté qu'ils epuis longtemps, car ils étaient soumis iers qui les avait placés sous la dépendilaire. Heureusement que Guillaume V, son fils, celui-ci en fut l'abbé laïque emps; mais enfin, inspiré sans doute par nseils, il rendit au monastère son auto- aissant sous la juridiction de Saint-Hilaire. à son état primitif et au véritable esprit se, l'élection de ses abbés lui étant rendue elle indépendance, et trouvant dans cette elle à la maison mère une sûre garantie venir. Cet heureux changement signala d'Imon, qui fut abbé de 1024 à 1036, et qui rmé à Rorgon, archidiacre et chanoine de terres de l'abbaye (a). Il parut que l'évêque à réclamer contre ce retour à l'indépendre de Saint-Junien qui, prétendait-il, ne cas revenir qu'à lui. Il reconnut bientôt ion n'était pas aussi bien motivée qu'il d, et, peu envieux de son naturel, il se à l'opposition qu'on était fondé à lui

le Maillezais nous a gardé le souvenir ente qui, cette année, jeta l'épouvante en elle éclata le samedi 8 juillet et avec des nts que nul ne se souvenait d'avoir vus pagnes septentrionales du Poitou, plus id fleuve et exposées aux conflits atmos- plus maltraitées quoique le haut Poitou ayes dommages dans ses récoltes et ses aussi le temps où d'autres phénomènes à la grande peur des populations, trop

Tempête violente
et autres phéno-
mènes en Poitou.

peu instruites des lois nationales pour n'y pas trouver. Ces fléaux passagers avaient pirer de ferventes prières et était toujours le maître et choses. Les comètes, les avec leurs forces irrésistibles, semblaient des prés et mille fois ce furent pour motifs de conversion et de tempête de 1028 fut plus furieux des personnes et des biens à cette occasion qu'en action de leurs propriétés avaient Poitiers et Geoffroy II de Th. Saint-Maixent un certain femmes. Ces termes semblent moine de Maillezais avec un même monastère par un cheval dont la charte est dans le rec. faut observer cette différence ce dernier titre est postérieur et de Geoffroy (a), et qu'il a p. âmes des père et mère du do

^{1e} C'est ce même Geoffroy Cyprien de Poitiers, l'église d'église était déjà ancienne, et qui était encore une île en 1: un château fort qui se défendait milieu des eaux de l'Océan. continent par les alluvions d'époques, et plus ou moins ces îles voisines de Maillezais, d'

(a) Cf. Besly, *Comtes de Poict.* p. 3.

(b) D. Fonteneau, vi, 609 et 619.

Près de Rié se trouve l'embouchure de la Vie, qui vient des environs de la Roche-sur-Yon, arrose le bourg de Saint-Gilles avant de se perdre dans l'Océan, dernière limite de l'ancien flot. La commune actuelle de Rié possède à peu près tout le terrain qu'occupèrent d'abord et jusqu'à 1615 l'église de Notre-Dame, le château seigneurial et ce dont on a fait, à cette dernière date, la paroisse de Croix-de-Vie. C'est vers la fin du XII^e siècle que commencent à se faire un rôle les seigneurs de Rié qui sont de la mouvance ou dépendance des princes de Talmont. Leurs titres les plus anciens se sont conservés dans les archives du couvent Cisterzien de Boisgrolland, que nous verrons fondé en 1109 par un seigneur de Poiroux et sur son territoire (a). Ceux d'Aspremont s'y mêlent bientôt par des alliances qui se multiplient dans la suite des siècles avec les familles de Rochechouard, de Brosse et de Vivone; puis elle passa en Bretagne où elle eut les titres devenus illustres des Penhièvre, des d'Avaugour, des Luxembourg et des Mercœur.

Quand arrivèrent les troubles du XVI^e siècle, l'île de Rié tomba aux mains des protestants, et, dans le siècle suivant, fut vainement assiégée par Louis XIII, qui reconnut par lui-même que la configuration du terrain ne laissait aucune chance à une attaque: mais au mois d'avril suivant, Soubise, qui avait tenu le château plusieurs mois, en fut débusqué et n'eut que le courage de se sauver à la hâte à travers les sables et les rochers. Après ces grandes pages de l'histoire de Rié, on tomba dans les événements ordinaires, en des transmissions sans intérêt à des familles qui s'illustrèrent peu; et, en dernier lieu, vers 1770 et jusqu'à vingt ans au-delà, la terre appartient à un François du Chaffaud, puis à René de Martel, qui meurt en 1785 en la laissant à sa veuve. C'était l'heure de l'agonie comme pour tant d'autres héritages. Le bourg de Rié ou Riez forma le centre d'une commune de six cents âmes, du canton de Saint-

(a) Du Tems, II, 575.

Gilles-sur-Vie, dans l'arrondiss
On le trouve dans les chartes
et de *Hiredia*. Au xii^e siècle,
de Saint-Ambroise (a), qui dépe
Michel-en-l'Herm. L'église de
Saint-Cyprien, et avait encore
c'est-à-dire avant que le protes
n'y laissant que des ruines, la

s de

Il y avait alors, parmi les se
Poitiers, des clercs inférieur
matériels de l'église, et qui po
une vie de famille aux envir
supposable que c'étaient ces
donné plus tard le nom de
étaient chargés, à tour de rôle
et de nuit de l'église, où une s
leur servait de dortoir. C'étaie
tonsurés à qui ce premier de
nécessaire pour être mêlés aux
voir certains bénéfices. Mais c
à cette époque un autre sens q
nous, à un personnage du ne
dans une charte donnée vers 1
un tout autre homme que ceux
D'après cette pièce, un clerc
Thibaud, donne à Saint-Cypri
Sèvre, au village de l'Aiguillon
ce clerc fait sanctionner cette d
sa femme et de ses deux fils, les
comme il convient aux parties
avec toute la solennité ordinai
de ce temps dans le Poitou et
Guillaume le Gros son fils, qui

(a) D. Fonteneau, VII, 391.

(b) V. *Mémoires des Antiq. de l'Ouest*,

son intervention dans les affaires gou-
is l'avons vu plusieurs fois, la comtesse
Chapitre cathédral, l'évêque Isembert
de Limoges et Rohan d'Angoulême,
de Velluire, et plusieurs autres non

3, que se forma en France une sorte Les Manichéens
en Poitou.
trésie fort ancienne par elle-même,
III^e siècle, mais qui reparut alors avec
ajoutaient à la doctrine primitive des
fantaisies nouvelles. C'est le propre des erreurs dogmatiques
aujourd'hui, à mesure qu'elles avancent dans le
une foule d'opinions qui deviennent pour
affluents d'un grand fleuve, qui rendent
ts plus dangereux. Ainsi ce n'étaient plus
rités catholiques regardant le dogme et la
combattaient les nouveaux sectaires. Ils
plus aux principes fondamentaux de la vie
t, en déclamant contre les mystères de
le la Trinité, les mérites et les récompenses,
saints, et la nécessité du baptême, ils
mariage, l'usage des viandes, le sacrifice
ls tenaient des assemblées secrètes où se
ans les ténèbres d'affreuses impudicités et
es enfants dont la cendre leur servait à
ines doses qu'ils leur en faisaient prendre,
eptes qui juraient de ne rien révéler de ce
appris (a). Le vol et la communauté des
ussi chez eux des dogmes favoris, ce qui
oupable à certains seigneurs pour qui les
se n'étaient pas toujours sacrées. On voit
les aberrations ne manquaient pas d'ana-
ranc-maçonnerie actuelle. L'identité des
procédés, le sceau d'un secret inviolable

DIRE GÉNÉRALE

vements, ne sem-
nables associat
z les nations e
s les époques, e
premiers âges
s. C'est la pens
gionnaires reco

le hérésie, qui
ereurs et les p
rs s'y étaient c
rance, lorsque
. Ce fut une fé
ues prêtres d'
cathédrale. Ce
prêtres qui les
du prosélitisme
pour les autres
ute piété et de s
en dépit des fait
ssi un concile
upables y furen
es preuves les f
ent des juges q
de leurs crime
endurcis par l'
s des choses sa
la mort, devant
é le peuple insti
ncus prétendait
ser à sa fureur:
t échappèrent a
exemples de se
la paix public

du pape Innocent II.

principes sociaux, ils n'empêchent pas que le mal, toujours tenace de sa nature, se maintienne plus ou moins ouvertement sur les données qu'il s'est faites. Il venait de s'emparer de la France, où la fermeté de la surveillance épiscopale l'avait longtemps comprimé. Le Midi, c'est-à-dire l'Aquitaine inférieure, n'avait pas été protégée de la sorte. L'épiscopat y était moins assidu à ses devoirs, et avait, par défaut de surveillance, de zèle et de capacité, laissé s'étendre les racines de l'hérésie. Le comté de Toulouse surtout, souffrait depuis vingt ans de l'action de diverses sectes qui s'y étaient propagées, toutes aussi mal inspirées que les Manichéens, dont elles n'étaient que des branches ravivées, et dont les entreprises, la vie publique et les attentats ne seraient pas moins détestés s'il pouvait entrer dans notre plan de les dépeindre ici (a). Toujours est-il que la foi et les mœurs vivaient dans les deux portions de notre territoire Aquitain en proportion de la sainteté des évêques, à qui il est rare que l'Eglise ne puisse pas attribuer le bien ou le mal qui se fait dans les Eglises secondaires qu'Elle leur confie.

La contagion s'étend dans le comté de Toulouse.

On voit que les princes n'étaient pas moins intéressés que l'Eglise à étouffer ces fléaux dans leur source. Guillaume V, qui n'en sentait pas moins le danger comme chrétien qu'à titre de souverain, ne douta pas qu'il ne dût lui opposer sa puissance et, comme le roi son suzerain avait fortifié par sa présence l'action du concile d'Orléans, il voulut aussi qu'une autre assemblée protégeât ses provinces contre les envahissements dont l'hérésie les menaçait. Il s'entendit donc avec Isembert, et un concile fut convoqué à Charroux.

Autre concile de Charroux.

Cet établissement marchait toujours dans la régularité religieuse que lui avait rendue le Duc d'Aquitaine en remplaçant en 1017 l'abbé simoniaque Pierre I^{er} par Gombaud II, venu de Saint-Savin. Depuis cette régénération

(a) Consulter l'*Histoire du Languedoc* de D. Vaissette sur les XI^e, XII^e et XIII^e siècles.

LE GÉN

is, le
ent su
e com
nstrui
avait
ouvea
ais ce
errupti
ait de
son su
érémoi
arrou
e con
s ne
lée. L
tats y
s grar

nichéennes qui furent condamnées, mais
y fut touché aussi et était d'une haute
ait la tendance trop habituelle qu'avaient
mbre de vassaux, souvent de petite portée,
orce contre les faibles, et à s'entretenir
3 guerres continuelles. Le duc les avait
mbreux, et à la fin des délibérations conci-
lui-même des devoirs des grands, de la
aix et de l'union pour le meilleur exercice
s avaient reçu de Dieu; il exigea qu'ils
arder mutuellement une paix indispensable
onséquences de l'enseignement chrétien,
s évêques et les églises, co
ésie, dont on redoutait
(b).

1; — Longueval, *Histoire de l'Egli*
sub; — Richard, *Analyse des C*
irements de l'Esprit humain, I, 2
Adhémar de Chabannais, *apud Lab*

qu'on découvre, dans un acte conservé et d'autres cartulaires (a), une mention de s révèle l'importance que commençait à ville. On l'appelle alors *Berzoriacum*. naitre pour ainsi dire vers 1010 (b), en un Cyprien. Cet établissement, comme tout autour de lui une agglomération qui allait re par le don que lui fit un riche seigneur omé Raoul la Flamme ou Raoul Ardent, élébrité dont nous parlerons. Le suzerain

Agrandissement
de Bressuire.

II, vicomte de Thouars, confirma cette ignature. Il fit plus. Il abandonna à Saint- et l'église fondés par lui et sa famille de Bressuire, sans aucuns droits ni oines y firent donc un nouveau prieuré à l'enceinte murale, mais qui ne tarda pas nt à la ville, qu'il en devint une partie après c'est-à-dire vers 1060, lorsque Thibaud acha à l'existence de sa seigneurie le al qui nous soit connu. Cette famille, au e pouvons suivre dans toute son action nais que nous devons signaler pour la lle prit à ses origines, lui maintint ses n que ses descendants pendant le temps , le fief.

l'Ardent, dont nous venons de parler, fut ax envers Saint-Cyprien, après lui avoir glises qu'il possédait dans sa terre de s, vu leur nombre, étaient sans doute de inte (c). Il renonça même à s'y garder e, ce qui amena le prompt établissement e florissant.

Les églises de
Boismé.

, 623, *Cartul. de Saint-Cyprien*, p. 110.

, 615.

-dessus, t. III, 159, 160, 178.

RAI

nié
t l
s, d
t a
lair
r à
aye
pe
vain
e,
ent
acr
ait
oss
au
d c
oin
emp
par
ans
liss
ses
is
t en
ait
s c
qu
sse.
où,
de
ott,
s l
à
no
-
Poi

dans laquelle on se prépare mieux à mourir (19). Tout semblait, au reste, le détacher des choses périssables, car il pleurait encore son plus intime ami Guillaume Taillefer II d'Angoulême, qui avait été son sage et fidèle conseiller, le compagnon de presque tous ses voyages à Rome, et le confident de toute sa politique. Enfin cette dernière année, il dut s'affliger de la perte de son meilleur et constant ami Fulbert de Chartres, qui mourut le 10 avril. Quelques mois seulement les séparèrent devant la tombe, car Guillaume V expira aussi le 31 janvier suivant, l'an 1030, plein de jours, puisqu'il avait soixante-onze ans, et de mérites, car sa longue carrière, dont un règne de quarante années, témoigna devant la postérité qu'il s'était rendu digne du nom de Grand, que personne ne lui a jamais contesté (a).

Il y meurt.

Il fut, en effet, de ces princes trop rares pour l'humanité, dont la véritable grandeur jaillit aux yeux des peuples bien moins des actions d'éclat, qu'ils payent si cher, que de la sagesse des vues et d'une conduite toujours conformes aux principes d'une conscience chrétienne. Ces qualités du jugement jointes, nous l'avons vu, à celles du cœur, par le respect des droits d'autrui et la modération qui présida à ses conseils, s'embellirent de celles de l'esprit, que personne, au jugement de ses plus savants contemporains, ne posséda de son temps au même degré. Entouré de ce magnifique prestige, accueilli et écouté des rois qui le respectèrent, et des Papes qui le recevaient toujours à Rome comme un roi, il s'entoura d'un éclat tout royal à sa cour et dans ses rapports du monde, mais plus par l'élévation de ses idées et par le juste sentiment de sa dignité souveraine, que par cette morgue qui impose désagréablement aux inférieurs, et indique toujours un orgueil secret que sa religion eût condamné et des concessions faciles à une ambition dont il fut toujours exempt. Son amour de la justice ne se démentit jamais; il en donna l'exemple en

Son éloge.

(a) *Chronique Saint-Maixent*, ad h. ann; — Marchegay, *Chronique des Eglises d'Anjou*, p. 390.

des circonstances difficiles Foulques Nerra, ne craignait la vengeance que tant d'autre principale cause de sa rupture du trône, fut la promesse qu'il fit de détruire la paix religieuse d'Occident par des sièges beaucoup d'évêques, et de secourir leur révolte (a). Ne sachant d'esprit Dieu avait répandu sur lui comme au jugement des plus grands hommes de ce siècle, par l'élan merveilleux mérité par ses dernières années par les amitiés qu'il prodigua à ce prince, par l'élan merveilleux mérité par lui survécut. Ainsi il ouvrit ce siècle ou l'intelligence humaine se débattait d'angoisses, plus heureux que ce siècle, et son règne des germes qui ont fait les progrès ne cessèrent de croître comme ailleurs (b).

résumé à 13. Théodelin était encore à gouverner avec tant de sagesse que le Duc y ferma les yeux. Il trouva un lieu de repos dans son sommeil et ses prières ferventes. Le prince Agnès de Bourgogne, sa tante, lui donna un fils qu'elle lui avait donné sous le nom de Guillaume (Guillaume VI) puis Guy-Geoffroy et enfin Agnès, dont nous avons vu le fils Henri le Noir. Des deux autres princes dont le

(a) Adhémar, dans Besly, *Comtes*,

(b) D. Rivet, VII, 53, 287; — Chabannais, *ibid sup.*

de Périgueux, le second, Otton, de
duc de Gascogne. Ces quatre princes
sivement la couronne de leur père, ce
dans l'histoire. L'aîné reçut aussitôt
couronne de l'Aquitaine et du Poitou, ce
it *le Gros*, dont nous allons maintenant



NOTES DU LIVRE XLVI

NOTE 1

Il y a ici, dans les auteurs qui se sont copié à l'envi, une grande perversion dans l'ordre chronologique des événements et des personnes. Les uns ont fait Isembert fils d'un seigneur de Chauvigny qu'ils ne nomment pas, quoique réellement il fût issu des seigneurs de Châtelailлон. D'autres le font évêque de Poitiers en 1023, seulement quand Gislebert était mort dès 1018. Nous avons rétabli dans notre récit les véritables dates avec leur exactitude nécessaire, laquelle n'avait été troublée que parce que beaucoup des chartes qui nous restent d'Isembert manquent de leur date et laissent ainsi le lecteur dans un embarras d'où l'on ne peut sortir que par beaucoup de réflexions et de travail. (V. sur ces erreurs de dates, notre *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*, I, 35 et suiv.)

NOTE 2

Lauthier est un chef-lieu de commune de 200 âmes; à 3 ou 4 kilomètres au Nord-Est de Chauvigny; c'était dès 1093 une église de Saint-Léger qui eut dans le XII^e siècle, une cure et un prieuré de l'abbaye de Saint-Savin. Après un long oubli qui tenait de la perte de sa population, Lauthier redevint paroisse en 1675 après être restée longtemps une annexe de Paysay-le-Sec. Anéantie encore par la révolution, elle fut réunie à ce même Paysay par le concordat de 1803, et recouvra enfin son autonomie en 1873. Avant 1790, elle faisait partie de la baronnie de Chauvigny et de l'archiprêtré de Montmorillon. (V. Besly, *Evêq. de Poict.*, p. 52 et suiv.; — Redet, *Diction.*)

NOTE 3

Cette date de 1023 est celle, dans tous les auteurs, donnée au troisième mariage de Guillaume V. Comment la concilier avec celle de 1018 ou 1019 que désigne une charte donnée par la nouvelle duchesse Agnès, en faveur de l'abbaye de Cluny. (*Gallia Christ.*, II, prob. col. 330.) C'est le cas d'assigner une faute de copiste à un acte évidemment mal daté puisqu'il contredit seul tous les auteurs et dérangerait d'ailleurs par ses chiffres toute la chronologie invoquée par les événements contemporains. De telles difficultés qu'on annonce

NOTES DU LIVRE 2

comme inextricable
et si l'on prend les
variantes en ques

NOTE 4

le en termes aussi
e pour fixer irré
n hésitait entre 10
permet pas de doi
ans et mourut le
oit fait en 1014, co
aucune contradict
cto annos III id
air ni de plus abs
prix incontestabl

NOTE 5

rosse n'était qu'un
légitimement acqui
un n'était qu'une
entreprise du dehor
rince avec ces p
princes qui voulu
pirituelle, *par la*
, et jusqu'aux Sc
bles querelles du
nps-là (vers 1049)
les persécutions in
on la loi providen

NOTE 6

précise de ce con
89) indique, d'apr
où le même suje
'en tenir comme r
n des événements
voit plus commen

NOTE 7

jà un témoin à ne
re par saint Augus

de saint Grégoire, il devait remonter au moins à la fin du vi^e siècle. Il se trouvait donc rapproché de saint Martial autant que du concile de Limoges, et devenait un important interprète de la croyance du vi^e siècle. Voilà des hommes qui savaient trouver leurs preuves et s'en servir.

NOTE 8

Cf. Mabillon, *Annal. bened.*; — Migne, *Patrol. Cat.*, CXLI, col. 79 et suiv. — D. Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés*, XIII, 203; — Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane* IX, 181 et suiv.; — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, VIII, 423; — Du Tems, *Clergé de France*, III, 253; — Rohrbacher, *Histoire univers. de l'Eglise cathol.* — Avec toutes ces autorités que nous avons contrôlées dans leurs sources, c'est-à-dire dans les collections des conciles et dans les chroniques contemporaines, nous avons tenu à élucider encore cette question de l'Apostolat de saint Martial comme nous étant toute particulière en Poitou, où elle s'est trouvée agitée de nouveau vers le milieu de notre siècle. Il est certain pour qui regarde avec impartialité la valeur des arguments donnés récemment de part et d'autres, que les anti-martialistes n'ont apporté à leur thèse aucunes raisons nouvelles, qu'ils ont tous répété les mauvaises raisons trouvées, mais jamais prouvées par Baillet, Fleury, et leurs complices, que nous désignons ainsi parce qu'ils faisaient partie de cette ligue détestable qui, sans rompre ouvertement avec les dogmes et les principes catholiques, y admettaient sans remords des concessions déjà très utiles à nos adversaires. Ces artifices, en modifiant la portée des traditions, diminuaient le respect filial que la France avait toujours eu pour le St-Siège; par la liberté de leurs allures empruntées aux idées protestantes et aux anciens fauteurs de la *Pragmatique sanction* faussement attribuée à saint Louis, ils semaient à pleines mains dans le champ des idées cette mauvaise herbe qui créa l'hérésie constitutionnelle de 1781, le libéralisme de 1830 et le catholicisme libéral de 1848. Tant il est vrai que dans l'esprit humain rien ne progresse comme le mal! Mais il y a ceci de remarquable dans la question qui nous occupe : c'est que les principaux antagonistes de la primosécularité de saint Martial, et par conséquent de son apostolat *originel*, s'appuyaient sur tous les documents apocryphes dont avait usé le xi^e siècle. C'était la grosse raison de Baluze, de Baillet, de Du Tems, et même de Longueval, qui a suivi trop, dans une critique irréfléchie et avec l'entraînement de son siècle, la filière aujourd'hui abandonnée. Et quand certains laïques des plus incompetents ont voulu prendre part à la dispute qu'ils n'embrassaient qu'avec le parti pris de combattre l'Eglise, ils n'ont

TES DU LIVRE :

uer ces mêmes
doute, mais ass
rissaient même
sciences équivo
pour s'être servi
ir champ de bata
ai objectaient con
térieures au xi^e
aux temps apos
ce que niaient le
in succès M. l
des plus grande
produisant cette
glise. Avant eux,
pporter les dire
verrons plus t
près ces vieilles
plus savants dél
antiquité pour la
fini et que l'aven
oyez sûrs que d'a
sation, en dépit
et xix^e siècles, de
..

NOTE 9

ites à rectifier. A
st que le copiste
it de 1100. Nous
et mieux connus

NOTE 10

cette charte, A
regrettable M.
it si utilement le
a cité cette char
te de Poitou
re acte du 30 sep
l'Aquitaine, à
eut cette abbaye
cette charte, dat
a pu faire croi

gouvernait seul, on voit qu'il n'est plus que le fils du Duc, et non plus Duc lui-même. Ceci ne suffit-il pas pour laisser toute chose en leur place et remplacer par l'adoption de notre pensée des probabilités sans fondement ?

NOTE 11

Vicq est un bourg de 1,500 âmes, du canton de Pleumartin, arrondissement de Châtellerault. On l'a mal à propos placé tantôt sur l'Englin, tantôt sur la Creuse et la Gartempe, c'est celle-ci qui le traverse. L'église ogivale de Vicq est de Saint-Léger. Le lieu dépendait autrefois de la baronnie et de l'archiprêtré d'Angle, dont l'abbé nommait au prieuré-cure de Saint-Léger. Il y avait aussi un autre prieuré de Sainte-Serène, dépendant de Saint-Cyprien. Une autre église de Saint-Maurice, mentionnée au XII^e siècle, a entièrement disparu.

Les autels dont il est ici question étaient ceux de Blaslay, de Doussay et d'Antoigné; puis les autres étaient deux des églises de Massogne, de Curçay et de Ternay. Revenons sur tout ceci.

Altare était une petite église, une sorte de *Celle*, qui était de peu d'importance par sa juridiction et son casuel; cela dit, on voit que la valeur de ces dons faits par Isembert est toute relative au titre d'autels ou d'églises. Expliquons-nous maintenant sur chacune des localités.

Blaslay, *Bladalaicum*, est, on le voit, un simple autel, mais ayant comme certains autres, selon la charte, des appendices ou petits domaines de sa dépendance qui augmentaient la valeur du domaine principal. Renvoyons, pour ce qui regarde ce bénéfice resté peu célèbre, à ce que nous en avons dit ci-dessus, t. III, p. 390 et 411. — Doussay a eu aussi sa notice, ci-dessus, t. III, p. 391 et 411. — Ces lieux, donnés à saint Martin par Charlemagne, avaient été en partie usurpés par des mains déloyales qui les retenaient encore; mais, ce qui est remarquable ici c'est que l'évêque donateur, qui n'en jouissait pas encore, en dispose comme lui appartenant, et espère qu'elles lui reviendront bientôt comme d'autres qu'on lui a restituées. Il fallait être sous le règne d'un prince comme Guillaume V qui ne souffrait pas ce genre de prévarication pour en parler avec autant de confiance.

Antoigné a aussi sa courte notice, t. II, p. 325 et 359.

Massogne, appelé dans la charte *Mascon*, et dans les pouillés *Macoignia*, était alors une église de Notre-Dame de la Nativité, prieuré de l'abbaye d'Airvault. Du même patronage était le prieuré

NOTES DU LIVRE XLVI

re. C'est maintenant un centre de 600 âmes, du
dans la Vienne. Le village de Jarzay, qui en
isse distincte jusqu'en 1829 avec une église de
pendit de l'archiprêtré de Parthenay. Au reste,
volution, relevait de la baronnie de Mirebeau,
ste encore en partie, était le siège d'une haute

2, a ses détails connus ci-dessus, t. III, p. 391

1, avait des seigneurs connus en 1125, et dès le
ous lui voyons une église paroissiale de Notre-
on. Elle n'avait pas cessé d'être un prieuré de
église est romane. Le château, du x^v^e siècle, a
et appartient aux Dreux-Brezay. Ternay a 500
lu canton des Trois-Moutiers, arrondissement
ir colossal, caché dans les bois voisins; y parle
ieurs au christianisme.

NOTE 12

dre Besly a laissé dans son *Histoire des Comtes*
n que dans celle des *Evêques de Poitiers*. Ces
s été préparés par lui pour l'impression avant
lication, par son fils et les libraires de Paris,
e chronologie, ce qui fait que leur usage en
ile. C'est Besly qui, dans ses *Evêques*, attribua
harte, qui n'est réellement que de son neveu
uve s'en trouve dans la signature, parmi celles
bbé Raynaud, que devrait remplacer ici l'abbé
ût été de 1025. Les éditeurs du *Cartulaire de*
le t. III des *Archives historiques du Poitou*,
aute en indiquant, p. 141, cette charte vers 1085,
rt I^{er}, ce qui renouvelle le mal entendu de Besly,
cte, donné selon eux vers 1085, une attribution
signatures contredisent.

NOTE 13

agraire et de longueur qui était déjà usitée en
l'est encore en certaine contrée, notamment
chartrain. Les dimensions de cette mesure ont
époques reculées. On peut conclure d'après les
de la perche, qu'elle avait, aux x^e et xi^e siècles,
•

une valeur de cinq mètres. L'emplacement cédé par Saint-Benoît de Quinçay représentait donc une surface de 40 mètres sur 30. (V. Chéruel, *Dictionnaire des Institutions de la France*, II, 912.)

NOTE 14

Plusieurs observations sont ici nécessaires pour expliquer nettement que la fameuse *Convention* entre le Duc et son vassal a été mal comprise par les continuateurs de Dom Bouquet (*loc. cit.* X, 485), qui l'ont mal datée de 1030, quand le duc Guillaume V était mort depuis le 31 janvier, et ne s'occupait plus du gouvernement depuis plus de 15 mois. Qui plus est, il est question dans la fameuse pièce d'un comte Boson, qui ne peut être que celui de la Marche, dont le Duc promettait l'héritage à Hugues. Or, ce Boson mourut vers 1006 : donc la promesse devait venir de Guillaume Fier-à-Bras, qui abdiqua le pouvoir en 1093, et mourut un an après. Le duc Guillaume le Grand, son fils, est celui dont on a fait mention à la fin de la *convention*. Les faits ici relatés et les griefs plus ou moins fondés qu'on y expose sont antérieurs au gouvernement de Guillaume V, qui ne la trouve là que pour mettre fin à de trop longues querelles, et s'y montre sans arrière-pensées le même *gentilhomme* que toujours. Redisons-le comme un point, qu'il ne faut jamais oublier dans les choses historiques. Il y a une conscience d'historien, qui ne permet jamais de traiter la moindre circonstance à la légère, à plus forte raison des traits qui intéressent la dignité morale d'un prince. Quels sont les deux ou trois chroniqueurs qui, faute de réflexion, et peut-être parce qu'il était plus facile de n'en pas faire, ont prétendu que Guillaume Fier-à-Bras, n'était autre que Guillaume V, comme si le surnom de Grand toujours donné à celui-ci, et encore l'irréprochabilité de toute sa vie, n'excluaient pas toute erreur de ce genre ! Quels sont ceux aussi qui ont accepté et vulgarisé cette fausse donnée, jusqu'à autoriser plus tard la confusion dont nous voyons ici les fâcheux résultats, laquelle a fait attribuer par quelques-uns, à Guillaume le Grand, modèle de loyauté et de justice, des ruses et des duplicités dont nous ne voyons pas qu'il ait jamais usé envers aucun adversaire ? C'est pourquoi aucun des faits relatés si lourdement, et si prolixement dans la pièce susdite, n'a pu être raconté, il faut le reconnaître, ni par des historiens de Guillaume VI, ni par ceux de son fils, personne ne sachant à qui les attribuer, et quelques-uns enfin se décidant à les prêter à ce dernier, au risque de lui faire encore une réputation de fourbe et de tyran, dont nous devons tenir à le venger ici.

Pour nous, en présence de cette fameuse *convention*, dont on

ignore, et l'auteur, et la date, et le mentaire avéré, nous hésitons peu déjà ancienne, et fort voisine de l'abbaye de Saint-Maixent, qui aura bienfaiteurs de son monastère, des maison de Poitiers. Cette version, fautive, par son défaut de base so dans sa notice sur les vicomtes de *de l'Ouest*, xxix, 339.) C'est peu de mêmes documents que nous refutons personnes et des choses.

Du reste, ce n'est pas la dernière de telles inadvertances. Nous verront produit de prétendus documents *du Poitou*, pour contester le testament n'a été mise à la charge nêtes qu'au profit de quelques autres. Mais l'histoire, sérieusement étudiée, vérité outragée, en rendant justice, avaient calomniée.

NOTE

On voit qu'à la fin du x^e siècle, le canton de Lusignan, avait un châgneur, vassal des Lusignan. Il y a puis une église de Saint-Pierre qui le siège de l'archiprêtré du même lieu a découvert récemment des ruines gallo-romaines, aurait été, au dire rendez-vous de pèlerinages paléontologiques, des restes qui ont attiré l'attention des recherches et aux publications du I^{er} de Jésus. — Quelques maisons gardent traces de la sculpture ornementale avec plaisir au nord du bourg, les clochers tours rondes, ornées de machicoulis laissent toute sa physionomie du moyen âge.

NOTE

Gallia christiana, II, *Instrum*, confondre ce lieu avec celui de Montcuqi-dessus, t. V, p. 383, et qui est d'Hincmar.

NOTE 17

lire dans la *Bibliot. litt. du Poitou*, t. I, p. 187, que, pourtant si renommé, de cet Henri IV qu'il loué de son esprit et de sa bravoure : ses qualités, dit-il, le mettaient *au-dessus de tous les princes de son temps*. Eh bien, ouvrez toutes les biographies, et vous ne verrez plus de ce personnage qu'un misérable ambitieux, ne voulant souffrir qui lui résistât, luttant, sous prétexte des investitures, contre l'Eglise dont il usurpa les droits, se vengeant du pape Saint-Grégoire VII, en jetant sur le Siège de Rome des intrus dont il a fait des complices, se délivrant d'une condamnation dont il redoutait les conséquences par de fausses apparences de repentir hypocrite, et perpétuant, du Pontife qu'il a chassé de son Siège, la même œuvre de ses successeurs qu'il remplaça plusieurs fois par d'autres. Et voilà l'homme qu'on aura dû exalter en deux siècles de glorification, et dont on prétend donner ainsi une idée complète à ses lecteurs ! Ce n'est pas la seule fois, mais on peut se méfier des jugements de notre bibliothécaire. N'a-t-il jamais attendu à une telle appréciation, de sa part ? N'est-ce pas à laquelle de grosses légèretés coûtent bien peu ?

NOTE 18

liste imposante, faisant suite ici à un simple clerc, n'est pas sans intérêt, mais elle n'est guère, si l'on ne savait que le mot *clericus* peut désigner tout homme lettré, de ceux surtout qui faisaient partie de la *clergie*, de cette classe très considérée dans laquelle se trouvaient les notaires, secrétaires et *scribes* quelconque, que s'approchaient des grands, et qui se voyaient mêlés à leurs affaires. Le clerc en question n'était donc pas un simple clerc... Nous ne voulons en preuve que l'explication donnée du mot *clerici* (*Glossar. med. Latin.*, mihi I,

NOTE 19

Thibaud de Thibaud et Dufour surtout, qui fut remarqué par ses nombreuses digressions qui l'ont maintes fois égaré de sa profession religieuse, ne trouvent pas assez de gloire dans cet abandon du monde avant que la mort ne vint en aide à sa faiblesse irrésistible. De telles idées prouvent tout au plus qu'ils n'entendaient rien à la vie chrétienne, ni à la vie de ces hommes qui songeaient à se disposer au jugement par les derniers jours d'une vie plus méritoire de

ES DU

A enten
à ses s
ces pat
le sauv
ait mor
ces moi
des mo
aux dé
zé est d
les moi
s les do
u'on let
emple c
quelque
, dont i
hilosop
u'ils ne



LIBRE XLVII

AVÈNEMENT DE GUILLAUME VI (LE GROS), LA MORT DE CE PRINCE

(De 1030 à 1038)

Le fils aîné de Guillaume V, le premier de ses enfants qu'il avait eu d'Almodis de Limoges, et que nous avons vu s'occuper quelque fois d'administration sous la conduite de son père, n'avait pas attendu la mort de celui-ci pour Il devint duc d'Aquitaine et comte de Poitou. Guillaume le Grand se confina à Maillezais. Il présida à ses obsèques dans l'enceinte de la quelle il continua ses faveurs.

Avènement de
Guillaume VI. dit
le Gros.

L'avènement coïncide l'érection de l'abbaye de ge situé au confluent de la Vienne et de la le sol est à la Touraine, mais si voisin de e, que le célèbre établissement dut avoir de ports avec son voisinage en deçà et au-delà s communes, c'est pourquoi nous ne croyons iver nos lecteurs des détails qui se rattachent n (1).

ne n'appartenait pas encore à ces comtes quels elle confinait par l'Ouest, et qui ne s'en ju'en 1044. Il paraît cependant que Foulques édait, en 1030, quelques droits sur le territoire

de Noyers, puisqu'il fallut, ment de ce prince que mer charte de confirmation. L Hubert, y avait acquis un pour le salut de son âme et construire une église en l'h de la Sainte-Vierge, avec l dictins. Hubert avait un fils consentir à donner dans ce alleux de leur villa, avec d'eaux courantes et de te maison religieuse. Les forr dation furent accordées par dès lors, le nouveau monas Dieu lui confiait dans une lumières et une source d'œ charité (a).

u-
28. En ce temps, le zèle des plus que celui des princes était certainement la maison. Ce sont très souvent de simples qui tiennent à s'illustrer dans de leur nom ces riches cad villas qui multiplient dans le géliques : tantôt les chano Saint-Hilaire, ou des vicom et des châtelains des maisons fondent des prières et des pour celles de leurs ascendants noble dame du *pagus* de (d'un chevalier, qui, posséd villa, *Targiacus*, aujourd'hui de Saint-Cyprien avec toutes ses dépendances, y compris

(a) D. Fonteneau, XX, 717; — *Cartulaire de Noyers*, par M. l'abbé Chevalier, p. 1.

(b) D. Fonteneau, VI, p. 625 et suiv.

ve sous le vocable de Saint-Georges.
 s de la viguerie d'Ingrande, et la
 vait reçu en 915, d'une autre dame
 un alleu composé de vignes, de prés
 ie culture qui semblaient n'être que le
 ernière fondation (a). Là est encore
 is à quatre cents âmes, sur la rive
 son église fut reconstruite en style
 une tour carrée que domine une flèche
 et d'une certaine élégance. Bientôt après
 le château, refait aussi à une époque
 ont les remaniements n'empêchent pas
 ussises primitives, dont quelques-unes
 cle. C'est d'alors en effet que doit dater
 e révèle en 1088 et plus tard par les
 châtelains. On peut croire que ceux-ci
 ants de Raingarde, car elle avait mis
 elle ne cesserait pas d'avoir une habi-
 nt elle se dépouillait, et y devrait même
 asile après sa mort. Le grand nombre
 authentiquèrent cette donation indique
 atrice avait dans le pays de hautes
 trouve après le vicomte de Châtellerault
 : parents, des dignitaires ecclésiastiques,
 omme y apparaissant pour confirmer les
 êmes, l'évêque Isembert, son frère
 tes Bernard de la Marche, et Aldebert
 uite du comte de Poitiers et de sa femme

omment la cure de Targé passa de
 rieuré de Saint-Romain dont le prieur
 nier lieu, ce qui date au moins du
 e nous avons vu, dès le ix^e, l'église

Origine de la
 paroisse de Targé.

m. 914.

6 bis ; — D. Fonteneau, VI, 631 ; — *Cartul. de Saint-*
me, Hist. de Châtellerault, I, 472.

GÉNÉRALE D

la grand
tte sujétion
8, époque
rien dut g
és, ce Tar,
voisinage la
époque où
ent du x^e
lares de ce
gime féodal
oy, les Roc
chetèrent 7
aujourd'hui
au milieu
on origine.
ous soyons
omme nou
en effet, est
a duré n'a
enu remarq
ms de lui v
e Eustachie
ques récits
ouse avait
qui posséd
âteau était
nt avec la I
nt angevine
les comtes
semble se
e, dont le r

088.

157.

pud. Labbe, II
ironiq. des E

occurrence, et dont l'avenir devait s'enrichir au XI^e siècle d'une remarquable renommée. Avant l'époque où nous sommes, et vers les premiers siècles de ce siècle, que dans le petit village de *Monasteriolum*, ou en abrégé *Monsteriolum*, que nous appelons de Montreuil; ce petit monastère n'était abandonné depuis que les hordes danoises envahissaient le pays. C'est près de ces lamentables débris du nouveau fort, fief de la maison de Bellay, bientôt un des plus redoutables de la région, a été bâti par Foulques Nerra, et donné à une de ses filles fut cette Grécie qui épousa notre roi Louis VI. Il ne faut pas confondre cette princesse avec une autre du même nom qui fut sa mère. Quoi qu'il en soit, ce couple, tige des Bellay venus presque deux siècles, prolongea jusqu'à la vingt-cinquième

génération, en élevant ce signe de leur puissance, un rempart contre les entreprises du duc de Bourgogne, vicomtes de Thouars et autres non moins puissants. On pourrait dire aussi que de leur côté les Bellay ont bien su faire de leur propre pays une réputation de querelleurs et de *Rechins* à ne pas négliger. Mais les mêmes propriétés ont fait de pacte avec la Providence pour des dépôts sans avarie au milieu des fortunes de la vie humaine. En 1215, la baronnie de Bellay passa aux vicomtes de Melun, par disposition testamentaire; c'est une héritière de cette maison qui épousa celle d'Harcourt: ceci au commencement

le manoir n'avait pas traversé quatre siècles sans sauts et de retouches sous la main des siècles, sans de nombreuses et importantes

réparations. Les d'Harcourt firent tout, et mirent à la place de ce qu'on voit encore entre des murs dernièrement le rajeunir, et par un quable bijoux d'architecture d'un état que le beau monument fut Meilleraye, puis par les la Trémoille le bel édifice, que personne n'aurait dit il était dans un tel état de désuétude serait devenu incapable d'un usage échu à madame de Grand-Maison devenu un éloge, et que nous avons un livre qui s'honorera de l'avoir. La petite ville s'est embellie, la belle 1790, quatorze chanoines, a réparations; elle est devenue paroisse, population religieuse, et le voyage un des plus jolis modèles que la France occidentale.

Les seigneurs de Montreuil dans le pays qui se montrèrent les premiers à seconder le mouvement général en plus vers la création des paroisses, petit prieuré, dont nous venons à la localité le nom de *Monastère* sur d'anciennes bases par Bélay, lieu des deux seuls religieux y en mit douze, qu'il emprunta à Angers sous le nom de Saint-Sauveur, au même temps la jolie église qu'on a par les soins intelligents ont gardée à l'abri des dégradations trop fréquentes.

■ Les trois premières années de son règne passées assez tranquillement, on ne remarque dans son gouvernement principal une des plus affligeantes

frapper un peuple. Avec son règne, sembla s'inaugurer le cruel fléau de la famine qu'avaient fait prévoir, au milieu des plus tristes angoisses, les mauvaises saisons qui se succédaient sans interruption. Il y avait déjà trois ans qu'en France on souffrait de pluies continuelles et abondantes qui n'avaient laissé aux récoltes aucun des moyens ordinaires qui en font une richesse commune. Les désordres de l'atmosphère dérangent la marche des saisons qui se confondaient et jetaient à la terre des alternatives d'humidité et de chaleurs dont les irrégularités prolongées amenèrent bientôt une complète disparition des céréales et des fruits. L'Aquitaine eut plus à souffrir que le reste de la France, les conditions de notre sol étant moins propres à affronter de tels cataclysmes. On se l'expliquera aisément si l'on considère qu'entre les vallées profondes où les eaux s'engouffrent comme autant de marais permanents, d'immenses étendues de terrains étaient encore couvertes par des forêts, que les bras manquaient souvent pour cultiver les champs, par suite des guerres si fréquentes qui les en détournaient, et qu'on n'avait ainsi le temps ni d'opposer des digues aux débordements des rivières, ni de pourvoir à la réserve des

des constructions solides où les orages n'eussent prise. De là aussi l'impossibilité de faire face, à des besoins trop peu prévus. Les greniers où quelques provisions devaient couvrir les besoins annuels, mais, en de pareilles provisions que pouvaient-elles être ? Les disparitions du mal étaient le signal de cette avarice que la religion impose et que les moines ont jusqu'à se priver de tout, s'imposant à jeûne et l'abstinence qu'ils voulaient éviter à d'autres.

Après avoir raconté les troubles politiques de ce temps agité qu'il fut court, nous devons revenir et pour suivre fidèlement le cours des choses, à

Nouvelle question de l'apostolat de saint Martial.

un événement auquel l'Eglise générale
ressée, mais qui semblait d'une incomp
l'Aquitaine tout entière, surtout au Lin

Il s'agit encore de l'Apostolat de sa
question, soulevée une troisième fois, c
une ardeur qui devait amener un der
vérité.

Il y a six ans, nous avons raconté
ciles, dont un de Poitiers, avaient r
thèse si bien soutenue par le comte C
lors la question parfaitement élucidé
personne; on se reposait sur les derni
liaires et l'assentiment du Saint-Siège.

A quelle occa-
sion elle est sou-
levée.

Mais quelques mois seulement ap
Bourges et de Limoges, quand ces deu
blées avaient rendu, à quelques jo
d'accord avec la réunion convoquée
Robert, des décrets les plus explicites
la tradition renouvelée et partout res
encore par un de ces savants de m
qui l'humilité manquait plus que la sci
qui était de ceux qui, jusqu'à la fin
battront aisément une idée reçue de t
profit de leur amour-propre, une sin
donnent le patronage. C'était Benoît,
Piémont, lequel, s'étant trouvé quelc
concile tenu à Limoges, en 1029, à u
de Notre-Dame, n'y cacha pas sa per
était un énergique antagoniste de la dé
son avis, et il avait raison en cela, c
question de dogme, mais une appréc
laquelle chacun avait sa liberté: mais
devait aussi laisser à autrui, surtout a
temps qui passaient pour les plus doct
leurs idées, comme on lui permettait d

Rien ne l'autorisait surtout à taxer

rance » ceux qui s'attachaient à la cause contraire. Il allait plus loin : à ses yeux ceux-là commettaient un péché qui adressaient à saint Martial des prières et des Litanies, où l'apostolat lui était attribué, et dans ce zèle outré de ses convictions abusives, il n'avait pas craint de faire brûler les messes composées en l'honneur du saint dans le monastère de Saint-Martial de Limoges.

Ces paroles si peu mesurées, ces actes violents, causèrent une vive émotion, émanant d'un religieux que les talents dont il se croyait muni, ne devaient pas exempter des vertus essentielles de son état. Comme toujours cependant, à côté des nombreux contradicteurs de son système condamné deux fois de suite, comme nous l'avons vu, puis réjeté par trois décisions du Saint-Siège, et le culte rendu dans Saint-Pierre de Rome à l'apostolat de saint Martial, un certain nombre de novateurs vint reformer un nouveau parti d'opposition, de sorte qu'on ne tarda pas à voir réveiller une question qui ne semblait plus à discuter. Jourdain, le savant et pieux évêque de Limoges, s'était senti éclairé par la lettre du souverain Pontife. Trop loyal pour persister en des idées qui n'étaient pas celles de l'Eglise romaine, il s'était rangé du côté de ses collègues. Olderic, l'abbé de Saint-Martial ni moins fervent, ni moins docte, prévint comme lui que le fruit de leur zèle allait avorter s'ils ne s'opposaient pas à ces folles disputes, et ils résolurent qu'un nouveau concile déciderait irrévocablement la question; cette assemblée fut donc indiquée pour le 18 novembre 1031.

Indication d'un nouveau concile à Limoges.

Au reste un autre motif appelait aussi une entente des évêques de l'Aquitaine. Des troubles fréquents se reproduisaient dans le monde nouveau des gouvernements de la terre. Partout s'élevaient des châteaux; les villages qui se formaient tous les jours devenaient des seigneuries dont les maîtres, nourris dans les vieilles habitudes de la guerre, se disputaient les terres et le pouvoir. On ne connaissait d'autre moyen que les armes en faveur du droit comme des prétentions les plus criantes; la paix sociale était compro-

Autres abus qui le motivent.

DIRE GÉNÉRALE DU

isantes prises d'ar
généraient en brig
aient les familles
venaient des vict
souvent aux mair
se n'avait d'autre
des lois, et de fra
nprendre ni la néc
paix.

ans ce but que se
sin, neuf évêques
tr mérite et leurs v
de cette assemb
ect, parfois élégant
compétence des
itée de l'apostola
Aymon de Bourg
is sa province ec
la présidence inco
rdinaire, puis Iser
Etienne du Puy,
ende, Emile d'Alby
s, on distinguait O
r de Saint-Martial
ard de Solesme, de
hommes, traitant
x discussions qui
pour y jeter la lum
les adversaires.

re de l'assemblée,
uence combien il
oublaient la paix p
s en recevaient. C'
ous les membres o
g de la hiérarch
nsciencieuse des

L'avis de tous les évêques fut de procéder, contre les
ceux qui bravaient les commandements de Dieu
rances de l'Eglise, par l'excommunication, arme
ce contre des âmes qui n'abdiquaient pas la foi
me de leurs égarements.

rocéder à l'examen qui devait déterminer cette
are, quand Olderic abbé de Saint-Martial,
Pères de vouloir bien revenir avant tout sur
e son saint Patron (2), lequel demandait une
éfinitive, étant l'un des principaux objets du
rès laquelle la question de la réforme annoncée
égulièrement et en quelques mots sur lesquels
d'accord. Ce fut l'avis d'autres membres qui
t unanimement sur le même point. Evêques,
es prêtres, tous admirables de logique et de
icédèrent pour corroborer l'opinion commune
sons qui résumèrent bien la matière à exa-
devons surtout citer notre Isembert, dont le
d'un grand sens et montre un homme d'études
qui possédait bien son sujet. Il parla après
lbi, qui avait été plein de doctrine et de

On discute d'a-
bord la question
de Saint-Martial.

iez d'entendre dit-il, de graves raisons, après
n'est plus de controverse possible, à moins
ille se forger des difficultés déraisonnables (3).

Discours d'I-
sembert de Poi-
tiers.

donc des Ebionites, qui ne veulent que
s, rejetant jusqu'à saint Paul qu'ils traitent de
r de la loi? Ce n'est pas l'avis de saint Jérôme
ner le nom d'apôtre à tous ceux qui, outre les
es qui avaient connu le Seigneur, s'employèrent
continuer sa mission. C'est là un trait qui
Paul n'use pas moins de son épée victorieuse,
le Sauveur apparaissant après sa résurrection
lui ont survécu, et ensuite *à tous les apôtres*.
nous enseigner que le titre d'apôtre appartient
ayant vu le Christ dans sa chair avait reçu de

lui la mission évangélique? C Jérôme, dont vous venez d'en pas douteux que Martial a vu l'a prêché ensuite toute sa donner le titre de confesseur ce titre, on le donne aussi comme dans la nouvelle loi, à été le caractère propre d on peut lui donner le nom encore de le désigner sous une lumière qu'il faut bien le boisseau, étant le disciple regardé de tout temps comme Vouloir s'en tenir pour lui au refuser ce qui fait le caractère semer l'ivraie dans le champ prémunir contre ce malheur. nouveau: usons-en tous, d'une bouche prononçons-nous pour « Gardons à Martial le meilleur qu'après le concile aucun doute n'y ait plus pour tous qu'un n'envie d'opposition; et qu'encore oserait s'exprimer autrement, fauteur de schisme et ennemi

me
saint

Cet avis fut adopté et de parlèrent ensuite, comme de cédé. C'est dans cet esprit chanta les litanies où saint l'Apôtres, comme il l'avait tout fin de la séance, on relut les décisions précédentes du concile de Bourges l'unanimité des Pères sur l'ajout des autres canons, au nombre de discipline et s'appliquaient au traiter. On renouvela les pre

fis-
les
ips.

gneurs qui troublaient la paix convenue, que contre les clercs oublieux de leurs devoirs; les laïques manquant aux conditions canoniques du mariage; la profanation du dimanche par les charrois et autres œuvres laborieuses; l'intrusion enfin des laïques dans la collation des bénéfices sacerdotaux sans la participation et l'agrément des évêques (a).

On voit par ces décisions qu'elles étaient les défections morales de ce temps et on ne peut mieux les juger, quant à cette époque et à toutes les autres, qu'en relisant les conciles qui en furent le remède le plus actif comme le plus efficace. La question de saint Martial ne souffrit plus depuis lors aucune difficulté. Les églises d'Aquitaine surtout se plurent à lui continuer, dans l'hagiographie et la liturgie, les mêmes honneurs qu'il y avait reçus dès le commencement, et il a fallu au xix^e siècle tous les efforts des novateurs pour remettre en question un fait sur lequel l'illustre pape Pie IX, nous l'avons dit, a donné son avis en autorisant une fois de plus, dans les Offices de l'Eglise, un titre qui ne devrait plus être controversé (b).

Les annales du temps révèlent, au milieu même de ces soins qu'inspiraient à la fois la justice et la religion, une teinte de deuil que nous chercherions vainement à reproduire, aucune description ne pouvant jamais approcher de tels malheurs. Depuis la mort de Guillaume VI, et comme si la prospérité de son glorieux règne eût dû disparaître avec lui, des pluies torrentielles, qui ne cessaient qu'à de rares et courts intervalles, avaient détruit toutes les espérances des récoltes dans toute la France, mais surtout en Aquitaine, dont le sol humide profitait moins des éclaircies qui ne ramenaient qu'une sérénité passagère. Ce devint un véritable fléau, car les travaux de labour étaient impossibles en des sillons submergés; les moissons des

Calamités publiques dans toute la France.

Fléaux qui s'en suivent.

(a) Cf. *Concilia aliquot aquilaniâ celebrata*, apud. Labbe, II, 766 et suiv.

(b) Rad. Glaber, *Hist. de France*, lib. IV.

châtiments des crimes et des profanations, des sacrilèges et des iniquités commises en dépit de la loi divine contre les pauvres, les maisons religieuses et les églises, fautes que l'avarice des grands et les grossiers instincts des petits accumulaient depuis longtemps devant le tribunal de Dieu.

Les souffrances endurées et dont les conséquences se ressentaient encore, l'esprit de foi ressuscité par la parole sainte, l'application que le clergé et les moines venaient de faire des lois de la charité évangélique trouvèrent les âmes bien disposées. La paix fut promise par les grands, des conditions furent posées, l'arbitrage des évêques devait mettre fin aux contestations, les laboureurs devaient être respectés aussi bien que les terres trop souvent saccagées, et l'esprit de Dieu renouvelé chez tous par la pénitence publique. Dans ce but des jeûnes furent ordonnés, des pèlerinages entrepris aux sanctuaires où d'illustres patrons étaient honorés : on indiqua l'abstinence, habituelle de chaque samedi, laquelle finit par devenir dans la suite obligatoire partout comme supplication expiatoire. Enfin ces efforts ramenant beaucoup de pécheurs au repentir améliorèrent les mœurs, et pendant quelque temps la France, l'Aquitaine, nous pouvons dire l'Europe civilisée tout entière où les mêmes fléaux s'étaient aussi malheureusement prononcés, semblèrent commencer une ère toute différente de paix solide, de travail assidu, et l'année suivante 1034 ramena surtout le calme et la sérénité générale par l'abondance des récoltes et la sérénité normale des saisons (a).

A peine les esprits étaient-ils un peu reposés des dures anxiétés de ces tristes années, qu'Isembert se hâta d'imiter ce qui se faisait partout en tenant un concile à Poitiers. Le 10 décembre 1034 on y vit venir plusieurs évêques de la contrée, lesquels y étaient d'autant plus exemplaires que quelques jours après, sur l'invitation des Ordinaires, ils siégeaient de nouveau en d'autres villes épiscopales : tant

Soins donnés
par le clergé et
par les grands à la
reconstitution so-
ciale.

Concile tenu à
Poitiers dans ce
but.

était soutenue l'ardeur charnelle, il s'agissait de poser les bornes des barrières aux irruptions des peines canoniques à la tyrannie des puissants. Développait les germes de la *Trêve* boraient mûrement et qu'admirables merveilles preuves de gouvernement des peuples disparaissaient; une prospérité tences, et s'il devait avoir alléger, au moins comme les espérances d'une concorde pouvaient rentrer que peu nation (a).

incile de
dans le

C'est pourquoi, comme par leurs mauvais instincts observations préalables de Limoges (4), imité par tous porté une sentence formelle les auteurs du même crime comme donnant une juste idée difficiles et de l'autorité qui se figure donc les évêques en demi-cercle autour du piliers marches de l'autel, et le l'évangile, proclamant à haute voix monté, la sentence suivante.

le d'ex-
communication
rebelles

« Par l'autorité de Dieu l'Esprit, nous excommunions la guerre... qui refusent ou la paix et la justice qu'ils demandent soient maudits, que leur destin de Judas, Dathan et Abiron

(a) V. Sismondi, *Hist. des Français*

en enfer. Et de même que les lumières sont éteintes à vos yeux, que leur joie soit éteinte aux yeux des anges, à moins qu'avant la mort ils ne reviennent au repentir en se soumettant à leur évêque. »

Et aussitôt les évêques et les prêtres qui tenaient en mains des cierges allumés, les jetèrent sur le pavé, en disant : « que leur lumière s'éteigne comme s'éteint la lumière de ces cierges. » (a).

On conçoit comment le peuple qui comprenait alors très bien les choses, même symboliques, de la liturgie chrétienne, fut saisi d'une salutaire terreur en face de ces solennels anathèmes dont il sentait la valeur. Plaignons les nations qui n'ont plus cette protection, rejetée si malheureusement par elles-mêmes, contre les usurpateurs de leur bien-être et de leurs plus chères libertés ?

Ainsi se guérissent les peuples qui ont la foi. Est-ce à dire que nous abordons une ère de bien-être où une bienveillance réciproque présidera à toutes les relations humaines et que l'impeccabilité arrivera à la suite de tant de promesses fondées sur de sincères convictions ?... Pour l'espérer, il faudrait ne pas connaître les conflits incessants dans le cœur de l'homme, entre la grâce surnaturelle et ses passions. L'occasion se trouvait souvent de réveiller ces dernières, par le froissement des intérêts mutuels que le régime féodal renouvelait sans cesse entre des voisins dont le moindre s'enorgueillissait d'un territoire et d'un donjon. Ce fut une des causes qui jetèrent Guillaume VI, assez pacifique de sa nature, en une guerre malheureuse, que tant d'autres vont suivre, et qui hâtera ses derniers jours en les assombrissant d'étranges douleurs.

Bien des choses du gouvernement de Guillaume VI, étaient restées dans l'ombre pendant ses premières années, si cruellement signalées par les malheurs publics. Quoi qu'il en fût, et tout en ne lui reprochant aucune des injustices

Pour quelle part
Guillaume VI était
dans les reproches
de l'Eglise.

(a) Glaber, *loc. cit.*; — D. Fonteneau, XV, 227; — Longueval, IX, 235.

comte de Gascogne du chef de sa mère. Il était donc frère de Guillaume VI, et cette alliance explique autant que possible le peu d'empressement mis par le duc d'Aquitaine à exiger que le vicomte s'exécutât. En avait-il été question entre eux sans que celui-ci obtempérât? Le frère aîné avait-il permis que son cher vassal fermât l'oreille à ses injonctions? Les troubles des temps avaient-ils rejeté au plan secondaire cette affaire que l'abbaye de Moissac ne pouvait oublier, surtout au milieu de la détresse générale? Autant de questions qui nous semblent résolues par les dernières extrémités dont le Pape menaça le prince dont l'inaction était pour lui un déni de justice, et pour son frère une tacite autorisation. L'excommunication eut donc son cours naturel, car nous ne voyons pas que Guillaume ait songé à obéir. C'est le cas où beaucoup de sublimes raisonneurs se rient de pareilles injonctions et affirment, en redisant une parole trop célèbre, que « l'excommunication d'un général ne fait pas tomber les armes de ses soldats ». L'occasion allait encore s'offrir une fois de plus de contester l'application de ces ridicules blasphèmes.

Mais, avant d'arriver à l'événement qui pouvait avoir été la peine de ces égarements, il faut en mentionner un autre qui n'y est pas étranger.

Agnès de Bourgogne, dernière femme de Guillaume le Grand, avait eu de lui deux fils, Pierre-Guillaume, qui devait être Guillaume VII, Guy-Geoffroy, qui devint plus tard Guillaume VIII, et une fille nommée Agnès, comme sa mère, laquelle devait épouser l'empereur Henri III, et dont nous avons dit le mérite et les bonnes œuvres. De ces trois enfants, les deux premiers avaient des prétentions à l'héritage de leur père dont ils étaient les puînés. Une telle maternité imposait à Agnès de réelles sollicitudes, car ces jeunes gens, alors âgés de douze à quatorze ans, semblaient avoir à traverser de nombreuses difficultés avant d'arriver l'un après l'autre à une position princière. Bien des événements pouvaient les mettre en question, et Agnès pensa

Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume V, épouse le comte d'Anjou Geoffroy Martel.

RE GÉN

le prot
aucou
is pres
ou, qu
ût peu
e vena
rône d
endre
du ter
y Mar
ors s'al
, et qu
d'un i
ou éta.
eux, e
nemer
nt nou
otre G
l'autr
uelles
re, il l
on par
l se
ndaleu
ait pas
ns à ge
se fair
Granc
et sa v
l en au
arenté
ne i

*iii Andeg
es Dates,
ini Andeg*

d'autant plus qu'il n'avait pu ignorer que le Duc avait fait à son mariage. Foulques qui convoitait pour un de ses fils la Saintonge, il ne recula pas devant une faiblesse, trouva le prétexte dans le refus de la Saintonge par Guillaume VI pour la Saintonge. Foulques, ment coupable d'une félonie et d'une lâcheté.

Admettre l'iniquité de cette prétention, et cela paraît, c'est que Martel prétendait la Saintonge d'après des titres imaginés par Foulques son père, témoin dédaigné, la concession bénéficiaire, et non du Duc Guillaume IV de Poitiers lui avait faite à son Prince perfide et mauvais fils, il appuyer son mensonge, que son père ne pouvait reprocher. Il niait ses obligations d'hommage qu'il en devait au nouveau Duc.

Sa mauvaise foi envers le duc d'Aquitaine. — Sa politique habituelle.

Il ne céder en de telles circonstances. Après avoir aréé après tous les préliminaires qui ont eu lieu en pareil cas. Foulques s'y était persisté. La persistance de Geoffroy autorisa à lui opposer par de mauvais conseils, ou dirigés par ses sentiments (b).

Guillaume lui résiste.

Les mêmes de son pays ne l'épargnent pas. La difficulté de le représenter comme un héros féroce qui ravageaient tout sans pitié, à l'instar de ces premiers Francs qui firent le feu sans égard à aucune pensée d'humanité. Le christianisme n'avait pas encore créé en France l'idée d'une province où l'Eglise avait

Physionomie de la guerre à cette époque.

disant dans son *Histoire de la Saintonge*, t. I, mort quand Geoffroy refusa l'hommage de la

gav, ad ann. 1033.

avait confié le commandement et tous les détails de cette guerre à Lisois, un de ses généraux, qui avait pour Geoffroi la garde des châteaux d'Amboise et était fort capable de le seconder. Le Duc agissait de son côté avec une grande prudence, et devait lui faire d'autant plus de mal. A la tête de contingents considérables réunis du Poitou, du Périgord, du Limousin, de l'Angoumois et de la Gascogne où régnait son frère Eudes, il entra en campagne. Pendant les premiers jours, il mit au pillage tout le Loudunais et Mirebelais, ce qui n'empêcha pas l'ennemi de s'avancer jusque sous Poitiers, trop fortement défendu pour céder à ses efforts, mais dont les faubourgs et la banlieue souffrirent une destruction complète. Ces expéditions se répétèrent çà et là, sur le territoire des deux provinces pendant près d'une année entière, et l'on était déjà arrivé à l'an 1035, lorsqu'enfin Guillaume, las de ces escarmouches sans résultats décisifs, et pressé d'ailleurs par ses officiers depuis longtemps lassés de cette inaction, songea à se porter vers le point où le sort des armes mit fin à tant de désastres. Le vassal rebelle n'ignorait pas sa marche l'attendait dans les environs de Montcontour, campé sur rive droite de la Dive, et presque sous les murs de la vieille abbaye de Saint-Jouin (6).

Dans les premiers jours de septembre 1034 le Duc marcha donc dans cette direction. Une sorte de joie folle dominait son armée, qui croyait aller à un triomphe, comptant sur le nombre de ses fantassins et de ses chevaux; la présomption ne manquait pas tant, aux Poitevins surtout, que la prévoyance et le calme. Elle leur avait même fait espérer un nombre considérable de prisonniers, et ils s'étaient pourvus dans cette prévision, de cordes et autres liens. Dans l'armée opposée l'ardeur n'était pas moindre.

Le Duc arriva donc, le 19 septembre, non loin des tentes angevines. Il y fit prendre quelque repos à ses gens, le lendemain de bonne heure, il se mit en mouvement. Deux collines élevées entre les deux armées les dis-

LE GI

l'aut

c, et

an i

qui

es d

et le

e tar

lug

deu

offre

pou

gros

e, l'a

Du

bra

ndait

l nor

our

ue

mi q

upes

t imi

e dé

evin

vain

t de

sang

ur

ne al

pou

sque

t liés

on l

qui

à l'

enus

cadavres contre le vent de nord qui souffla très violent pendant la nuit suivante (7).

Le vicomte de Thouars, Geoffroy II, assistait à cette bataille (a). On dit que le Duc y fut trahi par un des siens qui s'arrangea de façon à l'attirer dans l'endroit le plus difficile de l'action, et où il devait être moins entouré par ses fidèles (b). Rien n'empêcherait de croire, en effet, que Martel ou Agnès ne se fussent ménagé un pareil avantage pour arriver à leur fin (c). La suite donna trop de prise à de telles conjectures. Au reste, le vainqueur comprit que son premier soin devait être de s'emparer de la Saintonge devenue l'objet et le fruit de cette guerre. Il s'en alla donc à Saintes avec son prisonnier qu'il n'eut pas honte de charger de fers, voulant le forcer par ces indignes rigueurs à une renonciation que le généreux captif refusa énergiquement comme une injustice. Etant donc arrivé à Saintes, il enferma étroitement son captif au Capitole, forteresse ainsi nommée par les romains depuis le commencement de leur domination. Le comte, après s'être assuré la possession de la ville et de la petite province par tous les moyens militaires, y confia son ennemi vaincu à la garde d'un gouverneur. Le malheureux Duc eut le temps d'y guérir sa blessure, et de gémir trois ans sur ce qu'il entendait raconter parfois de son pays.

Comment Martel
abuse de sa vic-
toire.

Car l'ambition de Martel n'était pas moins à assouvir que son orgueil n'était satisfait d'une si belle victoire. Il commença donc par s'emparer du gouvernement de l'Aquitaine, son prisonnier n'ayant pas de fils qui pût l'y remplacer. Sa femme, qui était entrée dans le complot, se fit dès lors sa complice avouée, et ce qui prouva bien que cette

Il usurpe l'auto-
rité en Aquitaine.

Comment Agnès
le seconde.

(a) Hubert, p. 340.

(b) Faye, *Domination des Comtes d'Anjou sur la Saintonge*, p. 117; — *Chronic. andegav.*, apud, *Hist. Franc.*, X, 207; — *Chronic. S. Florent salm.*, ibid, p. 285, et beaucoup d'autres.

(c) Cf. Albéric, moine des Trois-Fontaines, au diocèse de Liège, *Chronic.*, ad ann. 1035; — Guil. de Malmesbury, *de regibus anglor.* apud Besly, *Comtes*, p. 306 bis.

usurpation qu'ils n'osèrent pas
l'accusation de félonie, avait
guerre, c'est qu'ils agissent
selon que le prouvent, disent
actes qu'on possède encore.
sympathie. On trouvait qu
agissait peu délicatement en
regard aurait fait rougir un
scrupule. De son côté, Geo
félon dissimulé, même lorsqu
de concession de quelques
Florent de Saumur. L'acte, y
de Geoffroy Martel et d'Ag
comtés de Poitiers, d'Anjou

Ainsi, aux yeux de ces c
avait plus de Duc d'Aquita
formel de toute la législatic
pourtant qu'une politique p
était assez mal dissimulé, p
s'adjoindre dans le gouvern
qui du moins, paraissait y j
A un certain moment donc
place à son beau-fils, Pier
enfants d'Agnès. Dès lors le
âgé de seize ans, paraissait
la mère ne semblait plus qu
intérêts de famille à l'action
association, dont l'histoire
résulte d'une charte datée d
de Henri I^{er}, c'est-à-dire 1
signatures, cette mention :

Guillaume gouvernant le co

Conduite équi-
voque du roi Henri
I^{er}.

On s'est étonné qu'Henri I

(a) *Art. de vérif. les dates*, xii, 48

(b) *Duchesne, Hist. de la maison a*

père Robert, ne se soit pas opposé aux ignobles sévices exercés par Geoffroy contre son suzerain. Il aurait pu, dit-on, par son titre tout seul, exiger qu'un vassal ne méconnût pas ainsi les devoirs de son rang. Mais Geoffroy lui avait fait hommage naguère pour le Vendomois, qui venait de lui échoir après la mort d'un parent; il avait promis au roi son appui en cas de besoin et l'aida réellement plus tard dans sa guerre contre Guillaume le Bâtard duc de Normandie. Son ambition cupide, ses mauvaises qualités, qu'il ne lui répugnait jamais d'employer à son profit, avaient peut-être aussi persuadé au roi qu'il valait mieux l'avoir pour ami que pour adversaire, et à l'abri de telles considérations, dont on ne voit guère comment pouvait s'arranger la conscience royale, Martel vivait de mauvaise foi et d'iniquité (8). Son plan, dans ses cruautés envers le duc d'Aquitaine dont il faisait sa victime, était d'acquérir encore le Bordelais et la Saintonge par une cession irrévocable. Bordeaux, a-t-on fait observer, ne pouvait subir cette condition puisqu'il n'appartenait pas au duché d'Aquitaine. Il est vrai qu'en 842 Charles le Chauve avait incorporé Bordeaux au duché de Gascogne; et que, depuis 1033, cette ville appartenait à Béranger, fils du comte d'Angoulême Alduin II, qui possédait en même temps le comté de Saintes (a). Mais Martel manquait-il de supercheries pour arriver à son but? Le concours de son prisonnier, usant selon ses intentions de son crédit pour favoriser le vœu de son ennemi, lui pouvait ménager une réussite, et il en faisait une condition de sa délivrance. Ce qui est certain d'ailleurs c'est que l'usurpateur du Poitou détenait en même temps le comté de Bordeaux, puis la ville de Saintes au nom de ses beaux-fils, auxquels pourtant Saintes ne fut jamais rendue (b).

Cependant l'Aquitaine tout entière s'indignait de ces

(a) *Art de vérifier les dates*, IX, 261 et 247; — Bernadeau, *Hist. de Bordeaux*, in-8°, p. 12, Bordeaux, 1840.

(b) *Art de vérifier les dates*, X, 101.

Comment Martel
agnès gouver-
l'Aquitaine.

traitements barbares, inouïs jusque
la haute féodalité. Le Poitou en
affaires étant très mal conduites
savaient bien que tôt ou tard il faud
n'en touchaient pas moins en grand
l'abri d'un nom de famille qui aux y
mal le vrai rôle qu'ils endossaient
Bourgogne, n'avait pas d'enfants
Geoffroy qui datait du 1^{er} janvier
vu que la raison de ce mariage
ménager à ses deux fils, Pierre-Guill
un appui contre les éventualités d'un
Guillaume VI. Celui-ci, qui ne
se marier, devait mourir sans en
d'Agnès régnèrent l'un après l'aut
mère une série d'injustices dispos
lesquelles tout nous dit qu'elle n'aur
saillante de ces iniquités aurait te
héritage de l'Aquitaine entre les enf
envahissements avec un prince co
jamais rien que de très possible, et
eussent eu la main dans toutes les
sont là des traits qui dévoilent une
doit pas épargner.

L'évêque Isem-
bert et la duchesse
Eustachie travail-
lent de concert à
la délivrance du
roi.

Ces observations n'échappaient p
sonnier de Saintes. L'évêque Isem
secondaient le mieux les touchants
duchesse Eustachie, restée à Poitie
force qui lui interdisait toute influenc
s'occupait néanmoins avec un zél
d'arriver à la délivrance de son
accord, l'évêque et elle avaient f
prières pour obtenir cette grâce, et
nier, à qui le malheur et la solitu
aux conseils d'une épouse pieuse, .
de regretter certaines injustices,

réparer. Une charte de 1036, après avoir exprimé son repentir de beaucoup de vexations et d'offenses envers le monastère de Saint-Maixent et ses moines, nous le montre désireux d'obtenir de Dieu et de ses serviteurs le pardon de ses injures, et priant sa femme Eustachie d'effacer ses torts et de donner à cette maison, à l'intention de sa délivrance, une partie de sa forêt d'Argenson, voisine de leur abbaye et des églises, parmi lesquelles celle de Saint-Léger. Amblard, alors abbé depuis 1027, était celui qui avait souffert des exactions du Comte et en goûta la réparation, sa signature figure ici après celles du donateur, de sa femme et de sa sœur Alie ou Agnès, qui ne tarda pas à épouser l'empereur Henri III (9).

Cependant le succès de ces prières, de ces bonnes œuvres, était retardé par le mauvais vouloir de Geoffroy d'Anjou. On le voyait reculer devant un traité qu'il aurait voulu se rendre aussi fructueux que possible, entrer dans de fréquents entretiens à ce sujet et porter ses prétentions, quant à l'argent, jusqu'à des sommes impossibles. Enfin, voyant son captif malade, affaibli par les privations et les fatigues, il craignit que la mort ne lui enlevât avec sa proie le prix qu'il en voulait tirer. C'est au milieu des pourparlers où était traité ce marché honteux, qu'Isembert, désireux d'une solution qu'il fallait hâter, réunit, vers la fin de 1036, un synode diocésain où vinrent tous les dignitaires du clergé, entourés des curés et autres prêtres de son Eglise. Il s'agissait de s'entendre sur les moyens de trouver deux cents mille sous, monnaie de Poitiers, exigée par le comte. Les variations avaient été si nombreuses dans les monnaies depuis la fin de la seconde race qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir sur la valeur de cette somme comparée à notre numéraire actuel. Toujours est-il que relativement ces deux cent mille sous, qui probablement étaient d'or, et pouvaient bien représenter de vingt à quarante francs l'un (a), formaient

(a) V. M. Guerard, *Prolegomène du polyptique d'Irminon*, p. 114 et suiv. ; — Cette somme exigée par Martel aurait dû représenter de 4 à 600,000 francs.

un prix considérable, surtout si l'on
d'une province comme la Saintonge, qui n'avait pas moins
de vingt-cinq lieues de long sur douze de large. On
débattit donc au synode quel sacrifice chaque église et
chaque bénéfice pouvaient faire pour réaliser cette énorme
rançon. Les trésors de chaque établissement furent taxés
selon leurs richesses. Les monastères, les prieurés
donnèrent jusqu'à leurs vases sacrés. Eustachie, de son
côté, leva un impôt sur la bourgeoisie. Après les calamités
subies pendant les dernières années, ce fut une rude épreuve
que cette nouvelle charge : mais elle fut aussi honorable au
clergé et au peuple poitevin que honteuse à l'ennemi qui
osait en souiller sa victoire.

Nonvelles dure-
tés de Martel.

Ce concours de toutes les volontés mit fin, vers le
commencement de 1037, aux anxiétés du pays qui
à voir revenir à son gouvernement un prince qu'il a
à peine connaître, mais que de longs malheurs lui
rendu plus cher. Il n'y avait donc plus qu'à signer
grande paix, comme on l'appela, et dont l'article
important aux yeux des Poitevins fut bien la perte
Saintonge, que des habitudes communes et de
date avaient fait regarder comme une partie du Poitou
comme si Geoffroy n'avait pas assez du Vendomois
Saintonge et de l'Anjou, que son vieux père, F
Nerra, allait lui laisser bientôt, il ne consentit pas à
le comté de Gascogne sous prétexte qu'il appartenait
beau-fils Othon, à qui il eut soin de ne jamais le
Nous passons sur une foule de petites iniquités de
que les historiens semblent n'avoir pas voulu omettre
qu'ils racontent avec une sorte d'empressement qui
quelle estime avait su inspirer, par sa conduite à
occasion, le prince criminel qui n'avait pas plus
ses ennemis que son père (a).

(a) Cf. Glaber, *Hist.* IV, c. ix; — Thomas de Loches, *de Gestis
andegav.*; — *Fragment, Hist. Franc.*, apud Besly, p. 367 bis;
Pictav. de Gestis, Guill. ducis Normann., apud Pithou, p. 151 et suiv.

plus, et l'ambitieux tyran qui tenait le pied le son prisonnier semble, d'après une foule es et de faits authentiques, n'avoir omis e pression pour le forcer à des conditions 'avenir ne pouvait cacher longtemps à la postérité. Il exigea, sur des articles que nous venons de voir, la cession du pays de Mauge en entier, et d'une partie de celui de Tiffauge. On sait que le duc d'Aquitaine Guillaume Tête-d'Etoupes avait cédé à Alain Barbe-Torte, ce territoire dont ils avaient d'un commun accord déterminé les limites en 943^(a). Foulques Nerra à une certaine époque s'en était emparé sur les Bretons, et comme ce territoire n'avait été que bénéficiaire entre les mains de ceux-ci, il était revenu depuis longtemps au Poitou. Martel ne trouvait rien de mieux que de s'en munir, et sa loyauté ne se trouva pas compromise à vouloir sur cet abandon un silence qu'il jugeait opportun, se doutant bien qu'une telle clause devenue publique serait universellement réprouvée. Il profita donc de la faiblesse de son captif, qu'expliquait assez sa maladie, de l'anxiété de son épouse et de ses amis qui se sentaient disposés à tout pour le sauver du supplice enduré si longtemps. L'affaire fut convenue, de manière à sauver les apparences d'un guet-apens, et les coupables ne tardèrent pas à nous en donner la preuve.

Enfin, toutes les lenteurs perfides étaient épuisées. Le félon avait touché son argent, et le Duc d'Aquitaine put s'arracher à ces murs où de longs ennuis avaient usé les restes de sa vie. Revenu à Poitiers, il ne rentra dans son palais que pour y mourir le troisième jour après son arrivée (10). On le regretta plus parce que son règne s'était passé dans le malheur et qu'on ne s'était accoutumé à le plaindre, que pour les preuves qu'il avait pu donner de la sagesse et de la douceur de son gouvernement. On l'enterra à Maillezais, qui semblait être le Saint-Denis des

Guillaume rendu
à la liberté.

(a) V. ci-dessus, tom. V, in h. ann.

Comtes de Poitiers, et à souverain et si justement. Là, le pauvre ca vanité des grandeurs hu ici-bas de tristesses da la jalousie et de la trahi

Retour sur quel-
ques personnages
du temps.

La suite de notre récit quelques détails historiq tenant revenir parce qu personnages de notre co se séparer sans savoir c

Le roi Robert II.

C'est d'abord le roi R s'être fait la réputation lettres, les cultivant, e sainteté de sa vie que p il réglait tous les calcul conscience chrétienne.

l'avait associé à sa cour de comprendre cette ha ment que cette même e fils importait beaucoup e

Le roi Henri I^{er},

et Henri I^{er}, devenu roi put garder le trône de vassaux qui, au jour e prêté serment de fidélité un suzerain commode fort aisé de s'entendre.

que Guillaume VI, il es resté si longtemps dans guère abrégé, par les r n'aurait taché la belle vie au lieu d'un sentiment qui ne l'empêcha pas

Blois, malgré les sévérités de l'Eglise. Cette faute ne cessa que par un mariage avec Constance de Provence, qui semblait avoir été choisie pour faire expier à son époux

une liaison illégitime et un dangereux exemple donné à ses sujets, avec celui d'une résistance scandaleuse de trois ans aux défenses et aux décisions de l'Eglise. Nous savons assez les nobles sentiments de Guillaume le Grand pour comprendre qu'il ne fut jamais complice, par aucune complaisance, d'un désordre dont il put suivre longtemps les conséquences funestes pendant la seconde union du roi.

Une autre perte, antérieure de 2 ou 3 ans, et qui dut être plus sensible à Guillaume V, fut la mort du saint évêque de Chartres Fulbert, arrivée le 10 avril 1028. Il avait à peine atteint sa soixantième année et déjà sa vie avait été pleine de bonnes œuvres. Quelques-uns le croient originaire d'Italie, d'autres prétendent qu'il était né en Poitou, et c'est pourquoi nous entrerons en quelques détails qu'autorise d'ailleurs son titre de Saint de l'Eglise de Poitiers. On croit qu'il faut reporter sa naissance vers l'an 970. Condisciple à l'école de Reims du prince Robert fils de Hugues Capet, il y fut disciple de l'illustre Gerbert qui devait être, en 999, le pape Sylvestre II. Alors ce grand génie se souvint de lui, et l'attira à Rome, où il s'en servit utilement jusqu'à sa mort, après un règne trop court de quatre ans à peine. Revenu en France, qu'il préférait comme sa patrie, Fulbert devint chanoine de Chartres et bientôt, malgré son refus et sa résistance, il y succéda à l'évêque Odon, forcé par les prières du Chapitre, du roi Robert lui-même et de ses amis. Ce vœu d'un prince qui savait apprécier la charge épiscopale répondait bien aux sentiments d'un prêtre dont le plus grand honneur était de ne pas s'en croire digne, et qui la méritait d'autant plus. Dès ce moment il fut plus en vue que jamais. Le monde admirait sa science et y recourait; il correspondait avec le roi Robert, qui se plaisait aussi aux choses de la littérature et des sciences. Enfin il connut Guillaume le Grand, dont un des grands talents était de savoir choisir ses hommes, un commerce habituel de lettres les lia bientôt; ils surent s'apprécier et la réputation que Fulbert donna à son bel évêché, ne laissa plus

Mort de Fulbert,
évêque de Char-
tres.

douter au Duc qu'il dut l'attirer dans son intimité afin de le rendre utile à sa propre ville. Il lui offrit donc la trésorerie de Saint-Hilaire, la plus haute dignité du monastère, charge importante aussi, impliquant avec le fond des affaires intérieures celui des revenus, et qui était d'un grand profit pour le titulaire. Fulbert n'accepta que malgré lui ce surcroît de devoir et de fortune, mais en remplit consciencieusement les obligations et, pour n'y manquer en rien, il s'adjoignit un savant religieux nommé Hildegair, dont la correspondance active le seconda avec autant de zèle que de succès.

Les travaux propres de son épiscopat ne souffrirent en rien de cette multitude de soins. Il institua dans son diocèse la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, qui n'était pas encore universellement établie, et pour laquelle le roi Robert avait fait un répons qu'on y chante encore. En 1010 un incendie dévora sa cathédrale : il employa, pour sa reconstruction plus magnifique, onze ans de sollicitudes et de travaux ; il eut la joie de consacrer à cette œuvre des sommes immenses obtenues en grande partie de notre Duc d'Aquitaine, aussi généreux qu'opulent, et il laissa ainsi un souvenir somptueux de sa pieuse activité dans un monument dont la cathédrale actuelle conserve encore des traces curieuses. Si nous ajoutons à tant de mérites ceux qui lui venaient de son cœur, et qui ne sont pas moins précieux à un évêque que les lumières de l'intelligence, le soin de la parole sacrée, l'amour des pauvres, l'assiduité aux visites rurales, un zèle ardent à protéger la foi contre les fausses doctrines, et son clergé contre le relâchement de la discipline et les mondanités si nuisibles au ministère sacré, nous aimerons l'homme dont Guillaume V avait su faire son ami : heureux de l'avoir mérité, plus heureux encore d'avoir goûté ses leçons et contribué à ses abondantes aumônes. On peut dire que ce grand prince eut trois évêques dont les mérites secondèrent les siens : Gilbert et Isembert de Poitiers, et Fulbert de Chartres.

Ces quatre hommes pendant tout le temps de leur intimité, dignes les uns des autres, usaient, dans un saint et continuel accord, de leurs belles facultés de l'esprit et du cœur pour le plus grand bien de leurs peuples. Et quand Fulbert mourut, le 10 avril 1028, deux ans avant l'illustre ami qui fut si cher à l'Aquitaine, il emporta avec ses regrets la vénération universelle qui le fit placer sur les autels. L'Eglise de Poitiers l'a toujours honoré comme un de ses aimables protecteurs; son histoire n'oubliera pas qu'il fut une de ses gloires, et que le souvenir d'un de ses plus grands princes est resté inséparable du nom de son saint ami (a).

De ce temps date aussi la merveilleuse invention de la musique moderne, qui intéresse toutes les histoires et marchera à l'unisson de l'écriture et du dessin jusqu'au dernier jour de la vie humaine.

Guy d'Arezzo et la musique moderne.

On a vu plusieurs fois dans cette histoire que des parents offraient souvent leurs jeunes fils encore enfants aux abbayes pour y étudier et se préparer à la vie monastique. Une pensée de foi les y avait destinés, ce sacrifice paraissant devoir être agréable à Dieu. Les siècles de piété fervente comprennent seuls ce genre de dévotion que le notre traite d'exagérée et de déraisonnable en accusant les familles d'avoir ainsi poussé maintes fois à des vocations qui n'avaient rien de solide. Il n'est pas moins certain cependant que si ce moyen eût été aussi dangereux qu'on le dit, il n'aurait été alors ni si général ni si autorisé. Il est vrai encore que de grands religieux ont commencé ainsi dès l'enfance une vie monastique où ils professèrent une grande sainteté, de charmantes vertus, et acquirent une science qui les a rendus justement célèbres. Ainsi fut-il à cette époque d'un religieux dont le nom n'est plus inconnu de personne.

Usage de vouer les enfants à la vie religieuse.

(a) Bouquet, *Script. rer. Gallic.*, X, 465; — Guil. de Malmesbury, *Hist. reg. Ang.*, ad ann. 1028; — *Chronic. Dolense*; — *Chroniq. vindocin...*; — *Nos Vies des saints de l'Eglise de Poitiers*, p. 93 et suiv.

ISTOIRE GÉNÉRALE

d'Arezzo, ainsi
sance, en Italie. L
souvent de Pom
dans la musique
même, qu'on n
e travail, lui fit
-là même était in
t, comme on le
ue, à désigner
labes de la pre
ptiste. Ces syllab
jà inventées; ma
s quelque chose
pour les modifier
si les clefs qui ei
i en indiquent la
gé d'enseigner le
erchait depuis l
que la mémoire
et peut-être le c
aptiste, l'amenèr
nsacrée au saint
ante formée comm
e syllabe de cha
luy chercha donc
n diatonique des
ès cette idée qu'
atonique devenue
r ce moyen un
ois et sans un tr
aucoup d'années
ut la marche et la
ode, dont le jeu
126, avait été a
e se divulgua pe
que le pape Jean

même, qu'il avait mandé à sa cour, la facile et si utile méthode qu'on lui avait vantée, il resta émerveillé d'avoir appris en un quart d'heure une phrase de chant pour laquelle il avoua qu'il lui aurait fallu autrement une étude longue et sérieuse. Ce fut le succès de la nouvelle méthode que le Pape voulut voir enseignée partout, qui le fut en effet, et qu'on apprécia d'autant mieux lorsque le docteur musicien eut publié plusieurs livres qui divulguèrent bientôt l'intelligence de sa merveilleuse invention. Son époque fut donc celle d'une vie nouvelle pour le plain-chant, dont l'étude fut encore favorisée très heureusement des progrès contemporains de l'orgue, dont nous avons vu le premier emploi en France, sous Charlemagne (a), et dont les développements en étaient venus au x^e siècle à l'établir, par ses vastes harmonies et le religieux symbolisme de ses accents, comme le seul instrument qui s'allie dignement avec la céleste majesté du culte catholique (b).

Enfin, nous devons indiquer aussi, comme un des événements de notre histoire littéraire, la mort, en 1022, d'Adhémar de Chabannais, que nous avons cité si souvent et qui est une des sources les plus suivies de ce temps. Il était fils de Raymond, seigneur de Chabannais, qui est maintenant un chef-lieu de canton du département de la Charente. D'abord placé tout enfant au monastère de Saint-Cybard d'Angoulême, il y goûta de fortes études après lesquelles il fit profession à Saint-Martial de Limoges où il était allé pour suivre les cours qu'y faisait Roger son oncle paternel. Aux soins du docte religieux il répondit par de grands succès, devint prêtre. S'occupant par goût d'études historiques, puis revint à l'abbaye de Saint-Cybard où il continua de s'y adonner jusqu'à sa mort, qu'il faut dater, croit-on, de 1031 au plus tard. En effet, on ne

(a) Ci-dessus, tom. III, p. 354.

(b) Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de musica sacrâ*, tom. II, in-4° ; Holst 1784 ; — Mabillon, *Annal. benedict.*, I, 55, n° 100 ; — Baronius, *Ann. ecclesiast.*, ad ann. 1022 ; — D. Rivet, *Hist. litt. de la France*, VII, 144.

voit figurer dans aucun des trois conciles de de Bourges où il fut traité si ardemment de de saint Martial, sur lequel on a de lui un écrit chaudement la question dans le sens de ces cc Saint-Siège. Son principal ouvrage est la Ch prit le nom du monastère où il l'avait écri commence son récit, selon l'usage de ses dev l'origine du monde qu'il traite fort succinct arriver à l'histoire de son temps dont les écrits sans doute sur des notes hâtées, ne sont d'assez d'exactitude pour les dates, ni d'une appréciation des faits : d'où se produit parfois u. capable d'égarer des lecteurs inattentifs. Il es quand il s'occupe du Limousin, du Poitou et de l' ces contrées lui sont familières, et il les traite le reste de l'Aquitaine en général. C'est poi l'avons souvent cité, aussi bien mais avec p fiance que la *Chronique de Saint-Maixent* dite de où l'ordre manque souvent et où la chronolo plus embarrassée.

Extension des
noms et qualités
féodales et nobi-
liaires.

Avant d'en finir sur le règne de notre Gu faisons observer que déjà l'usage était générale des noms nobiliaires et des qualifications f ajoute donc aux noms propres d'hommes cel anciens fiefs. Il n'y a plus de village qui n'ait : si modeste soit-il, qui ne devienne une gentilb les seigneuries se multiplient ainsi de façon que terres, devenant ceux de familles plus ou moins se divulguent partout et perpétuent l'existenc privilégiées. Cette noblesse, par l'ascendant d' longtemps honoré, par celui de la fortune hiérarchie, s'empara de l'administration et de des masses inférieures. Ces prérogatives dev que jamais celles des puînés des grandes f recevant en partage de leurs ascendants ou de des propriétés rurales, acquièrent avec elles, so



d'usage, soit quelques concessions de feudataires supérieurs. En recueillant ainsi certains avantages, ils contractèrent eux-mêmes envers ceux-ci des obligations et des charges, telles que le service militaire à l'appel du suzerain, aux jours de garde revenant chaque année plus ou moins nombreux à telle porte d'une ville ou d'un château. De là naît l'obligation pour chaque gentilhomme de comparaître aux ban et arrière-ban, réunions indiquées d'avance, où, suivies d'un ou plusieurs hommes d'armes de sa dépendance, il est passé en revue et prouve qu'il est prêt, en cas d'alerte, à suivre le chef dont il s'est fait homme-lige. Les listes des gentilshommes qui figurent à cette époque et plus tard jusqu'en 1689 (a), sont de très authentiques preuves de noblesse.

C'est donc vers le second quart du xi^e siècle que remontent en France ces illustres appellations de nos principales familles, celles des Lusignan, de la Trémouille, des Parthenay, des Morthemer, des Vivône, et de tant d'autres dont les rameaux, abrités d'abord et divulgués ensuite par de remarquables alliances, se mêlèrent aux grandes affaires de la France, et augmentèrent sa gloire avec leur propre renom.

(a) V. Chéruel, *Dict. de la France*, I, 34.



NOTES DU LIVRE XLVII

NOTE 1

Noyers, *Nuceria*, située à 12 ou 15 kilomètres au Sud-Est de Chinon, aujourd'hui bourg de 300 habitants, de la paroisse de Nouâtre (Indre-et-Loire). M. l'abbé Chevalier, de la Société archéologique de Tours, a enrichi la littérature savante d'un livre utile et bien fait par la publication de *Cartulaire* de cette abbaye, Tours, 1872, in-8°.

NOTE 2

Il faut bien observer, si l'on veut avoir une idée exacte de ce qui regarde ici saint Martial, que la question agitée de nouveau, comme nous l'avons dit, vers la deuxième moitié de notre xix^e siècle en des controverses animées, avait deux côtés bien distincts : d'abord la primosécularité, contre laquelle plaidaient ceux qui voulaient que le premier évêque de Limoges n'y fût venu que vers l'an 250. Puis les auteurs qui, ne doutant pas de la primosécularité, en déduisaient nécessairement que le saint personnage avait été associé à l'Apostolat de Jésus-Christ. Il y a donc ceci de remarquable contre les détracteurs de la première thèse, qu'au xi^e siècle elle n'avait pas encore été discutée ; tout le monde croyait que saint Martial était contemporain du Sauveur, et que sa légende si gracieuse était acceptée de tous comme fait historique dont il ne fallut pas discuter. La question soulevée dans les conciles de 1024, 1031 et 1033 était donc de décider uniquement que le Saint, d'après la définition de saint Jérôme, devait être considéré comme ayant rang parmi les Apôtres, parce qu'ayant été disciple de Jésus-Christ il était de ceux qui avaient reçu de Lui la charge de l'enseignement par toute la terre. On a dit que c'était là une question de mince importance. On l'a dit à tort ; car ce qui regarde l'histoire des saints n'intéresse pas moins que les détails biographiques de la vie des hommes célèbres ; mais surtout ces détails intéressent souverainement les Eglises et autres établissements ecclésiastiques où le Saint est particulièrement honoré, comme Limoges et Poitiers, dont il a fondé les diocèses. — Dans ces deux Eglises sa contemporanéité avec saint Pierre n'a jamais été douteuse pour quelques-uns que depuis le xvii^e siècle où elle fut atta-

quée par esprit de contradiction systématique. — Ces observations ne doivent pas échapper désormais à qui voudra s'occuper de cette importante question.

NOTE 3

L'expression produite ici par Isembert est remarquable et rend bien en lui le sentiment et le goût d'un homme littéraire. Ce que nous traduisons par « se purger des difficultés déraisonnables », est bien mieux exprimé dans le texte par ces mots : *nodulos in scirpo quærit* : chercher des nœuds sur un jonc. Or, Isembert emprunte ce proverbe à ses souvenirs alors récents d'Italie. Il a lu cette phrase dans Térence, où elle se trouve en propres termes, ce qui ne prouve pas non plus que la narration tout entière des conciles dont nous empruntons notre récit, soit d'une époque sacrifiant encore à la barbarie. On voit ce que les études monastiques savaient déjà produire et ce qu'elles promettent pour un avenir prochain.

NOTE 4

Ce concile de Limoges qui a dû suivre de près ou précéder de très peu celui de Poitiers, a été fort mal daté dans les différentes collections de Labbe, de Sirmond et dans l'ancien *Dictionnaire* de Saint-Allais, réédité, in-8°, en 1822. Ce concile même de Poitiers que nous racontons ici, est indiqué en 1004. Nous rétablissons donc ici une date certaine et qui coïncide avec tous les événements contemporains. Ce sont de ces erreurs qu'on ne peut découvrir et réfuter que par l'étude de l'histoire locale.

NOTE 5

Joannis XIX papæ epistolæ et decreta, ap. Migne, *Patrolog.*, lat. cxli, p. 1555 ; — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc II*, preuves, p. 185. — Les dates données à cette lettre sont fort incertaines, et quelques-unes se contredisent, soit dans Dom Vaissette, soit dans *l'Art de vérifier les dates*. Mais il est facile de voir qu'il s'agit ici non de Guillaume le Grand, auquel aucune de ces dates ne pourrait s'accorder, et à qui d'ailleurs les Papes n'écrivirent jamais dans ce style, mais de son fils Guillaume le Gros, dont le caractère moins digne et les torts personnels en d'autres rencontres, expliquent très bien la sécheresse du langage pontifical.

NOTE 6

L'auteur de l'*Histoire des Comtes d'Anjou* : (*De gestis Consulum*

Andegav.), nomme le lieu de l'action *Montemcarrium*, et M. Imbert, le mont Calouer. Ce lieu n'existe plus sous ce nom.

NOTE 7

De Gest..., (*Cartul. Andegav.*), apud Marchegay, I, 59 et 128. Cette bataille a été confondue par le chroniqueur Jean de Marmoutier, et d'autres qui l'ont suivi, avec la bataille de Chef-Boutonne qui n'eut lieu qu'en 1061. — Au reste, il nous a fallu nous méfier, en certains détails, de Thomas Pactius, prieur de Loches, dont nous avons suivi le récit, parce qu'il passe pour avoir écrit un peu en romancier. C'est l'opinion de Besly, que nous ne pouvons qu'approuver après lecture de cette source, un peu suspecte peut-être parce que Thomas se trouvait sous la dépendance des comtes d'Anjou, auxquels, par complaisance ou sans assez se méfier d'un penchant naturel, il a donné des éloges qu'ils étaient loin de mériter.

NOTE 8

A tous les points de vue, Henri I^{er}, avec un peu de conscience et de justice, aurait dû, en dépit des considérations immorales qui semblent ici l'avoir inspiré, forcer Martel de relâcher son prisonnier qu'aucune loi de la guerre ne l'autorisait à retenir. Martel violait donc en cela le principe de la dépendance du vassal envers son suzerain, et de l'inviolabilité de celui-ci. Quand il avait aidé Henri contre Guillaume le Bâtard, il n'avait rendu qu'un service imposé par les lois féodales envers un suzerain à l'appel duquel l'homme-lige devait marcher. Henri ne devait donc aucune faveur à Martel pour ce secours imposé par la force des choses, et aucune des considérations politiques exprimées en sa faveur ne justifient la lâcheté qui lui fit abandonner le juste malheureux, malgré son droit, pour un allié méprisable, dont le caractère déshonorait le pouvoir, et dont un roi de France aurait dû dédaigner l'amitié, si un roi de France n'avait pas été alors très souvent au niveau de ses vassaux les plus dénigrés.

NOTE 9

Le nom Amblard, qui n'était indiqué que par son initiale A, avait été remplacé maladroitement dans une ancienne copie par le nom d'Aimery, qui ne serait applicable qu'en 1059 à un abbé de Saint-Maixent. Cette observation tend ici à éclairer le lecteur sur une erreur que d'autres auraient pu admettre et qui bouleverserait tout l'ordre des temps jusque vers 1060. D. Fonteneau lui-même ne s'est pas assez gardé de ce faux calcul.

NOTE

Il y a sur cette date, dans la plusieurs erreurs inexplicables et méfier. A en croire cet écrivain, En mari dans la tombe, où cependant après, puisqu'en 1059 on trouve en même année. (Labbe, II, 207 ; — A — De son côté, Richard de Poitiers mourir le Comte six mois après s avec quelle circonspection il faut m vieux auteurs.

NOTE

UT queant
RE sonare
MI ra geste
FA mulis ti
SOL ve pol
LA bii reat
Sancte

NOTE

Les beaux esprits de nos *Abre* nombreux que le courage manque p se sont moqué à cœur joie du bon r et croyait que sans la connaissance été un prince *non lettré*, ce qui lui couronné. Nous voyons ici que nos f sur les choses dont ils parlent. Rés niqueurs d'après lesquels nous d'Arezzo et de la musique antérieur et cependant personne ne lui avait chant. C'était ce même chant, que l Reims. Pour l'exercer en public il r médiocres ; on devait remarquer succès. Comment donc cet homme, qui passe pour un des plus *lettrés* c prêter à rire à nos aristarques de c



LIVRE XLVIII

DEPUIS LES RÉGNES D'ODON ET DE GUILLAUME VII
EN AQUITAINE,
JUSQU'À LA MORT DE CE DERNIER PRINCE

(De 1038 à 1058)

À la mort de Guillaume VI laissait les Poitevins dans une grande anxiété. On s'apercevait clairement de toutes parts que les prétentions de Geoffroi Martel et les intrigues d'Agnès de Bourgogne ne se borneraient pas au rôle astucieux qu'ils s'étaient fait contre le dernier duc; ils devaient aller plus loin, et leurs plans étaient prêts pour cueillir enfin le fruit de leurs coupables intelligences.

Pour bien comprendre en quel état se trouvaient les affaires du nouveau comte à son avènement, remontons un petit nombre d'années et voyons quelle position il quittait, et quelle était celle qu'il allait prendre.

Ce prince était Eudes, ou Odon, fils de Guillaume le Grand, et de Prisque de Gascogne. Son activité entreprenante et l'entrain de son caractère l'avaient signalé durant le peu de temps qu'il habita son comté de Gascogne, où il soutint les droits que lui avaient transmis ses prédécesseurs contre les prétentions de quelques barons ^(a). En 1038, il avait vingt-sept ans, étant né en 1011, et déjà de rudes

(a) Bealy, *Comtes*, p. 91.

Comment Geoffroy Martel en embarrasse les commencements.

contraintes lui avaient été imposées, s'étant vu soumis à la tyrannie d'une marâtre ambitieuse et d'un tuteur déloyal. Cet état pénible ne cessa en partie que lorsqu'en 1036 le duc de Gascogne, son oncle maternel, étant mort sans enfants, il hérita naturellement, du chef de sa mère, de ce riant et fertile pays dont Bordeaux était encore la capitale (a). C'était au profit de cette succession éventuelle que Geoffroy Martel, alors comte de Vendôme, avait exigé de son infortuné prisonnier Guillaume VI la cession de cette province. Il comptait ainsi la donner à Odon qui, déjà nanti d'un apanage, aurait consenti d'autant plus facilement, croyait-il, après la mort prochaine de Guillaume VI, à voir le Poitou passer aux mains des deux fils d'Agnès ses frères puînés.

La mort de Béranger était venue à propos réaliser ce rêve des deux époux.

Et semble pourtant l'attirer en Poitou.

Odon était en Gascogne depuis près de deux ans, lorsque Martel se pressant peu de rendre le Poitou aux enfants de sa victime, les inquiétudes publiques ouvertement exprimées sur ce désir de justice, et les murmures des grands, prêts à se révolter, firent penser aux injustes détenteurs, qu'il était temps de cesser une opposition trop prolongée. On fit donc partir des envoyés qui, au nom du peuple et de la famille ducale, réclamèrent pour Poitiers le représentant de la dynastie légitime (b). Les barons du Poitou qui avaient accompagné le prince dans son gouvernement de Gascogne, pensèrent comme les députés qu'il fallait presser le départ, et après quelques arrangements nécessaires au bon ordre d'un pays qui ne cessait pas de lui appartenir, Odon passa enfin la Dordogne et s'achemina vers Poitiers.

Et le trahit.

Mais tout n'était pas fini : Agnès, qui n'abandonnait pas la pensée de livrer le Poitou à ses deux fils, s'était entendu avec Geoffroi pour en interdire à Odon les premiers abords. Le nouveau Duc à peine entré sur son territoire commença

(a) Piganiol, *Descript. de la France*, IX, 84 ; — *Art de vérif. les dat.*, IX 247, X, 101.

(b) *Chroniq. de Maillezais*, ap. Besly, *Comtes*, p. 313 (bis).

donc par se heurter à une forteresse dont il n'avait pas prévu l'opposition.

C'était le château de Germond, posé aux limites méridionales du *pagus* de Parthenay, pays qui retient encore le nom de *Gâtine*. Cette ville, qui commençait à sortir de son obscurité native, donnait déjà un certain lustre à ses seigneurs et ceux-ci, unis à leurs voisins d'Anjou par des liens de famille, étaient devenus les gardiens de ce poste qu'occupaient avec eux un certain nombre d'arrière-vassaux de la contrée. Avant d'aller plus loin, disons-en ce qu'était le sire de Parthenay que nous rencontrons ici.

Othon assiège le
château de Ger-
mond.

Le nom de Guillaume, qui à cause de son étymologie teutone (a) (*défenseur, protecteur*), était devenu très commun dans la noblesse, et s'y perpétuait dans les familles comme une sorte d'héritage dont on se faisait gloire. Nous voyons comment nos Guillaume de Poitiers arrivés sur le trône, y abandonnèrent les autres noms qu'ils avaient portés jusque là. C'est ainsi que les Guillaume se multiplièrent dans la descendance des Parthenay, et y eurent leur célébrité. Celui qui s'oppose ici à Odon est le premier parmi eux et était entré, dès l'année 1021 après la mort de son père Joscelin I^{er}, dans le parti des seigneurs de Lusignan et de Thouars en s'alliant à eux contre Guillaume le Grand, au mépris des lois féodales et de la suzeraineté du Duc d'Aquitaine : car il ne doutait pas que le nouveau Duc ne cherchât à lui faire payer cher cette infraction coupable à ses devoirs. Il avait donc pris en 1037, de concert avec Geoffroy Martel, le parti de défendre par une forteresse ses limites méridionales de la Gâtine (b).

Guillaume I^{er},
sire de Parthenay.

Quoiqu'élevée à la hâte, cette construction n'en était pas moins remarquable par son formidable aspect que par ses moyens de défense. Le lieu en était solidement établi sur un plateau qui s'avancait en ovale entre deux coteaux bordés

Position de cette
forteresse.

(a) V. Hecquart-Boucrand, *Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes*, p. 80.

(b) Besly, *Comtes*, p. 299 et les autres sources indiquées ci-dessus ; — *Chronique de Saint-Maixent*, ann. 1037.

HISTOIRE GÉNÉRAL

es et d'eaux courai
ar des forts, pro
e donjon principal
à ses assaillants u
mparis redoutables
nt encore, qui ne
uses phalanges qu
le pays, ayant ré
urnoisement, les b
et décidés à repoi
s-Poitou, par leque
servissement de la
et se montrait dé
qu'étonné de ces c
que fort et redouta
s d'action, il ne c
issent reculer deva
. Avec son coura
troupes fidèles soi
nit pas de prépar
si n'en chérchait qu
en dépit des lois
it à la fois, et en
fils de sa femme
fiés.

taient là de nouve
ne lui avaient été c
avait été contracté
cieuse du Poitou
de la Gascogne qu
ait déjà injustemen
squels il feignait d
ant actuel ; la loi f
e comte d'Anjou q

d'Odon et le droit héréditaire et celui de la suzeraineté. Il ajoutait à ce double crime une violation directe de la loi religieuse : car on se rappelle qu'en 1036 le Concile de Poitiers présidé par l'évêque Isambert, avait interdit sous peine d'excommunication toute déclaration de guerre entre seigneurs qui n'auraient pas été autorisés par une assemblée ecclésiastique^(a). Or, c'était bien ici l'Angevin qui attaquait ; Odon ne faisait que se défendre, et il se disposait à repousser nettement l'adversaire qui joignait contre lui l'insulte à la déloyauté.

Mais il aurait fallu pour un siège en forme d'une forteresse comme Germond, de longs préparatifs et des forces supérieures à celles dont le Comte de Poitou pouvait disposer. Il poussa le siège cependant, plusieurs assauts furent donnés sous son commandement ; mais la garnison usa vaillamment de ses ressources, et le Duc ne tarda pas à se convaincre qu'il y perdrait son temps. Il résolut donc de se tourner vers Mauzé, qu'on avait disposé aussi à une vigoureuse résistance.

Odon commence
et abandonne le
siège.

Mauzé était alors une ville forte de l'Aunis, avoisinant le Haut-Poitou et la Saintonge (1). Martel en avait fait un moyen de surveillance et gardait par elle plus facilement la frontière des deux provinces dont il retenait l'une et convoitait l'autre. Là aussi il s'opposait par les seigneurs du pays à un retour de son rival et à toute entreprise en sa faveur. Celui-ci comprenait l'importance d'une telle place, et songea à s'y établir après l'avoir emportée d'assauts.

Et se tourne vers
Mauzé.

C'est au commencement de mars 1039 qu'il résolut de s'y porter. Deux jours suffirent pour franchir des chemins que d'anciennes voies romaines rendaient encore faciles dans un parcours de cinq à six lieues pour arriver sous les crénaux, et aussitôt l'enceinte fut entourée. Mais cette nouvelle entreprise finit encore plus mal que la précédente. Odon y avait à peine pris ses quartiers d'hiver, résolu à

Qu'il assiège.

(a) C'était la *Trêve de Dieu*, établie en 994, et dont nous aurons bientôt occasion de reparler.

TABLE GÉNÉRALE

e, ou au moins :
 it dans une sortie
 omme on a pu le
 laquelle le Comte
 e catastrophe mi
 aillezais, qui seul
 les mémoires de
 es circonstances
 e le Comte de Poit
 Maillezais pour y
 V et de son frère
 le qui leur devai
 ce prince fut à po
 d'enfants et son
 e, à son frère cons
 uelle, enfin, voye
 s les efforts qu'el
 eoir sur ce beau
 ronne ne plaisait
 son caprice mat
 de Parthenay de
 dans la défense
 renfermer en ap
 ua plusieurs ann
 d'avec les sires de
 des princes d'An
 reste, s'accrédi
 s. On le voit, cett
 t-Jean-d'Angély u
 nne dans la fami
 nariage dans cell
 aint-Jean-d'Angél
 qu'on le voit quel

ad ann. 1039; — Besly
 XIII, 161.

de Kadelon, seigneur de Talmont de qui l'abbaye de ce lieu le reçut avec toutes ses appartenances ordinaires (a).

La mort d'Odon mit fin à la guerre inique qui lui avait valu de si piteuses destinées. On ne sait rien de lui que ces troubles, si inattendus et si promptement terminés, de sa dernière année. Nous ne savons guère plus de détails sur sa vie et son caractère, qui s'était montré à Bordeaux bon chrétien, il y avait persuadé que sa vie devait être digne comme ses relations attachantes (b). Nous avons dit comment Geoffroy avait manqué à tout ce qu'il lui avait dû montrer de fidélité et de religion. Revenons sur ce sujet qui se rattache ici à ce que nous devons dire de la Trêve de Dieu.

La France n'aurait pu respirer longtemps sous le joug des barons qui venaient de se faire des trônes et des châteaux jusque dans le moindre village, si l'Eglise, qui les voyait toujours prêts à une guerre intestine, n'avait imposé son autorité maternelle entre leurs continuelles rivalités. C'est Elle qui, légitime dominatrice des âmes, les avait adjurés, au nom de Dieu et de la conscience, d'abdiquer le prétendu pouvoir de vider leurs querelles sur des champs de bataille, de s'assiéger mutuellement dans leurs nids de vautours, et d'en descendre à leur caprice pour se jeter sur des proies inoffensives, victimes de leurs vengeances ou de leur cupidité. Les peines spirituelles, les amendes considérables, et jusqu'à l'exil, étaient imposés à la rébellion opiniâtre, et pour en finir, les réfractaires étaient mis hors la loi, vouant ainsi leurs biens et leur vie au premier assassin tenté d'en profiter pour se venger ou s'enrichir. Ces lois transitoires, portées par des assemblées où le clergé était secondé par l'autorité civile des comtes, des hauts officiers de la province et du diocèse, prouvaient bien la gravité du mal qu'on voulait guérir. Et comme

(a) *Mémoires des Antiq. de l'Ouest*, xxxvi, 77 et suiv. et t51.

(b) Besly, *Comtes*, p. 90 et suiv., 311 bis et suiv.; — *Tabular, S. Severi Burdigal*, apud Besly, *ibid.*

ISTOIRE GÉNÉRALE

s n'eussent pas tou
événements, on avait
de l'année où les
disaient toute entr
d'hostilités comm
éments étaient doi
ne pouvait s'y ter
des jours qui in
mencée devait ces
aine, duraient dep
levant du lundi suiv
iale pour certaines
armes et qu'il étai
ujours en cas d'hos
t, les paysans et le
s de femmes. Une
non fortifiées, les m
s et granges des l
-dessous de six mo
leurs instruments c
pendantes, les olivi
des richesses de no
tre les exactions e
que la sollicitude c
s ils s'étaient mont
de la loi. Outre qu
même en bois, quin
s de l'Avent et du
inquant par la conf
néfice de la Trêve
en faveur d'autr
ême de sa protectio
injonctions, de si
secours en ces te
et, *Rer. gallic.*, xi, 98 et

chèrent beaucoup de mal. Mais si la foi et la raison persuadaient en même temps d'éviter des infractions si durement réprimées, il y avait aussi des gens à qui le sentiment orgueilleux d'un pouvoir sans frein ne permettait pas de craindre la guerre, et Geoffroy Martel était de ceux-là. Son idée fixe de s'emparer du Poitou l'avait emporté sur les nobles devoirs du chrétien et du vassal, et sa méconnaissance de cette législation qu'il ne pouvait ignorer, puisque la *Trêve de Dieu*, promulguée depuis quarante-cinq ans et renouvelée en plusieurs conciles depuis lors et récemment encore dans celui de 1036, n'avait pu l'empêcher lorsqu'il avait vu Odon revenir dans ses Etats, de préparer une résistance aussi impie qu'astucieuse, et n'avait aucune excuse à cette trahison contre un souverain qui pouvait invoquer en sa faveur le droit de légitime défense, et s'autoriser même de la *paix de Dieu*.

Ainsi, le siège de Germond, celui de Mauzé retombaient tous deux sur la conscience de Geoffroy ; il avait attaqué, dressé des embûches ; une fois la guerre engagée, tous les torts tous les malheurs venaient d'un prince infidèle à ses serments, et non de celui qu'on avait précipité dans un piège dont le droit des gens lui conseillait de sortir à tout prix.

Au milieu de ces fatigantes altercations, Dieu se fit heureusement sur notre terre quelques-unes de ces conversions paisibles dont les saintes habitudes nous y apportent un contraste consolant. C'est, en effet, à cette époque agitée qu'appartient saint Gonstant, dont la vie exemplaire proposée à ses contemporains comme un exemple de conversion remarquable. Il était né sans doute dans le pays d'Ouessant, vers la côte de la Bretagne, qui appartient aujourd'hui au département du Finistère. C'est de là que le jeune encore, il se laissa séduire par une troupe de pirates qui l'exercèrent à leur métier où il se serait perdu si Dieu n'avait suscité en sa faveur le zèle de saint Félix, pieux ermite solitaire de la même île, qui, ayant vu le jeune homme touché de ce qu'il lui trouvait au milieu même de ses désordres

dres, des manières aimables et une ce répondait peu à sa profession, le gag conseils, l'associa à sa vie pénitente et à l'abbaye de St-Gildas-de-Ruys (3), où il prière et la mortification. Gonstant ne d que trois heures au sommeil, toujours milieu des travaux les plus communs, c de préférence, il avait obtenu de rester

Les moines de Ruys étaient bédic relations assez fréquentes avec leurs quelques maisons du Poitou. Un jour, (au prieuré de Beauvoir-sur-Mer par soi traiter des affaires des deux communau mourut inopinément, à l'heure précise c vembre 1040, au grand regret de toute vénéré pour ses vertus et pour les mira souvent accordés à ses prières.

Sa mort et son culte.

A Saint-Gildas, un abbé Vital avait su Il se hâta d'aller réclamer le corps Ceux de Beauvoir le refusèrent, et, co pour les reliques de saint Martin, les Filbert, dont une colonie était revenue à que les Normands n'y paraissaient plus nuit enlever le saint corps ; mais ils f rendre par ordre de l'évêque de Poit Saint-Gildas, d'où ses reliques se sont dans la suite, que son tombeau reste v église abbatiale où les populations voisin en foule le lundi de Pâques de chaq confiance n'y a pas diminué dans le : des patrons de la contrée. Mais son cul avec assez de ferveur en ces temps d'i aieux et nos saints n'ont plus chez nous trop froids et trop incomplets (a). Mer

(a) Lobineau, *Vies des saints de Bretagne*, 27 Lucionense, au même jour, 1853 ; — Amédée Gallet, *San*

Luçon, a rétabli heureusement la fête du saint à sa d normale, dans le *Propre diocésain* publié par ses so en 1853.

Odon, nous l'avons dit, n'avait pas atteint sa trentième année quand il mourut, ne laissant aucun rejeton. En disparaissait l'avant dernier fruit des deux premiers mariages de son père Guillaume le Grand. Il ne restait plus celui-ci que deux autres fils, ses héritiers directs, selon droit de primogéniture, savoir : Pierre-Guillaume, l'aîné, allait être Guillaume VII, et en qui nous trouvons pour première fois chez nous l'application d'un nom de baptême tiré du martyrologe chrétien ; puis Guy-Geoffroy, qui suscitait la même remarque, et qui, étant le plus jeune ne succédait à son frère qu'après des vicissitudes qu'il nous faut maintenant raconter.

Entre la mort d'Odon et le moment définitif où Guillaume VII se vit enfin consolidé sur le trône de ses pères, il y eut un intervalle de deux ans où des difficultés sérieuses, bientôt traduites en une guerre ouverte, furent suscitées par ce même Geoffroy devenu depuis si longtemps le mauvais génie de l'Aquitaine. Ce prince, dont la mauvaise foi n'était pas le moindre défaut, n'abandonnait jamais ses espérances. Il avait arrêté dans ses plans, d'accord avec sa femme, de tout faire pour que les deux enfants, celle-ci succédassent à leur père, tué à petit feu entre les mains ; mais de telle sorte que cette succession revint à des comtes d'Anjou, par suite de quelque événement plus ou moins naturel, qu'ils se donneraient le loisir de ménager l'occasion (5). Jusqu'à ce qu'il fût temps de dévoiler sa pensée, Agnès s'était toujours faite ouvertement complice de ses coupables menées. Mais, quand vint le moment de les réaliser, elle changea de rôle, et voulut que l'aîné de ses fils, Guillaume Aigret, fût seul nanti du pouvoir, sauf à donner au plus jeune une des couronnes comtales de l'Aquitaine, jusqu'à ce que la couronne duc lui revînt, si le frère aîné mourait sans enfants. C

E GÉNÉRALE DU POITOU

politique d'ailleurs fort ténacé.
artel. Conspirateur astucieux,
on dès longtemps convoitait
de s'arroger une sorte de
ux frères les apparences
à ce qu'il pût profiter
sée par lui avec son haï
ant que sa femme travaillait
feignant de seconder le
appliquait sans rien dire à
aboutir à une usurpation.
intérêts entre les deux éle-
nements où la paix du royaume
, l'un tenant à sa politique
terminer au plutôt par les
ence les plus honorables
tivité de Guillaume VI, Ge-
à faire gouverner avec
emps était venu de réaliser
ait ainsi fait, et pendant
t à s'accorder sur la forme
mettait le gouvernement,
dministration, mais beaucoup
nds ; la disette déjà ancienne
culture du sol, la pauvreté
bilité des achats et du fureur
ces des guerres allumées
'Anjou se compliquaient
ux ruina de plus en plus
les fléaux affligeaient le p
'Aquitaine. Foulques Ne-
ur de son dernier voyage
abbaye de Beaulieu, qu'il
et y recevait les honneurs

chrétienne. Cette vie, si agitée par les passions, terminée par des fatigues de santé qui l'avaient porté à une sincère pénitence, s'était exalée après beaucoup d'humiliation volontaires devant les peuples qu'il avait si souvent scandalisés. Il avait surtout signalé ses deux dernières années par d'abondantes aumônes aux pauvres et aux églises ; enfin c'était dans ce même sentiment qu'il avait fondé sa splendide abbaye et entrepris son dernier pèlerinage. Il laissa ses Etats à son fils Geoffroy Martel, dont les révoltes armées avaient empoisonné ses derniers jours (a). Celui-ci ambitieux insatiable, et que possédait le démon de la guerre ne cessa pas, tout en se mettant en hostilité avec ses voisins, de veiller sur nos affaires afin de faire les siennes pour un avenir où il dominerait notre propre gouvernement. Il ne cessa donc pas d'insister près de son beau-fils pour qu'il cédât à son frère Guy-Geoffroy une part dans ses Etats où sa naissance ne lui donnait aucun droit (b). On ne sait pas bien qu'elles étaient à cet égard les prétentions de Martel et d'Agnès ; toujours est-il, que le comte d'Anjou trouvait d'ailleurs, dans ces discussions de chaque jour une mauvaise raison de retenir, même après l'avènement de Guillaume VII, quelques places de la province, parmi lesquelles Germond et Mauzé. Cette conduite, qui laissait percer de mauvais desseins, envenimait la position, et amena des altercations au milieu desquelles Geoffroy déclara la guerre à son pupille, dont il se faisait le rival, et il eut bientôt réuni une grosse armée avec laquelle il marchait déjà contre le Poitou, lorsque Guillaume VII, craignant pour son peuple les redoutables conséquences d'une telle extrémité se décida à des concessions sans lesquelles il serait resté le plus faible, et n'eût pas manqué d'être battu (c). U

(a) *De Gestis consul. Andegav.*, apud Marchegay ; — *Chron. d'Anjou*, p. 117.
— Bodin, *Recherches*, p. 199 ; — *Art de vérif. les dat.*, XIII, 50.

(b) *Art de vérif. les dat.*, X, 101.

(c) Besly, *Comtes*, p. 327.

donc conclu, et par un article l'autre, en cas de guerre à se prêteraient un mutuel secours, c'était s'engager à beaucoup de cela de l'inexpérience et de l'humour d'un nouvel allié ; car l'humour qui à chaque instant lui susciterait la tranquillité du pays. Ce d'ailleurs que la loi féodale forçant à suivre les drapeaux du suzerain, au contraire, par cette singulière charge que ne comportait aucun avantage. Quand ce diplôme fut pris par son influence un rôle d'autorité sur son fils et prit sur lui. Donc, l'année suivante 1043, Agnès, ses plans, et voyant son fils avec son jeune suzerain, elle raisonna à celui-ci, et comptant sur son service à Poitiers, elle l'engageait à agir de concert pour combler les vœux des deux frères dans un acte de commun accord. Le voyage à Poitiers, une splendide réception et si longtemps ils avaient prêté l'oreille à gouverner d'après eux. Agnès ; et fit donner au plus jeune d'aller à la Gascogne. C'était le établissement qu'Odou avait fondé après la mort de celui-ci, était resté en la possession de Guillaume VII. Ce d'ailleurs que l'indépendance, achetait la paix à un prix trop élevé. Désormais donc, et à la fin de ce beau trône de l'Aquitaine

les dates, X, 101.

perpétuer la première magistrature d'une maison aussi illustre que solidement assise. C'est de cette année, qu'abandonnant son nom de Pierre, on ne le voit plus dans les actes que sous le nom de Guillaume VII ; lui-même y ajouta parfois le surnom d'Aigret, *Acer*, *Acerrimus*, qui paraît ne pas lui déplaire, car il exprimait évidemment un qualificatif que tout le monde prenait en bonne part. C'était l'homme *ferme, courageux*.

Disons maintenant que l'investiture de ces terres bordelaises ne s'était pas fait sans coup férir, car aussitôt après la mort d'Odon, Bernard II, comte d'Armagnac, s'était trouvé fondé à s'attribuer les domaines du défunt. L'apanage qu'on venait d'en faire à Guy-Geoffroy devint donc un sujet de contestation sur laquelle l'histoire va avoir à s'expliquer.

Mariage d'Agnès de Poitiers avec l'empereur Henri III.

Disons avant tout que la veuve de Guillaume le Grand songeant aussi, en cette même année 1043 (6), à l'établissement d'une fille qu'elle avait eue de son premier mariage, cette jeune fille, nommée Agnès comme sa mère, pouvait avoir au plus dix-huit ans. Elle épousa l'empereur Henri III, dit le Noir, à Besançon, où se trouvèrent vingt-huit évêques parmi lesquels fut notre Isembert. La nouvelle impératrice allait prendre un rôle distingué dans l'histoire de l'Allemagne, où elle fut régente sous la minorité de son fils Henri IV (a). Après son mariage, Agnès reçut la couronne impériale de la main du pape Clément II (7).

Il s'en fallait donc de beaucoup toutefois que l'arrivée de Guy-Geoffroy dans sa principauté de Gascogne fermât l'ère des contestations belliqueuses. Aussi peu soucieux que de coutume de la justice et du droit, Martel et Agnès, en concertant le retour de la Gascogne au frère de Guillaume VII, méconnaissaient des titres incontestables échus par la force des choses à des possesseurs déjà nantis depuis la mort d'Odon, et qui l'étaient justement. En effet,

Comment la Gascogne revient définitivement à la famille de Poitiers.

(a) Besly, *Comtes*, p. 335 bis et suiv.

RE GÉNÉ

peine fer
nage, qu'
Prisque s
rs d'Arm
itale, et l
pas man
é, et du c
les Roma
e des duc
tre reven
ille (a). C'
éussi à le
ient le Po
ivant sur
rrasser
l'ailleurs
entions di
lles dont
par Bern
ffroy le
inze mill
te dans c
scogne a
rs.

soin de r
portaient
ine les a
qu'ils s'
ries, ass
la Trinit
e admira
en même
nes, et de
saint-Nic

et dates, IX

Foulques Nerra, avait commencé. On s'édifierait volontiers de voir ces personnages, par trop oublieux d'ordinaire des soins de la morale pratique du christianisme, prouver de meilleurs sentiments par leur zèle pour l'éclat de la religion. Malheureusement, ces bonnes œuvres témoignent aussi des remords de conscience pour les méfaits antérieurs, car il est rare de voir une des nombreuses chartes, signées à cette époque par Agnès et Martel, qui, ne constatant que les dons faits aux églises, soit de Vendôme ou d'Angers, soit de Notre-Dame de Saintes ou de Saint-Jean-d'Angély, ne constatent pas autant de restitutions pour des biens enlevés injustement, ou de réparations pour des torts causés à des familles monastiques, dont on sollicite les prières et le pardon (a). C'est cette même année que Foulques, partant pour Jérusalem, laissa le gouvernement de l'Anjou à Martel, qui se trouva maître plus que jamais d'invoquer, comme nous allons voir, les caprices de son caractère violent et absolu (b). Il ne profita relativement de ce surcroît de jouissance que pour agir exclusivement en son propre nom. Il ne tarda pas d'ailleurs à devenir comte d'Anjou : son père était mort peu après son retour au mois de juin (ou de juillet, suivant d'autres), après avoir mérité dans les révoltes de ce fils ingrat, qui alla jusqu'à prendre les armes contre lui, le juste châtiment des excès dont lui-même avait donné le plus triste exemple (c).

Agnès aussi est loin d'avoir été toujours irréprochable en dehors de sa propre famille. Pendant qu'elle s'attribuait sur le Poitou des droits qu'elle avait abdiqués par son mariage avec Geoffroy, elle usait de cette puissance usurpée pour favoriser des injustices, sans égard au caractère sacré des objets de ses spoliations. Ainsi un alleu de Thorigné (9), appartenant à l'abbaye de Saint-Maixent convenait

Trop imité par Agnès.

(a) Besly, *Comtes de Poict.*, p. 328 bis.

(b) *Historia comitum Andegav.*, auctore Thoma Pactio, apud Marcheguy, *Chroniq. d'Anjou*, p. 335.

(c) *Chronic. sancti Maxent.*, in h. ann.

LE GÉNÉRALE DU POITOU

un chevalier nommé
vec le secours de la c
moment arriva ou le
ui le ressentit, inspira
ple. Berchoz consentit
is, mais avec cette sir
it aux moines qu'après
Archambaud, qui étai
uva heureux encore d
de ces arrangements
fort souvent la fin de
lus faibles avait été e
ix et rentrer dans le
des réparations illus
oi servirent-elles pour

ne paraît pas avoir été p
arte qui nous la révèle
tester sa coopération à
ni sa signature n'y par
cture que le Poitou est
itre maître saura proté

ateur des propriétés de
le noble, se repentit au
ation à l'abbaye l'églis
alité nommée alors Sa
taise (b), au-dessus de
lotte (c). Cette église reç
omaines considérables
êque diocésain Isemb
ions aussi bien qu'un Maingot de Melle,

245; — *Cartul. de Saint-Maixent*, I, 128.

uer de *Sanxai*, ancienne châtellenie, près Lusignan
riacus en latin.

le la Motte, ci-dessus, I. II, p. 236.

et ses fils, de qui Gauthier avait tenu les biens dont il se désistait (a). Cette famille des Maingot s'était donc toujours maintenue à Melle, quoique le vicomtat n'y existât plus.

On voit combien l'administration des Angevins en Poitou avait favorisé le pillage et secondé quelquefois très directement les injustices de puissants vassaux; et comme si leur éloignement de nos affaires eût suffi à ramener dans les esprits le sentiment de l'honneur et de la probité, il semble qu'après eux leurs protégés ne pouvaient plus résister à la désapprobation publique, et ils s'empressaient de se réhabiliter plus ou moins avec leur conscience et l'estime des honnêtes gens. C'est ainsi qu'en ce temps-là et encore plusieurs années après, Saint-Maixent semble devenir l'objet qu'eurent en vue de généreux donateurs qui semblèrent prendre à tâche de le dédommager des amertumes que de méchants adversaires lui avaient faites. C'est de la sorte qu'il acquit les églises de Saint-Lin (10) et de Verruyes (11), avec de riches dépendances, vers 1050. Plus tard ce furent Sainte-Radégonde-la-Vineuse (12), une partie de la forêt de Vouvent, et enfin, vers 1063, de riches héritages appartenant à deux particuliers, Guy et Joscelin. De grands travaux suivaient toujours ces donations où s'établissaient des prieurés et des villas: c'était l'heureuse activité de la paix et avec elle une expansion de bien-être qui favorisait les rapides progrès de la civilisation par l'étude, les arts et le développement de l'agriculture et du commerce.

Cet Archambaud, que nous voyons ici abbé de Saint-Maixent, était, disions-nous, de la maison de Parthenay. Il devint archevêque de Bordeaux, où il précéda immédiatement son oncle Joscelin, II^e du nom, qui avait été d'abord comme lui trésorier de Saint-Hilaire. Il occupa le même siège vers la fin de 1059, après la démission d'Archambaud, et conserva pendant son épiscopat l'abbatiate d

(a) *Gallia Christ*, II, *instrum.* col. 341; — D. Fonteneau, xv, 245; — *Cartu de Saint-Maixent*, I, 29.

saint-Maixent. C'est là qu'il v
xercé de nouveau pendant plus
bbatiale. Beaucoup d'obscurités
tres qui rattachent cette branche
it le chef dès le commencement
ependant conclure de ce qu'on :
énéalogie, que cet Archambaud
oscelin 1^{er}, et représentait une
mille. Et, comme dans son s.
olontier *archevêque*, ses neveux,
ranche aînée et garder de leur c
e leurs ascendants, continuèrent
n ajoutant à leur nom celui de *L*
iséparable, le surnom s'y perpétua
uand un autre Joscelin, frère ou
yant succédé sur le Siège de l
ette même branche dut prendre l
ar une distinction qu'elle devait

Nous remarquons en 1045, la m
Théodelinde, que nous avons vi
premiers jours de l'abbaye. Il l'av
ns avec sagesse, et la laissa flor
lumbert, qui n'y mourut que qu
près avoir reçu, comme Théc
reuves de l'intérêt que nos comt
réation de leurs pères (a).

C'est vers ce temps, mais sans
e préciser, qu'Henri 1^{er}, qui régna
avec Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, une g
charnée qui dura plusieurs années et pendant laquelle
Guy-Geoffroy lui prêta le secours de ses armes, soit qu'il
'offrit lui-même, soit que le roi l'ait invoqué au nom du
droit. Nous avons peu de détails dans les historiens de ce
temps sur ces campagnes du duc de Gascogne, dont l'action

(a) *Chroniq. de Maillez.*, ad ann. 1045.

aurait cependant y avoir été de quelque importance (a). Le sur d'ailleurs se fait peu sur le règne du frère de Guillaume VII où les dates sont souvent confondues et les détails effacés de l'histoire par ces mêmes troubles que nous ne pouvons que mentionner et qui ont pu être ignorés des chroniqueurs. En effet, les souvenirs de ce qui se passa dans la Gascogne, ont été négligés ou perdus, s'ils furent jamais écrits, par suite de fréquentes déprédations occasionnées par les guerres sans cesse reprises entre les princes d'Armagnac et ceux du Poitou. On dit, au reste, mais nous n'en trouvons pas la preuve, que Guillaume-Aigret, à la suite de ces combats de son frère dans le midi, associa à son titre de Duc d'Aquitaine, par une anticipation instinctive de ce qui devait arriver bientôt à celui-ci (b).

On ignore quand s'éleva la guerre que nous devons mentionner ici entre Guillaume VII et le comte d'Angoulême Foulques Taillefer, dont l'habileté militaire était relevée d'un courage et d'une force extraordinaires. Ce surnom de Taillefer nous était devenu à la fois la preuve et un souvenir de ses hauts faits ; malheureusement sa vie n'en disait pas autant de ses vertus. Mauvais, et cherchant querelle sans trop de difficulté à ses voisins, et jusque dans sa propre famille, et très souvent par des motifs peu désintéressés. Il pouvait avoir donné ainsi à ce nouveau dissentiment une cause peu honorable. C'était l'attachement du Duc pour un frère de Foulques, devenu évêque d'Angoulême, à qui il avait donné la trésorerie de Saint-Hilaire, et dont Taillefer avait voulu s'approprier des biens propres absolument comme on ferait aujourd'hui en France d'une mense épiscopale (c). Quoi qu'il en fût, et l'origine du différend se compliquant peut-être de quelques anciennes prétentions du comte de Poitou sur l'Angoumois et la Saintonge, la guerre éclata par une prise

(a) *Chroniq. Mall.*, in h. ann. ; — *Art de vérifier les dates*, X, 105.

(b) *Art de vérifier les dates*, X, 101.

(c) Corlien, *Recueil en forme d'histoire, sur la ville et les Comtes d'Angoulême*, c. VII, in 4^o, 1846 ; — Vigier de la Pile, *Hist. de l'Angoumois*, *ibid*, p. 21.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POI

le Guillaume, qui semble s'être
1047. Il paraît que le susdit
qu'il joignit, en sa qualité
celles de son ami de Poitiers
, entra résolûment sur le terri
la cruelle coutume, il comm
a dévastation. Quand Foulques
devant de l'ennemi, et le trou
e Mortagne-sur-Gironde, pla
jà vigoureusement, et dont
gneusement par le comte
ut fort avancée dans le pays
ic énergiquement attaqués, et,
irs heures, ils se virent oblig
ant jusqu'à Cognac (15). Là
résista à un assaut, ce qui for
nt à Poitiers. Il perdit da
de ses officiers, qui restèr
ertain nombre d'hommes laiss
où se passèrent ces faits
événements d'autre nature,
e s'arrêter.

avons parlé en 1030 de l'abl
sinait et qui dut alors sa fond
Hubert, sur un terrain situ
ans le bourg déjà existant de
rivière et de la Creuse. C'éta
appartenant au duc d'Ajou l
ément de son fils Geoffroy M
firmé l'établissement par une
ions n'allèrent pas vite, cette
oi de fréquentes irruptions pa
se renaissantes entre les ducs

et les autres puissances qui se disputaient le pays (a). L'église, dédiée à la Sainte-Trinité et à la Sainte-Vierge, fut consacrée en 1046, ce que la *Chronique de Saint-Maixent* ou de *Maillezais* semble avoir confondu avec la fondation du couvent faite en 1031. Nous parlons de cet établissement avec quelques détails parce qu'il intéresse notre pays, surtout par le Châtelleraudais qui eut de fréquents rapports avec l'abbaye.

Au commencement du xi^e siècle vers 1020, le bourg de Talmont, qui existait déjà dans le pays d'Herbauges, fut doté par le premier des seigneurs de ce nom d'un château dont les ruines imposantes attestent encore la magnificence primitive. On reconnaît, dans sa vieille maçonnerie, à ses murs épais garnis de blocage, qu'on employait encore en Poitou le mode de construction monumentale des romains qui fut usité d'abord dans l'enceinte wisigothe de Poitiers, et même plus tard encore dans les murs de la cathédrale, au xii^e (b). Le fief de Talmont était considérable, renfermant près de cinquante des communes actuelles de la Vendée, l'Océan venait baigner ses limites orientales ; le Lay et l'Yon, le séparaient à l'Est des grandes plaines qui s'étendaient jusqu'à Tiffauges. Ce voisinage de la mer, si utile pour la pêche et le commerce, avait été funeste à ce petit pays lorsque pendant si longtemps les navigateurs Danois avaient pu y trouver des lieux de débarquement, et c'est à la suite de leurs dernières incursions que les sires de Talmont avaient compris la nécessité de leur opposer une forteresse et une garnison capables de leur disputer la côte et les parages qu'ils abordaient.

Ces seigneurs qui commencent à paraître, avons-nous dit, dès le commencement du xi^e siècle, issus probablement de la famille de Thouars, s'étaient posés dans ce domaine avec une autorité déjà appuyée sur des alliances avec la

(a) *Cartul. de Noyers*, p. 1.

(b) Dufour, *De l'Ancien Poitou*, p. 241.

Parthenay. Guillaume I^{er} ne raison sans doute
 it épousé Aurélienne, hé
 eux que semble avoir c
 i figurèrent jusque vers l
 a, dans cet espace de
 , les Lezay et les Pouza
 stère de Saint-Gildas-de
 dissensions intestines,
 ictre ordre, se retira d
 céan, pour y vivre d
 Cette île appartenait au
 proche, et celui-ci eu
 et dont la piété ouverte
 rsuadèrent de le mettre é
 créer dans sa ville sous
 t l'origine de cette comm
 ctins et pourvue de tout
 é dans l'île d'Olonne à
 lmont la propriété de c
 l'église de Sainte-Marie
 uit en même temps la
 e ses premiers abbés
 s, et on vit leur succéde
 remières familles de la c
 ires qui ne manquèrent
 maison. C'est ainsi que
 uçon, supprima les rev
 aisse des prêtres infirm
 ns vu comment, en 77
 le voisinage de Charr

outetière, dans les *Mémoires* a

st., II, et Du Tems, *Clergé de*
 . 220 bis.
 is, III, 406.

solitaire abbaye de Nanteuil-en-Vallée, sous le double vocable de la Sainte-Vierge et de Saint-Benoît. Des fortunes diverses avaient, depuis près de trois siècles, signalé l'humble existence du couvent tantôt florissant et tranquille ou ruiné par des incendies, tantôt fatigué par des persécutions et de graves atteintes, selon que les ennemis du dehors et les tyranniques prétentions des puissances locales la laissaient en guerre ou en paix ; selon aussi qu'elle pût se défendre ou qu'elle se vît obligée de céder (a). Le temps appauvrie, elle avait pu se relever cependant vers le commencement de ce siècle, puisqu'en 1003, Abbon, célèbre abbé de Fleury-sur-Loire, y avait fait une visite canonique après s'être arrêté à Charroux (b). Enfin on recommença à renouer la suite de ses abbés depuis que les Normands ne troublaient plus les campagnes, et nous savons qu'un certain Pierre I^{er} y tenait la houlette, qu'un nouvel incendie y apporta ses ravages. Heureusement un seigneur de Ruffec la rebâtit aussitôt, en 1046. Ce qui reste encore de ce malheureux monument fait très bien comprendre combien fut coupable, à une certaine époque, l'oubli de ses souvenirs séculaires et l'indifférence qui laissa périr. Le style en était de la bonne époque du roman fleuri, l'ornementation répondait à la richesse de ses absides et à l'amplitude de ses nefs. Ces beautés artistiques relevaient encore les charmes de sa solitude, l'une des plus regrettables, sans contredit, aux religieux qui se vouaient au même temps à l'étude et à la prière. (c).

Le riche seigneur qui fonda de nouveaux ces nobles et religieuses somptuosités, était Adhémar de la Roche-caud, homme pieux, intelligent et d'une foi chrétienne aussi solide que remarquable. Quatre ans après, en 1050, un autre bienfaiteur, Guillaume le Noble, apportait sa

(a) D. Fonteneau, XII, 11 ; — *Gall. Christ.*, II, col. 1292.

(b) Aimoin, *de vita S. Abbonis*, c. XVII ; *ibid.*, p. 338.

(c) V. notre *Histoire de Charroux*, c. XIX.

cette rénovation; et y secondait le bien-être religieux qui l'habitaient (a). Adhémar, euvre à l'abri de mains suspectes, voulut juridiction ordinaire, et le fit soumettre celle de l'archevêque de Bordeaux par II. C'était en même temps ménager sa r, dont on vit des preuves plus de cent u'en 1165, l'abbaye de Saint-Emilion en vue affaissée dans ses ressources, l'abbé gouvernait, passa une convention avec l'anteuil, par laquelle celui-ci acceptait à a maison en détresse, qui dès lors fut e poitevin par une véritable dépendance, alut (b). Mais charroux, avec ses grandes édit et son action sur le pays, devait anteuil de protection et de soutien pour onstances de la vie où le plus faible a a plus fort. C'est pourquoi il y eut entre 1 de ces accords de conformité qui n'était ntre les abbayes suivant la même règle. e cœur et les mœurs intérieures, l'ordre et i et la ferveur devaient gagner également. eux maisons se déclarant unies dans les e amitié, convinrent que désormais, si une certaine gravité était commise par l'une d'elles, cette faute serait jugée par maison, s'inspirant d'autant d'indulgence, et craignant moins d'être ou trop doux ar suite de préventions prises de la vie entre les frères des deux couvents les les d'une charité effective, les secours es travaux, qui se partageaient au besoin ccasion de relations plus fréquentes et

C, 11.

sup.; — Du Tems, II, 470.

plus dévouées. Mais à ces témoignages d'une intimité devaient s'ajouter encore de touchantes preuves de charité toute religieuse. Il fallait que cette vie du défunt se prolongeât au-delà du tombeau. C'est pourquoi convint aussi que dans les deux maisons, à la mort de l'un des religieux, chacune d'elles célébrerait pour le Saint Sacrifice pendant trente jours consécutifs ; que cela le décès sera notifié de l'une à l'autre, et que le nom du défunt sera inscrit au nécrologe des deux.

Il paraît convenable entre autres qu'afin d'éviter les punitions imposées, une publicité toujours favorable pour l'édification publique, et éviter les tentations de rancune, on préférera de part et d'autre commettre les affaires aux seigneurs abbés et aux religieux de l'abbaye, qui voudront se faire assister, qu'aux évêques et à leurs officialités. Par une application intelligente autant que sérieuse de ce suffrage universel, qui de nos jours est devenu une jonglerie politique, les deux abbayes appelées à sanctionner cette mesure en une réunion de tous les moines ; ce fut donc l'œuvre des deux abbayes auxquelles s'était joint celui des Moreaux (17), et plusieurs autres religieux de réputation et de talent (a). Le sceau de notre évêque Isembert I^{er}, appendu à cette charte avec ceux des trois abbés susdits, indiquent assez qu'en dépit des causes qui semblaient soustraire la connaissance des affaires à la juridiction épiscopale, rien n'y souffrit des susceptibilités possibles de l'Ordinaire. Celui-ci d'ailleurs savait trop bien de quelles exemptions jouissait l'abbaye pour ne pas approuver une mesure de charité et de prudence. Il est probable aussi bien que de telles mesures n'étaient qu'un renouvellement d'anciennes habitudes rompues par les malheurs publics, toujours si préjudiciables à la ferveur domestique. Regrettons d'ailleurs, qu'en dépit des heureux fruits de ce régime si simple et si réussi

(a) (*Cum pluribus magistris peritis.*)

RE GÉNÉRALE DU POITOU (1047)

s de leur *laïcisation* n'arrivent pas à en r de leur présent et de leur avenir ^(a).

cette année 1047, la première apparition levait devenir illustre entre les premières ou. C'est celui des La Trémouille. Cette in Pierre de ce nom figure comme témoin d'affranchissement d'un *collibert*, accordée rtel et sa femme Agnès, à leur retour de avaient accompagné l'empereur Henri III ouse Agnès de Poitiers ^(b).

les noms de fiefs étaient devenus noms de s les chevaliers qui les avaient reçus en acquisition, et aussitôt qu'un fief passait à sonnes, aussitôt le propriétaire l'ajoutait à om (prénom) (18) comme une distinction croyons que c'est ainsi qu'il faut penser de la Trémouille, chef-lieu de canton de nes, de l'arrondissement actuel de Montmo- beaux récits que des généalogistes primitifs nés sur les origines de cette maison, eux nous en rapporter aux études sérieuses ne (19), que de remonter, avec des auteurs , au berceau nuageux prêté à certaines s ou espagnoles d'une plus ou moins haute croirons même peu à la provenance qu'on raguère des premiers comtes de Poitiers, nos études ne nous a laissé soupçonner u'auraient certes bien révélée avant nous les igneusement adonnés aux choses de notre tre famille elle-même dont nous parlons tre ses mains ni pu communiquer à aucun a moindre pièce qui constituât un com- preuve de cette fausse célébrité dont ils

l, col. 1293.

285; — Mabillon, *Annal. bénéd.*, IV, 485 et suiv.

pouvaient se passer, ayant la véritable, qu'ils se sont légitimement acquise.

Nous nous rattachons donc à l'opinion des hommes de sens qui, d'après la charte de 1047, regardent ce Pierre de la Trémouille, mentionné par Dom Fonteneau, comme le premier personnage connu de la famille. Son nom lui vint très probablement du lieu qu'il possédait à l'extrémité occidentale du Poitou, sur les limites de cette province et du Limousin. Donc, la petite ville existait déjà, ayant comme toutes seigneuries qu'il fallait défendre au besoin, son château, ses murs et ses fossés d'enceintes. Mais il faut attendre jusqu'au commencement du XIII^e siècle, pour trouver, à la cinquième croisade, ce contemporain des rois Henri I^{er} et Philippe I^{er}, et du duc d'Aquitaine Guillaume VIII. C'est Robert qui s'y acquit de la gloire avec quatre fiefs conquis par sa coopération à cette campagne. On ne sait ni la branche d'où était issu ce héros, ni quelle fut sa descendance, mais on le pose dans notre histoire comme une de ses étoiles inconnues qui semblent paraître seules à un horizon où bientôt d'autres viennent lui succéder. C'est après lui qu'apparaît donc le Pierre, seigneur de la Trémouille, que nous voyons en rapport avec Guillaume d'Aquitaine, et autres chevaliers nommés avec eux dans les chartes de cette époque. Lui et ses descendants ne cesseront désormais de figurer en maintes circonstances avec les notables de la contrée, où ils deviendront des propriétaires de fiefs ou bienfaiteurs d'une foule d'établissements que nous verrons surgir bientôt à la surface de notre pays, pour mouvementer sa vie civile ou religieuse. Sous les noms d'Audebert, de Guy, de Guillaume ou d'Humbert, on verra associer à leur nom devenu patronimique ceux de Lussac-les-Eglises, de Villesalem, de Fontgambaud. Les croisades viendront, et ils y mériteront les éloges de l'histoire. Enfin, on les voit s'unir en beaucoup de branches diverses, et qui toutes s'acquièrent les plus honorables illustrations. En maintes

rencontres, cette race chevaleresque nous apparaît
mais parmi les principaux feudataires du Po

outes les maisons nobles
ls descendront de sièc
s derniers représentants
e précieusement les trad
nos anciens vicomtes de
portent d'or au chevro.
aiglettes d'azur becquées

I^{er}, qui avait assisté à la r
uil, n'avait pu se trouver
rt vieux, ou absent, comm
sur le point de mourir. Il
sumer par les flammes de
suivante, et peu de jo
nonastère de Charroux,
se resta ignorée. Ce fut
, qui aimait à se glorifier e
es qu'il aimait le mieux,
issance et de dignité ét
ablie. Quelques obscurités
nent, et quant à sa date,
ui en parle en termes trop
vement (20), elle nous app
que à l'année suivante la
. Cette promptitude laissa
tion qui se ressentit plus
à nouvelle, adoptée si
ment de ce siècle. L'afflu
, ni moins brillante lors
rent présents, le 16 juin
, se distingua par sa belle

stoire généalogique de la Maison
331 et 1461 ; — Besly, *Comtes*
mn. des familles du Poit., II, 744



hospitalité envers ces prélats qui purent admirer combien devait être grande l'affection que le pape Clément II portait au monastère et à son digne chef, quand ils virent brièvement au milieu du sanctuaire le riche autel paré de dorures et de pierreries que le Pontife avait consacré lui-même et envoyé à la nouvelle église de Saint-Sauveur. Sous son abbé se passèrent beaucoup de choses favorables à la maison. Plusieurs fois, en effet, après avoir reçu des donations et des restitutions considérables, il fit confirmer ses privilèges et acquisitions de la communauté, soit par le roi Henri I^{er} en 1052, soit en 1061 par le pape Alexandre II. Ce fut sous son abbatiat, qui dura jusqu'en 1077, qu'un seigneur Auvergnat ayant donné à Charroux l'abbaye d'Issoire en dédommagement de lieux usurpés et dissipés sans retour, cet établissement fut confié à Gislebert, un de ses religieux qui la gouverna avec une sagesse exemplaire.

Quand cette mémorable solennité eut lieu à Charroux, il y avait déjà plus de six mois que notre évêque Isembert avait disparu de ce monde. Sa vie avait été laborieuse et anxieuse même, s'étant trouvé obligé d'y faire face à des événements difficiles, soit pendant les règnes de Guillaume le Conquérant et de ses enfants, soit lorsqu'il se vit forcé à subir la compression de la politique angevine, ou de réprimer par son autorité spirituelle les discordes seigneuriales et les exactions des grands, contre la paix, la prospérité des pauvres et des petits. Nous avons dit comment il avait créé dans la vallée à l'occident du château épiscopal l'église du Saint-Sépulchre qui reçut aussi vers 1060 le nom de Saint-Just, mais qui fut plus tard d'Auxerre, et devint en 1822 la paroisse Notre-Dame. Enfin, il s'occupa aussi d'assainir la nouvelle ville en la constituant en dirigeant par son milieu un ruisseau qui traverse toute entière de l'Est à l'Ouest, et partant de la fontaine Talbat pour aller se perdre dans la Vienne (a).

(a) M. Tranchant, *Notice sommaire sur Chauvigny*, in-12, Paris, 1884, p. 10 et suiv.

VOIE GÉNÉRALE

ne firent que s
apporta à l'acco
e vit se mêler
son diocèse ou
salut des âmes
sa piété ne fut
esprit : ce fut e
nciles contre les
in zèle paternel
it entreprendre avec Jourdain, son collègue
voyage de Jérusalem, dont nous ne trouvons
récise (a). La maturité de son jugement le
rs, dans les discussions théologiques, du
ient la raison et le droit; la bonté de son
; en de nombreuses difficultés où il eut à
der de grandes infortunes, et en des traverses
l'ambition excitaient trop les cupidités du
ibre, il se montra toujours également juste

is que nous venons de voir entre Nanteuil et
aient aussi entre les Chapitres et les diocèses,
ntretenir entre les évêques et leurs Eglises
iés qui ne contribuaient pas peu à y main-
entente d'une religieuse émulation. Ainsi, à
oncile tenu à Poitiers en 1036, une prébende
embert, dans le chapitre de Saint-Martin de
i-ci, en retour de cette faveur, accorda à
es honorées dans son diocèse du vocable de
le n'y être tenues envers lui qu'aux droits
à visite (b).

ous arrêter, sans déranger l'ordre de notre

prieuré de Méron, apud Marchegay, *Chroniq. des Eglises*
- *Chronic. Sanct-Florent. Salmur*; — *Ibid* p. 292; —
faixent, ad ann. 1032.

., IX, ad h. ann.; — *Conc. Harduin.*, *ibid*; — *Gallia christ.*,

récit, à certains détails de la vie de ce digne prélat, nous trouvons naturellement ici le loisir de rappeler quelques faits qui le distinguent dans nos chartes, et nous citons plus volontiers parmi ces souvenirs celui de l'antique église d'Aillé, petit hameau à peine connu aujourd'hui, à huit ou dix kilomètres au levant de Chauvigny, et qui était alors le centre d'une paroisse (21). L'église du lieu, et sans doute cette chapelle qui semble avoir été entourée alors et jusque vers notre temps, d'un cimetière commun à plusieurs villages des environs, était un alleu appartenant à Isembert. Il la donna en même temps que l'église du St-Sépulcre à St-Cyprien de Poitiers, et la charte de donation a cela de curieux pour nous, qu'elle nous fait connaître les noms de sa mère Théotberge, de ses frères Manassé et Senebaud, dont le premier est qualifié de Vicomte (a). Sa vie, au reste, est pleine de ces générosités envers les maisons religieuses. Soit qu'il agît comme fondateur, soit qu'il voulût aider le développement de celles qui surgissaient autour de lui, il se montrait toujours grand seigneur et homme de foi, et il disposait sans compter, envers les pauvres et les religieux, des richesses qu'il se montrait plus heureux de donner que d'avoir reçues.

La petite paroisse d'Aillé donnée par lui à Saint-Cyprien.

On s'est égaré en certaines histoires sur l'époque où mourut ce prélat, on l'aurait reportée à l'année 1036, après laquelle on le voit cependant agir dans son diocèse en homme qui certes n'y est pas mort; car des actes de 1041 y placent son nom à côté de ceux de Saint-Maixent et de la Motte-Saint-Héraie. Tout nous fait croire qu'il dut vivre jusqu'à une époque très rapprochée de la dédicace de Notre-Dame de Saintes, qui est bien le 2 novembre de l'année 1047, et où son neveu Isembert II signa parmi les ecclésiastiques présents, sous le titre d'évêque désigné de Poitiers (b). Ce qu'on a raconté d'Isembert I^{er} est très

Epoque et lieu de la mort d'Isembert I^{er}.

(a) *Gall. Christ.*, ubi sub.

(b) Briand, *Hist. de l'Eglise Santone*, I, 293; — *Gall. Christ.*, II p. 1169.

STOIRE GÉNÉRALE 1

que soit la cause
en croire les uns,
malade dans le cou
e Saint-Siège ; d'a
à Poitiers, puisq
ale de Saint-Cypri
'empêche de conci
pas absolument c
ai, en effet, qu'étar
suite dans une mai
é protecteur. C'es
r.

fut d'autant plus
son successeur
Les élections aux

déjà depuis longtemps des abus que les
les grands fiefs avaient trop patronisés dans
leurs dépendances. Une seule famille, souvent
ssait trop souvent devoir seule s'imposer aux
x abbayes pour lesquels on consultait moins
que les convenances personnelles, et ainsi
gnités devenaient l'héritage d'une famille noble
si bien que d'avance, cette famille, afin
son temps aux plans enviés, était pourvue
ns la cathédrale ou les monastères, des
tes par lesquels on arrivait infailliblement à
le bénéfice attendu. Trop d'exemples pouvaient
que la simonie fût pour beaucoup dans ces
lle rendait coupables au pr
abus n'entraient pas avec

en n'ait pu jusqu'ici la faire son
ation, la famille de Châtelail
liée aux Chauvigny, avait vu se

sur le siège de Poitiers avant Isembert I^{er}, qui était archidiaque, son oncle Gislebert et Pierre I^{er}, leur parent. Cette fois encore un fils de Manassé de Châtelaillon, neveu de son frère Isembert I^{er}, allait remplacer son oncle et prendre le nom d'Isembert II, mais apporter dans les mêmes fonctions, sans y avoir les mêmes vertus, un caractère passionné qui multiplierait autour de lui de graves difficultés et des troubles sérieux dont il devait être victime. Nous aurons à raconter pendant une trop longue période de quarante ans ces inexcusables tendances et ces très malheureuses tentatives de tout soumettre à sa volonté, contre le droit et le devoir, dans un homme que l'histoire trouve si différent de ce qu'il aurait dû être.

Isembert II, dit aussi Senebaud, avait donc pour père Manassé, vicomte de Châtelaillon, et pour mère, une Amélie, de noble extraction, mais dont on ne sait pas la provenance. Il était archidiaque de la cathédrale quand il fut élu, et prit rang comme étant le quarante-neuvième parmi nos évêques. Ceci dut se passer en 1048, et on vit le nouveau prélat assister à la consécration de la nouvelle église de Charroux avec Guillaume Aigret, le comte de la Marche Audebert, et celui de Charroux Geoffroy I^{er}.

Cette année 1048, date dans notre histoire par un de ces événements qui avaient alors de plus haute importance parce qu'ils se passaient en présence des personnages les plus éminents, comprenant très bien les conséquences civilisatrices des fondations inspirées par la foi.

Geoffroy Martel et Agnès de Bourgogne, après avoir intronisé leurs fils, l'un à Poitiers, l'autre à Bordeaux, étaient revenus habiter l'Anjou, dont ils faisaient de fréquents voyages, soit dans le Vendomois, soit en Touraine, pour y exercer leur autorité seigneuriale. Ils ne perdaient pas de vue cependant cette Saintonge que les intrigues des prédécesseurs de Geoffroy avaient tendu incessamment à usurper pour l'Anjou. Ils avaient fait cesser à cet égard toute opposition possible des princes Poitevins, demeurés

HISTOIRE GÉNÉRALE

us leur tutelle. Ils
Charente, des a
tes du Poitou ét
de ce monastère
d'y faire encore u
, ils voulurent d
la consécration d
Jean, qui venait
le Geoffroi II, et u
I, qu'on n'y voit p
r avec les évêque
Là se fit encore,
gnés, une éclata
eux-mêmes une
leur main, de c
mbre de leurs alliés
donc, qu'entouré
saint qu'on hono
opre église, en e
ois au monastère et des biens qu'elle lui avait
et retenus injustement, elle lui donne en tout
et met entièrement sous son obéissance la vill
ean et toutes les églises qui y sont construite
s les terres de toutes sortes qui en dépendent
ou non, leurs cours d'eau et moulins donné
bbaye par les rois de France et les ducs d'Aqui
ue d'injustes ravisseurs lui avaient soustraits.
lait aussi, renouvelant un ancien usage dont o
ie plus parler depuis longtemps, peut-être parc
ait trop méconnu à une époque de violences
s, elle voulait que l'enceinte toute entière de cet
ituât un droit d'asile pour quiconque s'y réfugiait

ssus, t. IV, p. 120, 346 et 350.

on 1050 comme la dit par erreur la *Chronique de Saint-Maixen*
all. Christ., II, col. 1000.

rait; puis divers privilèges étaient accordés aux habitants pour favoriser leurs diverses professions : par exemple les cordonniers, les pelletiers, les meuniers et les jardiniers, leurs serviteurs et ceux qui tenaient d'eux des fermes ou des borderies, ne devaient être détournés de leur service sous aucun prétexte; ils ne pouvaient même être forcés au service militaire que par le Comte, et encore uniquement lorsqu'il se mettait lui-même en campagne.

Les clercs, les femmes veuves, les pauvres, tous les étrangers en un mot, qui passeraient à Saint-Jean, pour quelque dévotion de pèlerinage, y seraient sous la protection de l'Abbé et la défense de l'Eglise. Toutes les causes juridiques soulevées dans ce ressort, même relatives au comte, ou à la comtesse, étaient soumises à la justice de l'Abbé, et ne pouvaient être jugées qu'à son tribunal par ses viguiers ou autres magistrats. L'abbé pouvait aussi établir des foires et des marchés, et quiconque y viendrait dans un but de commerce y était garanti de toute contrainte ou violence de la part de l'autorité civile; une complète protection leur était promise pour leur arrivée et leur départ. C'était par l'Abbé que devaient être confirmés les actes d'achats ou de ventes sous peine de nullité, car c'est de lui que dépendent tous les détails de l'administration civile ou judiciaire. Agnès ajoutait à toutes les clauses et à quelques autres encore qui complétaient ou éclaircissaient ses intentions, qu'en foi de ces dispositions à jamais irrévocables, elle et ses deux fils qui l'accompagnaient Guillaume Aigret, et Guy Geoffroy, établissaient toutes ces formalités sous la foi du serment, chacun d'eux faisant brûler en témoignage de leur sincérité, un grain d'encens sur l'autel majeur de l'Eglise, et appelant ensemble les plus redoutables malédictions de Dieu sur ceux, fussent-ils leurs descendants ou membres quelconques de leur famille, qui oseraient à l'avenir contredire par la moindre violence, les dispositions que signaient avec eux le comte d'Anjou présent à la cérémonie, les évêques, les abbés

et autres seigneurs qui s'y étaient d'autorité à la leur (a).

Conséquences
historiques à tirer
de ces faits.

Nous nous sommes étendu sur des mœurs du temps, du caractère une nuance de plus, pour une princesse dont le rôle s'est sous des formes moins honorables des passions les plus indomptées dominait toute la société se faisait et amenait par le christianisme à étudier aujourd'hui, entre le naturel plus facile qui se renouvelles. L'éducation des familles : elle ne se fait pas en plus intéressant de notre histoire de Jésus-Christ polissait le toute l'Europe aux vertus des évêques, aux exemples toujours fructueuse de leurs mœurs.

Et mérites de
ce monastère.

Saint-Jean-d'Angély était donc à tour, l'objet des rigueurs exemplaires des princes de qui un éloge à faire de cette communauté lui firent ainsi les suzerains servirent qu'à la rendre digne de nouvelles faveurs ne tarderons, à lui faire aimer de par devoir, le soin des pauvres, dont partout on bénissait la sainte.

L'île de Vix.

Isembert II inscrivit son nom de son épiscopat, en des renseignements intéressants. L'acte public fut la confirmation de la donation faite dès 1047, au nom

(a) *Charta de Tabulario Sancti-Joan Comtes de Poitiers*, p. 228 bis, et suiv.

Dame de Saintes, de toute l'île de Vix (22), située vers l'embouchure de la Sèvre-Nantaise, entre Maillezais et château de Fontenay. Cette île avait été achetée par Agnès de Bourgogne, du consentement de son fils Guillaume V pour la somme de quinze cents sous, à un autre Guillaume seigneur de Parthenay, avec l'agrément de toute famille, dont un membre, Joscelin, était trésorier de Saint-Hilaire. Cet établissement devait servir, dans les intentions de la donatrice, comme d'un refuge aux religieuses bénédictines qu'elle en nantissait, en cas de quelque quelconque ou d'accident qui les forçât d'y chercher un asile. Pour sanction de cet acte, le seigneur de Parthenay et sa femme Ermengarde offrirent à Notre-Dame leur fille encore très jeune, pour y devenir religieuse, déposèrent sur l'autel le prix de la vente qu'ils avaient consentie. La charte fut revêtue d'un grand nombre de signatures, parmi lesquelles, après celles des principaux intéressés, nous trouvons Hugues I^{er}, vicomte de Châteauneuf, toute la famille de Parthenay, et l'évêque Isambert qui sanctionnait l'opération (a).

Plusieurs titres inédits, que nous attribuerons à la même année, nous font connaître encore des localités à ne pas négliger ici. Ainsi une modeste petite annexe de la paroisse du Bernard, Fontaines, en ce temps là *de Fontanis* dépendante de la seigneurie de Talmont et située entre cette localité et celle de Curzon, fut donnée par un chevalier de Talmont au monastère tourangeau de Marmoutier, et devint un de ses prieurés. Parmi les obligations imposées aux religieux en retour de cette donation, et outre l'obligation de fournir au prieuré un certain nombre de religieux qui continuassent des prières pour le seigneur de Talmont et autres, nous voyons une redevance de mille sèches, ce qui n'est pas rare de rencontrer en d'autres chartes

(a) Mabillon, *Annal. Bénédict.*, IV, LX, p. 488, n° XXII.

(b) Qu'il ne faut pas confondre avec le Fontaines du canton de Fontenay.

moyen âge (a). Cet objet Marmoutier, qu'on ne pour-
difficultés et de frais (23).

Les Moutiers-
sur-le-Lay.

Les Moutiers trouvent
souvenir de leur première
appartenant à Geoffroy I^{er},
sur lequel il donna à Alber
un cens annuel de cent sous
partie. Antérieurement il
de deux domaines situés d
sur la rivière d'Yon (24). L
ainsi nommés de ce que,
de son embouchure dan
Laydum, ils possédaient d
qui était celle de la cure, l'
de Sainte-Madelaine. L'é
toutes deux. Ce n'est plus
de Mareuil (Vendée), d'une
peine (c).

Toutes ces donations éta
beaucoup d'autres faites
nombreux seigneurs des
l'évêque du lieu, dont il e
le nom.

Dédicace à Poi-
tiers de la nouvelle
église de Saint-
Hilaire.

Un fait liturgique d'une
l'année suivante, rendre à
églises, définitivement ach
dont enfin elle se relevait t
de Saint-Hilaire. Ce magi
s'était liée depuis huit siècle
la cité, avait souffert de
fatiguée elle-même. Souver

(a) Mabillon, *loc. cit.* ; — D. Font

(b) Qu'il faut distinguer d'un au
Mauxfaits, qui est du patronage de

(c) D. Fonteneau ; — *Pouillé* de l'

assauts et aux incendies ; mais toujours elle s'était redressée sur son lit de mort, grâce à ce sentiment de piété filiale qui ne permettait ni au Chapitre ni aux Poitevins d'oublier que sous ces décombres vivaient toujours les saintes reliques du plus grand évêque des Gaules. En vain donc des ruines nouvelles avaient succédé à de nouvelles reconstructions. Elle avait revêcu après les violences mortelles des hordes armées, et même à ses dernières détresses par les Normands, dignes émules des Sarrazins ; car au x^e siècle, c'était Adèle d'Angleterre, devenue comtesse de Poitiers, et au xi^e la fameuse Agnès de Bourgogne, qui s'étaient éprises du zèle de ces pierres démolies depuis cent cinquante ans ! C'était en pleine renaissance de l'architecture chrétienne, quand de toutes parts un nouvel art paré de majesté et d'élégante vigueur ressuscitait dans toutes nos campagnes les sanctuaires victimes du temps ou des événements de la guerre ; ce sont encore les restes de cette vieille restauration qui survivent inébranlables dans la basilique du xix^e siècle, et qu'un artiste Saxon, Walter Coorland, avait savamment unie aux premiers débris de l'époque gallo-romaine ; puis des constructions successives y étaient survenues avec chaque siècle depuis le iv^e. Et si les chapiteaux, les modillons et les métopes, les murs et les enfeus, que nous admirons encore, n'étaient pas tous parés des curieuses et délicates sculptures qui leurs donnent une si riche ornementation, c'étaient dès lors pourtant, ces vastes et profondes nefs, cette arcature élancée, et ces étonnantes et harmonieuses inégalités qui superposent le sanctuaire à l'ensemble de l'intérieur. En un mot, la nouvelle basilique devait être d'une rare et splendide magnificence (a).

Ce fut le 1^{er} novembre 1049, que se fit la consécration. Treize évêques y assistèrent, parmi lesquels Isembert II de Poitiers, et la *Chronique de Maillezais* observe que si la

(a) Cf. *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XXIII, 50 et suiv., *passim* ; — Besly, *Comtes*, p. 319 bis ; — Dufour, *l'Anc. Poit.*, p. 414.

comtesse Agnès, aussi p
elle avait trouvé dans
consolant de réparer ses
à cette couronne de mér
Vendôme, dans Notre
Nicolas de Poitiers, q
créations par la beauté

Fondation de
Saint-Nicolas de
Poitiers.

Nous ignorons l'époq
dernière fondation qu'e
pensée à celle du mên
existence dans la ville d
collégiale pour huit ch
refaite, existe encore à t
velle maison fut établie
occupent encore, au St
avait été l'enceinte wisiq
créée une sorte de bour
des maisons religieuses
déjà tenu sur le *forum*
et aujourd'hui la place
après le *marché vieil*
une aumônerie ou mai
pauvres ; toutes les cc
telles annexes, où se
sous leurs formes les p

Le clergé de cette ég
et comme une partie de
propriété voisine du bo
dédommagea la commu
redevance annuelle de
nouveau prieuré. Les
règle de Saint-Augusti
vie fut la leur pendant
rance ne tarda pas à se

(a) *Chronic. Mall.*, ann. 102

cette première ferveur, la discipline se relâcha, la prière et le travail se ralentirent. En vain les avertissements de l'évêque et du comte de Poitiers les rappelèrent au devoir. Le relâchement n'en devint pas moins un désordre, et Guillaume VI mourut sans avoir pu les améliorer. Ce fut son successeur qui, après s'être éclairé des conseils de plusieurs prélats et s'appuyant de l'autorité et des avis de l'évêque diocésain, Isembert II, prit le parti de faire cesser le scandale, comme nous le verrons bientôt.

En ce même temps, Guillaume Aigret donna à l'abbaye de Cluny, dont tout le monde aimait à favoriser les beaux commencements, la monnaie de Niort et celle de Saint-Jean-d'Angély. Ce n'est pas à dire que ces deux villes fussent dépourvues du droit qui fut transporté au célèbre monastère, mais que ce fût ce lui-ci qui en eût désormais la direction et les revenus. Les souverains féodaux s'étaient emparé du droit de monnayage au détriment, il faut le dire, de l'unité de type toujours avantageuse dans l'espèce, et à l'avantage des faux monnayeurs, qui n'étaient pas plus rares que les voleurs fiscaux chargés par les princes de confectionner les pièces d'or et d'argent. Ces princes tiraient un revenu de ces fonctions qu'ils ne confiaient pas sans une redevance ; c'était cette redevance déjà considérable que notre Duc abandonnait par bienveillance à Cluny qui désormais la toucherait comme étant un de ses revenus (a). Cette donation fut confirmée en 1076 par son successeur, Guy Geoffroy (b). Au reste, les possesseurs de ces ateliers donnaient par eux-mêmes aux *monétaires* ou fabricants, les métaux précieux qui devaient être transformés, et dont ils devaient tirer, d'après le poids brut, une somme déterminée de monnaie. Les Comtes du Poitou, les Ducs d'Aquitaine s'étaient attribué dès la première époque de leurs règnes ce droit souverain qu'aucun de leurs successeurs ne négligea ;

Le duc d'Aquitaine à Cluny. — La monnaie de Saint-Jean-d'Angély et celle de Niort.

Direction donnée alors aux ateliers monétaires.

(a) D. Fonteneau, VI, 67.

(b) D'Achary, *Spicileg.*, VI, 459.

Monnaies poitevines.

mais de grands abus en naquirent, suivirent plus grands encore; de sorte que jusqu'à l'ordonnance du 13 novembre 1294 les nombreux désordres de ces monnaies locales, qui antérieurement au XI^e siècle, seules de Melle s'étaient épuisées; et au XII^e siècle, quand les malheurs de la guerre succédèrent par une paix relative et les besoins de l'État, nos souverains créèrent de nouvelles monnaies, produits, à cause de leur mépris pour la monnaie acquise au pays, furent reçus avec mépris et toute l'Aquitaine, mais dans le midi le livre valait vingt sous, et dans le nord le livre valait vingt et un sous, et parfois le double de certains autres monnaies, aussi les deniers mâles (26), et les deniers femelles, se figureront souvent dans les coins.

Mariage de Guillaume VII.

Un an après, en 1050, la jeune fille comme lui d'Agnès de Bourgogne, fille de l'empereur Henri III, de France, fut baptisée par le pape saint Nicolas, qui donnait un neveu au duc d'Aquitaine. Le duc ne parut pas semblé songer pour lui-même à assurer une dynastie, quoiqu'il chercha donc et obtint la main de la fille de l'empereur Henri III, ce qui fut une alliance prince, dont la femme avait une grande alliance (a). C'était un bon choix, et plus tard d'être louée par le

(a) *Mémoires de Sully*, ann. 1601; *monnaies de France*, p. 73 et 167.

(b) *Hist. de la conquête de Jérusalem*, Guizot, xxi, 328.

(c) *Chronic. Malleac*.

(d) Bouquet, III, 29; — Besly, *Comte*

évêque d'Ostie, qui la citait comme une sainte dans une lettre à sa belle-sœur Agnès, devenue veuve de l'empereur Henri III (a).

Une charte du 15 août 1052 où le roi Henri I^{er} affranchit à Orléans un certain nombre de serfs, nous révèle une circonstance très grave de la vie et de la conduite de Geoffroy Martel, à qui il ne manquait peut-être que cette faute pour compléter ce que l'histoire doit en faire penser. On voit cette charte signée de Grécie, épouse du même comte d'Anjou, et il faut savoir à ce sujet que le seigneur avait trouvé que la veuve de Guillaume le Grand ne lui ayant pas donné d'enfants, rien n'était plus opportun que d'en chercher une autre. Une raison de parenté lui était d'autant plus facile à faire valoir, qu'elle avait existé avant son mariage, et que les chroniqueurs de l'Anjou n'avaient pas manqué de l'en accuser. Les narrateurs de ce temps ne nous disent pas quel motif amena ce divorce, qui donne une preuve de plus de la triste morale de ces grands personnages, maîtres alors d'eux-mêmes comme de leurs terres et subordonnant tout aux caprices de leur volonté irrésistible. Nous savons, du reste, que les unions telles que celle contestée entre de pareils époux, n'ont aucune garantie de durée, non plus que d'affection et de paix, qu'autant qu'elles peuvent durer les passions de la chair ou de l'esprit qui les avaient inspirées. Quoi qu'il en soit du prétexte, la séparation, à la grande joie des deux sans doute, se fit avant 1052, puisque la date en est indiquée dans la charte que nous venons de citer (27). Agnès se retira aussitôt à Poitiers, pour y habiter auprès de son fils et de sa nouvelle bru; elle y vécut plusieurs années encore sans trop de contradictions ni d'éclat, sentant peut-être le besoin de s'effacer et d'être oubliée. Quant à Martel, il ne tarda pas à se remarier avec cette Grécie nommée plus haut, et veuve depuis quelques temps de Bellay I^{er}, seigneur de Montreu-

(a) *Chronic. Vendocin.*, apud. Bealy, p. 332 bis.

femme supérieure et pieuse qui ne dut pas tant regarder la rupture qui venait de s'opérer comme un divorce que comme un moyen légitime de faire rentrer Martel dans une régularité trop longtemps méprisée. Grécie fut un type remarquable de son époque. On ne lui reproche rien ; on la loue beaucoup pour son amour de la science. Après la mort de Geoffroy, en 1060, elle se fit religieuse à Rome où elle vécut jusqu'en 1068 dans la pratique des vertus de ce saint état. On raconte d'elle ce trait remarquable, que pour avoir une copie des homélies d'Haimon d'Alberstad, son confesseur, elle donna deux cents brebis, un muids de froment, et autant de seigle et de millet, et un certain nombre de peaux de martres, fourrures très recherchées alors pour les vêtements des deux sexes. Les copies se faisaient dans les monastères où elles étaient devenues assez rares par suite des dernières épreuves qu'ils venaient de traverser (a).

Sage gouverne-
ment de Guillau-
me VII.

Guillaume VII gouvernait son Aquitaine aussi paisiblement qu'il le pouvait, évitant autant que possible les querelles avec ses voisins, et par là épargnant à ses peuples les plus cruels malheurs qu'ils pussent redouter en ce temps. Cependant l'heure était venue où il allait se trouver engagé, par la foi même des événements, à la nécessité de prendre les armes.

Tendances à la
guerre.

Le roi de France, Henri I^{er}, avait hérité de ses prédécesseurs, en ceignant la couronne, de la malheureuse envie de reculer les limites trop bornées à leur gré de ce qu'on appelait la France, en s'emparant de la Normandie. Ce duché gouverné par des princes dignes de Rollon, s'était défendu jusque là contre de nombreuses et astucieuses attaques, et de ce côté enfin, on était parvenu à se faire respecter. Mais un mauvais génie semblait d'autant plus pousser Henri à la guerre, qu'il lui importait peu qu'elle fût juste ; il en trouvait le motif dans sa passion, n'agissant jamais qu'à l'étourdie et sans autre conseil que le sien.

(a) D. Rivet, *Hist. litt., de la France*, VII, 3 ; — *Art. de vérif. les dates*, XIII, 57.

La Normandie était alors sous les ordres de Guillaume le conquérant, prince intelligent qui profitait d'une paix longuement achetée pour mener son œuvre avec autant de fermeté que de patience réfléchie et de prudente modération. Il voulait être le maître de ses vassaux, ne souffrant pas que ses comtes opposassent leur gouvernement au sien, et surtout il ne consentait pas qu'à la suite de leurs querelles plus ou moins motivées ils se fissent d'interminables guerres dont les populations avaient toujours à souffrir plus qu'eux. Cette sagesse n'était pas toujours du goût de ces derniers. Certains d'entre eux ne craignirent pas d'essayer une trahison en sollicitant le roi de les aider, par une reprise de la guerre, à se débarrasser du joug qu'ils supportaient mal. Du côté de celui-ci se trouvaient aussi des courtisans intéressés au désordre d'où pouvait naître pour eux un agrandissement de territoire et de fortune (a). Tant de mauvais conseils entraînèrent le roi, et la guerre fut décidée. Mais parmi ceux dont les suggestions l'aveuglèrent davantage, furent surtout Geoffroy Martel, et le duc d'Aquitaine qui se laissa entraîner par lui. Geoffroy qui avait des propriétés considérables dans le Vendomois, le Blaisois, le Maine et la Touraine, s'était bien gardé de s'y abstenir de chicanes scandaleuses et de guerres auxquelles il trouvait de temps en temps d'illégitimes profits. Guillaume, sans qu'on nous ait trop dit en quelles circonstances, l'avait parfois aidé en ces mauvaises entreprises. Tous deux avaient donc quelques souvenirs amers d'échecs subis ou de défaites humiliantes. C'est pourquoi, le duc et le comte n'eurent pas de peine à s'entendre, et entrèrent simultanément dans le parti du roi contre les Normands. C'est ainsi qu'au commencement de 1054, la guerre fut déclarée. Le roi, le comte d'Anjou, le duc d'Aquitaine et le vicomte de Thouars, Geoffroy II (28), entrèrent en Normandie le même jour du côté d'Evreux. C'étaient les meilleures

Etat et situation
de la Normandie,
où elle va naître.

La part qu'y
prend Martel.

Guillaume VII
s'y laisse entraîner

(a) Guill. Pictav., *Fragment de Guill. Conquest.* ; — Orderic Vital, *Guill. Gemetic.*

HISTOIRE GÉNÉRAL

qu'on eût pu leve

., fort de cet appui co
entée pour s'empare
un homme sage et
rejoindre vers Alenc
s, allant jusqu'à env
rs qui lui portaient
aurait à le combattre
de tel poil ou aux a
aux airs n'empêcher
orsqu'à peine les deu
e dos et se retira. L
urs après à Ambie
x, près de laquelle u
et Henri. Celui-ci « lu
férit de son épée
me (casque fermé), et
l'abattit par terre »
s, et remonté, Martel
gevins et les Mance
générale des troupes
aire ses places fati
a la paix au pays
avait sauvé d'attaq
3 (b).

documents nous mar
tte guerre le duc d'A
qu'elle fut terminée
1 conflits s'élevèrent
3 détails précis, me
die vers 1056. Le
à la charge, aidé

de vérifier les dates, ub sup
bouquet, XI, 341.

Flamands qu'il avait su engager à l'y suivre (a). Rien n'aurait donc arrêté la fureur guerrière et les prétentions désordonnées du prince angevin: car un an après il engagea une autre guerre, longue et sanglante, dit une charte de l'abbaye de Vendôme (b), contre Thibaud, comte de Blois. On en ignore les circonstances. Malheureusement Martel ne sut pas même se contenir vis-à-vis de son beau-fils, ce qui étonne peu, quand on sait que deux fois il s'était révolté à main armée contre son père.

Revenu dans ses Etats, Guillaume eut occasion de faire à la fin de cette même année, un acte de justice et de vigueur, qui nous reporte à d'anciens souvenirs de la Vendée. Le château de Vouvent, dont on voit la dernière tour orner de ses ruines verdoyantes, le côteau pittoresque qu'elle domine, se trouvait alors aux mains d'un chevalier nommé Hély, qui se l'était attribué dès le commencement du règne de Pierre Guillaume. Celui-ci, profitant peut-être des troupes qu'il avait ramenées, alla à Vouvent, et força Hély de lui céder la place usurpée. Cependant ce dernier avait pour voisin un autre chevalier du nom de Raymond, lequel possédait une terre de Marsais (30), dépendante de l'abbaye de Saint-Maixent, et dont il avait bouleversé les coutumes et exagéré les redevances, violant sans retenue le droit des gens et ceux du monastère. Archambaud, alors abbé de Saint-Maixent, venait d'être nommé archevêque de Bordeaux. Il profita des dispositions du Prince pour lui demander justice contre ces exactions. Ce qu'il obtint.

Expulsion de
deux gentilshom-
mes de Vouvent.

Celui-ci n'ayant pas hésité à faire vider les lieux par ces tyrans au petit pied, le prince remit aussitôt les choses dans leur état légal, et tira de la sorte de grandes inquiétudes les moines, qui recouvrèrent la liberté d'action sur leurs domaines depuis si longtemps envahis. Cette reconstitution de leur propriété fut signée par la comtesse Ermesinde, et

(a) Guill. Gemetic, *chronic.*, *Hist. norman.*, VII, c. xxviii; — Daniel, II, 76.

(b) Marchegay, *Chronic. des Eglises d'Anjou*, p. 166, 188.

STOIRE GÉNÉRALE 1

évêque de Poitiers
solitain de Bordeaux
ce au Duc, en lui
t trois cents sous
aincu en générosité
ceux qu'il faisait
Saint-Martin-Lars
de plusieurs terres
dans la forêt de S
nt.

et le Guillaume VI
e venait que le m
Agnès habitait tou
sistait nécessairem
subi par sa mère
sième mariage que
trangère, on comp
t jamais été celles
gulièrement se re
pour Martel rien n
que ne lui conv
té la cause réelle
e eux une divisio

it-elle décidée que
ait se diriger vers
on premier objectif,
lui-même à la défe
ménager de réelle
ait la clef de la prov
pris l'importance, r
séminaire du siège, i
t les communicat
ec le dehors. Apr
endant lesquelles l
épensa une grande

assurant avant un premier assaut tous les moyens propres à le seconder.

Mais ces travaux violents, presque finis, lui causèrent une fatigue qui le força de les interrompre. Il crut d'abord que quelques jours de repos suffiraient à le rétablir; mais cependant une violente dysenterie se déclara et le força d'abandonner ses opérations. Il revint donc à Poitiers, les soins de la médecine restèrent sans succès. Il y mourut après quelques jours de souffrance vers le 24 septembre dit Besly (a) : la date précise est donc inconnue. On ne connaît pas mieux les autres détails qui auraient pu s'y rattacher.

Un fait touchant vaudrait tout seul à Guillaume VII un élé funèbre. C'est que sa vie de ménage fut heureuse et paisible pendant les sept ans qu'elle dura. Cette perte fut donc une cruelle épreuve pour sa femme Ermesinde, dont les vertus jointes à une douceur qui ne s'était jamais démentie, l'avaient rendue aussi chère qu'aimable à son mari. La sainte femme donna après lui la plus grande preuve de son fidèle attachement en promettant dès ce jour de ne contracter jamais à une autre union (b). En effet, elle ne tarda pas à embrasser la vie religieuse qu'elle garda jusqu'à la mort, en donnant ainsi un exemple de chasteté édifiante au grand nombre des dames puissantes de ce temps, qui semblaient pas comprendre la sainte dignité du veuvage chrétien (c). Mabillon nous apprend qu'elle se retira à Reims où elle vécut dans la dévotion et les œuvres de charité et de pénitence (d).

Nous savons, par ce que nous avons vu de Guillaume, que peu de pages mémorables se trouvent dans sa vie. Naturellement pacifique, il ne se mêla aux affaires contentieuses qu'autant qu'il ne pût pas y échapper, ce

(a) *Comtes*, p. 94.

(b) *Chronic. Sancti Mazenti*, ad ann. 1058.

(c) *Chronic. Sancti Mazenti*, in h. ann.; — Bouquet, XI, 219, 434; Mabillon, *Annal. Bened.*, IV, 582.

(d) *Annal. Bened.*, ibid, p. 549.

probablement dans sa jeunesse qu'une vivacité naturelle, manifesté en qu'inconnues aujourd'hui, lui valurent le *entreprenant*. D'ailleurs sa vie était avènement au trône ducal, sous la tutelle de Martel et d'Agnès qui, même pendant nèrent plus que lui. Quelles que fussent lui durent venir souvent de leur côté put s'aveugler sur les desseins de s' consentir à un mariage coupable avec Et pouvait-il davantage méconnaître la vérité que'elle se donna à toutes les t époux, dont la conduite était d'ailleurs qu'il en pût rien ignorer, si violente est vrai que s'il put voir, dans les déangevin sema lui-même sa propre vie dentiel de ses désordres scandaleux, l'assassinat de son père Guillaume ne furent pas moins pour lui-même d'amertumes. Ce furent donc une tristesse à peine, et une mort malheureuse pas que personne ait témoigné de re

(a) *Chronic., Cartul. Andegav., apud. Marcheg*



NOTES DU LIVRE XLVIII

NOTE 1

urg de 1,800 âmes, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Niort. Il est baigné par le Mignon, petite rivière de 12 kilomètres de cours, dont la source est au village de Saint-Martin-la-Messaye, à lisière occidentale de la forêt de Chizé (Deux-Sèvres), et qui se jette dans la Sèvre-Niortaise en face de l'île d'Elle (Vendée) le 15 août 1782, par Jaillot). Le château remontait par sa construction au temps de la conquête des Francs. Plusieurs fois assiégé, qu'il commandait les frontières de trois provinces, il ne resta que des ruines venues en dernier lieu des guerres de religion.

NOTE 2

de la Peyrattre, de *Pirariis*, de *Peyrêta*, aujourd'hui commune et de 500 âmes, du canton de Thénac (Deux-Sèvres). Les seigneurs de Talmont l'érigèrent en prieuré dont l'abbé se réserva la haute justice. Ils y rebâtirent au XIII^e siècle l'église qui fut en même temps paroissiale et qui n'a souffert, par une rare et précieuse exception, de des avaries qui depuis cette époque en ont renversé ou déformé d'autres.

Il est si ce lieu de la Peyrattre était bien le *Pirariis* dont parle D. Fonteneau, que nous venons de citer. Nous pourrions maintenant cette traduction par l'ensemble même des documents que nous venons de donner sur la transmission de cette terre à la famille de Talmont, qui, pour la posséder seule et avoir le droit de haute justice, aura pu racheter de Saint-Jean-d'Angély la paroisse qui lui avait été donnée par Guillaume de Parthenay.

NOTE 3

de Saint-Gildas-de-Ruys, *Sanctus Gildasius Ruyensis*, monastère fondé en 630 au diocèse de Vannes (Morbihan), qu'il ne faut pas confondre avec un autre du même vocable, Saint-Gildas-de-Rhuys (Morbihan), en Bretagne aussi, mais au diocèse de Vannes (*Annales bénédict.*, ad ann. 630.) L'église est de la fin du XII^e siècle et porte le millésime de 1533 au-dessus du grand portail. Elle est sur une voie romaine traversant le territoire de cette commune.

allant de Blain à Port-Naval.
t. II, p. 756.)

N

Beauvoir-sur-Mer est une paroisse, actuellement chef-lieu de l'arrondissement des Sables-d'Olonne, est modifiée depuis la révolution, et selon les variantes de son nom, ce fut d'abord de *Bello Visu*, quant comme tous ses homologues, belle vue. La ville est située en haut d'un promontoire formé sous la formation de la plage océanique anciennement, et dès l'époque d'élévation au milieu de la ville et de défense qui dut servir aux ix^e et les apparitions furent si fréquentes à Bouin et de Noirmoutier. Ce fut la nécessité de s'y fortifier d'abord alors en dehors de la ville au xi^e siècle, Beauvoir, Noirmoutier une seule seigneurie qui appart

puis successivement aux maisons de Montaigu, de Thouars, de Dreux, de Belleville, de Clisson et de Rohan-Frontenay. Les Gondi la possédèrent au xvi^e siècle. Peu après, les vicissitudes des guerres de religion firent tomber la Garnache et Beauvoir aux mains des deux partis. En 1588, Beauvoir fut assiégé et pris par Duplessis Mornay, pour le roi de Navarre. L'église de Beauvoir, qui a dû dater du xi^e siècle, a été souvent retouchée et garde encore des traces très distinctes des xiii^e et xiv^e, et le bas côté Sud datant de 1845. Elle est du vocable de saint Filbert. Nous avons recueilli ces détails d'un mémoire de M. de Sourdeval, dans les *Bulletins de l'Antiquaire de l'Ouest*, VII, 152 et suiv.

NOTE 5

Les contemporains n'ont pas jugé ce que nous voyons clairement aujourd'hui des menées de Martel et d'Agnès. L'un et l'autre y furent diversement intéressés à garder le Poitou sous leur main, soit pour le conquérir, soit pour l'assurer aux enfants de l'ancienne comtesse de cette province. Ce qui n'est pas contestable, c'est cet accord des deux époux à gouverner la province pendant un interrègne qu'ils prolongèrent en dépit de tout principe d'honneur, pendant la prison d

Guillaume VI. Cette captivité eut contre le malheureux prince tous les caractères d'un long assassinat : ce qui ne semblerait à quelques-uns, dans notre récit, que de simples conjectures, est donc une vérité ressortant nettement des faits historiques, tous appuyés d'ailleurs sur les témoignages les plus authentiques dont nous avons interrogé les sources aussi fidèlement que toujours.

NOTE 6

Et non en 1015, comme le dit par erreur Hugues de Flavigny, *Chronic. Virodun*, apud Bouquet, XI, 145. — Ce Hugues, cité ici, était abbé de Flavigny, monastère bénédictin fondé vers 511 au pays d'Autun (Côte-d'Or), sa Chronique comprend les onze premiers siècles de l'ère chrétienne. (Labbe, *Nova Biblioth.*, t. I, p. 75 et suiv.)

NOTE 7

Radulf Glabert, *Hist.*, V, 1; — Herman Contract, *Chronique de Souabe*, apud Bouquet, *ib. sup.* Cet Herman, que nous citons encore, et surnommé Contract, *Contractus*, parce qu'il était contrefait, était de la famille des comtes de Währinghen, de Souabe. Ce gentilhomme cultiva les sciences et les langues, et a laissé la réputation d'un homme universel et d'un savant. Il écrivit au monastère de Rischemont, dont il avait pris l'habit, et où il mourut en 1054. On connaît sa Chronique latine *De sex Aetatibus mundi*, qu'il continua jusqu'à sa mort. Berthe de Coutances l'a reprise après lui jusqu'en 1520.

NOTE 8

Art de vérifier les dates, 301; — X, 101. Quelques auteurs ont fait signer ce diplôme confirmant la paix et ses conditions en 1070, ce qui est une grosse erreur, cette date ne s'accordant en rien avec l'*Indiction* qui doit être V, et qu'on a marqué XV. — V. D. Bouquet, XI, 217; — Besly, *Comtes*, p. 318 bis.

NOTE 9

Thorigné, *Thoriniacum*, bourg de 1,000 habitants au canton de Celles (Deux-Sèvres), qu'il faut distinguer de Thorigny, sur le Mignon, dans le canton de Beauvoir, vers la limite du Poitou et de l'Aunis, dans les Deux-Sèvres, et dont la même origine est évidemment gallo-romaine. Sur le territoire de Thorigné, dont nous parlons ici, était outre l'alleu donné par Berchoz, un autre alleu qu'une dame Emeltrude, surnommée la Bonne, donna le 30 août 1044 à ce même monastère de Saint-Maixent par un acte que signa Guillaume VII.

L'église de Saint-Cyr et Sainte-Blément sa fondation au Chapitre présentait à la cure. Cette église d'Exoudun, vers le commencement

On trouve dans ce territoire de bourg, le château de la Renaudie et appartint autrefois à la famille. Un membre de cette famille fut auteur du *connier*, c'est-à-dire l'art d'examiner un manuscrit du livre est à la Bibliothèque à Poitiers. Il a été publié en 184

No

Saint-Lin, annexe actuel de Verruyes vers 1040, une église fondée sous l'abbaye de Saint-Lin. Ensuite par les chartes sous l'abbaye de Saint-Lin. Saint-Lin avait alors ses seigneurs conjointement avec Galduin de la Chaise-Dieu. L'emplacement nécessaire pour l'implantation de la Chaise-Dieu. L'origine de cette localité qu'on a vu que de 1092; on s'est donné au lieu de dévotion d'un sire de Parthenay. Une belle église d'un cavalier foulant un enfant que ledit seigneur passa. Nous avons dit, à la fin du VI^e siècle, fallait penser de cette image tout

No

Verruyes, *Verruca*, *Verrua*, dépendante autrefois de l'abbaye de l'abbaye éminente d'où vient son nom. Ce n'offrant autour de lui aucune trace romaine. Son église, reconstruite et ne manquait pas d'une certaine tour où Verruyes est nommé *Vicracu* que Verruyes appartenait aux *Notes sur un voyage en bas Poitou* (XXVII, 187.)

No

Sainte-Radégonde-la-Vineuse, d'hui réunie à Marsais, canton

annexe de 900 âmes; existait déjà nous le voyons au commencement du XI^e siècle, avait pris son nom des plans de vignes qui couvraient ses côteaux. La cure dépendait de Saint-Maixent, qui y nommait.

NOTE 13

On a généralement assez mal entendu les textes qui se rapportent à ce surnom dans l'illustre famille dont nous parlons. On voudrait avoir quelques preuves qu'on ne trouve pas pour affirmer la cause de cette distinction depuis si longtemps historique entre les deux branches des Parthenay. Ce qui est certain, c'est que le fait existe, et qu'indépendamment de tout texte précis, on sait très pertinemment à quelle époque elle a commencé, par les signatures laissées dans nos chartes depuis le milieu du XI^e siècle. C'est de ces circonstances que nous nous appuyons ici pour attribuer le surnom de l'archevêque à Archambaud et à Joscelin de Bordeaux. Mais pourquoi avoir ajouté aux incertitudes ainsi émises contre le sentiment général, en nous donnant comme certains quelques détails que rien n'appuie et qu'on chercherait à accréditer? Par exemple, pourquoi établir qu'Archambaud fut *déposé* de l'épiscopat, comme si ce mot latin désignait une sorte de dégradation canonique, lorsque ce mot a aussi le sens de démissionnaire, de fonctionnaire qui a abdiqué sa charge? Pourquoi traduire *adepto sacerdotum gradu* par la même idée que ses fonctions épiscopales lui avaient été enlevées, quand on n'y doit voir que le *démissionnaire* qui ne perd rien du caractère de son ordre, inadmissible par lui-même, et ne peut plus rentrer dans les rangs des simples prêtres? Les autorités ne manquent pas pour attester ce sens mieux compris, auquel se rangent, de préférence et avec plus de raisons, des auteurs sérieux, tels que Fisquet (*France pontificale*, Bordeaux, p. 84 et suiv.). — Le Laboureur, dans ses *Notes sur les Mémoires de Castelnau*, collection des *Mém. sur l'Hist. de France*, t. II, 251, et t. II du *Clypeus fontebraldensis* du P. de La Mainferme.

NOTE 14

Mortagne-sur-Gironde à 5 lieues de Saintes. Elle appartient plus tard aux seigneurs de Pons qui furent des plus puissants du pays. Mortagne tire son nom *sur-Gironde*, de ce que ce bourg est placé près des rives de ce fleuve, entre Talmont et Saint-Romain. Il n'y a plus que 1,500 habitants; du canton de Coze et de l'arrondissement de Saintes.

NOTE 15

Cognac, *Compiniacum*, et *Conacum* plus tard, charmante ville de 4,000 âmes, sur la rive gauche de la Charente. Elle est une des sous-

NOTES DU LIVRE XLVIII

du département de ce nom. Elle était déjà ancienne à
e.

NOTE 16

Olonne, *Olonæ*, était isolée sur le rivage de l'Océan et
s les Sables, au milieu desquels a été créé depuis lors un
lonné naissance à une petite ville devenue sous le nom des
sous-préfecture de 6 à 8,000 âmes du département de la
petit bourg qui existe toujours sous le nom d'Olonne, est
trois kilomètres de là vers le Nord, avec une population de
ants.

NOTE 17

lerons des Moreaux, situés aux environs de Sommières
s, dans le haut Poitou, lorsque l'ordre des temps nous
sa reconstitution vers 1170. La mention qui en est faite
on existence en 1046, quoiqu'on ne sache pas duquel de
s'agit ici, et que les documents historiques en soient
oublies antérieurement au milieu du XII^e siècle. C'est à
on que les protestants firent de cette abbaye en 1562, que
s la perte de ses titres dont la privation nous a jeté
omplète ignorance de ses origines et de son histoire.
teneau, X, 465; *Hist. de l'abbaye de Charroux*, c. XII,

NOTE 18

ouv. biblioth., II, p. 208; — Nous avons tâché d'éclaircir
se assez obscure, née des indécisions de cette date dans
ire de Charroux, c. v, note 1^{re}, p. 125.

NOTE 19

peuples avaient songé à se donner des noms significatifs
s l'avons fait observer pour les Germains et pour les
ix-ci n'eurent habituellement qu'un nom, mais l'usage de
nfants sous la protection d'un saint, se vulgarisa à mesure
naissance pratique du christianisme fut mieux comprise
ses, et ainsi arrivèrent les noms de baptême qui furent
même temps que ce premier des Sacrements, et l'on a pu
et ouvrage, comment antérieurement à ce milieu du
rencontre déjà une foule d'hommes dont les noms sont
us dans les calendriers suivants, où ceux des saints
prouvent en effet, que ces noms nous sont venus du latin,
le l'Eglise, et en se francisant se sont faits *Pierre*,
gnès, dont l'origine est toute chrétienne, et qui désormais

se multiplieront jusqu'à n'avoir plus de ces concurrences dans ceux d'aucuns personnages qui ne figurent pas dans les dyptiques des saints. C'est là désormais un usage qui a sa prescription et qui l'emportera jusqu'à la fin du christianisme sur toutes les variantes qu'on voudra lui donner, sans excepter celles inventées par le fanatisme révolutionnaire de 93, dont le délire alla jusqu'à s'imaginer qu'il forcerait éternellement les familles à préférer pour leurs enfants aux noms de Charles, de François et de Jérôme, ceux souverainement ridicules de choufleur, de carotte et de champignon.

NOTE 20

Labbe, *Nov. biblioth.*, II, p. 208; — Nous avons tâché d'éclaircir la controverse assez obscure, née des indécisions de cette date dans notre *Histoire de Charroux*, c. v, note 1^{re}, p. 125.

NOTE 21

Aillé, *Alliacum*, *Adiliacus*, *Adilius*, où se trouvent encore les ruines d'une ancienne chapelle.

Nous renvoyons pour ce qui regarde cette intéressante localité et ses traditions, au chapitre iv de la 2^e partie de notre *Histoire de Saint-Pierre des Eglises*, p. 356, t. XIX, des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*.

NOTE 22

Vix, *Vicus*, *Vis*, *Visayum*, au xi^e siècle, est aujourd'hui un bourg de 3,000 âmes, du canton de Maillezais; c'était une île dont l'ancienne falaise du moyen âge est encore très sensible dans sa partie méridionale. Elle est comme le centre d'un marais où le gaz hydrogène abonde et s'enflamme facilement.

Vix, passa dès la fin du xi^e siècle à Notre-Dame de Saintes, dont l'abbaye conférait en dernier lieu la cure et le prieuré.

NOTE 23

La sèche est un poisson qui se prend encore sur les bords de la Méditerranée et de l'Océan et qui, dès ce temps, était moins employé dans la nourriture que dans les arts. En effet, cet animal offrait deux ressources très importantes, contenant dans une certaine partie de son corps une liqueur noire qu'on desséchait pour la triturer ensuite en poudre impalpable et dont on faisait d'excellente encre à écrire, laquelle, une fois employée, était indestructible. Nous en aurions la preuve dans nos plus vieux manuscrits sur parchemins, dont le

NOTES DU LIVRE XLVIII

est encore très noir et semble ineffaçable. On assure même que les premiers imprimeurs en mêlaient dans ce but à leur encre, et, à en croire quelques naturalistes, elle serait la même que celle de la Chine. C'est elle, au reste, qui est encore employée en France sous le nom de *sépia*, qui est en latin celui de l'animal. Bomare, *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, cite un auteur qui a fait des études spéciales sur la sèche. Un autre objet et animal consistait, comme aujourd'hui encore, à se servir d'une plaque calcaire qui s'étend sur le dos de ce poisson et qu'on appelle vulgairement os de sèche, pour y mouler les petites épreuves de la gravure dont le travail délicat resplendit encore sur les manuscrits, soit dans les riches ornements des chasses, soit dans les manuscrits, soit dans les riches ornements des chasses, soit dans les manuscrits, soit dans les riches ornements des chasses. Aucun de ces auteurs qui ont écrit sur l'art de ces époques si intéressantes, Théophile, dans son livre *des Arts*, ni l'abbé Texier, dans son *Dictionnaire de l'Orfèvrerie*, ni l'abbé Martigny, dans son *Antiquité chrétienne*, ni enfin l'abbé Bourassé, dans son *Archéologie chrétienne*, n'ont pensé, que nous sachions, à mentionner le rôle que la sèche se donne dans nos vieilles chartes, où elle est cependant si souvent rencontrée.

NOTE 24

Le Lay, petite rivière affluent du Lay, auquel elle porte ses eaux vers 56 kilomètres et après avoir arrosé la Roche-sur-Lay, elle donne son nom.

NOTE 25

Martin, auteur d'une *Histoire de l'abbaye de Montierneuf*, ne nous reste que des fragments insérés par D. Martin, dans son *nécessité*, n° 1210, prétend que l'église fut bâtie dans le faubourg de Poitiers, c'est-à-dire en dehors des murs de la ville. M. de Poitiers, c'est-à-dire en dehors des murs de la ville, dit que cet endroit était en l'enceinte wisigothe. Il y a un moyen de ne pas trouver de contradiction, c'est que ce qui avait été autrefois en l'enceinte wisigothe de ce côté de la ville avait disparu sans doute, et que ce *Suburbium* tenait l'emplacement qu'elle occupait. La preuve s'en trouve dans le nom de *Burgum sancti Martini* donné à ce même endroit, lequel suppose que la ville s'était étendue de ce côté au delà des limites tracées pendant l'occupation wisigothe au v^e siècle.

NOTE 26

Masculorum denariorum. Ce mot *Masculorum* paraît une traduction, comme on en faisait alors plus par instinct que par le sentiment des règles grammaticales, du mot *metallorum*, indiquant d'abord le même sens que *maille*. Ces pièces étaient d'une modique valeur et finirent par s'appeler *maille*, de sorte que n'avoir *ni sou ni maille*, c'était être fort pauvre. C'est par une sorte de fraternité qu'une autre monnaie poitevine, de mince valeur, fut nommée *Pite*, *Pictava*, *Pictavina*, quart de denier. Cf. Ducange, *Diction. infim. latinitatis*, et *Dissertation sur les Monnaies du bas Empire*; — D. Fonteneau, LXIII, 509; — *Trésor des Chartes* (V. aux archives du royaume, registre XI, f° 22.)

NOTE 27

Cette charte étant de 1052 et indiquant Grécie comme épouse de Geoffroy Martel, est une preuve de l'erreur dans laquelle est tombé D. Bouquet (*Scrip. rer. Gallic.*, XI, 201), lorsqu'il fait fonder en 1056 Saint-Nicolas d'Angers, par Geoffroy et Agnès, qui alors étaient séparés depuis quatre ou cinq ans.

NOTE 28

Ce Geoffroy était vicomte de Thouars depuis l'an 1015 où il succéda à son oncle Raoul I^{er}, et ne mourut qu'en 1055, après un règne de 40 ans, agité par les différents secours qu'il eut soin de donner à Geoffroy Martel et à tous ceux qui lui proposèrent quelques entreprises contre les comtes de Poitiers dont la suzeraineté excitait leur jalousie. Il fut un de ceux qui prêtèrent, après 1030, le plus actif concours dans la dévastation du Loudunais par les Angevins. Quoique vassal du duc d'Aquitaine Guillaume le Gros, auquel il manquait de foi, il fit entrer dans cette trahison le sire de Parthenay. Toutes ces parentés semblaient des liens plus respectables apparemment que ceux de la fidélité et du devoir. (V. *Art de vérifier les dates*, loc. cit.; — Imbert, *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XXIX, 336 et suiv.)

NOTE 29

Art de vérifier les dates, XIII, 155. — Les Bénédictins insinuent ici qu'il est trop tôt de parler d'*armoiries*, quoi qu'en dise le conteste de l'*Histoire* de Bède, dont ils citent les paroles. Nous avons affirmé le contraire ci-dessus, et nous devons faire observer ici que les *Insignes*, dont parle l'historien Anglais, signifiant précisément ce que nous entendons par des *armoiries*, des *signes* auxquels on reconnaît le chevalier, ces termes eux-mêmes nous

est déjà au milieu
 que le xii^e la
 famille s'attrib
 rent inséparabl
 ngtemps.

NOTE 30

rais, cure de St
 ent, et prieuré
 ps, une église
 de 900 âmes,
 aton de l'Herme

NOTE 31

dans les char
ini-Artis, ne l
 ine pas l'origin
 oupçonner que
 de quelque in
Julien-l'Ars, de l'arrondissement de
 est plus significative et qu'on voit
 est une paroisse de la Vendée, canton
 it, jusqu'au xviii^e siècle, de l'évêché de
 ollateur. Son patron est Saint-Martin-
 les reliques. Il ne faut pas confondre
 me nom qui se trouve dans le canton
 e), qu'on voit citée dès 1096 comme
 siale, et dont l'orthographe est alors
 er qu'il y a là, comme dans les autres
 vague souvenir d'incendie auquel il

NOTE 32

village de 800 habitants, aux confins
 Deux-Sèvres et de la Vendée; il fait
 e une commune du canton de Saint-
 ment de Fontenay. Ce fut d'abord un
 vant de Saint-Cyprien de Poitiers. Il
 onnage du nom de Guillaume, qui le
 temps que deux autres villes du même
 able de *Grezezia* et de *Vogeriolo* (ce
 l ferme de la commune de la Ferrière

ancienne viguerie de Thénézay, et le *Grand-Noyer*, simple maison de la commune de Juscorps, canton de Prahecq (Deux-Sèvres).

NOTE 33

Saivre, *Seura*, village voisin de Saint-Maixent (Deux-Sèvres) de son premier canton, ayant 1,600 habitants, et baigné par Ligueure, petite rivière qui traverse son territoire du Nord-Est Sud-Ouest, depuis sa source aux environs de Mazières, jusqu'à Sèvre où elle se perd sur sa rive droite, vis-à-vis du village François, qui occupe la gauche.

NOTE 34

Et non Châteaumur, comme l'a dit la *Chronique de Saint-Maixent*, autrement dite de *Maillezais*. On voit bien ici qu'il n'avait rien à faire pour les deux princes du côté de Châteaumur, qui était bien loin de là, au Sud-Ouest de Saumur, et qui n'appartenait pas à l'Anjou, étant tout voisin de Pouzauges. (V. Marchegay, *Chronique de Saint-Maixent*, p. 400; — et Besly, *Comtes de Poitiers*, p. 332 bis.



34

.

.

.

.

.

.

.





Alliance de fa-
mille de Guillaume
VIII.

Quand il arriva à Poitiers, il y habitait toujours, et assista à la mort. Il n'avait pas négligé d'y préparer l'aveugle. Sa sœur Agnès, qui avait été élevée à la cour, se faisait aimer dans ses Eglises par la dignité de sa conduite. C'était pour Comte utile autant qu'honorable, et qui servait à entourer d'un véritable prestige sa position. Comme contraste à cette position par le voisinage de Martel, à la surveillance de l'esprit toujours préoccupé de quelque chose et dont la mauvaise réputation avait suscité des méfiances. Mais Martel commençait à perdre son activité baissait beaucoup, et menaçait de disparaître.

Notre-Dame de
la Chandelière à
Poitiers.

Notre Comte trouva sur le trône Isembert II, qui l'occupait depuis le début de l'année. Pendant ces dix années d'importance, il dut se multiplier sous les auspices de la ville comme détail intéressant la ville. Le 1^{er} novembre 1049, Guillaume VII à Saint-Hilaire de l'église de la Chandelière, ou de la *Chandelière*, ce qu'elle avait été consacrée sous le nom de Notre-Dame, et sa fête patronale fixée au 1^{er} novembre. L'année s'y faisait la station de la messe. Elle se voyait encore aux derniers jours du x^e siècle, de petites dimensions, posée à l'extrémité des Hautes-Treilles, s'avancant un peu vers le sud. Elle était paroissiale, et avait en son temps de nombreux communicants. Comme Sainte-Trinité de l'Hospitalier, elle relevait de la paroisse de Saint-Hilaire qui y nommait, mais les curés ne venaient pas y dire la messe et confesser; les vêpres n'y étaient pas chantées, et l'administration

(a) D. Fonteneau, X, 317; — Dufour, Ancien

se faisait dans l'église Saint-Hilaire par un diocésain. Le dernier curé, de Sainte-Triaize, l'abbé qui était dans le même cas, s'était affranchi de la discipline, tout en s'attribuant, au mépris de toute discipline, toutes les fonctions curiales qui lui étaient interdites, et par cette intrusion celle qui devait lui faire de l'évêché constitutionnel de Poitiers (a).

Un chevalier, nommé Ainard le Bègue, a eu Saint-Maixent des domaines que le monastère lui avait donnés jadis avec ce qu'il y avait ajouté par la suite. Cette même maison fut aussi favorisée, dans ce pays, de plusieurs avantages de même genre, par la générosité de ses amis, soit comme restitutions de biens usurpés, soit comme restitutions de biens usurpés qui l'en avaient dépouillée (b). Chacun eut aussi de ces bonnes fortunes, entre autres d'un prince d'Auvergne, lui rendant des biens ravis par sa famille pendant les guerres des Normands, que sa conscience ne lui permettait plus de garder. D'un autre côté c'était Maillezais, à qui Thiébaud donnait plusieurs terres de son patrimoine, recevant d'Audebert, comte de la Marche, et de Gençay des droits et coutumes ou redevances sur les terres qu'ils possédaient à Mairé (c). Il est au sud-est de la paroisse de Nouaillé, dans une charte de 1058, d'une église appelée Nouaillé dont un chevalier du nom de Léodegaire avait donné à l'abbaye de Nouaillé, et qu'il lui rendait. Cette église, appelée ensuite et jusqu'à présent *Ardilleux*, du vocable de Saint-Junien, dans le canton de Chef-Boutonne, à 10 kilomètres au Sud-Est de Chef-Boutonne. Il relevait de Nouaillé en 1789 (d). Au commencement du

(a) La Libordière, *Vieux souvenirs du Poitiers d'avant 1789*.

(b) D. Fonteneau, XV, 275 et 281.

(c) Id., *ibid.*, IV, 59.

(d) Mairé-l'Évécault (Deux-Sèvres), dont l'église de Saint-Junien, — et non Mairé, lequel dépendait de l'évêché de Poitiers, Pleumartin (Vienne), V. D. Fonteneau, XXI, 411.

(e) Ardilleux, a aujourd'hui 1,400 âmes, et n'en avait que 200 en 1789.

se voyaient encore dans un bois de cette commune (le bois Trapaud), les ruines d'un château, qu'on attribue au VIII^e siècle, et dont les vieux souvenirs avaient disparu avant lui, aussi bien qu'une autre château de même genre, la Mothe-Tuffaud, dont les débris s'entourent, comme les précédents, de douves presque toujours remplies d'eau. Ce dernier était sur le chemin de Chef-Boutonne à Loubillé, et situé entre deux collines, dominait tous les environs. C'est tout ce que l'on sait aujourd'hui de ces mystérieuses légendes.

Saint-Michel-
en-l'Herm.

Le monastère de Saint-Michel-en-l'Herm, dont les annales demeurent assez obscures par suite de la perte de ses documents originaux jusques vers le milieu du X^e siècle, avait vu recommencer la suite mieux connue de ses abbés, depuis Ermentaire et le digne évêque de Limoges Ebles, qui avait profité pour la faire restaurer de ses riches revenus du trésoriat de Saint-Hilaire. Vers le temps où nous sommes, l'abbé Azon, qui avait vu dédier sa nouvelle église en 1047, fut ami de la famille de Thouars, et le vicomte Geoffroy II, qui régna de 1025 à 1055, lui témoigna son attachement en fondant avec lui de ses propres dons et de ceux de sa femme Aldéarde ou Adénor, le prieuré de Belle-Noüe (1), sous le vocable de la Sainte-Trinité. Ce fonds était situé alors dans un vaste marais (*Noa*), que l'industrie des bénédictins allait bientôt livrer à de fertiles cultures. On s'était appliqué depuis le commencement de ce siècle à l'étude sérieuse des constructions et de la sculpture symbolique. Et Belle-Noüe ne manqua pas de ce double avantage ayant eu pour constructeur un moine de Saint-Michel, pourvu d'un talent remarquable comme architecte, et que les chartes du temps louent pour sa grande habileté. Il avait nom Savary, et mérita de l'abriter contre l'oubli qui nous en a caché tant d'autres. Il paraît que tout fut mis en œuvre par Savary pour créer un bijou dans les vastes solitudes ouvertes au zèle des nouveaux propriétaires. On peut donc regarder comme un cadeau de

Son prieuré de
Belle-Noüe.

noces, la fondation de ce prieuré, faite en 1047, après la restauration de son abbaye par Guillaume IV, ce qui n'empêcha pas celle-ci de périr encore l'année suivante par un incendie.

Un événement de la vie de Guillaume VIII se présente ici cette même année 1058, et ouvre une source de réflexions sur lesquelles on ne peut passer légèrement. Il s'agit de son second mariage, qui nous apparaît avant qu'il n'ait pu être parlé du premier, faute de documents historiques. Tout en constatant, en effet, que Guy s'était déjà marié, lorsqu'il n'était encore que comte de Gascogne, avec une fille d'Aldebert II, comte de Périgord, nous ignorons absolument la date de ce mariage et même le nom de la mariée. Il n'en avait pas d'enfants, et ce fut peut-être la cause qui porta le prince à la répudier en 1053, sous prétexte de parenté, s'imaginant sans doute qu'une seconde épouse le rendrait plus heureux en lui donnant des héritiers. Il en fut autrement ; la nouvelle épouse qu'il se donna dès cette même année, fut Mathéode ou Mathilde, empruntée on ne sait encore à quelle maison. Celle-ci ne lui donna qu'une fille, détruisant toute espérance de postérité, puisqu'elle resta quatorze ans sans redevenir mère.

Second mariage
de Guy Geoffroy.

Nous verrons qu'elles furent pour elle les fâcheuses conséquences de cette stérilité. Mais qu'elles réflexions ne suscitent pas ces habitudes malheureuses prises alors par les grands, de se débarrasser à leur gré d'une femme, et parfois de deux ou trois de suite, en invoquant une banale raison de parenté à laquelle on aurait dû au moins songer avant que l'union ne se contractât... Comment concilier un tel mépris d'un sacrement avec la loi chrétienne, le respect de la famille et la vigilance des pasteurs ? ne serait-ce pas à la faiblesse de ces derniers, et parfois à une complicité coupable qu'il faudrait surtout attribuer ces désordres, dans un temps surtout où tant de prétendues vocations à l'épiscopat étaient trop secondées par la simonie, l'un des plus détestables fléaux que l'Eglise ait jamais frappé de

Abus des faux
mariages de ce
temps.

TOIRE GÉNÉRAI

s par la voix
doute, qu'en
vés, il faut con
eu conciliables
dont les cap
même, et qui c
e, même quan
détérioraient
devenaient la c
ents qu'on voy
i: on se fami
e dégradation
tes notions du
iencieuse gardi
orieux combats
aractère que r
II, n'autorise
mment à un t
dont il ne s
e dans sa prop
de ses enfants
s erreurs.

miers actes p
qualité de Du
er, qui fut cél
at avec une gr
ig après les év
sa position p
conditions. C'e
e sa famille et
et le plus rich
une prince, ol
up des détails
plus tard de

des antiquis Eccle
, 89 et suiv. ; — Da

n'avait que sept ans, son père Henri I^{er}, n'en avait que cinquante-quatre, mais se sentait vieillir, et craignait qu'après lui, si le trône n'était pas affermi et l'héritier incontesté, il n'y eût des différents qui missent en question sa dynastie. Il avait donc convoqué les grands du royaume près de lui à Paris ; il leur persuada aisément de seconder le projet qu'il avait conçu de s'associer son fils, et de le faire sacrer pour que la succession se fit sans secousse publique. Le sentiment de la politique nouvelle se manifesta aussi complet que possible dans cette cérémonie qui se fit sans aucune opposition de qui que ce fût, sous le regard des grands vassaux du royaume. Ceux qui n'y assistèrent pas s'y firent représenter par leurs députés, comme Baudoin de Flandres, et Geoffroy Martel d'Anjou (a). Ainsi se fortifiaient les éléments de la monarchie française, avec ses apanages, son pouvoir suzerain, et cette libre dépendance de la noblesse, qui désormais reconnaissait, en même temps que les privilèges du monarque, tous les devoirs qui ennoblissaient ses propres libertés.

C'est aussi de cette année 1059 qu'il faut dater une augmentation considérable survenue à Geoffroy dans son territoire du comté de Poitou. Guillaume le Chauve, seigneur de Talmont, avait deux fils qui moururent jeunes, et après la mort du dernier, le fief, selon l'usage des lieux, revint au suzerain. On appelait ce retour l'ouverture du fief. En vertu de cette disposition légale, le Comte se trouva nanti de la seigneurie de Talmont. C'était toute la partie méridionale du pays d'Herbauges, que nous avons vu commencer en 1146 sa vie féodale par la construction du château, un des plus remarquables de la contrée. Ce Talmontais, comme on l'appela depuis, comprenait la viguerie de Brem et de Talmont, démembrées de l'ancien comté d'Herbauges, côtoyant à l'Océan par ses côtés occidental et méridional ; ses limites à l'Est étaient le Lay et l'Yon. Les Normands

La seigneurie
de Talmont passa
au Comte de Poi-
tou.

(a) Hardouin, *Conc.*, IX, 457, *Conventus Remens* ; — Daniel, *Histoire de France*, III, 78.

y avaient tout ruiné, et quand
pays par la création des marais
désert. Les forêts et les landes o
dans sa plus vaste étendue, et i
l'œuvre de Guillaume le Chauv
grand nombre d'hommes qui con
avait donné des portions de terres
cultiver à leur avantage, soumis
gations féodales déjà en usag
exempts de tous liens de servage
fût de serfs ou de coliberts, ay
propriétaires et de liberté civile
fleuron à la couronne des comtes

Abbatist de Go-
deran, évêque de
Saintes et abbé de
Maillezais.

L'année suivante, fut élu abbé.
se fit à son époque une assez b
nous lui donnions une place dan
Cluny, où il était chapelain de l'al
ples de saint Odilon, qui y florissai
saint religieux et un habile admin
qui l'avait appelé à Cluny, l'appel
Maillezais, comme abbé, après la r
1060. Nommé peu d'années après évêque de Saintes, il l'était
en 1068, qui était celle de son sacre, lorsqu'il assista à un
concile de Toulouse. Mais toujours porté vers la solitude
par sa piété et les goûts simples qu'une vie humble e
modeste lui faisait aimer, il tâcha de concilier cette dignité
avec les soins de son abbaye, où on l'aimait pour sa
vigilante bonté et son énergique ferveur. Il eut d'ailleurs
une bonne raison, outre celle qui le retint ainsi à
Maillezais, d'accepter le siège de Saintes, d'où l'évêque
Arnoux, qui l'y avait précédé, avait été expulsé pour cause
de simonie. A une époque où cette plaie s'étendait si
large sur l'Eglise de France, il s'agissait d'éviter à la

(a) Mabillon, *Annales Bénédictines*, t. IV, 195; — Cartulaire de Talmont, *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, 1872, p. 42 et suiv.; — Du Tems, II, 568, d'après le *Gall. Christ.*, II, col. 28; — Besly, *Comtes*, p. 385.

Saintonge le retour de ce détestable fléau, et Goderan, autorisé à ce double soin, l'accepta pour être d'autant plus utile à son couvent, où il eut son habitation la plus ordinaire, et à son évêché assez rapproché de son île, pour que de fréquents voyages l'y ramenassent au besoin. Ce fut à sa demande que le moine Pierre de Maillezais, que nous avons cité maintes fois, écrivit son livre des *Antiquités et des Améliorations* de ce monastère, inséré par le P. Labbe au 2^e volume de sa *Nouvelle bibliothèque des manuscrits*, mais la condition même de son élection épiscopale, pour laquelle le Chapitre de Saintes s'était divisé, rendirent à Goderan l'administration assez difficile : il lui en coûta peu de se démettre, et de se remettre uniquement au gouvernement de son abbaye. C'est là que le saint prélat mourut le 6 août, non pas en 1074, comme l'établit cette *Chronique de Maillezais*, qui ne manque pas de fautes chronologiques, mais mieux en 1080, comme D. Martenne l'a prouvé dans une chartre du couvent de Notre-Dame de Saintes (2).

Nous voyons encore cette année, d'autres transactions qu'il est bon de noter, parce qu'elles se rattachent à des lieux ou à des personnes connues de nous. C'est d'abord le monastère d'Issoire, en Auvergne, restitué à l'abbaye de Charroux qui en fait un prieuré, par le prince d'Auvergne Guillaume VI, qui la lui avait volée dans les temps de troubles : c'est pourquoi peut-être il avait été excommunié par l'évêque de Clermont. C'est aussi le don au monastère du Saint-Sépulcre et de Saint-Just à Chauvigny de quelques vignes au lieu appelé le Breuil, hameau encore existant au couchant de la petite ville, et que possédait toujours l'évêque Isembert II : lequel don est consenti par un Etienne Robellus, moyennant trois cents messes, avec les heures et vigiles des morts, puis une distribution de pain à trois cents pauvres.

Mais déjà les officiers royaux levaient à leur profit, sous prétexte du fisc, des dîmes et autres redevances illégitimes sur les terres de l'Eglise de Poitiers. Isembert est demeuré

HISTOIRE GÉNÉRALE I

t contre ces injustices.
las III. Celui-ci l'autorisation
communication au nor
is graves les conséquences
était alors tenu au
me, Hugues de Beaumont
possédait dans la ville
en dot sa femme Ars
t, dite *Saint-Pierre* et
le *Sainte-Croix* ; p
vec les droits, prélevés
en faveur des pauvres,
nateur et sa famille ;
it assurée au nécrolog
faire participer aux
au Chapitre la lecture
ette donation (b).

mons de parler de
ille y avait été fondée

stère, par quelques prêtres de ce château, tant
propres deniers que de ceux de personnes pieuses
à cet effet. Ce n'était pas sans l'agrément du
cet établissement avait pu s'élever avec ses
autres lieux réguliers nécessaires à une com-
le chanoines. Le terrain lui appartenait. Mais
ait-il fait désormais ? Il obtempéra donc à la
es moines à condition qu'ils y vivraient ensemble
aient à y prier pour lui et les siens, les exemptant
obligations territoriales en certaines limites déter-
ec permission de recevoir de ses vassaux tout

Fonteneau, IV, 55 ; — *Art de vérifier les dates*, X, 133 ; —
, VI, 667 ; — *Ibid*, III, 269 ; — *Patrolog.*, Migne, CXLIII

tier, *Histoire de Loudun*, 2^e partie, p. 11 ; — Arnaud Poirier
r *l'Histoire de Loudun*, in-4^o, mihi, p. 2, n^o 1. — Ce dernier
attribuant la donation aux Bénédictins de Loudun où il n'y e
D. Bouquet, XI, 138, note C.

ce qu'ils voudraient bien leur donner des *bénéfices* tiendraient de lui^(a). Remarquons pourtant dès ici, de réunir sous un même coup d'œil tout ce qui se ra à cette église, qu'elle conserva longtemps une ce notoriété. Après cette fondation elle garda son voca Sainte-Marie jusqu'à l'année 1131, où un autre d'Anjou, Foulques V, dit le Jeune, ayant été couron de Jérusalem le 14 septembre, voulut qu'en souve cette date le nom de *Sainte-Croix* fût substitué à ce Notre-Dame, pour la collégiale fondée par son grand Geoffroy Martel^(b). Au reste, la fondation de cette brûlée en 1568 par les protestants et devenue une ha la ville de Loudun, avait été décidée par Geoffroy I en septembre 1060, et le 27 décembre suivant, Geoffroy III, dit le Barbu, qui la confirmait par sa sig et celle de plusieurs autres personnages de l'Anjou Poitou^(c).

C'est que dans cet intervalle, Martel était m 14 novembre, laissant une mémoire peu honorée, et n jamais travaillé qu'à la satisfaction des plus mau passions qui puissent faire d'un souverain un fléau ses peuples et pour ses alliés eux-mêmes. Pendant les ans de son règne, on ne lui voit ni idées chevaleres ni amitiés fidèles, ni le respect de ses alliances conju ni la moindre retenue de ses ambitions déshonnêtes. A dans son commandement, d'une politique aussi déloya rusée, perfide au besoin, et ne calculant aucune d démarches d'après l'honneur, mais selon ses seuls int on le vit opprimer les faibles par les violences, les for l'astuce, aimant à se faire craindre, ne cherchant j à se faire aimer. Maintes fois vainqueur en des g

(a) *Gall. Christ.*, 11 ; — *Eccles. Pictav.*, instrum., col. 333, n° X.

(b) Trincant, généalogiste Loudunais du xvi^e siècle, cité par Arnaud *ib. sup.*, n° CX ; — *Art de vérifier les dates*, XIII, 55 ; — *Dreux De Bibliothèque littéraire*, III. 444.

(c) *Beauly, Comtes.*

injustes, il se montra envers les v
sauvage, toujours avare d'énormes
arracher à ses victimes, n'hésitant
cruauté envers elles, ni en face des la
de leurs sujets. Mais le jour arriva o
par les exaspérations habituelles de
fatigues de guerres si fréquentes, re
détestables prétextes. Une vieillesse
en lui des consolations si précieuses
Privé de toute affection, dépourvu
qui lui avait toujours manqué, il av
de ne laisser après lui aucun hé
possessions princières. Tant de ca
apparentes triomphèrent d'un tem
l'avertirent d'une mort prématurée. Il
fatigues morales, pendant près d'un
qu'il n'avait plus à se débattre avec la
il songea enfin à donner les signes
tuelle à son époque. Il se rappela
couvents, rendu à leurs légitimes pr
dont il les avait spoliés par colère,
intérêt; mais qu'aussi des réparations
brissaient pour lui les théâtres de se
et les iniques motifs qui l'y avaient
donc pour échapper devant Dieu, aut
sévères conséquences d'une telle vi
monastère de Saint-Nicolas d'Anges
sous ses auspices. Il y demeura à
lendemain de son arrivée à une heure
bras d'Airault, l'abbé qui lui ava
Saint-Benoît et l'assista jusqu'à son
Le Comte était âgé de cinquante-c
le 14 novembre 1006 (b), et reçut une

(a) *Chronique de Saint-Maixent*, apud Marchegay

(b) Bodin, *Recherches sur l'Anjou*, I, 225; —
Marchegay, p. 137; — *Id. Vindocin.*, 167, ubi sup

dans l'église abbatiale (3). Cet homme que beaucoup de chroniqueurs de son temps ont traité avec une indulgence souvent pleine d'éloges, mais que l'histoire impartialement méditée nous a appris à mieux juger, avait été un mauvais génie pour le Poitou. Il nous reste à raconter comment il sembla le poursuivre de sa haine ambitieuse au delà même de son tombeau.

Dieu n'avait pas béni les trois mariages successifs qu'avait contractés Martel avec plus ou moins de respect de la loi chrétienne et des convenances du monde. Aucun enfant ne lui était survenu. Il constitua donc pour héritiers deux neveux petits-fils de Foulques Nerra par leur mère Ermengarde, et fils de Geoffroy Ferréol ou Alberic, comte de Château-Landan en Gâtinais. Le premier, Geoffroy le Barbu, déjà héritier du Gâtinais, eut de son oncle la Touraine et de belles terres dans les environs du Mans; le second, Foulques *le Rechin*, ou *le Querelleur*, reçut l'Anjou et la Saintonge. Elevé sous les yeux de Martel, ce dernier avait été fait par lui chevalier, à Angers, le jour de la Pentecôte. Ce jour là aussi il lui avait particulièrement confié la garde du pays de Saintes pour laquelle l'illégitimité de sa possession lui faisait toujours craindre les revendications des comtes de Poitou. Nous avons dit, en effet, et il est bon de se le rappeler, comment la Saintonge, propriété du comte de Poitou, avait été cédée non irrévocablement, mais à titre *beneficiaire* et seulement à vie par conséquent, au comte Foulques Nerra, père de Martel, ce qui avait autorisé notre duc Guillaume VI, à la revendiquer lors de l'avènement de ce dernier. Après la guerre injuste qui s'en était suivie, quelque malheureuse qu'elle eût été pour nos armes et pour l'infortuné vaincu, rien ne justifiait la cruauté que le vainqueur avait mise à exiger de son prisonnier mourant la cession de la province contestée, et celui-ci, avant d'expirer, avait dû parler de ce vol comme devant faire tôt ou tard retour au Poitou. Nous ne pouvons oublier d'ailleurs, que Martel n'avait retenu après cet événement le comté de

Comment il ménage de nouveaux troubles en Poitou par son testament.

t la ville de Saintes, que sous prétexte de les
s beaux-fils, et qu'il ne leur rendit jamais.

frères qui succédaient à Martel, étaient autant
par les humeurs que par le sang. Rien ne
plus à ses ascendants que Foulques surtout,
son frère à sa suite en plusieurs circonstances
t dans l'un et dans l'autre les mêmes prétentions
fondés bien moins sur la justice que sur les
illes. De telles conceptions portaient fatalement
germes de guerre qui ne devaient pas tarder
r.

en voir les preuves, arrêtons-nous à une épisode
l'obscurité dont il s'entoure, n'en a pas moins
aisqu'il se rapporte à une des plus considérables
notre province. Les Lusignan avaient pour
e famille une véritable ambition de s'avancer
de l'espèce d'inertie où leur maison se trouvait
d'étendue de ses domaines et l'exiguité de sa
cuniaire. Si leur belle église de Notre-Dame,
avons vu la fondation en 1024, restait encore
c'était faute de ressources, et cette impuissance,
tre au peu de sympathie qu'ils avaient su créer
ix, devait sembler amère à de grands seigneurs
et prospérer sous leurs yeux des établissements
et bien moins longue venue. Il y avait donc
se pourvoir de quelques beaux pays de leur
où une couronne de comte ajoutât, avec de
evenus un prestige de plus à la noblesse dont
traient parfois trop orgueilleux. C'est donc sur la
ils avaient jeté les yeux depuis longtemps.
s vu comment notre Guillaume V avait donné,
c d'Aquitaine, cette province à Boson I^{er}, fils de
comte de Charroux ; comment aussi les Lusignan
isieurs fois tenté de s'en emparer, et avaient été
aison. Hugues V entreprit en 1061 une campagne
me but contre Aldebert III, dont il était pourtant

le beau-frère, et s'en alla dans la Basse-Marche s'emparer du côté de Charroux, de tout ce qui lui parut capable de lui faire un commencement de conquête. Mais à peine Guy Geoffroy en avait-il la première nouvelle, que sans aller déranger l'ennemi, il se porta aussitôt vers Lusignan, où le sire s'était hâté de venir se renfermer en apprenant la marche de son adversaire. Il s'était à peine abrité sous ses hautes murailles qu'il y fut assiégé, et comme son impatience ne tenait pas contre une sortie dont il espérait le succès, il fut tué à la porte même de son château, lorsqu'il s'y présenta à la tête de ses gens. Hugues V, qu'on avait surnommé le Pieux, sans doute par de bonnes habitudes de religion sur lesquelles il faut lui rendre justice, n'en était pas moins, comme il y en avait eu déjà dans sa famille, un de ces esprits mal réglés en qui la piété chrétienne devrait étouffer le germe des passions de l'orgueil qu'elles ne modifie même pas. Devenu gendre de Bernard I^{er}, comte de la Marche, dont il avait épousé la fille Almodie, il ne lui fallut pas plus que cette quasi filiation pour se créer des droits imaginaires et fictifs sur les petits Etats de son beau-père, au détriment d'Aldebert, fils légitime et successeur de celui-ci (a). De quelles aberrations n'est pas capable dans les hommes politiques la convoitise des richesses et des honneurs !

On voit que cette affaire fut bientôt réglée entre le vassal et le suzerain qui sut montrer comme il était capable de soutenir son autorité. Il fut moins heureux quand il fallut la faire valoir contre les nouveaux antagonistes que le dernier comte d'Anjou venait de lui susciter.

C'était en 1061, les deux frères, qui devaient s'entendre si mal quelques années plus tard, et continuer dans leur famille le détestable exemple des vices qui l'avaient souillée de si criminelles altercations, avaient accepté de tout cœur la tâche que leur oncle avait imposée à leurs instincts

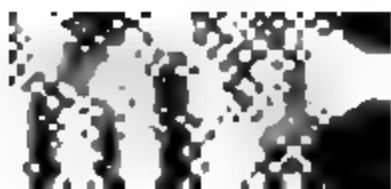
Guy Geoffroy
porte la guerre en
Saintonge.

(a) *Art de vérifier les dates*, X, 102 et 226; — *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XI, 305 et suiv.; — *Labbe, Nov. Biblioth.*, II, 210.

Bataille de Chef-
Boutonne.

Guy Geoffroy y
est défait.

séditieux. Quand Guy Geoffroy leur vit occuper la Saintonge avec la résolution de la garder, il ne put sanctionner ce projet si nettement exprimé de rester établi dans son comté, et sur un territoire trop voisin de Poitiers. Comment s'en fût-il dissimulé les inconvénients, en dépit des promesses faites par Martel, et des droits acquis sur un pays injustement séparé de ses domaines? Il en réclama donc la remise (4). Ce fut l'occasion d'un refus formel et d'altercations auxquelles il s'était attendu. Il leur déclara la guerre, et aussitôt l'on se prépara, l'un à attaquer, les autres à se défendre. Ceux-ci semblent avoir été prêts les premiers, ayant prévu qu'une guerre n'était pas loin, et entrèrent bientôt sur les terres du Poitou où, selon l'usage, tout fut mis à feu et à sang. Le Duc, qui avait aussi ses contingents toujours disponibles, par une précaution dont il tenait l'exemple de son père Guillaume V, ne tarda pas à se porter contre eux, et le mercredi 21 mars, les deux armées se rencontrèrent aux sources de la Boutonne (5). Là étaient déjà, dominant une vaste plaine assez découverte mais très inégale, des vallées et par cela même des coteaux qui les abritaient plus ou moins profondément. C'était comme une sorte de Marche entre le Poitou et la Saintonge. Les troupes, en s'apercevant, songèrent à se ranger en bataille et bientôt se jetèrent les unes sur les autres. Les auteurs du temps s'accordent à parler des traîtres qui dérangèrent les plans de Guy Geoffroy. C'est sans doute que les frères angevins s'étaient ménagé dans son armée des intelligences criminelles, car, au plus fort du combat auquel des deux côtés on se livrait avec un égal acharnement, on vit tout-à-coup les enseignes du Duc disparaître, renversées par les officiers qui les portaient, et ceux-ci s'enfuir des premiers au moment où cette disparition jetait le désordre dans les rangs. Les Poitevins furent dès lors blessés en très grand nombre, aussi bien que le Duc qui cherchait d'abord à rallier ses soldats. Beaucoup furent faits prisonniers. Le Duc même ne dut



son salut qu'au soin qu'on prit de le dérober à l'attention de l'ennemi qui le cherchait, pendant qu'il était emporté au milieu des fuyards. Cette défaite le força de suspendre ses projets et, pendant que les vainqueurs gardaient la province qu'ils croyaient s'être assurée pour longtemps, il retourna à Poitiers (a), d'où il ne devait pas tarder à prendre une éclatante revanche (b).

En attendant et tout en méditant les moyens et l'occasion d'y parvenir, le Duc guérissait sa blessure et accordait aux églises de Sainte-Radégonde et de Saint-Nicolas de Poitiers les deux tiers des dîmes prélevées sur les denrées qui entraient dans la ville pour la nourriture des habitants; réservait le troisième tiers en faveur des pauvres, à qui les deux monastères étaient chargés de le distribuer (c). Saint-Nicolas recevait peu après d'un habitant de Poitiers, Rannaud, des terres qu'il possédait dans le territoire voisin de Montamisé, au village de Trunx (d), encore connu aujourd'hui sous le nom de Tron, à deux kilomètres au levant du chef-lieu de la commune, et dont quelques chartes des XIII^e et XIV^e siècles redisent l'existence dès ce temps-là (e).

En 1062, le Duc, se trouvant guéri, épiait une circonstance qui l'autorisât à reprendre les armes. Elle ne tarda pas à se présenter. Les deux héritiers de Marten n'avaient pas reçu de lui seulement, nous l'avons dit, leurs riches domaines des deux côtés de la Loire. Ils avaient malheureusement hérité aussi leur susceptibilité orgueilleuse, leur avarice, et l'ambition qui l'alimentait. Tous deux donc, également doués du même tempérament, devaient peu s'accorder, et quand ils n'eurent plus à guerroyer avec personne, ils trouvèrent naturel de s'attaquer mutuellement.

(a) *Art de vérifier les dates*, X, 102; XIII, 57; — *Thom. Pactius*, apud Marchegay, p. 334; — Besly, p. 334 bis.

(b) D. Fonteneau, XX, 59.

(c) *Ibid.*, p. 57.

(d) Redet, *Dictionnaire géographique*, p. 20.

La cause première de leurs disses Geoffroy le Barbu ne pouvait pas. Rechin le partage inégal qu'il lui bien plus considérables que les siens naissant du zèle qu'il avait mis à lui contre les prétentions et l'attaque armée il couvait une mauvaise humeur et fois en des mécontentements que le r éclater ; et, comme Foulques n'était lui, de fréquentes querelles s'en suivaient pas à devenir le secret du public.

Guy Geoffroy en profite contre eux. — Nouvelle invasion de la Saintonge.

différents, les surveilla par des affidés certain que, si la Saintonge était. Foulques trouverait dans ses mécontentements de laisser son frère se défendre tout pouvait s'y attendre le moins, il marcha et droit vers Saintes. Ce qu'il avait qu'il assiégea, et dont les abords furent résista longtemps, ayant une garnison Saintongeais qui s'y conduisirent bien prendre par famine, après des sorties qu'accroître le nombre des morts. ne pouvant être secourue, la ville fut rasée sanglant. Guy Geoffroy avait conduit des murs tous ceux qu'il pouvait soutenir d'opposition. Ce fut sa seule vengeance qui s'était rendue à discrétion, mais plus que des sujets, et qui, après tant sous la domination immédiate du Duc.

Guerres d'Espagne où Guy Geoffroy se distingue.

Il y avait dans ce prince des sentiments dont les deux antagonistes qu'il venait pas capables. Ne les craignant plus querelles de ménage, et pendant qu'il venger de sa défaite, s'efforçait de

en le dénigrant, des vasseaux que pouvait séduire l'esprit de révolte, Guy Geoffroy songeait à profiter de la forte armée qui l'avait si bien servi pour aller tenter, vers les limites de l'Espagne, une expédition chrétienne contre les Sarrasins qui la persécutaient. Car en ce temps-là, les Arabes, qui s'étaient emparé de l'Espagne, l'occupaient jusqu'à nos frontières des Pyrénées, et par ce voisinage menaçaient de les dépasser, et de s'établir dans le Languedoc et la Gascogne. Les seigneurs Aquitains de ces deux provinces comprenaient le danger et se portèrent, de temps à autre, au delà des monts à des expéditions qui avertissaient l'ennemi de ne pas les dépasser lui-même. En 1053, le zèle de la religion avait déterminé les Comtes de Toulouse et de Narbonne à se porter au secours des chrétiens espagnols qui les avaient invoqués, et, depuis lors de fréquentes apparitions des armées françaises avaient continué ces efforts, rassuré contre la cruauté des barbares les populations, et affermi sur leurs trônes les petits rois d'Espagne qui possédaient cette contrée (a). C'est cette même gloire que Guillaume voulut acquérir, et y prouva encore son aptitude guerrière, aussi bien que sa valeureuse activité. Mais avant, en outre, il avait fait preuve de son esprit de diplomatie, en faisant participer à cette campagne le Duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, qui, lié avec lui, n'avait pas hésité à lui donner un contingent dont l'esprit guerrier n'était pas douteux. Un autre chef de haute importance se joignit au Duc et ne le seconda pas moins dans cette guerre. Ce fut Aimery IV, vicomte de Thouars, qui se signala avec ses gens, et retira de sa campagne un butin considérable (b). C'est ainsi secondé, que Guy arriva bientôt par le Toulousain et le comté de Foix dans les gorges qui conduisent à travers les montagnes vers le terrain occupé par l'ennemi. C'était une traversée

Ses alliés.

(a) Mézerai, *Histoire de France*, II, 83.

(b) Imbert, *Vicomte de Thouars*, loc. cit.

ais qui, grâce à de sages précautions, aboutit à férir à Barbastro, petite ville de quelques mille ipée par les Maures qui l'avaient fortifiée, et qui pas contre une vigoureuse attaque (7). Plu- es défaites leur furent infligées en des circons- i menées. Après de tels encouragements, le Duc pas s'en tenir là. Le premier succès, qui avait Maures vers l'Occident, lui promettait d'autres

Mais il y trouva un obstacle insurmontable malheureuse stratégie de son temps, qui faisait consciemment le pays où l'on entraît, sauf à s'y s ensuite soi-même par la famine et les maladies vivent. C'est ce qui arriva, il fallut donc abai pays et ramener en France une armée dont l e compensaient pas les derniers malheurs (a).

emps de 1063 avait été employé à ces deu la Saintonge et de l'Espagne. Rentré chez l s'y occupa avec son zèle accoutumé des œuvr ration qui lui étaient familières. Il y montra sentiment de la justice. C'est ainsi qu'il remit à Bourgueil une charge qu'il reconnut lui avo le injustement par son frère et prédécesseur

VII. Il s'agissait d'un droit de pâturage poi chevaux, droit que celui-ci s'était attribué dar s du monastère (b). De tels exemples rapportaien es fruits : d'autres restitutions suivirent celle-l s dotations furent faites aussi à Saint-Cyprien de Saint-Maixent et à Saint-Nicolas de Poitiers ière maison était particulièrement l'objet de agnès de Bourgogne, dont le rôle mondain sen cer davantage à mesure qu'elle voyait les année r devant la pensée de la mort et de ses suites «

Vov. biblioth., II, 221 : — D. Bouquet, XI, 273 ; — *Art. de vér* 03.

neau, I, 572 ; XXI, 433 ; VI, 671, 677 ; XV, 299.

neau, XX, 61, 65, 67.

Nous avons vu la petite ville de Mirebeau se former par les soins des comtes d'Anjou, qui en étaient possesseurs à la charge d'en rendre hommage aux comtes de Poitou. Foulques Nerra y avait construit le château féodal qui, plus d'une fois, fut assiégé en des guerres de voisinage, résista et succomba tour à tour, mais dans lequel les Comtes d'Anjou réussirent souvent à se maintenir (a). Les restes de cette forteresse et ceux de l'ancienne enceinte de la ville résistent encore avec les tours ruinées qui les flanquaient et une partie de leurs douves et de profondes casemates. Une église de Notre-Dame existait déjà dans la ville, et fut reconstruite en 1200 pour une collégiale par l'évêque de Poitiers, Maurice de Blazon. C'est aujourd'hui une ruine qui n'a plus que des portions mutilées de son élégance primitive : toute romane d'abord, elle s'est absorbée dans une foule de retouches successives.

En 1063 fut fondé aussi à Mirebeau, par Barthélémy I^{er}, archevêque de Tours, le prieuré de Saint-André qu'il donna à l'abbaye de Bourgueil alors de son diocèse. Ce prieuré fut en même temps une cure à la nomination de l'abbé, à laquelle fut réuni en 1802, celle de Saint-Pierre, l'une des cinq que la ville possédait encore en 1790 (b).

En 1064, nous voyons un viguier figurer dans une chartre sans indication de sa viguerie, et dont le fils Etienne, donna à l'abbaye de Saint-Maixent tout ce qu'il avait reçu en héritage de son père Jamma. Il y invoque, en faveur de son intention, et comme garantie de cet acte, l'évêque Isembert, le comte de Poitou, Guy Geoffroy, et la comtesse Agnès de Bourgogne, qui signèrent avec le donateur (c). Ce titre de viguier est ici remarquable, car c'est un des derniers qui paraissent dans une transaction publique.

(a) *Historia Gaufredi duc. Andegav.*, apud Marchegay, *chronic. d'Anjou*, p. 265 et suiv.

(b) Redet, *Diction. topograph. de la Vienne*, p. 266 et 370 ; — Beauchet-Filleau, *Pouillé*, p. 314.

(c) D. Fonteneau, XV, 301 ; — *Cartul. de Saint-Maixent*, I, 150.

GÉNÉRALE

et, disparaissent en proportion que les
olient, les seigneurs s'attribuant, par
ions plus ou moins étendues, le droit
à leurs vassaux ; et si quelques-uns
des viguiers, tels que nous en verrons
er parmi les signataires de chartes
e sera plus qu'un objet de luxe auquel
ands seigneurs, jaloux de faire état
es *pagus*, par la même raison, dispa-
tendent à être remplacés par les
ablissent en plus grand nombre et
à la fin de ce siècle comme centres
strations civiles et judiciaires. Deux
s existeront et se partageront nos
on nommera *royales*, parce qu'elles
nent de la couronne, et exerceront la
appels iront aux baillis et sénéchaux,
inférieures qui, pour la nomination
dront des Ducs, Comtes, Barons et
n'auront que la *Justice Moyenne* et
réservée aux juridictions supérieures.
er aussi, en parlant de chefs-lieux de
siège des châtellenies, que beaucoup
au Poitou, dont ils occupaient cepen-
près en avoir fait partie dans la
a province. Loudun, Montcontour et
le, avaient été cédés, nous l'avons vu,
1. Lussac-le-Château, l'Île-Jourdain
dépendaient du comté de la Basse-
tellenie de Loudun et le vicomté de
ellenie de Faye-la-Vineuse pénétrait
e Nieul-sur-Faye, Bertegon, Sérigny
Au Nord et à l'Est de la vicomté de
isses de Poisay-le-Joli, de Buxeuil,
Mairé-le-Gaulier, Coussay-les-Bois,
Posay-le-Vieil, se rattachaient en

tout ou partie aux baronnies de la Haye et Preuilly et à la vicomté de la Guerche, qui toutes trois, étaient en Touraine.

En fait de châtellenies propres au Poitou seul et qui ne s'y mêlèrent à aucune autre juridiction voisine, il faut compter Gençay et Niort, Châtellerault, Angle-sur-l'Anglin, Saint-Savin, Chauvigny, Poitiers, Montreuil-Bonnin, Lusignan, Celle-l'Evêcault, Vivonne, Château-Larcher, Couhé, Champagné-Saint-Hilaire, Dienné, Verrières, Montmorillon, Usson, Calais, Charroux et Civray (a). On voit que la carte provinciale fut alors singulièrement modifiée par les institutions féodales (8).

L'abbaye d'Airvault, que nous avons vue fondée en 976 par une vicomtesse de Thouars, vivait alors obscurément dans le fond de sa vallée. On y suivait la règle canoniale que lui avait donnée l'évêque de Poitiers Gislebert. On sait peu de choses sur ces premiers jours de son existence, et notre attention ne lui vient encore que du souvenir laissé dans nos archives d'une reconstruction partielle de son église, qu'on date de 1064. Mais d'après les termes qui constatent ce fait, nous pouvons croire que la partie postérieure de l'édifice avait subi quelque affaissement qui en rendait la restauration indispensable. Dès lors, voulant donner une forme plus digne à la partie la plus importante de l'église, on en avait repris le chœur et le sanctuaire de façon qu'une nouvelle consécration leur dût être donnée à partir du crucifix (9), c'est-à-dire depuis l'arcade dite triomphale, qui séparait le sanctuaire de la nef, et qu'un grand crucifix décorait toujours. Il faut bien qu'on ait attaché dans le temps quelque intérêt à cette retouche du saint lieu, puisqu'elle est constatée par des chartes et mentionnée par des chroniqueurs.

Nous arrivons à une des grandes phases qui viennent, à l'époque donnée par la Providence, prendre leur rôle dans les plus importantes affaires de l'humanité. En 1066

(a) Redet, *Dictionnaire de la Vienne*, p. 21 et suiv. ; — Chéruel, *Dictionn. de la France*, I, 130.

HISTOIRE GÉNÉRALE

se vit envahi
et cet événement
qui furent appelés
de gloire.

une idée des
ces de cette mén
III, surnommé

l'a fait placer
erre. À vingt a
son pays. Forcé
son proche par
ra son exil. En
ie et de son règ
ent, ses Etats au
die à son père F
e personne, et H

de l'Angleterre, avait promis à Guillaume le
le seconder pour que, venant la mort du roi, la
lui échût, selon la teneur du testament. Et

le traître songeait à s'en emparer pour lui-
tendant à cet effet avec les grands du pays qui
ent pas volontiers à une domination étrangère.
t mort, Guillaume, qui avait su à quoi s'en tenir
sur des promesses d'Harald, s'était tenu prêt,
ré des troupes nombreuses, reçu les engage-
es amis, et se disposa à une descente de l'autre

Manche⁽⁹⁾. Là, une flotte formidable devait
, au moment voulu, cinquante mille combattants,
iels un grand nombre des plus illustres cheva-
. France et de l'Aquitaine⁽¹⁰⁾. Cette province
it fourni un contingent nombreux, et qui, au dire
ital, l'historien le plus accrédité de cette cam-
tribua vaillamment à la victoire d'Hastings.

petite ville du comté de Sussex, touchant à la

ital, *Hist. Normann.*, lib. III ; dans Guizot, t. XXVI, *passim* ; —

mer, où les Français engagèrent le premier mouvement qui devint bientôt une bataille sanglante et décisive ; ce elle décida du sort de ce pays, où la bravoure du Duc de Normandie, soutenue par le magnifique courage de ses compagnons d'armes, assura la conquête autant qu'elle montra l'habileté du conquérant (a). Ainsi, dans la journée du 14 octobre 1066 se multiplièrent, entre neuf heures du matin et six heures du soir, de nombreux engagements avec une alternative de succès et de revers, où les deux armées également énergiques, payèrent par des pertes considérables des efforts également généreux.

Nous n'aurions pas à nous arrêter sur cette grande affaire, s'il ne nous fallait raconter quelle part y prit, par un contingent d'élite, notre province qui s'y acquit une grande renommée militaire. Entrons d'abord en quelques détails qui en expliqueront les préliminaires.

Dès que Guillaume de Normandie s'était décidé à porter la guerre chez les Anglo-Saxons, il avait conçu d'entraîner une armée aussi considérable que possible. Il avait donc fait appel à toute la vaste étendue de ce pays que nous appelons aujourd'hui la France. Princes et peuple étaient invités à prendre leur part dans cette héroïque tentative. Français, Bretons, Flamands, Poitevins, ceux de l'Anjou et de Touraine, de la Gascogne, du Périgord, du Limousin, tous étaient convoqués à une conquête qui promettait, avec une gloire dont tous aimaient le prestige, la richesse d'un grand peuple qu'il s'agissait de se partager et ce côté de l'affaire n'intéressait pas moins, on peut croire, que celui de la renommée et du succès militaire.

Le duc-général, en effet, faisait vibrer aux oreilles de toutes les conditions, une voix qui n'y pouvait manquer d'écho. Les gens de rien, simples soldats ou officiers subalternes, y trouvaient l'attraction d'une fortune qui pouvait se fonder sur des actions d'éclat ; les seigneurs

(a) Daniel, III, 95.

y voyaient à grossir, par des b
patrimoine parfois fort modique,
à s'y faire ; car les promesses a
lois féodales remplaceraient dan
que les Saxons y avaient apporté

me
sur
s.

Pour beaucoup d'esprits ave
voyait tant à cette époque de folle
donc un langage très persuasif.

de toutes parts, les routes vers la
de voyageurs qui se hâtaient vers
leurs services au valeureux c
pourtant beaucoup des plus sol
gardèrent contre cet entraînement,
de ces hasards, qui pouvaient am
que de profits, soit qu'elles vissen
entreprises de la part d'un hor

pe tendances ambitieuses et les exc
pensée était surtout celle de Pl
de ses barons, résista aux obs

uc Guillaume (a). Beaucoup des gra

cette prudence, et le Duc d'Aquitaine fut un des plus
remarquables, préférant le soin de son peuple et les profits
de la paix à des avantages toujours incertains, et qu'on
ne goûte jamais d'ailleurs sans les avoir payés trop cher.
Peut-être aussi, se souvenait-il un peu d'avoir assisté,
en 1043, le roi Henri I^{er}, contre l'illustre bâtard qui déjà
alors s'enivrait de ses premières espérances de conquêtes.
Quoi qu'il en soit, le bruit qui se faisait autour de lui, ne
l'empêcha pas de réaliser un voyage de tout autre genre,
que sans doute il avait prémédité antérieurement à ces
circonstances ; si tant est, toutefois, qu'il ne se fit pas une
diversion improvisée. Il fit donc un de ces pèlerinages à
Rome qui étaient devenus la dévotion des grands. C'était
l'année d'une comète qui resta sur l'horizon pendant un

(a) Thierry, *Histoire de la Conquête*, I, 317.

mois, et qui semblerait y être revenue l'année suivante, si l'on en croit les *Chroniques de Saint-Maixent* (a).

L'exemple de Guy Geoffroy, s'abstenant de la campagne d'outre-mer, fut suivi de presque toute la noblesse Poitevine.

Le vicomte de Thouars Aimery IV s'y engage avec ses vassaux du bas Poitou.

Une exception s'y remarqua cependant, qui devait entraîner beaucoup d'autres fervents du bas Poitou. Là, en effet, régnait Aimery IV, vicomte de Thouars, que ses goûts chevaleresques, son amour des armes et aussi celui des grosses fortunes, fruits de ses succès habituels, avaient poussé, depuis les douze ans que durait son règne, vers toutes les guerres dont il avait eu l'occasion. Il ne négligea donc pas celle-ci, convoqua ses vassaux qui le suivirent au nombre de quatre mille, et se vit accompagné des seigneurs les plus renommés du pays. Tels étaient ceux de Bressuire, d'Argenton-Château, de Montaigu, de Talmont, de Parthenay. Avec eux étaient un sire de Frontenay, près Niort, qui eut le commandement des hommes de cette contrée, et celui de Morthemmer qui marcha à la tête de ceux qui devaient représenter le haut Poitou (b). Si nous ajoutons à ces noms ceux des sires de Maynard, encore connus en Vendée, de Mauléon, dont nous savons l'origine et l'histoire, de la Haye, venu de Touraine, de Mouchamps, déjà établi en une forte position aux environs de Chantonay et des Herbiers, nous aurons une juste idée de l'enthousiasme qui s'était communiqué à ce pays des Mauges, auquel se joignirent ceux de l'Anjou, de Retz et de la Bretagne, sous les ordres du vicomte de Thouars (c).

Ce noble seigneur s'y comporta en héros. Guillaume le Bâtard, qui le connaissait, lui avait confié l'aile gauche de l'armée, et c'est en chargeant à la tête de ses phalanges, qu'il enfonça la fameuse *tortue anglaise*, ainsi nommée de ce que ses hommes n'avançaient que protégés par un

Qui s'y distinguait.

(a) Ad ann. 1066 et 1067 ; Marchegay, p. 403 et suiv. ; — Labbe, II, 211.

(b) La Fontenelle, *Revue Anglo-Française*, I, 28 et suiv.

(c) La Fontenelle, *loc. cit.*, passim.

Il fait couronner Guillaume roi d'Angleterre.

rempart de leurs propres bou allures franches et alertes, so l'avaient fait aimer et le revêta autorité qui devint aussi utile son courage dans les comba certains opposants pour que le tement roi d'Angleterre, il de entrain ordinaire, et quelques reçut la couronne dans la fame ne fut pas ingrat envers son se d'or et de richesses mobilières, de toute espèce. Le prince r distribuer ses souvenirs d'outr amis, aux églises et aux commu honorable preuve de ce désinté

avec la gloire humaine. A partir de ce retour, l'illustre baron n'eut plus aucune expédition hors de ses Etats, ni de guerre importante. Il y vécut en famille jusqu'en 1093, d'ici là, nous le retrouverons parfois dans les vieilles pages de nos annales.

La maison de Parthenay s'y fait remarquer.

Simon de Parthenay revint aussi, et avec le vicomte, de son voyage d'outre-mer. Il n'était pas le propre seigneur de la Gâtine, mais vidame (*vice-dominus*), pour son frère Joscelin II qui étant devenu archevêque de Bordeaux en 1059, lui avait confié le soin de ses affaires seigneuriales. Lui aussi s'était enrichi, pour ses nobles services, des générosités du conquérant; en sorte que simples soldats ou seigneurs, revenus dans le Poitou, y rapportèrent, avec un bien-être qui devint le charme des familles, une fécondité de récits qui, au foyer des chaumières et des châteaux, firent naître ces nombreuses légendes dont les trouvères ne devaient pas tarder à poétiser les héroïques récits.

Caractère héroïque de cette expédition.

Il y avait plus encore. Beaucoup de membres de nos grandes familles restèrent sur le rivage conquis. Ils y reçurent, selon leurs services, des fiefs, des châteaux, de

somptueux établissements conquis sur les vaincus et sur les morts. Ce n'était, du reste, que l'accomplissement de sollicitations et de promesses émises même avant de quitter la France. On était encore dans le port de Saint-Vallery (a), les voiles y attendaient un vent favorable pour se déployer vers les rivages d'Hastings, et déjà le chef de l'armée distribuait les vicomtés et les baronnies aux leudes de son entourage, et ceux-ci prêtaient foi et hommage pour des domaines dont les possesseurs pouvaient les tuer le jour même du débarquement. Tel était, pour n'en citer qu'un, ce Roger de Poitiers qui, médiocrement riche avant de partir, se fixa sur le terrain acquis par sa valeur, après y avoir reçu, sous le nom de Roger de Montgomery, les titres et les domaines du comte de Lancastre.

Quels hommes et quel temps !

En ces temps de contrastes sociaux, on voit toujours se succéder tour à tour des faits qui effraient, et d'autres qui consolent. Un de ces derniers vint attirer l'attention des Poitevins sur un de leurs lieux de dévotion qui leur était cher depuis longtemps. Nous avons vu saint Porchaire, abbé de la collégiale de Saint-Hilaire, fonder à Poitiers, vers la fin du vi^e siècle, la chapelle de Saint-Sauveur, dont l'emplacement se trouvait encore, à la fin du xii^e siècle, dans la même rue et vis-à-vis l'église actuelle de Saint-Porchaire. Cet ermitage exista quelque temps au *suburbium* du faubourg occidental de la ville, en dehors de l'enceinte wisigothe. De cette modeste demeure où le saint avait passé ses derniers jours et où reposaient ses restes, vénérés de la population, le monastère avait fait une paroisse sous le vocable du saint regardé comme un des protecteurs de la cité (b). En 950, un trésorier de Saint-Hilaire, Thébaud, l'avait fait reconstruire et agrandir suffisamment pour

(a) Saint-Vallery en Caux, chef-lieu de canton de la Seine-Inférieure, sur la Manche, 5,000 habitants.

(b) V. ci-dessus, t. II, p. 261, ad ann. 599.

FOIRE GÉNÉRALE

de cette année
à l'extérieur de
17 que Hugues
ailleurs selon l
rec bien moins
assez mauvais
de Bourgueil. I
licita Joscelin,
même temps t
faveur de Bour
nsentit avec l'a
t-Hilaire, de
gial. Les obli
Hilaire, qui er
assèrent donc
s remplir désor
à l'avenir les m
tenus d'accom
ns déjà célèbres
solennités, le
saint patron.
t-Hilaire s'engi
mêmes jours,
ns mutuelles
, où elles fure
ournois, par ur
le Chapitre de
ons penser qu'à
Tourangeaux,
, s'empressère
le une basiliq

l'abbaye de Bourge
. 351, et dans le t
itou, p. 361.

n, X, 345.

tant d'autres. Néanmoins elle ne pouvait plus se tenir menaçait ruine lorsqu'en 1508 la paroisse résolut de démolir et de la remplacer par une nouvelle. On y procéda dans le mauvais goût de la Renaissance à une église que nous avons encore, si singulière par ses formes qui n'ont rien de religieux. Heureusement la tour fut conservée, et avait gardé toute la solidité de sa forte création, les caractères esthétiques de la première et véritable Renaissance monumentale, en attendant une troisième reconstruction devenue indispensable, elle atteste sa solidité en va contestée par des vandales de notre siècle, et permet d'espérer que si une basilique mieux conçue remplace un jour la prétendue église d'aujourd'hui, on voudra bien souder convenablement en revenant au style que le ^{xvi}^e siècle ne sut pas lui rendre (11).

La donation de Saint-Porchaire à Bourgueil s'était faite au mois de mai. Cette même année, en juillet, Foulques Rechin répara une grossière injustice que Foulques Nerra son grand oncle, avait commise envers l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marnes. Ce genre de vexation sauvage était plus familier qu'à personne à cette dure famille d'Anjou qui respectait rien, et le prouvait à la première occasion satisfaire ses caprices tyranniques. On est mal renseigné sur la nature des torts que le Rechin comptait réparer ainsi, et pour en venir là, il fallut qu'il trouvât dans sa vie un de ces bons moments qui lui étaient assez rares. L'impartialité de l'histoire veut lui tenir compte pour cela d'une inspiration meilleure et très favorable à l'abbé Gerald, lorsqu'il lui avait permis, dans l'enceinte de son château de Vihiers, l'établissement d'un prieuré avec une église de Notre-Dame, et de Saint-Junien avec une autre au sud de Saint-Hilaire, lesquelles existèrent jusqu'au ^{xviii}^e siècle. Ces événements avaient mouvementé quelque peu la petite église devenue très modeste de l'ancienne Ansion, qui dut trouver aussi heureuse qu'étonnée de devoir ainsi une double fortune à deux des hommes les plus méchants

leur siècle sans contredit (a). Et leur arriva encore. C'est qu'un p avec toute sa famille à la constr par le Rechin et y créa des diffic pendant plus de deux ans. C' compensation de la faveur pu paisible et laborieuse des pauvres brutales de certains opposants d toujours disposés à user de leur ou les vexer (b).

Nouvelle guerre
portée en Anjou
par Guy Geoffroy.

Pendant que la révolution de 10 et une partie importante des laume VIII était revenu d'Italie, e du gouvernement de ses peuples toujours à la justice et au de intestines des princes d'Anjou le lui était chère, mais qu'il lui coût s'agissait de régler autour de lu d'honnêteté publique. Les histor ont le plus de prétention à une disent rien des motifs que crut pour intervenir dans les choses lisant avec attention les écrivai avons dû conclure de leurs ré s'engager en 1068 dans cette cru

A quelle occasion.

Inimitié des
deux frères Geoffroy le Barbu et Foulques Rechin.

Les deux frères, Geoffroy le E ne s'entendaient pas mieux qu'il jalousie du premier, trop apparer excitait les récriminations violent guerre ne se faisait pas entre existait par des dissentiments c allumer l'incendie, et comme accessible aux sentiments gén

(a) D. Fonteneau, XIII, 283.

(b) Ibid, XIII, 285.

dissensions devaient éclater et les pousser l'un sur l'autre. C'est ce qui arriva dès 1066 où les deux frères, ayant soulevé leurs partisans et produit un affreux désordre sur leur territoire d'Anjou et sur celui de la Touraine, qui leur appartenait en partie, ils en vinrent aux mains, et après quelques rencontres armées, le Rechin vainqueur, mit la main sur le Barbu et l'enferma étroitement au château Sablé dans le Maine. Ceci ne s'était pas fait sans que par d'une fois, la trahison de quelques seigneurs affidés eût secondé les menées de Rechin. Geoffroy fut bientôt délivré par l'intervention du pape Nicolas II et celle d'un grand nombre de barons indignés de ces cruautés fraternelles. Cependant le malheureux prince reprit les armes aussi que rendu à lui-même, et, malheureux en de nouveaux combats, il retomba aux mains du comte qui le confina plus resserré que jamais dans le château de Chinon, d'où il ne vanta de ne plus le laisser sortir (a).

Cette conduite de Foulques, que la noblesse désapprouva hautement, et qui semblait déshonorer ses rangs, ne pouvait laisser indifférent le suzerain de qui relevaient tous les gentilshommes de l'Aquitaine. Qu'il y ait été porté par une pensée de devoir ou par l'impulsion des premiers vassaux, il dut chercher à s'aboucher avec Foulques, à le retirer de ces excès de haine irréfléchie. Mais il était naturel qu'il ne réussît pas mieux ; il dut se déterminer à prendre les armes. Telle fut la raison de cette guerre de 1068, que les chroniqueurs du XI^e siècle, non plus que leurs copistes de notre temps, n'ont pas exposée, et qui nous semble la véritable.

Le Duc entra donc en Anjou à la tête de nombreuses phalanges. Bientôt le ravage fut partout. Il marcha vers Saumur comme vers un objectif plus facile à prendre, d'une assez grande valeur, au reste, pour payer les frais de la guerre. La ville fut prise d'assaut, le château brûlé aussi bien que les églises de Saint-Pierre et de Saint

(a) *De Gestis consulum Andegavensium*, apud Marchegay, p. 138 et suiv. — Bodin, II, 232 et suiv. ; — *Chronique des Eglises d'Anjou*, p. 168, 189 et 4

HISTOIRE GÉNÉRALE

la moitié de la cité.

de Saint-Florent-le-
line de 1025, l'avait f.
ville : il échappa dor
doute interdit la m
s. Cet événement se
(a). Rien ne resta m
resse, et un grand n
ent dans les flamme
est bien à constater

d'Anjou, que cert
ren de la collégiale
ni Geoffroy dans
nt. Aucun de leurs v
leurs mauvaises
histoire vengeresse
nt toute la vie de c
nble avoir jamais ra
e leur conduite et d
si sévère à l'égard
sa conscience lui d
e tarit pas d'éloges
e, sans avoir jama
eur particulière, en
der. « Brave chevalie
rimenté que laborieu
et éloge capable de s
subir, de la part de
eption que les ch.
ne pas même sou
oisième mariage du
iation pure et simp

érif. les dates, X, 103.

Saint-Maixent, ad ann. 10

cons. Andegav., p. 139.

Mathilde. Une fille, née de son second mariage en 1068, ne lui parut pas un titre suffisant à l'indissolubilité d'une union qui durait depuis quatorze ans. Ainsi un premier succès l'avait enhardi dans cette voie de licence, et à être cette fois s'y trouvait-il encouragé par le silence de son évêque Isembert II, dont l'exemple et les principes devaient inspirer médiocrement le respect des choses saintes : nouvelle et funeste preuve du mal que peut causer dans un troupeau, la déplorable négligence d'un pasteur aveugle et mondain. Au reste, il fallait que le mal fût profond pour que tant de grands personnages de ce temps ne songeassent même pas à le réprimer. C'était un duc de Bourgogne, Robert I^{er}, dit le Vieux, qui osa donner sa fille Hildegarde à un prince dont les facilités avaient par deux fois étonné le monde. Il est vrai que ce Robert n'était que fils du roi de France de même nom ; lui, d'Henri I^{er}, était par-dessus tout un très mauvais sujet, sans retenue aucune, ayant assassiné naguère son beau-père dans une querelle détestable, il ne respectait même pas sa propre vieillesse, car il devait mourir sept ans après avoir obtenu une charte, d'un accident honteux (a). Ceci nous donne une triste idée de l'ignorance et de l'affaissement moral qui autorisaient de telles mœurs contemporaines, et explique très pertinemment comment s'élèvera bientôt contre ces dissolutions antisociales le zèle de l'Eglise et de ses docteurs. Guy Geoffroy se laissa-t-il aveugler sur ce point de conscience par une si illustre parenté, et ne prit-il pour telle épouse que pour se ménager une alliance utile à la couronne de France ? Rien d'impossible. Mais l'ambassadeur n'excuse jamais la faute qu'elle motive.

C'est peu de temps après ce troisième mariage que, suite d'une cause ignorée, une nouvelle querelle s'éleva entre le Duc et l'un de ses vassaux. Ainsi les ruines de Saumur étaient encore fumantes, quand ce même vainq

(a) *Art. de vérif. les dates.*

quitta sa capitale pour aller ré
santes villes de son territoire
naissait son autorité. En pare
que ces revendications par les
d'une entière exigence de la
en présence des catastrophes
vassaux révoltés, on compren
exposer si hardiment. C'est
seigneur de Luçon qui, paraît
temps à reconnaître la supré
nous dit pas le nom de ce se
avons un texte très décisif d
bénédictin, qui trouve juste
Poitiers contre un sujet qui
C'est donc à l'orgueilleux en
faut attribuer la perte de cette
comte l'assiégea avec de nomb
insuffisante, ne résista que t
avant la fin du premier jour
dernière pierre, le château
enfermée dans ses murs, e
femmes et d'enfants qui l'habit

Mort d'Agnès
de Bourgogne.

Peu de temps après ces évé
Guy Geoffroy perdit sa mère A
triste rôle, cause de tant de ma
lui inspirer sans doute aucuns
avancée en âge, avait vécu,
débarrassé d'elle par une jus
déloyale, tantôt à Poitiers ave
en d'autres voyages. Enfin, c
dernière de son existence, elle
à Notre-Dame de Vendôme;

(a) *Chroniq. Malleac.*; — D. Estienne
Monastères et des Evêques de Luçon, I, 1
et des Evêques de Luçon, I, 178; — Ari

(b) *Besly, Comtes*, p. 348 bis.

moins une entrée sérieuse dans la vie du cloître, qu'un de dévotion, un sentiment de foi et de pénitence, et crainte enfin trop fondée des jugements que Dieu inspire à des âmes croyantes devant le dernier jour de monde qui s'enfuyait. Agnès dut se rappeler, en elle non sans amertume, le peu de dignité de sa condition comparée avec l'élévation de son rang, son peu de respect pour la pudeur publique dans son second mariage, ses indécatesses de mère et d'épouse, et cet esprit d'intrigue qui troubla sa vie au seul profit de nombreuses déceptions. Quant à ses œuvres de foi, à ses quelques générosités envers des églises, ce furent parfois de nécessaires concessions pour des injustices avouées. Si Dieu a daigné tenir compte de ces retours au bien, l'histoire est obligée de constater que ce ne furent pourtant que d'insuffisants matériaux pour une épitaphe chrétienne.

Un acte de justice, qui fait l'éloge du comte de Poitiers, nous signale vers ce même temps un usage qui mérite notre attention. Il s'agit de deux frères, David et Clément, bourgeois des environs de Poitiers, qui vinrent un jour réclamer du prince des terres de leur patrimoine que leur père et mère, disaient-ils, leur avaient enlevés contre droit. Le comte trouva juste leur demande, y voulut satisfaire, et, pour les investir de nouveau de leur propriété, il ramassa un jonc vert parmi ceux qui couvraient le plancher, et donna aux deux frères en signe de cette restitution. — Cette coutume était déjà fort ancienne, comme l'a fait remarquer Bignon (a). Mais il ne faudrait pas croire avec lui que cette habitude de joncher les planchers, quand on recevait chez soi quelques personnes honorables, se pratiquât jusque dans le palais du Comte. Là, étaient certainement des tapis confectionnés à Poitiers même, comme nous l'avons vu sous le règne de Guillaume le Grand, qui avait favorisé cette industrie renommée au loin comme un des produits

(a) *Notes sur les formules de Marculfe*, V, c. XIII.

STOIRE GÉNÉRALE D

arquables du pays.
oporté ici se serait
s eux-mêmes, sur
serait rendu, peut
un acte de bienve
t. Donc, Guy Geoff
che à qui les ince
clusivement. Il po
s grands moyens é
justice. Cette obser
'il nous paraît bor
édent.

ables ravages qui s
armes, semblaient
tant du christiani
is dans ces cœurs
moitié assouplis a
vait se faire que l'l
garder sa vie com
on adversaire ; et
faisaient passer d'u
on tour de terrasser
uis longtemps tout
de là à tous les ex
à aux massacres, a
de la mort, il n'y
ni. Il est remarqu
ière, ne s'adoucit p
ni se fit au xiv^e si
n, et ne permettai
nnel dans aucun c
aille. Remarquons
l'artillerie, et dès l
on contemporaine d
membres autant de l
leure aux mœurs

sentiments humains un accès plus facile dans les cœurs. Ce furent les prédications publiques des religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, qui parurent alors, et amenèrent par leur éloquence un courant d'idées nouvelles dans les peuples toujours empressés de les écouter. C'était un heureux complément des écoles monastiques nécessairement restreintes à un petit nombre d'auditeurs et si nous envisageons comment les Trinitaires et les religieux de la Merci furent encouragés par les Papes à porter sur toutes les plages l'exemple de la miséricorde et du dévouement ; si nous considérons que cette abnégation des missionnaires alla, pour la rédemption des captifs jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes, nous comprendrons comment la vie de l'Eglise est devenue celle des nations qui l'ont écoutée.

Ainsi s'expliquent les féroces emportements de cette race issue des guerriers Germains dont le paganisme était une source de vices, et, qui ne connaissant d'autre vertu que le mépris de la mort, conservèrent jusqu'au-delà des croisades beaucoup de leur férocité naturelle. Elevés dans ces habituelles idées des combats et de toutes leurs cruelles conséquences, ils en regardaient comme inséparables les excès qu'alimentaient trop en eux le mouvement de la colère et de la vengeance ; c'est ainsi que ce naturel, que la religion ne modifiait que si difficilement, s'alliait en eux à une foi vive, à des pratiques sincères, à une profonde conviction que le christianisme était le vrai gouvernement de Dieu. Cette foi était en eux moins raisonnée qu'instinctive ; c'est pourquoi ils l'oubliaient trop souvent quand les passions faisaient taire en eux la conscience. Hélas ! le cœur humain a-t-il donc changé tellement qu'il n'ait plus en lui aucune contradiction entre ses convictions et ses devoirs ? Heureusement que dans tous les siècles ces grandes inconséquences marchèrent parallèlement à ces grandes vertus, et que presque toujours après les plus regrettables fautes, Dieu ouvrait encore sa miséricorde

DIRE GÉNÉRALE I

tir. Que les pe
plus qu'autrefois
e pour les indivi
efforts de la dro
rtir de cette ann
au, qui nous y ap
les du Poitou doi
it publié la gène
la Rocheposay,
enue célèbre dai
orientale du Pc
i Berry, s'assey
avec la Gartem
ntes disent enco
lle qui y régna. C
onde moitié du xi
ay qui s'opérait
une très petite
une forteresse,
emiers chevaliers
eux-Posay, villa
ers le Sud-Est e
le. Celle-ci a, de
ssomption qui e
ant du doyenné
e, par cette églis
emment aux env
A la Roche, fut
d'on y trouve déjà
i à la communal
furent établies u
joignit le côté fé
seigneurs dont l
le château et la
où Ecroi fon
etit-fils de celui-

Preuilly et de la Rocheposay, joua un grand rôle dans les affaires de la Touraine : il y était trésorier de Saint-Martin ; il s'était allié en Anjou à Foulques Rechin contre son frère Geoffroy le Barbu ; il fut tué le 5 avril 1067 à la prise d'Angers dont il s'était emparé. Bientôt on vit ses descendants se mêler aux croisades, et Geoffroy III, en particulier, à la première.

Les grandes alliances du pays se firent avec cette famille qui se distingua d'autant plus quand les guerres de la Terre-Sainte appelèrent en si grand nombre les plus illustres chevaliers de la France. Une des plus remarquables fut celles des Chasteigner qui, au ^{xv}^e siècle, acquit la Roche par le mariage d'un de ses membres, Geoffroy de Chasteigner, seigneur de Saint-Georges-de-Rexe (a), avec une Louise de Preuilly qui en avait hérité de son frère Antoine. Depuis ce temps les nombreuses guerres menées tant en France qu'en Italie virent les Preuilly se distinguer dans les premiers rangs de l'armée et à la cour de nos souverains. La ville de la Roche devint le siège d'une châtellenie tout en continuant d'appartenir à la baronnie de Preuilly. La châtellenie relevait de la baronnie d'Angle, propriété seigneuriale des évêques de Poitiers. Nous verrons dans la suite comment ces beaux noms s'acquirent de nombreux souvenirs dans les dyptiques de notre province. Les Preuilly portaient *d'or à trois aigles d'azur, deux en chef une en pointe* (b).

C'est l'occasion aussi de parler de ces Chasteigner dont nous venons de voir les affinités avec la maison de la Rocheposay. Leurs plus anciens titres remontent à l'an 1068 (c), où déjà ils possèdent en bas Poitou la terre

(a) Saint-Georges-de-Rexe, bourg des Deux-Sèvres, canton de Mauzé, dans les marais ; il a une population de 700 âmes.

(b) Cf. Lalanne, *Histoire de Châtellerauld*, I, 505 et suiv. ; — Redet, *Dictionn. de la Vienne*, p. 361 ; — Beauchet, *Dictionn. famille du Poit.*, p. 611 et suiv. — Thibaudau, *Abrégé de l'Hist. du Poit.*, IV, 167, 1^{re} édition ; — Geoffroy d'Eschavanes, *Armorial universel*, t. 1^{er}.

(c) V. ci-dessus, ad h. ann.

considérable de la Châtaign
qu'un chef-lieu de canton de
la Vendée. La souche con
alors Gislebert de Chasteigr
dessinent mal comme ceux
C'est de lui pourtant que se
que la France vit sans inter
huit à neuf siècles la servir
de la société. La vigueur
de sa position sociale se voi
branches sorties de ce tron
demeurée l'héritage des d
aujourd'hui, celles des Toul
propos que les dernières
leurs couronnes nobiliaires
la France sur l'échafaud ré
de bataille, où leur vieille ré
de leurs ancêtres.

L'histoire des Chasteigr
généalogistes que nous av
s'aidant mutuellement, ils m
grands hommes qu'ils ont é
sement. On les voit occupe
des terres considérables du
répandent au delà de ces lin
la Meilleraie, le Jard et autr
effacés de nos cartes. Ils ne
les prestiges de leur nom, p
distinguent. Au ^{xiii}^e siècle, i
aux croisades auxquelles ils
généreuses contributions qu
C'est l'époque où ils possèdent
une branche qui se distingu
diplomatie et dans les arme
dit, entre dans la famille
en 1410, de Geoffroy Chasteig

de-Rexe, du Lindois (a) et autres lieux, avec Louise de Preuilly, héritière de la Rocheposay et d'Audouville en Beauce. La terre de la Roche sortit de cette famille en 1662 par le mariage d'Anne-Marie-Gabrielle dame de Chasteigner, avec Ysoré III de Pleumartin, lieutenant pour Louis XIV en Touraine et en Poitou. Cette branche disparut donc alors, mais le nom de la Rocheposay se continua dans ses derniers descendants dont le chef est aujourd'hui M. le comte Alexis de Chasteigner, qui habite tour à tour chaque année la ville de Bordeaux, ou en Poitou, sa belle terre des Giraudières, non loin de Châtellerault. C'est par une acquisition récente de ce dernier, que les remarquables restes du vieux château de la Rocheposay viennent de rentrer dans la famille, et donnent ainsi à l'archéologie et à l'histoire une garantie de leur conservation.

Les Chasteigner portent *d'or, au lion passant (ou posé) de sinople, armé et lampassé de gueules* (b).

(a) Le Lindois, village de 1,200 âmes, du canton de Montembœuf, près Confolens (Charente).

(b) Duchesne, *Histoire de la Maison de Chasteigner*, in-f^o, 1634, p. 67, et *passim* ; — Notes particulières communiquées à l'auteur par M. le comte Alexis de Chasteigner.



1

2

3

NOTES DU LIVRE XLIX

NOTE 1

Le prieuré de Belle-Noüe était dans la paroisse actuelle de Château-Guibert, canton de Mareuil, arrondissement de la Roche-sur-Yon. La commune a une population de 11 à 1,200 âmes. Le *Castrum Guiberti* semble, par son nom, relativement moderne. Le lieu a encore une église romane qui semble remonter au xi^e siècle. Elle est de Notre-Dame, et fut sans doute la première église prieuriale de ce bénéfice qui, après avoir dépendu de Saint-Michel-en-l'Herm, devint au xviii^e siècle à la collation de l'évêque de Luçon.

NOTE 2

De Ritib. Eccles., II, 92; — Du Tems, *Clergé de France*, II, 348 et 518; — *Gall. Christ.*, II, c. 1062. — En 1835, on trouva dans la nef de l'église abbatiale de Maillezais, depuis longtemps abandonnée au vandalisme, le tombeau en pierre de Goderan, qu'avait recouvert une couche épaisse de débris de l'architecture. Ce tombeau renfermait les restes décharnés du saint évêque avec une crosse en bois portant son nom sur un cercle d'argent, et son anneau d'or enrichi d'une pierre précieuse. Un *antiquaire* s'empara de ce bijou. Nous savons que quelques doctes ont une dévotion prononcée pour ce genre de reliques... — Sur la pierre tombale était une statue du défunt revêtue du costume sacerdotal et en plus du *Pallium*, insigne de sa dignité. Mêlée aux ossements était une plaque de plomb, où, suivant l'usage était incisée cette inscription dont les analogues ont été si souvent utiles à l'archéologie et à l'histoire: *VIII. id. aug. ob. Goderann. santonnens. esp. Hujq. loci abb. piissimus*, c'est-à-dire: « Le 8^e des ides d'aout est mort Goderan, évêque de Saintes et pieux abbé de ce lieu ». Ce que c'est que l'ignorance ou peut-être une indifférence plus coupable encore! Croirait-on que ces ossements vénérables, d'une si incontestable authenticité, souvenir si précieux d'un des hommes les plus remarquables du bas Poitou, furent confondus avec les restes mortels des évêques et abbés inconnus déposés dans la nef de l'ancienne cathédrale de Maillezais! (Cf. l'abbé Briant, *Histoire de l'Eglise Santone*, I, 326; — l'abbé Lacurie, *Histoire de l'abbaye de Maillezais*, p. 19 et suiv.) Hélas! nous aurons peut-être à signaler

aités de ce genre qu'il nous sera permis à l'occasion de : la sévérité qu'elles méritent.

NOTE 3

l'épithaphe que les moines lui firent, bien plus à l'honneur, reconnaissance très bien motivée, qu'à celui de la part du poète latin, qui n'était pas trop maladroit pour les choses, avec la puissance déjà effacée du comte, une loyauté et une conduite qu'avait démenties toute sa vie. La paix, on croit, aurait fleuri pendant tout ce trop long règne.

*non viguit tua, dum valuit, Martelle, potestas,
non latuit, pax magna fuit, regnavit honestas.*

Enfin lui-même, qui n'épargna pas plus le défunt que nous-mêmes, c'est tout le contraire qu'il fallait. Les moines pouvaient bien ne pas voir aussi clairement de la vie publique de ces illustres bienfaiteurs que qu'ils en recevaient; ce qui les rendait beaucoup plus que ne peut l'être Foulques Réchin, lorsque dans son *l'Histoire d'Anjou*, il parle de son oncle Martel dans les termes que l'auteur de son épithaphe. (Marchegay, *Chroniques d'Anjou*, p. 378.)

NOTE 4

Dans ses *Recherches*, I, 250, prétend nettement, après avoir étudié la question, que Guy Geoffroy n'avait pas d'autres armes que celui que pouvait lui donner la force. Nous ne sommes bien désormais à quoi nous en tenir sur la question en attendant de toutes ses preuves, contre les prétendus qui l'ont traitée sans la résoudre, mais en faveur des moins autorisés.

NOTE 5

Enfin jusque-là, la villa, pourtant dès lors assez considérable, à Wulton, dit Thomas Pactius, à cette époque, devait être une simple seigneurie appartenant à quelque chevalier du pays qui, probablement, en avait. Peut-être aussi appartenait-elle alors aux vicomtes de la région, qui la gardèrent longtemps, et auxquels succédèrent les seigneurs nobles de Montbron, de Mollet, de Gravelle, de Bonneval et de Gontaud-Biron, dont le dernier fut le malheureux et coupable ami d'Henri IV. Après avoir

été une baronnie importante, Chef-Boutonne n'est plus qu'un simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Melle (Deux-Sèvres), avec une population de 2 à 3,000 âmes, dont les dernières traces antiques ont disparu au commencement de ce siècle sous le marteau des démolisseurs. Nous empruntons ces détails à notre savant confrère M. Henri Beauchet-Filleau, qui a parlé plus au long de Chef-Boutonne dans son intéressant opuscule : *De Ruffec à Niort*, p. 46 et suiv.

NOTE 6

Ce quantième n'est pas donné exactement, comme nous le donnons ici, par quelques auteurs qui l'indiquent le 20 mars au lieu du 21, ajoutant que ce jour était un mardi 21 mars ; or, en 1061, le 21 mars était un mercredi, ce que nous préférons, nonobstant la judicieuse observation de dom Clemencet (*Art de vérifier les dates*, X, 103), qui concilierait cette apparente contradiction en remarquant que la fête de saint Benoît, comme toutes les autres, commençait aux premières vêpres du 20 mars, à 3 heures de l'après-midi, pour finir le lendemain à la même heure. Mais le jour de la fête n'est jamais, en dépit de cet usage qui dure encore pour l'office canonial, indiqué de la veille ; c'est toujours le jour même où tombe la fête du saint.

NOTE 7

Barbastro a aujourd'hui 5,000 âmes, c'est un petit évêché dont la cathédrale est l'ancienne paroisse de la ville. Elle est à 20 lieues de la frontière française, encastrée dans la Navarre, et assise dans une vallée qui s'étend en une vaste plaine vers l'Orient. (V. Mantelle, *Géographie comparée de l'Espagne*, p. 73.)

NOTE 8

Pour les détails que nous venons de donner quant aux vigueries, nous nous bornons on le voit, à ce qui regarde le haut Poitou. Mais ces notions s'appliquent aussi bien aux territoires dont on a fait les deux départements de la Vendée et des Deux-Sèvres, et à l'occasion nous dirons quelles châtellenies y avaient remplacé, à l'époque historique, les vigueries qui en auront disparu.

NOTE 9

Benedictio sancti Petri Aureæ vallis fuit de Crucifixo.

Les historiens qui ont rapporté ces termes, comme la *Chronique de Saint-Maixent*, n'ajoutent rien à ce mot *Crucifixo*, et ne l'expliquent pas. Nous croyons lui donner ici le sens qu'il doit avoir et que justifie l'usage dont nous parlons, que nous avons vu encore suivi il y a

NOTES D

en quelques vieil
nme une des plu
emploi n'était pl
vec mille autres, c
struit de ces vi

N

ie de Saint-Mais
0,000 hommes ;
évaluent l'armée
: répondu à l'app

N

ents ont comme
essant pour l'histe
poque déjà éloigné
aristes de magasi
la belle tour de
a régularité de
ligne droite, on
tait-on, elle mer
e fut pas l'avis de
ien, que sous ce
était que l'église
devait construire
rits avaient obten
ue menteur, le m
e. Trois jours s
du Congrès arch
çaise pour la c
mai. La discusse
préoccupaient d
toute la France.
chose jugée, et
se déjugerait pa
condamnation. M
résent à la séan
our condamnée é
n logement dans
demeurerait chaq
fficiels le rappela

et proposa à l'assemblée de prier M. le préfet de la Vienne, présent à la discussion, de demander immédiatement à Paris, par dépêche télégraphique, un sursis de quelques jours en faveur de la tour expirante. Ce fut fait, et dès le soir le sursis arrivait. On en profita pour procéder à un plus ample informé, et à un projet de restauration qui, trois mois après, avait si bien assuré la vie du monument, qu'il souffrira très bien encore, si l'église se rasait quelque jour, une adjonction au nouvel édifice qu'on lui annexera selon toutes les exigences de l'art chrétien.

Nous n'avons vu dans aucuns des procès-verbaux de l'affaire, le nom du promoteur de cette mesure décisive; nous regardons ce silence comme un dommage, si non pour lui, assez payé de cette bonne œuvre par l'œuvre même, du moins, pour le monument dont l'histoire demeurerait autrement incomplète. Donc, on nous permettra peut-être de refaire ici le procès-verbal de la séance, en confiant à nos lecteurs, que l'auteur de l'utile motion était celui de cette histoire du Poitou.



1

2

3

LIVRE L

DEPUIS LA FONDATION DE L'ABBAYE DE MONTIERNEUF
DE POITIERS,
JUSQU'À LA MORT DE GUILLAUME VIII

(De 1069 à 1086)

LA fougue des passions violentes opérait trop souvent de grands malheurs pour les peuples, de la part de ces trop nombreux souverains qui ne connaissaient guère que le droit du plus fort, et qu'une domination absolue empêchait de se dominer eux-mêmes. Encore était-il heureux que le remords pour un grand nombre, succédât à leurs injustices et leur persuadât de les réparer ; et il n'était pas rare de voir ces grands coupables se tourner vers la source de toute justice et de tout pardon, et entreprendre jusqu'à comme un voyage de pénitence pour recevoir du Souverain pontife l'absolution dont ils sentaient le besoin.

C'était bien le cas de Guillaume VIII qui, dans ses deux guerres contre Saumur et Luçon, avait eu le double tort de confondre les neutres avec les belligérants en détruisant, avec les forteresses militaires, les abbayes et les églises auxquelles il n'avait rien à reprocher. Telle fut la raison qui déterminait dans sa pensée peu après ces mémorables catastrophes, la fondation à Poitiers du monastère de Montierneuf, abbaye bénédictine qui devait rivaliser avec

Fondation de
l'abbaye de Mon-
tierneuf de Poi-
tiers.

Saint-Cyprien, et se faire, ce qui est une chose intéressante et de non moins grandes discussions se sont élevées à l'important monastère; on a reculé de Saint-Maixent, reniant l'antiquité, la préférence 1073 et même 1086. Ces cahos de nuages formés par les discussions confuses; car ces trois époques peuvent être adoptées comme se rattachent à cette belle institution.

Contradictions apparentes entre les diverses dates données à cette institution.

Le moine de Saint-Maixent, en assignant ces premiers éléments à l'année 1069. C'est alors, en ayant pu réfléchir avec le calme de sa foi chrétienne, au mal qu'il avait commis, se décida à des prières qui édifiât ses peuples et ne scandaliser. Ses mariages eux-mêmes devaient encore lui causer de la peine. Ils ne laissaient pas sans quelques inquiétudes sur la facilité qu'il avait mise à les contracter ou à les rompre. Il lui fallut donc se tranquilliser par de bonnes œuvres et de pieuses intentions, jusqu'à ce qu'il pût un peu plus tard, selon le dessin qu'il en avait sans doute déjà, aller se soumettre personnellement au Souverain Pontife en lui priant de bénir enfin sa contrition et ses efforts.

Montierneuf put donc être conçu dès 1069, et le Duc se concerta avec Cluny, auquel sa première pensée dut être reportée pour l'exécution de ses projets. Ainsi donc, et sans nous embarrasser au milieu des contradictions qui se croisent dans les chartes et les chroniqueurs, il est à croire que le fondateur, pour hâter son œuvre, aura placé les premiers religieux dans une demeure provisoire, au lieu appelé *Chasseignes* (a), en dehors de Poitiers, et au

(a) *Cassanias*, V. ci-dessus, t. V, p. 436 et 457; — *Dufour*, *Ancien Poitou*, p. 429.

bas de sa colline orientale. Ce modeste établissement marcha de son mieux dans l'accomplissement des devoirs monastiques, secondant les intentions du prince et lui devant son entretien provisoire jusqu'à ce que tous les préliminaires d'une fondation matérielle étant remplis, on dût songer enfin à creuser les fondements du somptueux édifice si longtemps médité. Nous y reviendrons dans trois ou quatre ans.

Une autre maison de prière fut établie cette même année sur la petite rivière d'Autise, dans un bourg déjà fort ancien, comme le suppose son nom de Nieuil, et qu'on laisse à sa droite en allant de Niort à Fontenay-le-Comte. Cet endroit appartenait alors à Airaud Gasdener, seigneur de Vouvant, qui, pour le salut de son âme et de celles de tous les siens, y plaça des chanoines réguliers et leur donna, avec la terre même, tous ses droits sur la seigneurie voisine de Benet, plus sa maison de Vaudieu, près Vouvant, et plusieurs autres dans la paroisse d'Oulmes. On voit enfin Guillaume de Parthenay-l'Archevêque et le duc d'Aquitaine lui-même lui donnant l'un des domaines de son territoire qui venait presque jusqu'à Niort, l'autre prétendant la pourvoir de toutes les choses nécessaires par des droits sur sa châtellenie de Mervent (a). Toutes ces donations furent confirmées par le comte de Poitiers.

Fondation de
l'abbaye de Nieuil-
sur-l'Autise.

A peine installés dans leur possession, les chanoines s'occupèrent de la construction de leur église, remarquable par la belle régularité de son style roman primitif. Elle était en communication immédiate avec le monastère dont le plan équilatéral était d'une construction non moins parfaite. Le patron de l'un et de l'autre était Saint-Vincent, dont les reliques étaient venues en France du temps de Charlemagne. Elle existe encore et donne tout d'abord par sa belle façade une haute idée de l'intérieur et de l'habile architecte qui avait dû la dessiner et en diriger l'exécution.

(a) Besly, *Comtes*, p. 375 ; — *Gall. Christ.*, I, *Instrum.*, col. 38 ; — *Chron. Malleac.*, in h. ann.

COIRE GÉN

ans suffi
s belles
tures. L
us les tr
ceux de
comme t
s soins
ironnaie
eux de f
nt et de
sol, d'o
étendus
Abbés, e
rdée par

de cet é
ontinua
e moral

populations s'en soient privées ; soit que les
à leurs propres affaires aient été négligés
, il est certain que la liste des abbés qui
u'à 1161, et qui n'a presque qu'une vingtaine
la plupart sont fort obscurs, ne fournit
gnements pour son histoire, et semble
zèle peu actif pendant plus de six siècles.
claration juridique faite à Fontenay en 1495
esque plus rien en propriété, ne possédar
e de terre à Talaya. Non loin du monastère
és les poteaux de la justice abbatiale, éta
Vau-Dieu, et deux ou trois autres, unique
ce que l'établissement avait possédé tot
étresse, il est vrai, s'était un peu relevé
in du xvii^e siècle, mais rien n'y allait asse

le l'abbaye de Nieuil, p. 2 et 3 ; — Besly, *ub. sup.*

79 — *Gall. Christ.*, II, col 1382 et suiv.

bien pour qu'on ne craignît pas de voir tout aller bientôt plus mal, et par une décision du 6 avril 1745', le pape Clément XII supprima l'abbaye et la réunit à la cathédrale de la Rochelle, dont les religieux devinrent chanoines et l'abbé sous-doyen (a).

Les tristesses qu'avaient ressenties Guy Geoffroy de ses brutales expéditions de Saumur et de Luçon ne l'empêchaient pas de tourner de temps à autre ses regards vers d'autres points qu'il pouvait légitimement convoiter, et de se rappeler qu'au fond de l'Aquitaine il y avait, séparés de ses Etats et y gênant singulièrement l'unité de son administration, le duché de Gascogne et le comté de Bordeaux, dont Bernard. II, comte d'Armagnac, s'était rendu maître en 1039, lorsque la mort d'Othon de Poitiers les avait laissés sans défense (1). Jusque-là, le comte poitevin, embarrassé depuis dix ans en des affaires difficiles, avait pu songer à celle-là sans pouvoir l'aborder. Mais il était d'autant plus opportun alors de s'y engager, que rien ne pouvait l'entraver, et qu'après des pourparlers et des négociations qui durèrent une grande partie de 1069 et 1070, l'espérance de conclure son troisième mariage put lui persuader d'affermir d'autant mieux l'avenir par l'intégrité de son héritage. La guerre fut donc résolue, puis bientôt déclarée. Centule IV, prince de Béarn, lié avec Guillaume d'une étroite intimité, lui avait promis de le seconder de ses troupes, et ne manqua pas de faire sa jonction avec celles du Comte de Poitou. Cette opération déterminâ une prompte attaque de la part des deux alliés, qui, ayant rencontré les Gascons près le monastère de Saint-Jean-sur-l'Adour (2), leur livrèrent, le 13 mai 1070, une bataille où Bernard fut vaincu. Cette défaite l'obligea d'abandonner tout le duché de Gascogne et le comté de Bordeaux. Cette fois, les deux provinces cédées à bons

Guy Geoffroy
reprend la Gasco-
gne et le Bordelais

(a) Du Tems, II, 534. — Nieuil n'est plus qu'un simple bourg de 1,200 âmes, canton de Saint-Hilaire-des-Loges, arrondissement de Fontenay (Vendée).

deniers comptants en 1039, à la famille de Poitiers, devaient plus en être séparés sans retour à ses beaux-parents les lui contester (a).

Reconstruction
de l'abbaye de St-
Séverin-sur-Bonne-
tonne.

Cette année 1069 nous donne Guy Geoffroy et démontre à mettre en balance avec les lui fissent pardonner. déjà écrit (b), quelle avait dans notre contrée, la dévotion Saintonge près Saint-Jean petite distance de Parthenayauté d'hommes qui avait située non loin de la forêt Comtes de Poitiers. Cette un rendez-vous de chasse, souvent habité, pendant le Comte et ses invités, certainement établi entre le Saint-Séverin des rapports

Il tourna vers eux son ancienne maison ruinée plusieurs fois ressentait toujours de la décadence avaient laissés. Il en refit la règle de saint Augustin devinrent des chanoines était faite décidément. Ce n'était pas favorable à ceux qui l'avons vu déjà maintes fois durable, manquant d'une pieuse régularité qui faisait bénédictine. Aussi les tra-

(a) Besly, *Comtes*, p. 355 bis.

(b) V. ci-dessus, t. IV, p. 235 et

sont altérées et se réduisent à un petit nombre d'abbés, dont le premier connu ne paraît qu'en 1110, les autres se suivant de loin à travers des lacunes considérables que la commande multiplia surtout depuis le xvi^e siècle. Parmi les derniers commandataires on compta en 1536 un parent des Richelieu, Fléchier, l'évêque de Nîmes, et enfin, closant la liste, l'abbé Delille, ce poète oublié depuis que notre littérature est tombée sous la coupe des romantiques, remplaçant par des vers faux et désordonnés l'harmonieuse verve et le ton classique qui caractérisent toujours, à leur grand honneur, les immortelles compositions de Corneille, de Racine et de Despréaux (a).

En 1878, on découvrit, à Saint-Séverin, les ruines de la crypte de l'ancienne abbatale réduite à la condition de simple paroisse. Là, était le tombeau en pierre ornementée d'un abbé Guillaume, qui manque dans la liste connue, mais qui devait être un des premiers qui y aient figuré (b).

Nous avons une preuve irréfutable que déjà l'abbaye de Montierneuf avait une vie réelle dans le cadeau que le Comte lui fit cette année même du Prieuré de Saint-Nicolas. Le peu de soin qu'avait déjà montré trop réellement cette petite maison de sa régularité religieuse avait indisposé le prince qui l'avait protégée dès les premiers jours en secondant les efforts de la fondatrice, Agnès de Bourgogne. Il trouva un moyen aussi simple que prompt d'arrêter le scandale. Ce fut de reprendre ses droits sur Saint-Nicolas, d'en expulser ceux qui ne voudraient pas se conformer à ses nouvelles intentions, et de permettre à ceux qui consentaient à une réforme de s'unir à la communauté naissante de Montierneuf, en même temps qu'il y unissait le prieuré et toutes les terres qui en avaient assuré la création (3). Le Comte qui, par cette sorte de confiscation méritée et concertée d'ailleurs avec l'évêque diocésain, avait agi très

Le prieuré de
Saint-Nicolas de
Poitiers uni à
Montierneuf.

(a) V. l'Histoire de l'abbaye de Saint-Séverin dans le *Bulletin monumental*, t. XLIV.

(b) *Ibid.* Notre Notice, p. 20.

conformément aux vues approuver par le pape 16 novembre 1093, confi de sa propriété, tous les transmis antérieurement

Fondation de la
Chaize-le-Vicomte

La Maison de Thouars mouvement religieux et naissance d'une de ses f dotes curieuses. Aimery et à l'Est de la Roche modeste, posée au milieu peu cultivé et déjà com maison) *du Vicomte*. La vivait depuis son retour loisir pour appliquer son nement civil, et rien ne s rurales que de multiples s'agglomérer pour les t meilleur moyen d'y réus des maisons princières ressources de la vie sp seigneur, il pensa qu'il ét jusque-là négligé, une hal régnant à Thouars depuis dans ses espérances une prendre des construction Il avait donc commencé première fut paroissiale, et l'autre, un prieuré pou de saint Nicolas. Cette d moines architectes dont Saint-Jean, et l'autre, li du prieuré (b). Cette œuv

(a) Dufour, *Ancien Poitou*, p. 1, col. 186 et suiv ; — *Gallia Chi*

(b) *Bulletin monum.*, I, 565.

plus possible de bâtir en bois ces beaux monuments du culte où tous les arts, annexes de la nouvelle architecture, apportaient des tributs luxueux d'esthétique savamment méditée et que la sculpture et la peinture, les carrelages, les tapisseries, les vitraux et toutes les imaginations des peintres rendaient aussi longues que laborieuses. Plusieurs années s'étaient donc écoulées jusqu'en 1069, et alors le Vicomte trouva ses deux églises assez avancées pour songer à leur adjoindre un château qui vit ses premières assises posées cette année-là. Son intelligence, au reste, égalait son activité, de fréquents voyages l'avaient servi en développant en lui le goût des choses d'art, et il surveillait très convenablement ses entreprises à la gloire de Dieu. Il en était ainsi de celles qui ressortaient de ses idées princières, comme le nouveau château de la Chaize dont la construction fut confiée à Ingelbert.

Aymery aimait les moines et les visitait volontiers. Entre ceux qu'il affectionnait étaient surtout ceux de Saint-Florent de Saumur, qui n'étaient distants de Thouars que de trois ou quatre lieues. Un jour, il y vit chez l'abbé Sigon un magnifique missel que les habiles mains de quelques religieux avaient enrichi, autour d'une charmante calligraphie, de tout ce que d'industriels pinceaux avaient pu doter en or et en couleurs de fleurs, d'oiseaux, d'entre-lacs et des motifs variés qui font encore notre admiration dans les rares trésors de ce genre parvenu jusqu'à nous, et qu'on paya toujours au poids de l'or. Le grand seigneur en avait vu bien d'autres, mais il se sentit envieux de celui-là ; il témoigna, au grand abasourdissement des religieux, qu'il désirait l'avoir et les laissa dans la persuasion qu'on ne pourrait le lui refuser sans s'exposer à son ressentiment. Peu de jours après, l'abbé envoya le missel au Vicomte. En le lui remettant, le messenger eut le courage de le regretter, et d'exprimer combien cette perte était grande pour l'abbaye. Le Vicomte crut expliquer cet honnête larcin en répondant que le missel était destiné

Histoire d'un
manuscrit enlu-
miné.

par lui au prieuré de Saint-Nicolas qu'il faisait alors construire à la Chaize. Eh bien ! reprit le moine, si vous destinez ce beau livre à un prieuré, et que ce prieuré doive être donné à une abbaye, ne trouverez-vous pas bon que ce soit à Saint-Florent, en retour du cadeau que nous vous en faisons ? Une si juste proposition fut acceptée. Le Vicomte jura qu'il en serait ainsi, et en effet, lorsque quatre ans après, le prieuré fut achevé, Aimery acquitta sa dette ; le missel fut donné avec le prieuré à Saint-Florent de Saumur et la générosité du prince y ajouta, le 15 janvier 1093, des biens fonds considérables avec beaucoup de privilèges et de droits (a).

Quand cet acte fut signé, Aimery n'était pas loin de sa mort, son château de la Chaize n'était pas achevé, le prieuré de Saint-Nicolas ne le fut guère que vers 1080, ce qui a fait regarder à tort cette dernière année comme celle de la fondation. Mais l'œuvre était déjà, en 1070, fort avancée, et même livrée au culte, puisque Aimery put être inhumé dans la nef. Ses deux fils, Herbert son successeur, et Geoffroy, tinrent à y mettre la dernière main, et au lieu de huit religieux, qui devaient y être d'abord, ils en fondèrent quinze. Les deux églises furent donc consacrées, pour la paroisse le 6 octobre 1099, et pour le prieuré le 7. Il y eut à cette double cérémonie, attestent les mémoires de ce temps, une foule des plus illustres seigneurs de la contrée, et une telle multitude de peuple, qu'on ne se rappelait rien de semblable depuis la consécration de l'abbatiale de Charroux le 16 juillet 1047 (b).

Le blason à cette époque.—Celui de Thouars en particulier

Nous avons de cette époque un sceau blasonné qu'on croit pouvoir attribuer à Aimery IV, parce qu'il a été détaché d'une de ses chartes « le milieu de ce sceau est coupé par » une barque au-dessus de laquelle est placé, entre quatre

(a) Marchegay, *Chron. des Eglises d'Anjou*, p. 339 ; — *Chron. de la Chaize-le-Vicomte*, p. 33 et suiv.

(b) *Chron. de la Chaize-Dieu*, ub. sup., p. 340 ; — *Chron. S. Sergii Andeg.*, p. 336.

• rangsd'étoiles, un blason fleurdelysé avec un franc quartier. Des flots sont figurés au-dessous de la barque. » Sur le contre-scel placé derrière cette empreinte, se dessine « au milieu d'une étoile, un petit blason orné d'une fleur de lys (a). » C'est bien là un vrai type des armoiries primitives et un témoignage qu'on peut reporter à ce temps, sinon le blason dans toutes ses règles, au moins des types raisonnés et une intention bien arrêtée de s'appliquer une allégorie très saisissante. Outre que les fleurs de lys sont ici très remarquables comme adoptées par une famille féodale, serait bien possible que le navire fût une allusion au voyage en Angleterre où le prince s'était assez distingué pour vouloir monumenter le souvenir. Nous verrons plus tard les armoiries des Thouars autrement conçues.

Au reste, il y a aussi à remarquer en ces jours si pleins de choses, comme tout contribue au développement du régime féodal. L'art héraldique a ses commencements et ses progrès bien prononcés ; les fiefs deviennent des noms de famille ; on se nomme définitivement Hugues Lusignan, Aimery de Thouars, Hugues de Châtellerau comme ces principales familles l'avaient fait dès longtemps ; les fiefs se sont multipliés, et venus de ces familles primitives à des fils ou à des neveux, ceux-ci par la naissance même ont trouvé leurs domaines élevés à la dignité d'une seigneurie, et seront désormais des Sava de Fontenay, des Geoffroy de Tiffauges, Guy d'Ayres, Philippe d'Argenton, Thomas de Chemillé ; tous, dans les rangs de la noblesse hiérarchique, ne chevaucheront plus qu'autour de la bannière suzeraine, auront des boucliers ornés de leurs armes, des chevaux caparaçonnés de leurs emblèmes, et des sceaux et contre-sceaux adoptés irrévocablement.

Aux bords de l'Anglin, là où la petite ville d'Anglin (*Inгла*) se pose avec ses quinze cents habitants sur une falaise pittoresque, résistent encore aux années qui acc

(a) Imbert, sur les Vicomtes de Thouars, p. 351.

Historique de
cette localité.

mulèrent ses ruines, les pignons morcelés démantelées d'un château, abritant une église Martin, du XI^e siècle comme le reste. Cette localité était celle d'une branche de nos Isembert, c'était alors notre évêque, deuxième du nom ; c'était de l'évêché les plus considérables, de qui dépendait une douzaine de paroisses aussi bien que les seigneuries de Trémouille et de Pleumartin. C'était donc, après une des plus importantes mouvances de Châtel-Aillon (a). Or, les père et mère d'Isembert et Aurélie, étaient morts depuis peu de temps, point gênés pour introduire dans la terre de Luray d'Angles, et que nous avons vu donner à l'usage par notre évêque Frotier II, des coutumes, c'est-à-dire des impôts ou redevances injustes, qui profitaient et qui accablaient les habitants de ces alleux. Ils désertaient les domaines, et s'en allaient chercher ailleurs. L'Evêque de Poitiers ne voulut pas profiter de ce qu'il regardait comme une crimineuse expropriation. Il y renonça par un acte de 1070 où il déploie tout le pouvoir auquel avait participé avec ses auteurs Sénébaud (b). Nous ne voyons pas que cette chartre ait été faite à la demande des moines de Saint-Étienne de l'église desquels les coupables avaient pu obtenir leur sépulture, et c'est une preuve de désintéressement à la décharge d'Isembert aussi bien que le témoignage de sentiments de tendresse filiale et de justice chrétienne dans l'instrument écrit de cette satisfaction. L'évêque voulut corroborer cet acte de la signature de ses neveux, de leur mère Agnès, et de beaucoup d'autres témoins. C'était une action louable et qui assurait désormais sur ce point au monastère des bords du Clain une paix absolue quant à ses terres de Luray (c).

(a) *Bulletin des Antiq. de l'Ouest*, VIII, 146.

(b) *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, 399 ; — *Cartul. de Saint-Cyprien*, p. 125.

(c) Redet, *Diction. topog.* ; — *Mém. des Ant. de l'Ouest*, XIII, loc. cit., 386.

Nous concluons de ce qui se passe ici que le château et la ville d'Angles fut uni aux propriétés de l'évêché de Poitiers par Isembert II, qui l'eut en héritage de ses père et mère.

A cette époque, l'église de Saint-Martin d'Angles était déjà une création des seigneurs. En 1210, on y avait aussi une autre église Notre-Dame. Des titres de 1383 mentionnent celle de Saint-Pierre. Saint-Martin, au XVI^e siècle, était devenu un prieuré. Enfin, au XI^e, Isembert I^{er}, évêque de Poitiers, avait fondé dans l'enceinte du château l'abbaye de Sainte-Croix, dont l'abbé fut archiprêtre et qui resta paroisse jusqu'en 1459 pour les évêques de Poitiers. Elle eut un rôle très important pendant les guerres anglo-françaises des XIV^e et XV^e siècles, où nous la retrouverons.

C'est vers ce temps, sans qu'on sache bien précisément l'année de sa mort, qu'il faut placer l'existence remarquable d'un homme qui mérite à plus d'un titre notre attention et nos éloges. C'est un élève de l'Ecole épiscopale de Poitiers, Raoul, surnommé *Ardent* ou la *Flamme* pour la vivacité de son intelligence, l'ardeur de son zèle et la vigueur de son esprit. Il était né à Beaulieu (4), près de Bressuire, vers le milieu de ce siècle, d'une famille considérable. Il fréquenta dans sa jeunesse les savants de Poitiers qui s'y faisaient remarquer dans les deux écoles, alors très florissantes, de la cathédrale et de Saint-Hilaire. Ses succès dans les sciences, son savoir surtout dans la théologie et la philosophie, le placèrent bientôt à ces rangs distingués du clergé où se trouvait naturellement attiré alors quiconque brillait par les qualités du jugement et de l'esprit. Il devint aussi archidiacre de Poitiers, et son éloquence lui acquit le titre de prédicateur du comte Guillaume VIII.

C'est peut-être à ce titre qu'il composa une suite d'homélies sur les Epîtres et Evangiles de tous les dimanches et fêtes de l'année : elles dépassent le nombre de deux cents.

(a) Redet, *Dict. topogr.* ; — *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, XIII, loc. cit., t.

jugement des meilleurs et la connaissance du cœur humain et l'observation du monde qui aidait et la pénétration d'esprit qui aidait et. Nous ne voulons pas parler comme ont semblé le faire quelques-uns d'avoir exagéré par le poitevin, en lui reprochant son goût pour les conversations, devrait-il savoir si l'on s'est contenté de noter et de remarquer s'il est d'autres. Toujours est-il qu'il y a une justesse de ses appréciations et de son érudition (5). On ne s'attendait pas que des esprits ne devaient bien le prétendre, si les discours tenus dans les chaires par les abbés qui y traitent des choses s'accorde, au reste, à regarder les florissantes alors par la fréquentation de leurs écoles au temps où elles se glorifiaient.

L'Ecole épiscopale, de ce Guillaume, archidiacre de Lisieux, qui avait puisé à Poitiers une science dont il attestait la source par le surnom qu'il en avait pris ; n'était-ce pas là aussi que Gilbert de la Porrée s'était préparé à l'épiscopat ?

Son *Speculum*
ou *Miroir*.

Raoul ne se borna pas à la prédication. Il écrivit aussi des livres de philosophie, entre autre un *Speculum* ou *Miroir*, où, en quatorze livres, il résume toutes les sciences de son temps, avec une érudition qui sans l'élever au mérite du *Miroir* de Vincent de Beauvais, qui avait sur lui l'avantage d'un progrès de quatre siècles, nous donne cependant d'utiles et attachantes notions des choses de la nature, aussi bien que de la théologie, de la morale, de la

(b) Dreux Du Radier, *Biblioth. du Poitou*, I, 205. — Barthius, *Comment. in Philip.*, V, VII, VI, I; — Apud. Rivet, VII, 51.

logique et des autres arts. Ce livre n'a pas été imprimé sans doute parce qu'on avait plus complet celui de Vincennes mais on dut l'estimer, entre son apparition et le xv^e siècle puisque plusieurs manuscrits encore connus reposaient dans diverses bibliothèques, entre autre au Vatican et à Besançon. On le trouvait aussi autrefois dans celle des Cordeliers à Bressuire, qui ne pouvaient manquer, en effet, de lui en faire les honneurs (a). Ses homélies furent imprimées en deux volumes in-8° à Paris et à Cologne, en 1604.

Ami intime de Guy Geoffroy, qui aimait ses conseils, Raoul ne le fut pas moins de son fils Guillaume IX, qui l'emmena avec lui à la croisade de 1101. Ce n'est donc qu'après son retour qu'il mourut à Poitiers sans qu'on en sache la date certaine. Il devait avoir plus de soixante ans. Son ami Baudry, abbé de Bourgueil, fit son épitaphe, que nous ont laissée les auteurs de notre histoire littéraire et dans laquelle il rapproche de ses vertus et des belles qualités de son cœur et de son esprit les regrets du clergé, du peuple, des grands, et de toute cette ville de Poitiers, qui sa mort a jetés dans les plus justes regrets.

Vers ce temps et en cette même année 1070, un singulier personnage apparaît sur la scène de notre monde avec de nombreuses originalités dignes de ces nouveaux grands seigneurs qui ne doutaient de rien. C'est un Isembert Senebaud, de Châtelailon, neveu de l'évêque de Poitiers, et doué du même caractère que nous verrons à celui-ci. Peu scrupuleux et comptant sans doute arriver par un titre ecclésiastique à l'évêché qui semblait devenir un fief de sa famille, il avait *acheté* l'archidiaconat de la cathédrale : à quoi son oncle ne s'était pas opposé. Généreux pourtant à la façon de son époque, il donna aux moines de Cluny une église de l'Aunis avec l'agrément de Boson, évêque de Saintes (b).

(a) M. Ledain, *Hist. de Bressuire*, p. 244 ; — *Mém. des Antiquaires de l'Ouest*, XXX.

(b) Estiennot, *Antiq.*, ms., ann. 1067 ; — *Gall. Christ. eccles.*, *Lucion Instrum.*

TOIRE GÉNÉRAI

ile d'Aix (a), qu
ait depuis le
843, et des terr
ts de chasse
umes et liberté
. L'acte fut sig
s doute seigne
portance d'au
vaient jamais
de Parthenay,
me dont l'acti
rent vers 1070
int-Paul-en-Gâ
s de Cluny, qu
une population
le sous l'influe
us Paulus in Gr
du diocèse de
sivement de ce
est un simpl
canton de Mon
e autrefois dan
ssante dans sa
eu après celle
hef-lieu de can
arrosait déjà,
and ces mēr
n frère Simon,
éjà on y voyait
oint avancé poi
s deux bienfai
e église et trou

x, V. ci-dessus, IV,
. de la Rochelle, 1,
l. de Niort, I, 16.

à ce vœu dans les Bénédictins de Bourgueil. Ils se chargèrent d'y faire un prieuré sous l'invocation de Notre-Dame et d'y ménager l'accomplissement de tous les devoirs de ministère pastoral. Moyennant quoi, les deux frères leur accordèrent à perpétuité des droits considérables pour leurs besoins, entre autres celui d'usage dans la forêt de Secondigny, qui s'étend en partie sur la commune actuelle d'Allonne, et n'a pas moins de cinq cents hectares. C'est de là que sortirent tous les bois de construction de la belle église qui fut achevée en quelques années. Son clocher se trouve encore, peu élevé, et dominant une autre église, œuvre plus élégante du siècle suivant, où sans doute quelque accident obligea de la rebâtir. On remarque très bien les témoignages de cette reconstruction dans l'ornementation sculptée, quelques détails étant d'un fait bien différent, si on compare, par exemple, les modillons sculptés de la façade occidentale avec ceux de la tour romane et avec quelques autres réemployés çà et là dans le second édifice.

Comme on l'avait prévu, les habitants accoururent en plus grand nombre autour du donjon accolé d'une église et Secondigny acquit encore une importance d'autant plus grande en s'entourant de fortes murailles qui en firent une ville fortifiée. Cette ville eut alors avec une garnison respectable, une justice seigneuriale représentée par un prévôt dont les fonctions furent confiées à l'un des moines. Le peuple aimait mieux cette juridiction des religieux, dont la justice était sûrement plus douce.

Il n'y a guère plus de cinquante ans que disparurent les dernières pierres de l'enceinte du château, au grand détachement de l'endroit, dont la plus grande gloire consistait aujourd'hui à n'être plus qu'un chef-lieu de canton sous la première magistrature d'un juge de paix.

Le moyen âge et les grandes phases belliqueuses qu'il traversa virent Secondigny abattu ou relevé par des fortunes diverses. Ce furent des sièges, d'heureuses résistances, d'

HISTOIRE GÉN

névitables selon
t sortir des garnis
ssion pendant la
siècle et même la
en possédèrent
ivement aux Ne
aux l'Hôpital qu
e fiefs des plus cc

, par le maréchal de la meunerie, et en 1779 par
e d'Artois, qui depuis fut Louis XVIII.

emarque parmi les signatures de la charte consti-
u prieuré de Secondigny, celle d'un viguier sans
e Parthenay. Il y avait donc encore des vigueries,
n'en établissait pas de nouvelles ; et si la charge
e de figurer parfois, ce n'est guère qu'à titre de
i conserve son ancien nom, mais dont les fonctions
es sont absorbées dans la justice seigneuriale et
i par lui revenir tout entières.

idant jusqu'alors Guy Geoffroy avait en vain désiré
et cette privation avait dû servir de prétexte à ses
vorces. Le sentiment du scandale qui en résultait
t, les objections de sa conscience chrétienne, et la
tion publique pour ces ruptures impies s'élevaient
contre l'endurcissement de son cœur. Enfin, Agnès
gogne, la troisième femme qu'il avait associée à sa
068, lui donna un fils, qui naquit le 22 octobre 1071
it être Guillaume IX. Nous verrons si, par sa
e, ce prince justifia pour sa famille les joies assez
d'ailleurs qu'avait causée sa naissance (a).

ce temps, et peut-être en 1072, sans qu'on en puisse
e la date précise, on voit un Vicomte de Châtel-
nous laisser le souvenir d'un acte pieux qui dut
nservé parce qu'il donne une idée de quelques
es privées de la vie domestique. Il s'agit de

*de vérifier les dates, t. X, p. 105 ; — Dufour, ms., miki, p. 125 ; —
Saint-Maixent, in. h ann.*

Hugues I^{er} et de son épouse Gilberge qui, unis depuis plusieurs années et n'ayant pu conserver aucun de leur enfants, morts en bas âge, avaient promis à Dieu et saint Hilaire de remettre à l'abbaye une certaine redevance coutumière qu'ils avaient acquise sur la villa de Benassay^(a). Un fils leur naquit bientôt qui reçut le nom de Boson. Après son baptême, l'enfant fut déposé sur l'autel de la collégiale avec la charte de ses parents affirmant le vœu qu'ils avaient fait et le ratifiant par le don d'une once d'or. Boson grandit, et déjà armé chevalier, ce qui suppose l'âge de dix-huit ou vingt ans, il confirma définitivement les dispositions faites en faveur de l'église, et en témoignage du nouvel engagement, il donna aux religieux une de ses courroies de sa chaussure. Cette courroie était enlaccée ensuite en quelques entailles faites au parchemin; comme on le fit plus tard pour y attacher les sceaux de cire; ce qui prouverait que l'usage de ces sceaux n'était sans doute pas encore généralisé, quoiqu'il soit certain qu'on en possède de cette époque ^(b).

Nous arrivons à une période où de graves conflits vont remplir le monde entre le Sacerdoce et l'Empire; ils vont retentir jusque dans notre Aquitaine où ne manquent pas des désordres qu'il faut signaler ici avec toute leur gravité, car il importe à la religion, et à l'ordre moral dont elle est la source, de juger cette question dans une sévère impartialité de l'histoire, et non pas, comme on l'a fait trop souvent, d'après les préventions de l'ignorance des passions politiques.

Une tendance générale dominait alors le monde même religieux, et ce désir naturel d'émancipation qui fut toujours dans la vie humaine le principe irréfléchi de tant de fatigues sociales, était né et se développait jusque dans l'ordre monastique, surtout dans les familles qui s'y étaient dégagées de la règle si sûre de saint Benoît. Nos chanoines

(a) Sur Benassay, V. ci-dessus, t. VI, p. 222.

(b) Mabillon, *Annal. bened.*, t. V, p. 253; — *Gall. Christ.*, t. II, p. 2341.

Sainte-Radégonde de Poitiers a diquer, et bientôt la vie canonial la régularité avait baissé, et ils diquer par leur système de con dance de Sainte-Croix, dont l'al dépossédée de tous ses droits d juridiction dont elle avait toujou nait en 1072 n'est pas connue; u nous manquent de 1040 à 109 recourut au pape Alexandre II, et fit rentrer les chanoines dar l'abbesse, selon l'ancien usage, la vie commune dont l'abandon d'une autonomie aussi peu sûre décision n'empêchait pas, l'année même église de surprendre une dignité, laissant supposer à Ron qu'il n'avait jamais obtenu. Le 1 la nomination et condamna le fonds du bénéfice usurpé^(a); ces pas les seules dont souffrit al encore en formation.

Caractère malheureux de cette époque au point de vue moral.

Nous avons eu à signaler plu mœurs que les grands seigneu leur vie publique, et que beau avec les œuvres les plus éclatant la fin du XI^e siècle, on en était plus avoir d'autres règles que s la terre disposaient des lois c arrière-fief, les règles les plus étaient foulées aux pieds dès l'injustice et les mauvaises mœu taient plus le mariage, répudia

(a) D. Fonteneau, XXIV, p. 19; — V, 55

(b) D. Fonteneau, V, 547.

fermes, sous prétexte de parenté, comme s'ils n'avaient pas été obligés tout d'abord de considérer si ce lien existait et n'interdisait pas avant tout l'union que leur avait fait contracter trop souvent une inclination déraisonnable. On allait plus loin, car, comment et où s'arrêter, quand on arrive à une morale indépendante de toute retenue surnaturelle ?

Le trône de France était souillé de deux adultères à la fois, devant lesquels ne reculait pas la conscience de Philippe I^{er} (a). Les grands vassaux ne se gênaient pas plus dans les provinces qu'à Paris ; l'Europe était empoisonnée de ces mêmes débauches, et en Allemagne, où était le siège de l'Empire romain, un roi, devenu trop célèbre sous le nom d'Henri IV, vivait aux yeux de tous en des vices qui le menaient à tous les genres de crimes. A ces irrégularités de conduite, il ajoutait surtout l'avarice, et vendait les évéchés et les abbayes à prix d'argent (b). Il avait aussi inventé de faire payer les investitures de ces dignités, faisant un droit impérial et très onéreux d'un privilège dont il ne jouissait après quelques-uns de ces prédécesseurs que comme donateur de fiefs qui n'avaient aucun caractère sacré. Ce dangereux exemple trouvait sans peine des imitateurs dans quelques autres princes. En Saxe, en Angleterre, en France, des mêmes calculs naissaient les mêmes abus. La loi évangélique n'existait plus pour les puissants, les violences à main armée décidaient les questions de droit, aucune force morale n'imprimait la soumission aux inférieurs, et ainsi les guerres farouches qui avaient jusque-là dominé toutes les conventions sociales arrivaient à leurs plus détestables conséquences en faisant des peuples deux parts très distinctes, celle des oppresseurs et celle des opprimés.

L'Eglise, nous l'avons vu, n'avait pas manqué à sa tâche

(a) Velly, II, 4, *ibid*, et suiv.

(b) Voltaire, *Annales de l'Empire*, I, ad ann. 1076

HISTOIRE GÉNÉRALE D

répression de ces barbares
irable institution de la
s et des Evêques s'int
ression du mal entre la
venue souvent à prot
s persécuteurs qui ne
s à ses anathèmes, et
leur pardon aux pieds
alors un des plus bea
rage de l'esprit suit de
se surtout, la religi
entaient le sensualisme
oir quels remèdes Di
sociale.

pe Alexandre II vena
connu déjà par son
ège sous le nom d'
elé Grégoire VII. Il
1073. C'était un moi
tour à tour à Cluny,
t Abbé, les saintes ve

ice des Papes et vénéré de tous ; énergique surtout,
aprenant la grandeur que dans l'amour de Dieu
mplissement du devoir. De si beaux titres expli-
ez les suffrages de ses plus illustres contemporains
venger des calomnies d'historiens passionnés (6).
r lui annonça son exaltation, il refusa, comprenant
luttés difficiles il accepterait avec la tiare. On
et quand il se vit une plus longue résistance
le il usa d'un moyen digne de lui, et qu'il devait
apable de lui éviter le fardeau qu'il redoutait.
était depuis longtemps que, pour obvier aux
ns politiques aussi bien qu'aux intrusions des
s, le Pontife élu reçut l'agrément de l'empereur (7).
nd écrivit à Henri IV de le lui refuser, car s'il
Pape, il ne souffrirait ni ses impiétés ni se

débauches. Ce mot était tout l'homme avec son généreux mépris des grandeurs, sa noble hardiesse et son parti pris de résister. Henri, qui ne doutait de rien, ne crut pas à tant de courage, et sanctionna l'élection. C'en était fait. L'Eglise avait son chef tel qu'il le lui fallait, d'un zèle d'apôtre, d'une force incapable de faiblir, d'un âge où les cheveux attestaient déjà la maturité et l'expérience (a).

Nous le connaissons maintenant, nous le verrons à l'œuvre. Revenons à notre Duc d'Aquitaine dans les affaires duquel il aura bientôt à mettre la main.

Le Chapitre de Saint-Hilaire ne tarda pas à profiter de l'amour qu'on savait au nouveau Pape pour la justice, et sollicita de lui une faveur, dont certaines communautés s'étaient parfois assurées contre l'arbitraire de quelques puissants. Les prétentions hautement exprimées et trop souvent exercées par l'évêque Isembert II, ne devaient pas être pour rien dans cette mesure de prudence. Déjà en 1063, lors de la fondation du prieuré de Saint-Nicolas à Poitiers, le pape Alexandre II l'avait soustrait à la juridiction épiscopale en le prenant sous sa protection exceptionnelle (b). Cette précaution avait dû contrarier le prélat dont la mauvaise humeur, une fois soulevée, ne s'appaisait pas facilement; et déjà sans doute il avait donné, même avant l'intronisation de Grégoire VII, quelques prévisions de ses entreprises futures : car à peine ce dernier Pape eut-il pris le gouvernail de l'Eglise, que le Chapitre de Saint-Hilaire sollicita de lui la même déclaration, demandant notamment de pouvoir recourir à l'archevêque de Bordeaux lorsque l'évêque de Poitiers refuserait de lui rendre justice. Le cas était si pressant, que la bulle de Grégoire arriva à Poitiers datée du 22 avril 1073 (c). Cette promptitude était des plus significatives, aussi bien que les termes de la

(a) Rohrbacher, *Hist. universelle de l'Eglise*, XIV, 177, 407, *passim*.

(b) D. Fonteneau, XII, 629.

(c) D. Fonteneau, X, 351; — *Chartier de Saint-Hilaire*, I, 96.

bulle, et nous ne tarderons p
fondée.

Abus de la pa-
renté dans les
mariages de ce
temps.

Pendant le cours de cette n
vers le milieu de l'été, des n
commencées entre Guy Geoff
Castille et de Léon. Il s'agisse
et d'Agnès de Poitiers, fille
avec Mathilde de Bourgogn
prétexte de parenté. On voit q
plus difficile qu'en France!
répandue ! la fille d'une femm
parenté, et qu'on rejetait ving
semblait une femme ordinaire
cherait de rejeter encore un pe
autre semblât convenir mieux.
première union qu'Alphonse s
épousé par procureur, Aguèda
quéran ; mais la jeune princesse n'avait pas eu le temps
d'arriver aux Pyrénées, qu'elle était atteinte en chemin d'un
mal subit dont elle mourut (8).

Guy Geoffroy
tente d'introduire
la liturgie galli-
cane en Espagne.

Nous ne saurions à quoi attribuer le zèle que le duc
Guillaume mit en cette circonstance à ménager en Espagne
l'introduction du rit gallican au lieu du rit romain, qui y
était en usage dans les offices religieux. Les Papes avaient
toujours tenu à établir aussi universellement que possible
dans l'Eglise l'unité de prière et de culte qui correspondait
si bien à l'unité de la foi. Mais ils éprouvaient de temps à
autre quelques difficultés de certaines Eglises particulières
dont la liturgie remontait jusqu'à leur origine, et leur venait
ou de tradition apostolique ou de leurs saints fondateurs ;
et Rome, en pareil cas, respectait volontiers cette voix de
l'antiquité s'élevant en faveur des coutumes locales. Elle
faisait les concessions demandées ; ce qui ne l'empêchait
pas de maintenir l'unité où elle était, et de l'établir où elle
n'était pas encore. Ce mouvement venu de si haut se
manifestait surtout à l'époque où nous voici, car



Grégoire VII allait insister bientôt près de Sanche de Castille pour lui faire adopter cette réforme (a). Le Duc échoua dans son désir exprimé au roi. Comment s'était-il hasardé à faire revenir celui-ci sur un point nettement résolu déjà en 1068 et 1071 dans les conciles d'Auch, de Girone et de Burgos (b) ? Il ne nous semble pas téméraire de soupçonner dans cette démarche du prince l'influence de l'évêque de Poitiers Isembert II, dont nous allons voir l'hostilité au nouveau Pontife.

Pourquoi il n'y réussit pas.

Nous entrons à présent dans les plus graves affaires qui aient pu préoccuper la vie de Guy Geoffroy. Elles méritent notre attention comme symptômes de cette époque si diversement agitée, et comme témoignage en faveur de ce prince qui s'y montra aussi sage dans sa politique gouvernementale que fidèle à ses principes religieux.

Premiers actes du Pape Saint-Grégoire VII.

Grégoire VII, dès longtemps accoutumé aux affaires de l'Eglise où les Papes l'avaient intéressé en lui confiant des missions importantes, comprenait très bien son temps avec les abus que les passions humaines y protégeaient trop, et il avait gémi de voir l'égoïsme ambitieux et cupide remplacer dans la plupart des maîtres du monde les vertus évangéliques dont la pratique élève seule les nations. Quand son zèle se fut exercé par l'action sur des masses remuantes et difficiles autant que par ses conseils aux Souverains Pontifes et aux plus hautes dignités ecclésiastiques, il se vit transporté malgré lui sur le point culminant de la chrétienté. C'est alors que sa conscience lui représenta vivement les plaies profondes d'une société où tous les principes étaient méconnus, et à laquelle Dieu le chargeait d'imposer les remèdes. Il ne trouvait ces remèdes que dans l'application des moyens que la foi mettait entre ses mains. Il résolut donc de profiter de son autorité et de son pouvoir suprême pour guérir ce monde corrompu, le

Difficultés de son administration.

(a) *Gregor.*, VII, *Epist.*, dans Migne, t. CXLVIII, p. 339.

(b) Labbe, *Concl.*, t. IX, p. 1197 ; — Pagi, *ad ann.*, 1064, n° 8 ; — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs eccles.*, t. XIV, p. 1065.

DIRE GÉNÉRALE DU

loi et par elle à
devoirs. Pour attei
ord aux sommités
raînement vers le
its. C'est pourquoi
princes de la sim
nt aux yeux de to
celui des princes
s scandaleux, cet l
it de ses turpides
e ce qui dépréciait
résister à tous
es. Grégoire usa to
ar les réaliser en ex
té ne se soumit c
sa déposition pro
serment de fidélité
de tous, craignan
rite personnage i
sévérités qu'en fei
nitence feinte, qui
lon à l'Eglise et à
t au devoir (9).
ait suivi les mêmes
'appliquait à mépr
ns de son père. Aj
plet de dérèglemen
ion, ne reculant r
; il vivait en conc
an Comte d'Anjou,
és sous prétexte d'i
cher, et pillait les
attirait en France
e, s'en plaignirent

cause que le Pape dénonça cette conduite dans plus d'une lettre écrite en France où le mal s'était fait. Le roi, de son côté, en dépit d'avertissements paternels et réitérés, continuait ses orgies, ne cessait pas de faire argent des bénéfices ecclésiastiques, et s'efforçait par des faveurs grossir le nombre de ses partisans parmi les évêques. En corrompant quelques-uns, il en trouva d'autres comme Saint Yve de Chartres, dont la loyauté et le zèle^a servaient à instruire de la vérité dans les écrits qu'ils laissèrent sur ces difficiles affaires de leur temps (a).

Parmi tant d'autres princes avertis par les efforts de l'épiscopat demeuré fidèle à la foi, il en était un surtout qui ne s'était jamais démenti. C'était notre Guillaume VIII, qui demeuré toujours pieux et juste, n'avait donné depuis le commencement de son règne que des exemples de ferveur et de respect pour l'Eglise, d'empressement laborieux pour le bien de ses peuples. Il n'avait qu'un malheur ! celui d'avoir épousé une fille de la maison de Bourgogne, sa parente au troisième degré, et dont l'état civil, comme on dirait aujourd'hui, le mettait au même rang que tant d'autres princes contemporains qui ne le valaient pas. Il pourrait bien se faire qu'il eût contracté cette union dans la simplicité de son cœur, lorsque beaucoup d'autres de ce genre étaient malheureusement tolérées, qu'on en était venu, grâce aux multiples préoccupations d'un monarque saisi par les affaires humaines, à ne plus tant s'occuper des conditions d'une alliance princière que du riche dote qu'elle apportait. Sur ce point, on ne savait pas plus de droit que de théologie.

Mais ce qu'il y avait de bon dans Guy Geoffroy, qui pouvait être un louable contraste avec les vices de ses contemporains, n'empêchait pas que sa position ne fût au moins fautive que celles de beaucoup d'autres. On ne pouvait l'excepter d'une règle commune qu'on se disposait

(a) Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, XIV, 489 ; — Yvonis carnot. *Epist.*, p. 582 et 617, Paris, in-12, 1610.

appliquer à tous. Le Pape comprit le caractère moral de la question. Pour couper court aux coupes illicites, avec le mépris scandaleux, mais toujours aussi sages que motivées, de Philippe pour le détourner de ses desseins, mais il n'en reçut jamais que des promesses que le coupable témoin ne put ni envie de tenir (a).

Ses tempéraments avant d'être sévère.

Le Pape savait donc ses mauvaises manières d'en venir à des sévérités, dont il se rebelle, il voulut tenter encore le moyen qui ne prouve pas qu'il y mit, mais qui veulent bien le dire, l'effervescence de son caractère entier et indomptable (b). Il écrivit à ses cardinaux dignes de sa confiance, et au C. pour qu'ils s'efforçassent ensemble de faire à Philippe une promesse de quitter le trafic des Eglises et de cesser de gagner rien (c).

Le feu pape Alexandre II, avec son plein pouvoir de traiter l'évêque d'Ostie Gérard, que Grégoire VII avait nommé, c'est-à-dire en mai 1073, avait confié le soin de voir encore à ce que tout arrivât à une bonne fin de toutes ces autres choses importantes il institua le 13 janvier suivant, un concile général pour l'examen de la validité de la consécration. Celui-ci, prévenu amicalement, par le Pape, en chrétien sans la moindre objection, et probablement, sachant que de telles raisons autoriseraient plus tard

(a) Grégoire VII, pape, *Epist. lxx*, V, lili.

(b) *Ibid.*, lit. 11, *Epist.* 5.

(c) Grégor. pape, *Epist. XXV*, lib. 8.

montrait d'ailleurs très digne par l'exemple de sa docilité en opposition avec tant de résistances impies.

Avant d'entrer dans le récit de ces paisibles débats racontons-en les préliminaires où figure trop un homme qu'il aurait fallu n'y voir jamais impliqué.

Le Chapitre de Saint-Hilaire ne tarda pas à profiter de l'amour qu'on savait au nouveau Pape pour la justice et la discipline ecclésiastique. Il n'hésita pas à en appeler à lui sur une affaire où se trouvait malheureusement impliqués l'évêque diocésain, dont les idées servaient trop bien de irrégularités de conduite aussi injustes que peu édifiantes.

Nous avons vu comment l'abbaye de Nouaillé était devenue dépendante de Saint-Hilaire, par suite de l'accord fait entre les deux maisons par le trésorier Joscelin. Ces arrangements avaient déplu à Isembert, dont l'orgueil supportait mal une diminution même apparente de son autorité. La violence en pareil cas ne lui coûtait guère, et ne pouvant obtenir des moines de Nouaillé une soumission qu'ils ne lui devaient pas, il passa des pourparlers et des écrits aux voies de faits, et en véritable grand seigneur de son époque, sinon en évêque, en dépit aussi des reproches que lui avait adressés le Pape Alexandre II sur les plaintes de l'abbaye, il ne craignit pas d'envoyer immédiatement une troupe de gens à sa solde dévaster la villa de Champagné-Saint-Hilaire, propriété du Chapitre. Peu de temps après, et par suite de ces mêmes colères, il avait forcé le Chapitre cathédral à refuser l'entrée de son église à celle de la collégiale qui s'y rendait, selon la coutume d'ancienne, pour y assister à la procession solennelle du lundi des Rogations. Entre de tels antagonistes, il n'y avait pas d'autre juge que le Pape, car le métropolitain avait été déjà vainement invoqué, Isembert ne jugeant aucune juridiction supérieure à la sienne. Les chanoines députèrent donc quelques-uns des leurs à Rome, qui déclinerent leurs griefs et demandèrent une protection efficace contre le retour de tels excès. Après eux, le Pape écouta les témoins

HISTOIRE GÉNÉRALE

blaignants s'étaient
Grégoire écrivit à l'été
1074, lui reprochant
ents d'Alexandre II,
dre compte de cette
présider bientôt à
Joscelin, entouré de
Le Souverain Pontife
lu concile, le prélat
il s'y refusait, il de
signé à se présenter
saint-André suivante (1)
menaces de peines plus
termes aussi clairs
pronction formelle de
n tint compte cependant
la sanction apostolique. Les
dées n'étaient pas les
opposant devait se pré-
senter à Poitiers, où
au mariage de Guil-
laume la faute sans doute
est datée de cette as-
semblée rendre méconnaissance
1074); (10), les fautes
dans leur certitude
ou d'y continuer son
d'y accentuer la révé-
lance. Le jour de
unir dans l'église de
lorsqu'une vive émotion
effrénée mêlée de cris
entendit les portes céder
l'intérieur fut envahi par un
cercueil, XXI, 435; — Baluze
l. 1165.

au hasard de fer et de bâtons. C'étaient les gens de l'évêque envoyés par lui, qui s'en était absenté, avec ordre de disperser l'assemblée. Devant ces injonctions odieuses accompagnées de voies de faits, les Pères, les Officiers du concile se virent repoussés loin des lieux, et le concile finit avant d'avoir été ouvert. Isembert avait moins agi dans les intérêts du Comte, quoiqu'on ait voulu le dire, que pour la satisfaction d'une vengeance personnelle contre le Pape et ceux qui s'étaient réunis en son nom pour traiter la question du mariage. Cette question fut discutée dès le lendemain quand l'ordre eut été rétabli. La parenté fut reconnue au troisième degré entre le comte et Aldegarde, et la séparation prononcée jusqu'à ce qu'il ait plu au Pape de s'en expliquer. La preuve que le prince n'avait été pour rien dans l'émeute sacrilège soulevée par Isembert, malgré ce que Docteur Clément a osé en écrire (a), parut évidente par sa soumission même à la sentence conciliaire. Il écrivit aussitôt au Pape pour lui dire qu'il attendait sa décision avec confiance, et lui demandait de l'autoriser à garder jusque-là chez lui celui qu'il promettait de regarder désormais comme une sœur, affirmant qu'il avait déjà anticipé sur cette promesse, puisque cette séparation venait de suivre immédiatement le jugement des prélats (b).

Cette obéissance de Guy Geoffroy aurait inspiré au Pape une condescendance méritée, si elle eût pu se concilier avec les principes rigoureusement établis sur la matière. Mais le droit aussi était là, s'exprimant pour les cas semblables, par des prescriptions absolues, et ne permettant pas que dans le doute on pût exposer la bonne foi la plus exemplaire à des chutes trop faciles à la nature. Grégoire VII félicita donc le prince par une lettre toute paternelle, où il regrettait de ne pas pouvoir permettre ce qu'il lui demandait, et, en parlant avec un tendre respect de la princesse, il le

(a) *Art de vérifier les dates.*

(b) V. Gall. Christ., II, col. 1165 et suiv. ; — *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XIII, 398.

exhortait tous deux à continuer l'exemple qu'ils donnaient déjà. Le prince que de son autorité à Rome son évêque Isembert Joscelin pour y répondre comme qu'il avait donné à Poitiers. Il étant excommunié et interdit jusqu'à ce qu'il eût obéi à ce confié aux soins de l'archevêque tuelle du diocèse de Poitiers, lui-même de la partie tempore Poitiers (a). Le même jour qu Tibur, une autre lettre de Rome arrivait à l'évêque, lui reprochant la conduite dont le pays avait su témoignait de son étonnement apprenant le mépris qu'un décision de ses légats, en usurpant l'usage des fonctions épiscopales l'autorité apostolique, et improuvant dans une criminelle désobéissance porter le désordre dans un camp armés, s'attaquer à l'archevêque des violences et des injures auxquelles il était entouré. En conséquence il l'assignait à comparaître au tribunal sous peine de se voir, par son infamie fonctions sacerdotales et même ses fidèles.

Ce langage ému dépassait la conduite de ce rebelle oubliant dans les brutales habitudes le caractère de chrétien, jusqu'à ne pas respecter le plus tous les fi

Graves reproches adressés à Isembert.

(a) Besly, *Comtes*, p. 301 *dis*.

Le prince laïque n'eut garde, en dépit de ces dangereux exemples, de manquer à sa conscience et de s'égarer dans ces sentiers épineux. Fortifié par sa foi, inébranlable dans cette grande épreuve, comme elle l'avait toujours été dans tout le cours de son existence, il trouva que les détails de la vie humaine n'avaient qu'à se taire devant les lois d'une si haute portée. Séparé de sa femme, qui s'y était prêtée dans le même esprit, il attendit le jugement du Pape (a), et soit que des avocats de sa cause fussent restés à Rome pour y discuter la question subséquente, soit que Grégoire VII ait compris de lui-même qu'il y avait à se désister pour un personnage qui s'en était montré si digne d'une sévérité qu'auraient imposée les licences d'une époque désordonnée, il usa de son pouvoir de dispense, tel qu'il est encore usité, et considérant de quelle importance il était pour une maison princière de ne pas y mettre en question l'hérédité légitime, sur laquelle tout le monde avait compté jusque-là en faveur du fils né de ce mariage, il régularisa cette union devenue tout à coup si orageuse, une nouvelle bénédiction lui fut donnée, et la paix reentra avec le bonheur dans ce ménage où si longtemps la religion avait protégé la plus irréprochable vertu (11).

Telle est l'autorité de l'Eglise sur les consciences rigides à l'endroit des mœurs. Incorruptible gardienne de la foi conservatrice inébranlable de la discipline, combattant pour ces principes sauveurs avec un courage surnaturel et une persistance infatigable; donnant son sang quand il le faut pour sa liberté d'action sur le monde, et le droit qu'elle a reçu de l'instruire et d'y gouverner la pensée humaine; ferme jusqu'à la guerre contre les méchants, douce et mère avec les humbles et les petits; voulant ses lois qu'elle a reçues pour le bien de tous; s'en relâchant quand elle y voit la paix des familles, et n'usant de ses armes spirituelles et de ses foudres célestes, ridiculisées

(a) Besly, *Comtes*, p. 363 bis.

FOIRE GÉNÉRALE D'

l'envers ceux qui
is le mensonge,
es traits, qui ne
d'un peu de réflex
ces dramatiques
tiers, d'autres occ
de s'illustrer en d
de Germanie étai
ie contre sa tyrant
que pour la voir
sa révolte. D'auta
l'il avait trouvé
is difficile encore,
nmençaient à le r
bercha de toutes j
. France, et' env
des plus puissa
i n'étaient pas rois
es liens de parenté
s sentiments de r
ner de si solides p
parti contre lui, e
t seule éloigné d'u
veu qu'il y avait
et l'Allemagne, p
propres affaires lu
. L'influence du P
n'aurait pas été ad
ngère à ce refus.
union canonique d
ée depuis plusieurs
nte que le Pape av
iser. La duchesse
ance par des prié

tor. de Bell. Saxonum, .

prince pendant que se jugeait son procès en cour de Rome, donna au monastère de Vendôme le prieuré de Sainte-Gemme en Saintonge (12) qui lui appartenait. La charte fut signée par son jeune fils et par Guy lui-même, qui donna le terrain nécessaire au nouvel établissement.

Cette même année 1075, un autre concile avait été indiqué à Poitiers pour une affaire qui, depuis quelque temps, avait son retentissement en France comme en Italie, où elle avait été déjà traitée en cours de Rome et renvoyée à ses juges naturels qui étaient ceux de la province de Bordeaux. Car l'hérésiarque Béranger, dont il s'agissait, avait dogmatisé contre le Saint-Sacrement de l'Eucharistie à Angers, à Poitiers et à Tours.

Autre concile à Poitiers.—Affaire de l'hérétique Béranger.

Une difficulté sérieuse existe sur la date de ce concile à l'égard duquel ne nous sont venus aucuns renseignements précis. On le place assez généralement à Poitiers, sans en donner le jour : d'autres, avec la *Chronique de Saint-Maixent*, l'indiquent comme s'étant réuni dans cette abbaye à la fin de juin (a) ; il se pourrait qu'en égard aux mauvaises dispositions d'Isembert, qui n'était pas encore réconcilié avec le Saint-Siège, et qui, ne pouvant y assister, aurait pu céder encore à quelque mauvaise inspiration d'y porter le trouble, on eût choisi de préférence la petite ville. Mais tout établit cependant que c'est à Poitiers, et à la cathédrale, que se tint l'assemblée dont nous avons à parler.

Béranger était un archidiacre d'Angers, qui s'était fait une nouvelle doctrine, d'où résultait, qu'en subtilisant sur l'Eucharistie, il arrivait, non sans se défendre de nier la présence réelle, à la détruire en réalité. C'est la marche de tous les hérétiques de se déguiser en niant que leur erreur soit celle qu'on leur reproche contre la théologie catholique. Celui-ci avait pris tout le temps de se former à cette polémique déloyale ; car, étant professeur à l'école épiscopale d'Angers, il avait commencé à dogmatiser en 1047.

Béranger y comparait.—Caractère de ce personnage.

(a) Besly, *Comtes*, p. 362 bis.

Il n'avait cessé devant plus de se révolter de nouveau pris surtout en 1062, lorsqu d'Angers, convoqué à la s dont la foi valait mieux q Tours, où il était né en 998 malgré les condamnations : quatre ans après, à Rome chaque fois une promesse suivie d'autant de prétention réprouvé par lui-même. Ho de très petite valeur, il av hérétique sans avoir la dia des esprits plus déliés au s Lassé une fois de plus par cherchait toujours, le légat à Poitiers. Il y vint avec ailleurs, et ne craignit pas Bordeaux Joscelin, qui y autres prélats. Il y soutin croyances et y mêla de tel inattendu lui en fut aussitôt dans l'église où l'hérésiarg opinions. Il n'y était venu enseignements de l'Eglise, s autant d'adversaires que d était intelligent du plus v quand il entendit l'héritique sa foi, des cris de fureur menaces se firent entend s'élançait vers lui pour le m des violences qui l'atteign

Il manque d'y être tué.

(a) Bodin, *Recherches sur l'Anjou*, Viridun, apud Labbe, *Nov. Bibliot. Fragmendo Histor. Franc.*, p. 86.

prissent sous leur protection, ce qui le sauva des conséquences de cette émeute (a).

Ajoutons ici, pour en finir avec l'hérésiarque et ses folies que cette mésaventure qui avait pu le refroidir quelque mois, n'amena pas sa guérison. Ces têtes montées par ces longues et ardentes polémiques ne se guérissent guère de ces entraînements qui les aveuglent trop souvent jusqu'au bout de leur carrière agitée. Le pauvre homme d'ailleurs, toujours embarrassé entre ses rechutes et ses rétractations successives, n'avait su formuler aucun corps de doctrine qu'il imposât à ses disciples. Ceux-ci n'acceptaient donc qu'en partie ses idées, qui n'avaient rien de nettement défini. Mandé à Rome une dernière fois par Grégoire VII dans un concile de 1079, il y fut traité avec beaucoup de douceur et d'indulgence par ce pape qui procédait toujours, en abordant toutes les affaires de controverse, par les moyens de persuasion, et traitait avec miséricorde ceux qui renonçaient à toute résistance systématique. Là le *libre-penseur* reconnut et abdiqua encore ses rêves, et sembla mériter que le Pape, renvoyant en France, y ménageât au converti l'indulgence et la protection de l'archevêque de Tours et de l'évêque d'Angers. Grégoire ne songea pas à le recommander celui de Poitiers, dont les colères vivaient encore. Enfin après ce dernier concile, on ne le vit plus s'agiter. L'aveugle eut peut-être plus de part que la raison à ce silence forcé car il était vieux. Retiré en Touraine au prieuré de Saint-Côme, il y mourut en 1088, âgé de 90 ans, y ayant passé dans la paix d'une solitude absolue et dans l'exercice de vie monastique les dix dernières années de sa vie (b). Ainsi il laissa à l'Eglise, néanmoins si longtemps troublée par le mal qu'il lui avait fait, l'espérance qu'il avait expié les tristes égarements de son orgueil. N'oublions pas, tou

(a) Hugues de Flavigny, *Chronique*, ap. Labbe, loc. cit.

(b) Chalemel, *Tablettes de Touraine*, p. 91 ; — Pluquet, *Histoire des égarements de l'esprit humain*, I, 607 ; — D'Achery, *Spicilegium*, II, 243.

fois, que le grand malheur
de l'hérésie, de laisser après
égarées que le repentir du
ramener à la vérité et au dev

Lettre du Pape
à Guy Geoffroy.

S'il nous fallait une surab
Geoffroy était toujours resté
aux désirs du pays dans l'aff
trouverions dans cette lettre c
au Comte le 10 septembr
demeure évident que l'un et
la plus complète. Grégoire y
pondant d'offres que celui-
défense de l'Eglise romaine.

Prévision des
croisades.

s'opposer aux violences dont
déjà le Saint-Siège, et les
opposer un antipape à celui
ses désordres. Ainsi le Duc d'
aux liens de parenté qui l'un
l'Eglise contre cette diabolique
tout en le remerciant, n'acce
les affaires d'Orient attiraien
chrétiens y avaient infligé d
persécuteurs de Constantin
par une idée digne de lui, un
ans sur les croisades, songe
chrétiens à la délivrance de l
tourner vers ses propres inté

Restitution à Mail-
lezais du prieuré
de Xanton.

Nous ne savons ce que Gu
Mais il prouve de reste entre
grande dissidence religieuse
avait dans leurs rapports ri
que le gallicanisme a voulu
porta cette même année le I

(a) *Epist. B. Grégor.*, 3, lib. 11, .
p. 363 bis.

moines de Maillezais en possession du village de *Santun*, qu'on trouve encore près de Fontenay sous le nom de Xanton. Donné par ses père et mère à l'abbaye qui leur devait tant de bien, Guillaume VII, frère de Guy Geoffroy, s'en était emparé, et, depuis lors, il était resté parmi les fiefs dont Guillaume VIII avait hérité. C'était une propriété injustement acquise, et le Duc y renonça dès qu'on eut pu le lui faire comprendre. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet acte de probité, c'est que le village n'avait été ravi à ses maîtres légitimes que pour être donné à un certain Thibaud Chabot, seigneur de la contrée, qui se trouva forcé de le rendre quoi qu'il en eût joui depuis plus de vingt ans. Cette spoliation, après de longs pourparlers restés inutiles, avait attiré à Chabot une excommunication dont il ne fit cas, étant sans doute déjà de ces incorrigibles pécheurs pour qui la foi ne valait pas un sou d'or (a).

Cet esprit de droiture, non moins que la bonne entente de notre Duc avec le Saint-Siège, se manifesta encore cette même année par le soin qu'il prit de faire donner à l'abbé Hugues de Cluny le gouvernement de Montierneuf, dont l'achèvement s'avançait. Hugues était un saint religieux, homme d'expérience et de travail actif, dont la fermeté et le sens profond avaient paru justement nécessaires en un temps difficile pour assurer le bon ordre et le succès au nouvel établissement (b). Il fit plus, et, pour le dédommager des frais que devaient lui causer de nombreux voyages et des soins multipliés de sa charge ajoutée à tant d'autres, il donna au monastère bourguignon la Monnaie de Niort, établie par l'édit de Piste en 964 (c), et qui, après des interruptions causées par divers motifs, était devenue florissante sous Guillaume le Grand, lorsque déjà ce prince l'avait donnée à saint Odilon. Guillaume Aigret, son fils, ratifia cette donation en y ajoutant celle de la Monnaie de

Montierneuf mis
sous la direction
de Cluny.

Qui reçoit les
Monnaies de Niort
et de Saint-Jean-
d'Angély.

(a) *Art de vérifier les dates*, X, 104.

(b) *Besly, Comtes*, p. 363 bis.

(c) *Briquet, Histoire de Niort*, I, p. 14.

Saint-Jean-d'Angély, en oblige aux pièces fabriquées à Saint types, lesquels devraient toujours deux ateliers, c'est-à-dire que valeur serait toujours à la fois sans doute pour que l'un ne s' que l'autre au détriment de d'impartialité digne de bons pr beaucoup d'autres bonnes rais rien perdu à faire partie du Pe

Guy Geoffroy
évite prudemment
une guerre dan-
gereuse.

En ces temps-là, Guillaume terre qu'il était, n'en veillait p bord de la Seine. Il savait que déloyaux les lui enviaient, e comte de Bretagne, Hoël, avait dans son château de Dol, limit droit de se défendre le Duc conquête, et songea à prendre là une annexion de la riche normands avaient toujours co pour un coup de main de ces des alliés qu'il ne trouvait Philippe I^{er}, qui n'avait pas d' un prince si entreprenant to confinaient aux siennes, prit a et songea à y engager le Duc touchait aussi aux rives arr donc que Guy entrerait dans s même en conférer avec lui. 15 octobre 1076, et n'y réussit de s'engager dans une cause q la paix qu'il avait acquise à se le roi de France en d'assez

(a) *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, II, 20 ; *Spicil.*, VI, 459.

(b) D. Bouquet, XI, 434 ; — Dufour, A

Pape, pour ne pas s'engager trop intimement dans une querelle où la justice ne brillait pas d'un vif éclat. Mais il sut adoucir son refus, et combla le roi de France de tous les égards d'un bon accueil. Il le reçut en souverain qui ne garde pas moins la dignité des autres que la sienne, et il profita de cette rencontre pour lui faire les honneurs de sa ville ducale et ceux surtout de sa magnifique abbaye de Montierneuf, dont l'admirable basilique étonna le monarque par ses vastes dimensions, ses proportions si bien dessinées, et ce luxe relatif de lignes et de corniches qui tapissaient ses élégantes pierres de taille. Un tel monument lui donna une juste idée du grand homme qui en présidait l'érection, et les privilèges que le Duc et sa famille avait prodigués à l'établissement.

Visite à Poitiers du roi Philippe I^{er}.

Après quoi, plus émerveillé sans doute de l'admirable travail des moines que des condescendances de leur illustre fondateur, le roi reprit le chemin de ses Etats, et poursuivant la pensée de s'opposer autant qu'il le pourrait aux ambitions d'un voisin qu'il n'aimait pas, il profita des longueurs du siège pour se préparer à porter secours aux Bretons. Ses mesures ayant été prudemment prises, il s'empara de Dol, malheureuse ville que les Normands avaient déjà ruinée deux fois, et qui ne trouva pas plus doux le traitement que lui fit subir une fois de plus le malheur d'être vaincue, après une si longue résistance.

Prise de Dol par le roi de France.

Nous trouvons pour la première fois dans nos vieilles chartes, en 1077, une mention du château de Morthemmer, élevé au-dessus de la vallée de la Dive, dominant dans le canton de Lussac un village de quatre cents habitants posés en plus grand nombre sur la rive droite de cette petite rivière. C'est une des plus anciennes baronnies du Poitou, dont le premier seigneur connu est un Seguin, qui paraît vers la fin du xi^e siècle. Nous en avons parlé aussi bien que de son église de Notre-Dame, renfermée dans l'enceinte du château (a).

Les premières années des Morthemmer.

(a) V. ci-dessus, t. VI, p. 23 et 25.

Mort d'Agnès de
Poitiers femme de
l'empereur Henri
III.

Cette année 1077, la famille de ses membres les plus regrettée mérite personnel et du bien Agnès, fille de Guillaume V et troisième femme. Elle était née cinq ans lorsqu'elle épousa Henri III, qui mourut six ans après l'empire avec un fils de cinq ans. Étant parvenu à l'empire, républicain son éducation avait données dont la piété solide égalait l'indépendance de sa liberté pour quitter la Cour où elle répandit de grandes aurores le voile en Lombardie, et mon voyage qu'elle avait entrepris pour l'amour de l'étude lui valut de nombreux disciples parmi lesquels on compte saint Bernard d'Ostie, et Joscelin, abbé de Clairvaux, qui avait composé pour elle un recueil qui fait honneur à son savoir et à son caractère.

Désordres du
monde moral en-
core accru dans le
clergé.

Cependant les désordres s'accroissaient dans le clergé, que le plus grand nombre pourvus de leurs bénéfices par le pape au mal en proportion qu'il était à Rome, s'appuyaient du roi d'Angleterre qui soutenait le leur. Ce prince, républicain continuait ses débauches, emportant les terres de son obéissance, et s'opposant aux princes indépendants qui étaient les seules têtes que la voix de leur conscience ne veut se faire une idée des conditions du clergé, qu'on lise une lettre écrite à Grégoire VII ; il en résulte un grand nombre des prélats pré-

(a) Mabillon, *Ann. bened.*, I, 123 ; — p. 365 bis.

d'au-delà la Loire s'entendait avec le roi pour détruire à leur profit la discipline ecclésiastique et remplacer les évêques sur leurs sièges par des titres princiers, source pour chacun d'eux d'une fortune scandaleuse. Ainsi au lieu de ménager aux peuples l'enseignement religieux et les exemples édifiants ils abandonnaient toute surveillance pour le soin unique de leur famille et de leurs favoris (a). Ainsi à Tours, à Bourges, à Chartres, des intrus avaient gagné les peuples pour se faire élire contre toutes les règles. Des évêques avaient reçu l'épiscopat avant même d'être entrés dans la cléricature ; plusieurs s'avouaient coupables de simonie sans en témoigner de repentir.

Il n'y avait de remèdes à ces grandes afflictions que la tenue des conciles, qu'on voit se multiplier en ce temps plus que jamais à Rome, en France et en Aquitaine. C'est avec une confiance qu'autorisaient la faveur de Guy Geoffroy et le silence qu'avait pris enfin le parti de garder l'évêque de Poitiers, que Grégoire, à la demande de Joscelin de Bordeaux, convoqua une nouvelle assemblée à Poitiers pour le 15 janvier 1078.

Ce ne fut pas sans peine qu'on y put arriver. Un complot s'était formé, à la tête duquel était le roi, qui avait ses raisons pour craindre les réunions de ce genre où l'on ne pouvait parler des crimes de ses complices sans argumenter contre les siens. Après avoir donc hypocritement promis au légat de protéger son action et approuvé le concile, il manda cependant au comte de Poitiers de ne pas souffrir que le légat tint nulle part des conventicules, comme il les appelait ; et il écrivit aux évêques de son obéissance qu'il les regarderait comme coupables de félonie s'ils assistaient à ces assemblées ou s'ils autorisaient les décrets par lesquels le légat, disait-il, s'efforçait d'obscurcir l'éclat de sa couronne et de celle des princes de son royaume (b).

Autre concile
de Poitiers.

Opposition qu'y
fait inutilement le
roi Philippe I^{er}.

(a) Longueval, *Histoire de l'Eglise gall.*, X, 151 et suiv.

(b) Labbe, *Coll. concil.*, X, 356 ; — *Chronic. Verdun.*, ann. 1078.

Comment s'y
comportent les
évêques simonia-
ques.

Désordres pen-
dant la première
session.

Seconde session
non moins agitée.

Canons de dis-
cipline renouvelés
des conciles anté-
rieurs.

Ces encouragements à la révolte, ces menaces toutes puissantes sur des esprits intéressés à les écouter, eurent leur effet. Radulfe, archevêque de Tours, l'évêque de Rennes Jean de Longeais, Arnaud du Mans, Geoffroy d'Angers, et d'autres prétendirent répondre aux griefs soulevés contre eux en se maintenant la parole malgré le légat et jetant dans les discussions un trouble et un tumulte que de telles assemblées n'avaient jamais endurés. Enfin le désordre arriva à ce point que Radulfe, à un moment donné, vit des satellites gagnés par lui enfoncer à coups de hache les portes de la salle conciliaire, et au milieu de cette agitation, il quitta les lieux avec ses suffragants. Telle fut la première session qui se passait à la cathédrale.

Le lendemain, la seconde session se tint à Saint-Hilaire. Radulfe n'y vint qu'accompagné de ses mêmes évêques, et s'empressa d'insulter Hugues de Die, qui le suspendit de ses fonctions sacerdotales. Le même châtiment fut imposé à d'autres évêques et à un abbé qui les suivait. Quelques évêques avaient refusé de comparaître, et plusieurs furent renvoyés au Pape pour qu'il prononçât par le moyen de droit sur les crimes dont ils ne voulaient pas répondre au concile (a).

Cette lettre, on le voit, est pleine de détails qui peuvent suppléer aux actes du concile que nous n'avons plus, peut-être par suite du tumulte qui s'y passa. Au moins avons-nous les dix canons qui y furent promulgués et dont l'utilité est grande dans l'histoire, puisqu'ils établissent d'une manière évidente l'état de la société civile et religieuse que l'Eglise s'employait à améliorer.

I. — Ainsi on renouvela cette défense du pape Grégoire VII, souvent émise dans ses conciles, de ne recevoir d'aucun laïque l'investiture des bénéfices. Il y avait peine d'excommunication contre les fauteurs : Une église usurpée par des laïques est interdite. On n'y donnera que le baptême,

(a) *Epist. Hugon. Diens.*, ubi sup.

la pénitence et le viatique aux malades; ce qui semblait établir qu'en certains cas on y transportait les malades autant que leur état et la proximité du saint lieu pouvaient le permettre. C'est aussi une preuve qu'on n'attendait pas à la dernière heure pour recevoir les derniers Sacraments.

II. — On défend de posséder des bénéfices en plusieurs églises, d'en acquérir à prix d'argent; ceux qu'on reconnaîtra s'en être rendus coupables seront déposés ou privés de leurs prébendes.

III. — Un prétendu droit était souvent invoqué pour la possession des titres ecclésiastiques. La famille de l'Issembert de Châtelailhon ne s'en était pas privée. Désormais cet abus ne sera pas souffert.

IV. — Les évêques ne recevront aucun présent pour ordinations ni pour aucune de leurs fonctions spirituelles.

V. — Les abbés, les moines et autres prêtres qui ne sont pas dans le ministère des paroisses n'imposeront aucune pénitence, c'est-à-dire ne se mêleront pas du ministère de la confession; ce qui prouve que déjà l'acte paroissial était exercé par un assez grand nombre de prêtres.

VI. — Les abbés, moines ou chanoines réguliers n'acquerront aucune église sans l'agrément de l'Evêque; lui devront compte du soin qu'ils devront en prendre.

VII. — Les abbés et les archiprêtres doivent avoir reçu l'Ordre sacerdotal, et seront déposés, s'ils se trouvent dans des conditions qui les leur interdisent. Les archidiacons doivent avoir au moins l'Ordre du diaconat; si l'on n'examine pas qu'ils aillent au delà, c'est que leurs fonctions sont moins spirituelles qu'administratives.

VIII. — L'incontinence des clercs, causée par les dissipations de la vie mondaine et la négligence des évêques demeurés en si grand nombre sans autorité de direction par suite de leur mauvaise conduite, abaissait le sacerdoce devant les peuples, et livrait les prêtres séculiers au mépris public. On interdit donc à leurs enfants toute

aspiration aux Ordres sacrés. Ils n'y pouvaient dans un ordre monastique ou une compagnie réguliers. Mais quoique admis ainsi au sacc conditions de pénitence, ils ne pourront jamais prélaturess et devront se souvenir ainsi à humilité de l'irrégularité de leur naissance.

IX. — Défense aux clercs dans les Ordres : chez eux aucune femme. Défense aussi, sous communication, d'entendre la messe d'un laïc, d'un concubinaire ou simoniaque.

X. — Enfin un autre abus avait causé beaucoup dans les rangs de la milice sacrée. Un clerc volontiers sa paisible carrière pour le métier soit pour entraînement de famille, soit pour y vivre plus facile et moins régulière. Les clercs qui rendront coupables seront excommuniés et n'ont toute réhabilitation à la pénitence publique.

Combien les moines différaient pour leurs vertus des grands seigneurs.

On voit combien était égarée cette société, sa vie par les exemples des grands, et qui offrait le seul remède capable de la guérir ; elle avait posé lui-même la bande sur la plaie. Le clerc restait bon, son état habituel était l'assujétissement à un ordre de choses et à des instituteurs que la discipline et des vertus exemplaires entretenaient dans la confiance. Quand les armées se battaient et les désordres de la vie facile jetaient les seigneurs dans querelles interminables et en de retentissantes les moines, protégés par leur règle, occupés à lire des livres et des champs, ne trouvaient dans l'agriculture, dans l'évangélisation des villes et des campagnes, qu'autant d'infailibles moyens d'éviter la mort. C'était de leurs cellules que sortaient les clercs et les quelques abbés qui contrastaient dans la vie ce qu'on avait droit d'en attendre, n'étaient que

(a) Labbe, *Concil.*, ubi sup.

usurpateurs des bénéfices qu'ils avaient achetés, ni plus ni moins que des évêchés, jusqu'à ce qu'ils pussent venir à en posséder un.

Un personnage de notre connaissance eut aussi sa part d'importance à ce concile de Poitiers : c'est le comte d'Anjou Foulques Réchin, dont le roi Philippe avait enlevé la femme. Le Comte, aussi peu scrupuleux qu'un roi, l'avait remplacée bientôt après par Ermengarde de Bourbon, sa parente au troisième degré : pourquoi il avait été excommunié par son évêque. On examina donc au concile cette affaire ; certains détails en ayant paru douteux, le légat renvoya le jugement au Pape, qui ordonna la rupture du mariage (a).

Scandales donnés par Foulques Réchin.

Guillaume VIII, qui aimait la paix, mais qui ne la préférait pas à sa dignité, avait évité maintes fois, nous l'avons vu, de se commettre avec des princes qui l'auraient volontiers entraîné avec eux en des conflits que sa prudence lui fit éviter. Une occasion lui fut cependant donnée en 1079 de montrer combien il était peu disposé à souffrir d'injustes attaques. Guillaume IV comte de Toulouse, était un prince vertueux, et gouvernait sagement, depuis la mort de son père en 1060, le Toulousain, l'Albigéois et le Quercy. On ne sait ce qui put le pousser en 1079 à s'emparer du Bordelais, sinon quelques vieilles prétentions de famille où l'on oubliait volontiers l'histoire et les traités pour s'autoriser par goût et sans examen à revendiquer des titres et des propriétés où le droit n'entrait pour rien. Cette entreprise se fit selon la coutume du temps, où le droit des gens était encore peu apprécié, sans nulle déclaration de guerre. Guy Geoffroy, à peine prévenu, se hâta de partir à la tête d'une nombreuse armée. Le Comte vint au-devant de lui jusqu'aux abords de Bordeaux. Là, une bataille sérieuse s'engagea, où il paraîtrait que le Toulousain aurait procédé par des moyens

Guerre entre le Duc et le Comte de Toulouse.

(a) Grégor., Pape VII *Epist.* 22, lib. X ; — D. Bouquet, *Script. rer. Gall.*, XII, 497 ; — Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, XIV, 488.

Energie guer-
rière qu'y déploie
le Duc d'Aqui-
taine.

Il fait de la paix
un moyen de bon
gouvernement.

Comment il
s'honore par la
piété et la justice.

Instruction pu-
blique dans les
campagnes.

peu loyaux et que les contemporains
Il en serait résulté pour le Duc qu'a
bataille sérieuse, les Poitevins auraient
avec peu de certitude, plus de cent
considérables de l'armée. Ce qui pou
c'est que, par un de ces calculs que
n'ignorent pas en cas semblables, le
vers la capitale de son adversaire, en
et s'empara de la ville. Bientôt ap
survenu la rendit au Comte de Touk

Pour se délasser de cette guerre, i
charges et coutumes injustes que
établies sur les terres que l'abbaye d
en Saintonge. L'abbaye de Saint-Eul
tombée, comme tant d'autres, aux r
laïques qui s'en réservaient les reve
le service divin. Les auteurs de cet
étaient les vicomtes d'Aunay, qui f
dépouiller. L'affaire fut confirmée
concile tenu à Bordeaux le 15 octobr

Saint Robert avait fondé en 1043, a
l'abbaye de la Chaise-Dieu (13). Il y
ans après, l'abbé Durant fonda à Sair
de Saintes (a), un prieuré pour lequel
Duc qui lui accorda des terres, du b
de chauffage, des pâturages pour les
la particularité la plus curieuse de c
avoir là que trois religieux. Le prieur
les fonctions pastorales et devenait
second, Théodart, prenait la char
magister des enfants du pays pour le

(a) *Art de vérif. les dates*, IX, 374 ; — X, 104.

(b) D. Bouquet, XI, 434.

(c) Canton de Saint-Porchaire, arrondissement de
1,200 habitants.

école. Le troisième, Robert, avait la garde de la maison l'absence des deux autres. Voici donc une maison pleinement constituée avec trois personnes et pour des œuvres essentiellement utiles à une population rurale. Ce fait pouvait être isolé. Beaucoup d'autres de ce genre témoignaient ainsi dans les campagnes du zèle monastique l'instruction de la jeunesse. L'instruction publique dans les campagnes ne date donc pas de nos modernes ministères de l'instruction publique (a).

Comme il importe surtout à l'histoire de bien faire connaître le caractère des personnages qui y prennent un rôle élevé, nous n'omettrons pas de dire combien Geoffroy se montra digne de ses aïeux par sa piété, par le soin qu'il eut d'en exprimer le sentiment dans tous les protocoles de ses chartes conservées en grand nombre, par cette estime d'une justice et d'une probité sévères qu'il faisait pratiquer par ses officiers, dont il réparait les fautes ou les erreurs chaque fois qu'on lui en fournissait l'occasion. Pénétré de ses devoirs ce n'était pas seulement le comte de Poitou qui agissait en lui, c'était aussi le duc de l'Aquitaine tout entière, et sa générosité ne se refusait à rien pour les œuvres les plus importantes et les plus dispendieuses. Joscelin de Parthenay, qui occupait encore le siège de Bordeaux en 1080, ne s'adressa pas vainement à lui quand, voulant seconder l'action de saint Géraud de Corbie pour la fondation de la Grande-Sauve en son diocèse, il obtint des sommes considérables outre de riches fondations (b). Ces grands moyens, joints à la piété fervente de ces peuples, devenaient une source de rapide prospérité pour ces nouvelles institutions, au grand profit de la France dont la population s'augmentait et profitait toujours, par les bourgs créés de toutes parts autour des châteaux, par les prieurés fondés en si grand nombre par ces magnifiques

(a) Besly, *Comtes*, p. 379.

(b) D. Ceillier, XIV, 1069 ; — D. Fonteneau, IV, 67 ; VII, 45.

abbayes. Ces progrès avaient été tels que l'abbaye de Saint-Maixent en 1266 elle possédait cinquante et un manoirs (a).

Cette année, le monastère de Saint-Maixent reprit la reconstruction de sa priory. Il fut pour abbé Ansegise, qui fut élu depuis deux ans, il était moine et venait aussitôt prendre possession. L'abbé de Saint-Liguair, s'était efforcé de trouver la personne d'un de ses religieux et l'avait proposé bientôt après, dans un concile, les soins d'élégance architecturale et longtemps du goût artistique des bons arts. La nuit du 25 au 26 mai, le feu prit à la ville ; l'incendie gagna dans ces rues étroites en bois, de façon à en détruire jusqu'à mille, ce qui ne suppose pas beaucoup. Le monastère lui-même fut en partie détruit, mais moins complète parce que beaucoup de ses principales devaient être en pierre. Les pertes furent peu importantes. L'abbaye n'en parle pas, et ne fait que mentionner l'interruption de son courant habituel de ses affaires. On trouve même une charte de cette même année, par Geoffroy, évêque de Poitiers, de droits usurpés depuis un long temps par les moines (c).

Maillezais n'eut pas le même bonheur. L'incendie détruisit presque tout le monastère. Les moines, qui ne se ralentissaient jamais à travailler d'objet, et pendant qu'ils se réparaient, les fidèles réparaient les pertes.

(a) D. Baunier, *Bénéf. royaux*, I, 145.

(b) *Cartulaire de Saint-Maixent*, I, 179.

(c) D. Fonteneau, XX, 149.

arrivant de toutes parts. Leur pieux empressement égalait alors l'affection qu'ils avaient toujours pour les moines (a). C'était deux ans avant que l'abbé Gérard déposât la mitre abbatiale pour se retirer à Cluny, où il mourut saintement (b). Celui-ci eut pour successeur Geoffroy I^{er}, prieur de Saint-Michel du Clou (*de Clusá*), dont l'élection eut lieu à Poitiers en présence de Guillaume VIII, de Gérard, abbé de Luçon, des moines députés de Maillezais, et de l'évêque Isembert, qui, étant revenu de ses égarements, avait recouvré les bonnes grâces du Pape au prix d'une conduite plus régulière.

En 1080, le prieuré de Saint-Nicolas de la Chaize-le-Vicomte, qu'avait commencé Aimery IV de Thouars en même temps que le château, fut définitivement constitué. Tout y était fini, et le désert y avait pris un air de fête ; la vie affluait partout avec le mouvement de l'activité et du travail. Ainsi le brave chevalier, qui avait tant gagné à la conquête de l'Angleterre, semait sur les terres de France des richesses dont jouissent encore aujourd'hui, sans le soupçonner, les populations agricoles et les riches propriétaires dont vingt-cinq générations s'y succèdent depuis plus de huit siècles.

Isembert II figure parmi les signataires de la charte où se constate la consécration de l'église et les donations qui lui furent faites. C'est dans le même temps que le même prélat donnait à Saint-Cyprien l'église paroissiale de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

La Chaize-le-Vicomte s'entoure dès sa fondation de circonstances assez curieuses pour que nous les remarquions ici. Ainsi nous voyons créer, dès le commencement de cette nouvelle demeure féodale, un Bailli, sorte de magistrat supérieur aux viguiers qui existaient encore. Le Bailli fut dès lors ce que le sénéchal était déjà depuis un

(a) Lacurie, *Histoire de Maillezais*, p. 25.

(b) *Chronique de Saint-Maixent*, ad. ann. 1082.

Usages particuliers aux moines de la Chaize.

demi-siècle dans le Midi de la France. Une coutume locale fut écrite aussi pour s'appliquer à la vie féodale. Un privilège spécial appartenait à Saint-Nicolas, qui avaient le droit de chasser la bête fauve tuée à la chasse. Que si l'année pour cause d'utilité ou trouvée ceux-ci devaient donner à qui pain et une mesure de vin. Le donjon devait être faite par troupes du Vicomte devant à et combattre sous ses ordres.

Abolition des viguiers.

Bailli et le suppléait pour les les viguiers prenaient toujours paroisse, et même ils avaient droits et leur juridiction, ce arrêté par eux pour se consolider et leurs fonctions, qui disparaissent dès le commencement du XII^e.

Grégoire VII exempté tous les monastères de la juridiction épiscopale.

En 1081, Grégoire VII, dont portait surtout à déraciner les la discipline avait introduits fin aux exactions dont les couvents trop souvent par des évêques propre autorité que de celle de bulle du 13 avril qui, abrogea dont ceux-ci avaient pu abuser. Les monastères exempts de la juridiction rude leçon sur laquelle il savait pourraient revenir quand ils le voudraient. Grégoire VII qui n'avait alors que de gr

(a) Ducange, Chéruel, Vo Bailli; — *M. Poitiers*, II, 302; — *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*.

(b) *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*.

outre la paix qu'elle assurait à la vie monastique si souvent troublée par des caprices impardonnables, les abbés, valant mieux en grand nombre que les évêques du temps, pouvaient seconder le Pape pour le maintien des lois canoniques, et que la discipline monastique elle-même n'en serait que mieux protégée contre des faveurs suspectes ou des alliances intéressées. La mesure ne fut pas goûtée de tout le monde, et, soit que le Duc d'Aquitaine sentît que c'était le moment d'intervenir utilement, soit qu'Isembert, qui possédait le prieuré de Saint-Paul de Poitiers, sentît que ce bénéfice allait échapper à son influence, celui-ci céda facilement à la demande que lui fit le prince, et du consentement du chapitre, avec lequel il possédait en commun cet annexe de la cathédrale, il le donna par acte du 10 juillet à Montierneuf avec les églises de Saint-Germain et de Notre-Dame-la-Petite dans Poitiers, et celle de Saint-Pierre és-liens de Migné (a). Cependant Cadelon, vicomte d'Aunay, possédait sur ces mêmes biens un droit d'arrière-fief, qu'il abandonna sans difficulté, y ajoutant même le don d'une maison et d'un verger qui lui appartenaient sur le boulevard de Chasseigne. De son côté Guy Geoffroy reconnut cette concession du clergé cathédral en lui abandonnant un privilège qui n'était pas sans valeur. Chaque année, le jour du Jeudi-Saint, une foire au lard se tenait autour de Saint-Pierre, et prolongeait son emplacement jusqu'à l'Arceau, porte de ville, ouverte vers le pont Saint-Cyprien, d'où l'on descendait en longeant le boulevard jusqu'au Pont-Neuf, où s'ouvraient les voies romaines de Bourges et de Limoges par Chauvigny et Montmorillon. Un péage avait été établi sur cette foire, et c'est ce péage dont le Duc se dépouilla en faveur du Chapitre (14), dont le droit se perpétua jusqu'en 1790 sur le même objet.

Cette église de Saint-Paul demeura comme prieuré de Montierneuf jusqu'à la confiscation de 1792. L'église fut

Le prieuré de
Saint-Paul de Poi-
tiers donné à Mon-
tierneuf.

La foire au lard
à Poitiers.

(a) Sur Migné, V. ci-dessus, II, 27, 40 et 287.

vendue alors et confondue dans les détails d'une maison particulière à l'état de grange ou de décharge ; quelques caractères architectoniques, dont certains permettent de penser que lorsque le petit établissement eut passé au nouveau monastère en 1089, il reçut une restauration que son âge de quatre cents ans avait pu rendre nécessaire. Dans les débris du monument, que nous avons pu considérer de près, on voit l'appareil de cette époque se mêler à celui du VII^e siècle (a).

Négligences envers les lois canoniques.

Concile de Charroux.

Quant aux négligences envers les lois civiles ou ecclésiastiques, les préoccupations de ce temps ne permettaient ni de s'en cacher les dangers, ni d'en négliger les remèdes, dont le plus actif et le plus efficace était dans la tenue des conciles. Là seulement, en effet, pouvaient parler et agir les chefs de cette société dont le grand bonheur était d'avoir la foi chrétienne en opposition à tant de mauvais exemples que secondaient trop ses propres entraînements. La Trêve de Dieu avait été maintenue contre les guerres particulières suscitées par les jalousies individuelles et les ambitions rivales, mais on commençait à l'oublier, et il en fallut remonter les règles moins observées. Il y avait toujours des irrégularités scandaleuses en certaines ordinations épiscopales et des usurpations des biens de l'Eglise et des fonctions sacrées par des laïques sans conscience ou des ecclésiastiques sans pudeur. C'est pour réparer ces graves dommages que le légat Hugues de Die, digne de la haute confiance du Pontife au nom duquel il agissait, à peine sorti de deux conciles tenus l'un à Saintes, l'autre à Avignon, en ouvrit un autre à Charroux, profitant des Ostensions des saintes reliques dont le retour septennal revenait en 1082 du 8 au 11 novembre. C'était sous l'abbatiate de Foucoud I^{er}. On y renouvela les prescriptions de la Trêve de Dieu, on renoua pour la contrée les exigences ébranlées de la discipline ecclésiastique, on y convainquit Boson, évêque

(a) V. notre *Eglise Saint-Paul de Poitiers* ; — *Bulletin des antiq. de l'Ouest*, X, 139 et suiv.

de Saintes, d'avoir acheté la mitre et mêlé à sa · épiscopale d'indignes iniquités, et les Pères lui substituèrent sur son siège Ramnulf de Foucaud, de la maison Barbezieux, qui sut effacer par son zèle et sa générosité les mauvais souvenirs de son prédécesseur. Après qu'il eut avant de procéder à la magnifique procession des reliques on consacra l'autel d'une nouvelle chapelle destinée à garder les grandes reliques qui y restaient si célèbres depuis Charlemagne. Ces reliques, si précieuses aux populations, étaient la grande joie du pays, et leur triomphe de cette année fut accompagné, à la stupéfaction universelle, par une éclipse de lune qui, cette fois du moins, ne dut pas être regardée comme un présage de malheur (a).

Cette Trêve de Dieu que l'Eglise cherchait à consolider dans les mœurs publiques où elle était, grâce à sa maternelle sévérité, une garantie contre beaucoup d'entreprises injustes, n'arrêtait pas toujours les écarts de certains barons plus adonnés à l'absolutisme de leur mauvaise nature qu'aux lois salutaires qu'on leur imposait. Tel était à Limoges le vicomte Adhémar, II^e du nom, dont les habitudes violentes étaient le fléau de ceux qui l'approchaient. On ne sait quel mécontentement porta cette année Geoffroy à le châtier. Toujours est-il qu'il dut avoir raison que ses sentiments bien connus ne semblaient pas mettre à sa charge. Il maintenait si bien l'ordre et la paix dans ses Etats que les étrangers les abordaient sans avoir jamais rien à craindre (b). Il faut croire qu'Adhémar s'était rendu coupable de quelques-unes de ces brutalités dont la vie était pleine. Cette fois encore le suzerain ne crut pas devoir permettre au vassal de telles licences. Il partit pour

(a) Besly, *Comtes de Poitou*, p. 381 ; — *Art de vérifier les dates*, I, 338 ; — Longueval, X, 200 ; — Briand, *Histoire de l'Eglise Santone*, I, 273 ; — *La Conc.*, X, 401 et suiv., ad h. ann. ; — *Chronic. S. Maxentii*, ann. 1082, apud Marchegay, p. 406.

(b) *Fragments, Hist. novi Monasterii, Pictav.*, ap. D. Bouquet, *Scripta* XI, 642.

DIRE GÉNÉRALE DE

d'une vingtaine de
e château pour en
les abords ; plus
nes ainsi que les
ir se délivrer des
, reconnut ses
y Geoffroy revir
ins au vassal
le rebelle qui éta
dangers qu'il av
outer aux actes
ma ensuite dans
ables malheurs
ne de ses fautes (1
ante, la paix avait
resse et à la fer
roublé par des fl
ent, et l'autre de
r. A Poitiers, on
terre qui causa
voignage n'en r
n fut autrement
érable, comparab
3, fit beaucoup
out la cathédrale
ement, dont nou
e, arriva le 18 o
on n'a révélé dan
être réparé, au
ous trouverons p
xante-dix ans q
on des deux
examen de la p
elle n'attendit pas

son nouvel édifice. L'abside tout entière porte encore ses détails les marques du ^xⁱ^e siècle, et toute la ressemblante à celle de la cathédrale, indique aussi les mêmes ouvriers qui s'étaient employés à celle de Pierre, vinrent ensuite les reproduire dans le bel consacré à la patronne du Poitou (16).

La part que prit Guy Geoffroy à la restauration de fut active pendant les dernières années de sa vie qui çait; mais ce soin fut interrompu désagréablement peine profonde que lui causèrent les incomparables et l'obstination opiniâtre que son voisin, le Comte d' maintenait contre le gré de ses amis. Partout on mau sa conduite dénaturée envers son frère, privé depuis s temps de sa liberté. Nous savons les vieilles querell deux frères Foulques Rechin et Geoffroi le Barbu, qui deux n'avaient régné que pour se montrer les tyrans d peuples. Nous avons vu que Geoffroy, après des g malheureuses, des promesses confirmées par des se et suivies de nouvelles trahisons aussitôt consommées fini par être confiné une dernière fois au château de C Il n'en était pas sorti depuis plus de vingt ans, en dé nombreuses démarches des princes, des évêques et famille comtale elle-même, qui s'indignaient de voir le de Foulques résister à tant de supplications et augr encore les amertumes de cette captivité par des priv et des mauvais traitements qui la rendaient intolé Guy Geoffroy s'était plus d'une fois intéressé, mais to en vain, à la liberté de son ancien ennemi: une de intervention était restée inutile, et il le déplorait d' plus qu'il savait pertinemment que le malheureux semblait devoir être bientôt, par l'affaiblissement se de ses facultés mentales, destiné à un mal incurable triste encore que tous ceux qu'il avait subis (a).

A ces chagrins, que ressentaient vivement les

(a) Geoffroy du Vigeois, *Chronic*.

un de ces malheurs qui jettent chez un peuple la stupéfaction et la ruine. On ne dit pas s'il devint funeste aux récoltes qui semblaient n'avoir subi aucune diminution depuis que la paix laissait en Poitou les agriculteurs à leurs travaux annuels.

Au moins Guy Geoffroy était-il dédommagé de ces tristesses par la paix de son intérieur, où Aldegarde et ses trois enfants lui donnaient le bonheur.

Intérieur de la
famille ducale à
Poitiers.

En 1086 il atteignit sa soixante-sixième année, et les chasses d'automne l'avaient attiré à son château de Chizé, dont les Comtes, ses prédécesseurs, s'étaient fait un lieu d'agrément aux confins du Poitou et de l'Aunis, et non moins une protection contre les entreprises du dehors (a). Il y avait à peine joui quelques jours du plaisir qu'il s'y était promis que, tombé subitement malade, il succomba après de courtes souffrances le 24 septembre. Ayant été accompagné dans le voyage par l'abbé de St-Jean-d'Angély, Eudes, qui gouvernait son monastère et plusieurs autres depuis vingt-six ans, et que le Duc aimait beaucoup, ce fut lui qui consola ses derniers moments et lui donna l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique (b).

Sa mort à Chizé.

Ramené le lendemain à Poitiers, on exécuta sa dernière volonté en l'inhumant dans sa chère église de Montierneuf, où il voulut reposer au milieu de ces clunistes qu'il avait aimés et qui voulurent lui donner parmi eux un asile digne de lui. Il l'enterrèrent d'abord dans le Chapitre, afin qu'il pût y recevoir chaque jour le fruit de leurs prières et de leurs souvenirs, jusqu'à ce qu'ils pussent lui donner dans la nef de la basilique un monument de leur reconnaissante vénération. Ces honneurs ne tardèrent pas. L'année suivante, il était transporté sous les dalles de l'église, en face de l'autel majeur (17). Une statue de marbre couchée

(a) V. sur Chizé de nombreux détails, ci-dessus, III, 371 et suiv.

(b) Bouchet, *Ann. d'Aquitaine*, p. 125; — Du Tems, II, 365; — *Gallia Christ.*, II, col. 1100; — Besly, *Evesq.*, p. 65.

sur un tombeau l'y représentai
son costume ducal, les mains
couronne d'Aquitaine, digne
Grand, et que nul ne porterait
Une des faces du cénotaphe re
sa double dignité de Duc et
fondateur qui survit dans l'h
dont l'église seule atteste aujour

Caractère de
son règne.

Le règne de Guillaume VII
pour l'Aquitaine, qui vit en
père qui en avait fait le sage e
ses vertus chrétiennes, avec
d'une haute intelligence ne
bravoure ni de la sagesse poli
gouvernement. Il brilla autant
généreux que par l'énergie d
sentiment de la justice est au
qualités privées. Epoux et pè
contemporains par le fidèle ac
qu'il puisa dans sa piété sin
turelle qu'il y trouva de ses p
de toutes parts autour de lui le
des plus mauvaises mœurs
méritée l'estime publique ; lors
honteuses passions, ils mépr
rompaient ouvertement avec s
montrant dans toutes les
orgueilleuse et d'une apostasi
l'Aquitaine, le monde entier,
modèle de toutes les vertus c
Toutes ses guerres furent ju
caprice seul d'alliés suspect
du repos et de la fortune de
dépit de la corruption de se
dans ses rapports les plus d
son âme, sa vie conjugale, se

et se tint toujours prêt à la servir dans un dévouement filial. Homme vénérable, que devaient calomnier les seuls ennemis de cette Eglise, et que des plumes catholiques ne craignirent pas d'outrager avec Elle, parce que tous deux ils comprirent mieux que l'autorité divine leur imposait à la fois la force maternelle des commandements et la docilité filiale de l'obéissance. C'est un magnifique spectacle de voir ainsi pendant toute une longue vie de prince le courage moral triompher de la lâcheté générale, la foi religieuse des défaillances de l'impie, et l'austère loi de la conscience des folles tentatives de l'esprit et du cœur.



NOTES DU LIVRE I

NOTE 1

V. ci-dessus, ad ann. 1039; — *Art de vérifier les dates*, I et X, 101.— Pour ces dates nos Bénédictins se trouvent évide en défaut. Ils contestent celles de 1069 et 1070, où se passèr événements racontés ici, ils veulent les reculer jusqu'en 1052, prétexte qu'une charte qui en parle leur assigne l'indiction ne convient, disent-ils, qu'à cette année 1052. Ils prétendent ce chiffre en écrivant V au lieu de XV, et ils ne font pas at que le nombre V, en l'attribuant à 1052, déplacerait le 18 ans, ce qui n'est pas supposable dans l'espèce: des histor se trompent pas sur tant d'années à la fois. On supposerait qu'il fallût dire, en préférant toujours le V, que l'événement 1067. Mais quand on s'accorde généralement sur la date d pourquoi ne pas supposer plutôt que l'indiction devait être n VII, ce qui nous reporte à notre date véritable? Ce qui es dans nos savants hommes, c'est surtout d'être remontés à 10 avoir le plaisir de notifier un calcul qui, d'après eux encore demeuré faux, puisque Guy Geoffroy n'avait commencé son qu'en 1058. L'*Art de vérifier* ne se montre pas ici da son éclat.

NOTE 2

Abbaye fondée au XII^e siècle dans le diocèse d'Aire (Lan qui n'était alors qu'une modeste *Celle*, établie par des Béné Elle passa en 1155 à l'ordre des Prémontrés. Elle fut détr 1568 par les protestants qui y massacrèrent les moines. (*Histoire du Béarn*.)

NOTE 3

La charte qui constate cette réforme est datée à tort dès 10 les *Tables des Antiquaires de l'Ouest*, rédigées par feu M. Mais c'est plutôt D. Fonteneau qu'il faut en accuser que l'at si exact rédacteur de cette table. En effet, la charte en ques indiquée par notre bénédictin comme datée et écrite vers 106 t. XII, 637), quand il n'était encore nullement question de tierneuf. C'est donc bien plutôt le chiffre de 1069 ou même 10 la charte dont nous parlons devrait porter.

NOTES

Beaulieu-sous-Bressuire, qu'on du même nom *sous-Parthenay* — a de 500 âmes, du canton et à 5 kil. (Deux-Sèvres). Son église de Sa comme sa nef défigurée l'atteste e pu être au xvi^e siècle, par l'abside le reste en des temps de ruines. En de Bourgueil qui en disposait cor reçu, en 1853, des restaurations tré

En 1265, la seigneurie apparten gneur de Parthenay et de Vouve l'abbé de Saint-Maixent. (D. Fonta vue la succession jusqu'à ce qu'en la Haye-Montbarret, qui se qualifi lieu, resté depuis lors à ses descenc mune était occupé par deux autres et du Vergier, celui-ci illustré par qui l'habitaient. Les châteaux n'o desquelles planeront longtemps de de la Vendée militaire. (V. *Bulle* VIII, 395 et suiv.)

NOTES

Le passage auquel on fait ici all pour une plus juste estime des ch que Raoul passe en revue les dé peuple, afin, n'en doutons pas, d'a importe le plus dans la circonstanc de guérir votre incrédulité natu superbe par l'humilité; Romain, enfin vous êtes du Poitou, efforc gourmandise, et de moins parler à t tout cela une certaine justesse d'ob qui, sans avoir l'air d'y prétendre, arrive sûrement au dernier trait qu'évidemment il se ménageait partout le reste? Cela ne valait pas la peine prise par Dreux-Duradier de gourmander notre orateur et de le rétorquer en faisant valoir contre lui les belles qualités de Poitevins modernes car elles ne prouvent rien contre leurs défaut du temps de Raoul. Un prédicateur doit être moraliste avant tout et il est probable que la 75^e homélie de celui-ci ne portait pas faux. Qu'en disent les Poitevins de notre temps?

NOTES DU LIVRE L

Au reste, la liberté évangélique se remarque partout dans *homiliaire*, et pour un prédicateur si haut placé dans la famille des princes, il ne doit pas suffire d'avoir à louer l'éclat du tal. Il traitait les grands, quant à leurs égarements et à leurs vices, moins sévèrement que les petits. (Touchard, Notice sur Ra *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, VII, 1 et suiv.) Son d'ailleurs n'épargnait pas plus le clergé fautif que les simples fide et un jour il l'écouta assez dans une homélie prononcée à la du martyre de saint Etienne pour reprocher sévèrement à confrères la mollesse avec laquelle ils combattaient insuffisamment la perversité de leurs paroissiens. Ces courageuses sorties se rencontrent plus d'une fois dans ses discours et prouveraient que désordres de la société qu'il avertit si énergiquement pouvaient reprochés aussi bien à des pasteurs muets qu'aux coupables éléments du troupeau. Après tout, les lecteurs sérieux de nos temps peuvent conclure, au grand avantage de la foi, que la théologie dogmatique ou morale nous apparaît dans ces temps qu'on traitait d'étourdiement de barbares, sous les mêmes formes qu'elle a toujours eues et qu'elle a encore, et que rien n'excuse le mé qu'en pouvaient faire alors les classes supérieures, sans égarer leurs énormes responsabilités morales.

NOTE 6

Entre autres écrivains qui méritent ce reproche, citons encore Bénédictins du dernier siècle, qui accusent Alexandre II de faible parce qu'il avait agi en commun avec Hildebrand contre les priu *infidèles* vivant de libertinage et de tyrannie (*Art de vérifier Dates*, t. III, p. 384). Ils ajoutent (p. 337), avec une sorte d'insolence scandaleuse après maintes injures, que « le but de ce caractère impétueux, altier, inflexible, était de soumettre toutes les puissances à sa tiare ». Ils ajoutent que Saint-Pierre Damien ne peut s'empêcher de *tancer* Alexandre II de la confiance qu'il avait dans Hildebrand et ils citent du saint, contre ce dernier, une épigramme mordante de deux vers latins dont ils se gardent bien de donner la source, et dont la facture pourrait être aussi bien du XVIII^e siècle que du XI^e. Les diatribes inconcevables en des religieux qui auraient gardé la trop endommagée en eux par les doctrines de l'évêque d'Ypres sentent par trop la botte à Pérette.

NOTE 7

Les sectaires *citra-montains* ont argué de cet usage, dont nous expliquons ici la raison comme tous les historiens du temps, que

Papes reconnaissaient par ce sujets des Empereurs. Comme avaient créé le Saint-Empire avait plus de trente ans que le c'est-à-dire depuis que des travaient persuadé aux Papes telles relations dont l'Empire sur le sens qu'elles devaient 289.) Remarquons aussi, que le Pape couronnait l'empereur prendre le titre avant que ce en lui donnant un caractère promettait de protéger l'Eglise ennemis. Or, comment He comment le fit-il plus tard ?

Ce mariage a été mal placé en 1069, ce qui aurait fait de à quinze ans, puisqu'elle était indiscutables empêchent d'ad

C'est d'abord le mariage du roi d'Espagne à la fin de l'année 1069, Alphonse VI, en de Castille, y fut fait prisonnier après la mort de Sanche, dont Il est probable que les deux sont confondus et seront devenus (V. *Art de vérifier les dates, universelle*, de Michaud, V° Alphonse) la réduction de la liturgie romaine coïncide de très près avec le probablement sous ce rite not (V. Fleury, *Histoire Ecclesiastique*)

Les historiens du temps ne conduite du Pape; la foi est dirigeant leurs convictions et tous leurs détails et ne doutent pas que les clefs de St-Pierre n'agissent d'après des règles imperscriptibles et dans toute la légitimité du droit divin. Il n'y a eu en France qu'à partir des inexcusables

hardiesses de Philippe le Bel et des théories de ses docteurs hérétiques; il n'y eut que dans les révoltes impies et les sacrilèges déclamations de Luther, que nos légistes, après ceux de l'Allemagne révoltée, osèrent trouver de quoi attaquer cet usage du droit souverain du Pape sur les consciences. Ils ne parlent plus qu'avec leur haine avec des *audaces fougueuses* de Grégoire VII, et la lutte soulevée contre lui se résume en un seul mot: « Le Pape dépassait son droit et n'avait aucune autorité sur les couronnes ». C'est bientôt dit, et voilà une doctrine commode autant que promptement trouvée. Mais les inventeurs de cet axiome où l'ont-ils ramassé? Sur quel texte s'appuient-ils, irrévocable et définitif, pour élever à la hauteur d'une théologie infailible ces limites de l'autorité pontificale? d'où leur vient ce droit qu'ils s'arrogent de les lui poser, et le refus de reconnaître au Successeur de Jésus-Christ sur la terre celui d'y sanctionner les lois de la morale et de la religion par des lois pénales dont il peut seul apprécier la nécessité et la valeur? Ce Juge dépasse ses pouvoirs, dites-vous, en défendant les commandements de Dieu et de l'Eglise contre leurs plus méprisables ennemis: qui vous le dit? Où vîtes-vous jamais que le pouvoir de lier et de délier dépend de votre appréciation? Etrange aréopage vraiment! qui détruit le code ou condamnant celui qui veut l'appliquer, qui juge le Juge suprême placé par Dieu lui-même au-dessus de tous les juges, et qui ne voit pas que s'il n'est aucun crime à qui soit donné le privilège de demeurer éternellement impuni, c'est exposer le monde à toutes les calamités matérielles et morales que de contester à sa plus sublime Magistrature les pénalités proportionnelles qui demeurent sous sa seule égide contre l'empoisonnement et la mort! On ne raisonne ainsi que lorsqu'on a laissé pénétrer dans son cerveau les préjugés antisociaux qui se sont appelés selon les temps, hérésie, philosophisme, libéralisme, libre-pensée, révolution enfin, celle-ci véritable marâtre, dernière et hideuse postérité de ces mères si fécondes de toutes les persécutions subies par l'Eglise. Les Papes ont compris depuis Néron cette détestable filiation des idées sataniques. C'est pourquoi ils ont combattu, ils ont vaincu jusque dans la mort. C'est pourquoi Grégoire VII fut doué de Dieu de ce zèle invincible qui, secondé par la sainteté de sa vie, selon les besoins de son temps et les plaies d'une société gangrenée, a su imposer au monde le seul remède alors possible, et qui le sauverait encore s'il n'avait pas abdiqué sa foi. Quoique Dieu réserve à ce monde dans sa miséricorde infinie ou dans sa réprobation trop méritée, souvenez-vous-en, vous qui avez encore assez de raison et de foi pour le comprendre, et vous qui vivez dans la boue de votre intelligence pervertie par l'or et la chair :

vous ne verrez de salut social que de la condescendance à l'autorité de Pierre, recouvrerez la piété du cœur, l'honnêteté, l'honneur national et l'estime de Dieu, la crapule et la vertu.

NOTE 10

Il importe beaucoup de réformer les usages qui semblent se compliquer sous la plume de ceux qui ont parlé de ce concile. Les Bénédictins en l'indiquant de 1073 sans dire le jour ont embrouillé la question. Car s'ils avaient dit Du tems (II, 414), ils se seraient aperçus qu'ils ne s'accorderaient qu'avec 1074, puisqu'à ce moment n'était pas encore pape. C'est donc le 19 janvier, qui passe ici pour appartenir au concile, commençait qu'à Pâques suivant, et d'autant plus qu'à Rome l'année commençait le 1er mars. On voit, en effet, comme affirmant de la présidence du concile tenu par le légat, le cardinal Girard. C'est aussi une faute des Bénédictins (p. 117), d'attribuer à ce concile la présidence après avoir présidé le 19 octobre précédent sur-Saône, reprit aussitôt le chemin du nord, ne parlent nullement de Béranger, l'unique affaire racontée par eux est celle de Bert II. La confusion qu'on a faite de 1073 avec 1074 où a comparu Béranger, a clarifié de l'histoire comme on le voit dans saint Grégoire VII. D'ailleurs si cette année fut nécessairement violente du concile, souvent confondus les deux soient également certains. Quelques pièces probantes, il sera toujours facile de les dater. L'essentiel, il est vrai, est que ce soit aux yeux de tous.

NOTE 11

Il n'y a pas eu de prince ni de pape au concile. Il a été, depuis que le gallicanisme s'est développé, d'une haine aveugle de la part de tout révolutionnaire qui fait autant de mal à l'Église qu'à ses ennemis. Mais comment se ca-

comme Bossuet, et des moines comme ceux de la Congrégation de S^t-Maur, entrer dans un tel parti au point de s'y oublier, comme l'ont fait trop souvent à l'occasion les artistes de la *vérification des dates*. Nous écrivons ceci à regret, mais on ne saurait jamais assez connaître la passion *antipapiste* capable d'employer aussi impudemment le mensonge contre saint Grégoire VII, à qui ni son titre de saint ni ses vertus qui le lui valurent, n'ont pu faire pardonner son zèle à défendre l'Eglise, son énergie contre les vices, et sa résistance apostolique. Il faut signaler, au nom de la vérité indignement outragée, cette suite de mensonges et d'injures prodigués à ce grand Pape dans les quelques lignes que lui consacrent nos historiens du concile de 1074. Il s'agit du comte Guillaume VIII, dont ils trouvent mauvais qu'un concile veuille le séparer de sa femme, et dont le mariage est radicalement nul « quoi qu'il en eût déjà trois enfants ». (*Art de vérifier*, III, 105.) Cette raison a-t-elle jamais pu réhabiliter un mariage illégitime? — Mais voici un premier *mensonge* qu'on ne peut s'expliquer. « Isembert, disent-ils, étant survenu *par ordre du Comte avec des soldats*... — Or, Isembert avait envoyé ses gens, mais se garda bien d'y venir lui-même. — *Par ordre du Comte* est une autre perfidie qui donne à l'évêque un complice qu'il n'a jamais eu ; tout le prouve dans le contexte, et l'humble soumission du prince au Pape et au concile, et la confiance que le Pape lui témoigna en tout. — Maintenant voici que le Pape va être en jeu et deviendra un accusé condamné par ces Bénédictins en révolte : « Grégoire écrivit à l'évêque une lettre *fulminante* » — apparemment que son rôle méritait un style tempéré. Poursuivons : « le Comte satisfit le Pape... son obéissance lui valut une lettre de félicitation ». — En pareil cas, c'est ce qui arriva toujours — « à l'égard de l'évêque » qui avait refusé d'aller à Rome se justifier, s'il le pouvait, « le Pape l'interdit et chargea » l'archevêque de Bordeaux du spirituel de l'Eglise de Poitiers, et » *par un exemple inouï*, confia le temporel au Comte de Poitiers ». Aux yeux du janséniste, ce soin du Pape est un grief *inouï*... peut-être parce que de pareils châtiments n'étaient pas souvent encourus. Mais qui ne voit ici qu'en un temps où les propriétés de l'Eglise n'étaient pas plus respectées que les autres, c'était d'une sage et fraternelle sollicitude que celles de l'évêché de Poitiers fussent confiées à des mains qui sauraient les défendre ? Toutefois écoutez la fin, et voyons avec qu'elle coupable ironie nos artistes triomphent de ce qu'ils regardent comme une défaite du Chef de la chrétienté. « *Tout ce grand fracas tourna à la honte du Pape. La prétendue parenté de Guillaume et d'Aldegarde ne fut pas prouvée.* » — Nous l'avons vue qualifiée par tous au troisième degré, qui fut

NOTES

t et qui l'est encore
va l'interdit pro
vait tous les tor
èque est un he
; il ne reste plus
manqué en tout
ni équité, et les l
ctaires, à la suit

N

est un bourg c
la Charente-In
y avait été const

N

ieu, *Casa Dei*, p
ton de la Haute-
y voit encore
telle.

N

il faut souvent
nt pas complète
ce de cette foire
charte supposé
. Il eût mieux val
ner un peu mieu
Grand Cartula.
Vienne, t. I^{er},
cathédrale, I, 1
lches du Poitou,

N

er les dates, X,
vénement si im
imoges ait été à
laissent que le
Il y a même une
s plus haut : c'es
102), ils nomme
nar II qu'ils indi
en ce dernier en

nom qui régna de 1052 à 1090, et que le III^e surnommé le *Barbu*, ne succéda à son père que trois ans après la mort de Guillaume VIII.

NOTE 16

Nous réparons par ce récit le doute exprimé dans notre *Histoire de la Cathédrale* (I, 50), à propos de cet événement qu'aucune source ne nous avait révélé alors : nous ne pouvons que constater ici le témoignage de la *Chronique de Saint-Léger*, autrement dite de *Saint-Maixent*.

NOTE 17

Et non pas, comme l'a dit Dufour, « devant la chapelle du Crucifix », qui n'existait pas, et qu'il traduit mal du texte fourni par le nécrologe de l'abbaye : *antecrucifixum Parrochiae*. Ces mots font allusion au crucifix qui était toujours placé à cette époque sous l'arcade triomphale des églises entre la nef et le sanctuaire. La mention de la nef faite dans le même temps, *in medio navis ecclesiae*, aurait fait comprendre le vrai sens de la phrase à qui aurait eu une intelligence suffisante des usages du temps. Au reste, ce crucifix traditionnel n'a disparu que depuis quelques années, par suite de cette même ignorance, moins excusable il est vrai, chez les gens de théologie qui devraient tenir plus fortement à ces notions liturgiques dont les laïques *archéologues* ne se soucient pas assez. Nous avons remarqué nous-même ce crucifix conservé dans *presque toutes* les églises rurales il y a encore soixante ans. Il n'en est plus question aujourd'hui au grand détriment du symbolisme chrétien et du sentiment populaire qu'il faudrait toujours lui garder.

NOTE 18

Besly, *Comtes*, p. 393 ; — Labbe, *Tableau Généalog. des Ducs de Guyenne*, § 8 et 9 ; — Duradier s'est trompé en disant (*Bibl. littéraire du Poitou*, I, 195) : que cette inscription qu'il cite, était moderne et n'avait figuré que sur le tombeau, renouvelé du premier, qu'avait écrasé la voûte de l'église quand elle s'écroula en 1644 ; — Besly (*Preuves de l'Histoire des Rois et Ducs d'Aquitaine*, p. 393), en citant celle que nous venons d'indiquer, l'accompagne d'une autre en dix vers latins qui n'avait pas été reproduite sur le nouveau cénotaphe qu'on peut voir encore dans un coin de l'église et qui n'a rien ni de la vérité artistique, ni de l'élégante facture du premier.



1

2

3

4

5

6

7

8

LIVRE LI

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE GUILLAUME IX, JUSQU'A LA PREMIÈRE CROISADE

(De 1086 à 1099)

Le 26 septembre 1086, suivant l'usage de familles princières et au lendemain des funérailles de Guy Geoffroy, son fils était reconnu Duc d'Aquitaine, recevait l'hommage de Barons, et entra en possession du riche pays qui s'étendait des extrêmes limites de la Touraine aux Pyrénées. Il avait reçu en naissant, le 22 octobre 1071 le nom de Guillaume, étant le neuvième de ceux qui avaient possédé le Poitou : il avait donc quinze ans. Sa position était une des plus belles qu'un prince eût alors en Europe, les Etats du plus grand nombre des souverains étant beaucoup moins étendus et moins riches que les siens. Ses alliances de famille lui donnaient encore un prestige qui le relevait aux yeux du monde. Il était, en effet, cousin germain de l'empereur Henri IV, qui avait épousé la sœur de Guy Geoffroy, et neveu du roi de France par sa mère Aldegarde de Bourgogne. L'âge où il arriva au pouvoir le fit surnommer *le Jeune*, comme on le voit souvent dans les chartes de son règne.

Cette année, de remarquables événements se pressèrent autour de lui où d'autres morts suivirent de près celle d

Eloge de ce
prélat.

son père, la plus regrettable s'en
avait vu mourir à Bordeaux le 19
archevêque de cette métropole, qu
appris à vénérer par son exempl
sentir à Rome surtout, où Grég
trouvé en lui un coadjuteur aussi
dévoué. Joscelin, avait pris part à
qui s'étaient faites pendant les v
épiscopat; Ami de Guy Geoffroy, il
autant par leur estime mutuelle qu
toujours rapproché les maisons de
D'ailleurs on l'avait toujours vu
d'affaires très délicates avec le tac
que lui inspiraient le respect de s
le zèle de la religion et le désir n
de beaucoup au-dessus de sa dign
devoirs qui en résultaient à ses
Poitiers le concile où s'était traité
Guy Geoffroy et d'Aldegarde. Tout
faction des consciences catholique
succès à la sage modération autant
du métropolitain. Aussi laissa-t-il u
regrets sincères de tous ceux qui
clergé surtout, où le vif éclat de s
si nécessaires au maintien du dc
avaient imposé son influence comm
guide et d'un docteur (a).

C'est sans doute à quelque vieu
Joscelin dut la pensée de choisir
repos à l'abbaye de Luçon, qu'il r
en quittant le Poitou (b).

Mort d'Isembert
II, évêque de Poi-
tiers.

Isembert II, l'évêque de Poitiers
tombe le Comte, qui avait reçu

(a) *Gall. Christ.*, II ; — *Du Tems*, II, 195.

(b) *Besly, Evêq.*, p. 61.

exemples et de perfides conseils. Nous ne voyons pas qu'on ait rien reproché à ses mœurs. C'était beaucoup trop d'avoir fermé les yeux sur les scandales donnés, même par le clergé, dans un diocèse où sa vigilance, son amour des âmes et le sentiment de sa dignité personnelle passèrent pour rien dans sa propre estime. C'était trop en même temps de s'exposer, par cette coupable tolérance, à des imputations qu'il sembla mériter. Ce fut au reste chez lui une tache de famille; il avait eu dans cette même famille des saints pour prédécesseurs sur ce Siège qu'elle semblait s'être inféodé; son successeur Pierre II, son propre neveu, allait se signaler par sa piété éminente, sa fidélité à toutes ses obligations, sa généreuse résistance enfin aux désordres des grands, qui devait lui valoir l'exil et la mort, et lui mériter la couronne des saints sur les autels de son diocèse. Et, devant ces lumières vives répandues autour de lui, Isembert, imbu de vices qu'elles condamnaient, préféra céder à son caractère hautain, et montra, en de trop nombreuses occasions, qu'un évêque pouvait encore manquer de foi jusqu'à favoriser tout ce qu'elle réprouve, fomenter par ses exemples la simonie, par ses coupables lâchetés les incontinences des clercs; refuser au Pape, en dépit des serments de son sacre, l'obéissance changée en une révolte armée, et pousser l'audace de l'impiété jusqu'à violer les portes d'un concile de son diocèse où il aurait dû siéger. Le respect de la religion, le caractère de ses coévêques, celui des légats et tout ce qu'à pu jamais vénérer un homme élevé à une si haute dignité, tout prouva dans cette vie, où la mondanité alla jusqu'au mépris de Dieu lui-même, qu'il était un de ces grands égoïstes sans conscience, qui se font, quand ils le peuvent, un marchepied de leur naissance pour monter jusqu'aux dignités sacrées les moins faites pour eux. A de telles gens, les sacrilèges ne coûtent rien pour satisfaire leurs ambitions cupides, et ils se condamnent d'avance, en prenant devant le juge suprême, l'aveugle responsabilité des plus ignobles

Ainsi, on a vu cet Isembert permettre qu'un en famille usurpât dans le Chapitre de idiaconat qui en augmentant sa fortune, lui ou de charges et d'offices, l'oisiveté du mépris de tous les devoirs. Remarquons milieu de ces grossières aberrations, consé- le des débauches de la pensée chez les le celle des sens chez les libertins, cet pas cessé de suivre la pente religieuse. Quand il était exempt de colères, et tout autre d'écouter une pensée chré- uait de favoriser les œuvres pieuses, les plaisaient encore, les grandes aumônes ses habitudes, et nous avons un certain es où il a souscrit soit des dons personnels, nations de fondations monastiques où en s'exprimaient en son nom la ferveur d'une le zèle de son salut et celui de ses parents, n'en avaient pas un moindre besoin que lui- aussi qu'en 1076, forcé par la privation de tés et une excommunication majeure à se devant le Pape, il s'y était humilié et avait : cœur de ce pontife si méconnu, un asile ations de repentir lui avaient mérité de intes fonctions de sa charge. Depuis lors, ins la régularité du sacerdoce, s'était donné torales, avait repris sous sa protection les Dans une charte de 1076, il parle en bon nées pastorales qu'il faisait pour la sanc- on diocèse, pour en réformer les abus, rts, et par sa parole, ses mesures, ramener : habitudes des anciens^(a). Confirmant ces exprimés peu de temps après son retour, aucoup de bien pendant ses dix dernières

années aux maisons de Montierneuf, de Saint-Cyprien, de Nouaillé, et, dans cette dernière, il avait disposé sa sépulture à côté de plusieurs membres de sa famille et de quelques-uns de ses prédécesseurs (a). Heureux, s'il a ainsi réparé devant Dieu de grandes fautes ! Malheureux aussi devant l'histoire d'avoir trop oublié qu'en face de ces tristes souvenirs il est des scandales qu'un repentir même sincère, ne suffit pas toujours à effacer devant les hommes, parce que Dieu seul peut en apprécier la suffisance et la sincérité.

Les méchancetés des hommes ne prouvent jamais rien contre la religion. Elle a au contraire ses plus belles preuves dans les vertus qu'elle impose, et les cœurs qu'elle a formés se consolent de ses revers par la certitude de ses triomphes. L'Eglise de Poitiers ne tarda pas à goûter une de ses grandes compensations. Avant de le reconnaître, arrêtons-nous à cette époque avec une famille qui s'y montra alors pour la première fois, et qu'un de ses premiers actes va mettre en relation avec notre nouvel évêque.

Origine de la ville et de la famille des Montmorillon.

Il s'agit des seigneurs de Montmorillon, dont les premières traces nous apparaissent à l'occasion de la maison hospitalière créée dans la ville qu'ils s'étaient faite sur les deux bords de la Gartempe, entre la Trémouille et Lussac. Quelques auteurs les disent venus de l'Anjou et du Maine d'où ils se seraient établis sur une terre acquise aux confins du Limousin et du Poitou (b). Nous avons dit ce qui peut servir à faire connaître les commencements de cette seigneurie (c). Comme tant d'autres, elle avait trouvé des moyens de prospérité et de développement dans l'activité chevaleresque d'un possesseur féodal, et elle devait ses origines à une famille qui se distinguait alors d'un trop grand nombre par sa noble tenue et le côté honorable de ses habitudes publiques. Antérieurement à la fin du

(a) Cf. Dom Fonteneau, VII, 55, p. 109 ; — XIV, 2451 ; — XIX, 55, 63, 73, 93 ; — XVIII, 37.

(b) Ci-dessus, t. III, p. 407, 408 et 415.

(c) Roger, *la Noblesse de France aux croisades*, p. 381.

HISTOIRE GÉNÉRALE

le lieu était connu
encore de ceux dénati
e le trouver dans les
io. Or, on voit da
in évêque de Cahors
d'Angers citent, a
parmi ceux dont c
'est évidemment le
lon du XI^e siècle. (C
depuis quelque ten
e sont ceux des sai
s, et peu à peu dispa
ongtemps les nation
encore que ce nom
pourrait bien corrob
Montmorillon qui ser
déjà il appartenait à
nière apparition. Le
remarque : c'est qu
urd'hui encore par le
lon, remonte jusqu'à Bernard, fils de Rânulfe et
ille d'un comte de la Marche et dame de Civray
vec ce surnom « dans un acte donné vers 1080
long antérieur aux croisades. C'est que déjà
que certains preux tournaient leurs regards
'erre-Sainte, d'autres en plus grand nombre
us l'avons vu de nos comtes de Poitiers, s'en
is en Espagne pour en repousser les Sarrasins
ablement avec son cousin Raymond IV, comte
se, que Bernard, s'y étant porté un jour dans une
morale, s'y fit remarquer par un exploit pe
et dont le souvenir fut dès lors consacré pour ses

anc., lib. V, c. XLII.

Nov. Biblioth. ms., II, 703.

lus, quator Barbis agnominatus.

descendants. On racontait, en effet, que Bernard avait un jour rapporté au camp chrétien quatre barbes de mahométans tués par lui dans une rencontre, où tous quatre l'avaient assailli seul et en même temps. Ce Bernard, son frère Pierre et Ranulfe leur père figurent ensemble en des chartes où le rôle de nos Isembert autorise à les faire supposer de notre famille de Châtelailon et de Chauvigny. Ranulfe était baron de Moussy et de Chalais en Anjou. Il possédait des biens fonds à Vacheresse, dans la viguerie de Sillards, et d'autres près de Saugé (1). Il donna aussi le bois nécessaire pour bâtir l'église de Saint-Hilaire-de-Concise, qui fut un prieuré de Saint-Savin et une paroisse jusqu'à sa réunion en 1803 à celle de Notre-Dame de Montmorillon. Ses enfants, Pierre et Bernard, se montrèrent également bons et généreux et firent beaucoup de bien aux pauvres, aux abbayes et sur le territoire de Sançay et d'Usson.

Les croisades ouvrirent, à la valeur de cette forte et chrétienne race, une voie nouvelle de singulière bravoure et d'édifiante piété. Depuis lors, les Quatre-Barbes se succédèrent sous ce nom héroïque dans lequel se perdit bientôt celui de Montmorillon, joignant à leur illustration propre celles d'alliances glorieuses dont la plus illustre fut celle des Bouillé, encore chère au Poitou par le souvenir d'un de ses derniers évêques (a). Une famille de Quatre-Barbes, habitant aujourd'hui la Bourgogne, prétend, sur des preuves inconnues dans notre province, descendre de celle dont nous parlons ici. Elle serait issue, dès le XI^e siècle, d'un Gérard, petit-fils du premier Ranulfe dont nous avons parlé. Mais ces documents sont fort incertains, et d'ailleurs les armes des deux maisons sont différentes (2). La nôtre porte : « *De sable, à la bande d'argent accostée de deux cotices de même.* » — Ceux de Bourgogne, qu'on

(a) M^{sr} Jean-Baptiste de Bouillé, qui occupa le siège de Poitiers avec une distinction pleine de piété et de sagesse, de 1819 à 1842.

HISTOIRE GÉNÉRALE

si établis en Franche-Comté » (a).

ne tarderons pas à ré
nant à des œuvres mérit
ents.

avait dans le Chapitre
famille du pays, dont
it plus remarquable

tout à fait ecclésiasti
nombre de clercs, et j
peu d'estime qu'on p
C'était un des arch
s six enfants de Seneb
èque qui venait de mo
longtemps par l'intrus

dignitaires, mais fi
es aux pensées de l'I
, avait résolu d'évincer
diacre laïque qui aspir
honnêtes gens ne vou
ant ne ménageait pas
ans le groupe des
re, à qui était dévolu
xclusif des élections
cause du long retard
nier. Mais enfin le droit

toujours dans les pe
nité religieuse qui ré
s et fait juger indigne d
atteindre en s'avilissa
Le Chapitre élimina de
aint, et le 22 février 10
ux venaient d'être com
it un grand événeme

uchet-Filleau, *Dictionnaire des*
oy d'Eschavannes, *Armorial* m

mauvais, plus il fallait de résistance au génie du mal qui n'en avait pas fini avec l'Eglise. Grégoire VII était mort, mais son esprit vivait toujours dans les cœurs sacerdotaux que Dieu disposait à la défense de la foi et à celle de la discipline qui en est la meilleure sauvegarde.

Dieu avait doué le nouvel évêque, en vue de la tâche difficile qu'il devait assumer, d'une fermeté d'esprit aussi sûre que les lumières de sa raison et les douces affections de sa piété. Rien de tout cela qui ne lui fût indispensable, car avec son épiscopat allait commencer pour lui une vie pleine d'angoisses, d'agitations et de combats. Et pour comble d'épreuves, il devait trouver cette source d'agitations dans ses rapports avec le nouveau Comte de Poitou.

Celui-ci, que son âge, nous l'avons dit, faisait déjà sur-nommer *le Jeune*, était né avec les meilleures dispositions aux vertus et aux applications sérieuses de son rang. Il avait reçu de la vie de son père des leçons de sagesse et de religion que sa mère Aldegarde avait secondées. On ne pouvait donc en attendre qu'une conduite exemplaire et une direction qui continuât pour ses peuples la pratique du bien et l'amour des grandes choses. Une position difficile devint cependant le revers de ces beaux privilèges. Entouré sans défiance du pouvoir, des richesses et des prérogatives de son rang, il avait presque autant de jaloux que de vassaux, et il se vit assailli, lorsque son père avait à peine fermé les yeux, par des adversaires qui prétendirent sous toutes les formes à partager son territoire et ses honneurs. De ces rivaux insolents, nul n'osa se prononcer plus décidément qu'Ebles de Châtelailon, deuxième du nom, et fils d'Isembert II dont il avait hérité de la déloyauté et du cynisme. Abusant de sa fortune, fort de sa nature brutale et entreprenante, il osa s'emparer, au détriment de l'abbaye de Saint-Maixent, du marais de Loye, dans l'île de Ré (a). Après quoi il annonça à Guillaume qu'il se rangerait parmi ses ennemis,

Belles qualités
de l'évêque Pierre
II.

Déloyales préten-
tions des grands
vassaux pour pro-
fiter de la faiblesse
du jeune Duc.

Insolence d'Ebles
de Châtelailon.

(a) D. Fonteneau, XV, 403 ; — *Mémoires des Antiq. de l'Ouest*, XIII, 415.

les aiderait contre lui et ne lui laisserait aucun repos s'il ne lui donnait pas l'Eglise de Saint-Georges de l'île d'Oleron, avec la plus grande partie de l'île. Or, cette île avait été donnée, à quarante ans de là, par Geoffroy Martel et sa femme Agnès de Bourgogne, grand'mère de Guillaume par son premier mari Guillaume V, aux moines de la Trinité de Vendôme, qui l'avaient toujours possédée pacifiquement depuis lors. Le jeune prince, que personne ne protégeait contre ce brigandage, fut obligé de céder, et dépouilla les moines pour revêtir ce singulier vassal (a). De telles entreprises et leur impunité irrémédiable encourageaient d'autres révoltes de ce genre auxquelles il ne pouvait opposer qu'une malheureuse impuissance. On vit dans toute l'Aquitaine tous ceux qui l'osèrent s'attribuer des droits de révolte et mettre à prix leur fidélité. Ainsi Gaston IV, comte de Béarn, ne craignit pas quelque temps après, dans un but d'intérêt personnel et malgré l'amitié qui l'avait lié à Guillaume VIII, de se soustraire à l'obéissance qu'il devait à son fils, et de faire hommage au roi d'Arragon Alphonse I^{er} de sa vicomté qui appartenait toute à l'Aquitaine (b).

Imitée par Gaston IV, comte de Béarn.

Comment il s'y oppose.

Il fallut souffrir ces félonies pendant quelque temps pour éviter de plus grosses avanies. Cependant ces révoltes même et les concessions toujours plus hardies qu'on exigeait de lui, les conseils de quelques amis plus honnêtes et probablement aussi ceux de sa mère, qui ne l'avait pas quitté, développaient l'expérience du jeune homme et mûrissaient son esprit. Peu à peu il comprit mieux sa position et résolut de n'en plus laisser abuser. Et d'abord prévoyant que certaines attaques pourraient lui venir de la Saintonge et de l'Aunis, où les comtes d'Anjou n'avaient jamais abdiqué tout espoir de revenir, il songea à multiplier de ce côté ses moyens de résistance et fit construire une forte

(a) Besly, *Comtes de Poict.*, p. 145 et 411.

(b) *Art de vérifier les dates*, IX, 253.

resse de plus à Benon (3), sur les limites occidentales de l'Aunis. C'était un avertissement donné aux Châtelailon, inspiré sans doute par quelques seigneurs restés fidèles, et qui fut d'un bon effet sur les traîtres, car, à mesure que le prince acquérait chaque année une force de volonté qu'il exprimait avec plus d'énergie, il sentait que l'influence de ses dispositions venait mieux au profit de ses affaires. Son activité, son caractère résolu, le sentiment de sa puissance, et une fermeté décidée qu'il sut montrer en face de quelques occasions délicates; enfin une grande force d'esprit et de réels avantages qui se développaient sensiblement en sa personne finirent bientôt par mettre à la raison des sujets qui devinèrent qu'ils avaient, malgré tout, un maître qui, en quatre ou cinq années bien employées, vint à bout de leur inspirer la crainte et le respect.

Construction
d'une forteresse à
Benon.

Il faut dire aussi que cet évêque de Die, le légat Amé, qui avait été l'âme de tant de conciles d'où était partie si souvent la défense des droits méconnus, fut d'une grande utilité au jeune homme dont il avait aimé le père, et que l'amabilité enfantine du fils avait plus d'une fois excité son affectueux intérêt. Il s'était donc empressé, après la violence émise par Châtelailon, de le punir de son crime: il l'avait excommunié et en même temps que lui, sa femme Ivette, dont on sait mieux les mauvais instincts que l'origine nobiliaire. Ni l'un ni l'autre ne s'en firent peine. Ils résistèrent aux répressions de l'Eglise comme à ses avertissements, et donnèrent l'exemple funeste de cette piété bizarre, dénaturée par les passions, qui, en faisant preuve de générosité envers l'Eglise, ce qui leur était arrivé souvent, ne reculait contre Elle devant aucune des plus grosses déprédations qui achevassent leur ruine en les jetant dans les plus terribles anxiétés.

Comment il est
secondé par le lé-
gat Amé de Die.

Un grand événement signala la fin de cette année 1087, le 9 septembre, le puissant prince qu'on appelait Guillaume le Conquérant, ce duc de Normandie dont la carrière avait

Mort de Guil-
laume le Con-
quérant.

été plus glorieuse devant les mourait à Saint-Gervais, par d'un accident de cheval, lors injuste, suscitée par un accident contre la France à une attaque. L'approche d'une mort certaine deux médecins Gislebert, évêque abbé de Jumièges (4), le jeta dans le remords de beaucoup d'injustices craignait de ne pas mériter le sans avoir encore songé à faire le dernier soupir en implorant la Vierge, et témoigna de vifs regrets par son testament tous ses trépassés églises et aux monastères. Ils trouvèrent grâce devant Dieu, lui étaient chrétiennement d'excuses et regrets de personne. Il se corrigea en pensant qu'il n'avait jamais ni commis d'injustices contre l'Église en ce temps-là, sans doute, de conscience, contrairement à ses habitudes aux puissants de son époque quelque ouverture à la miséricorde.

Mais revenons aux affaires de Montmorillon, unes sont pleines de souvenirs.

Fondation du prieuré de Saint-Martial, et de la Maison-Dieu de Montmorillon.

Et d'abord, en remontant à celle où nous sommes, nous trouvons la fondation d'un prieuré de Saint-Martial vers l'Orient, au delà de la Garonne, d'autres habitations fixées bien plus tard, la colonisation s'augmentant, la chapelle devint enfin une paroisse pour l'archiprêtre de Montmorillon, sous le vocabulaire

(a) Ordéric Vital, *Hist.*, lib. VII; — L.

avait toujours eu, mais le titre archipresbytéral dépendant toujours de l'évêque de Poitiers (a).

Mais antérieurement même à Saint-Martial, l'église Notre Dame qui était celle du château fut la première paroisse de la ville. Ce château occupait avec des entourages considérables l'emplacement actuel de la promenade des Gilliers ainsi nommée par allusion à celle de Poitiers, plus connu depuis longtemps sous le nom de Blossac, et qui avait appartenu d'abord, comme nous le verrons plus tard, à la famille poitevine Gilliers de Puygarreau. C'est dans l'enceinte de ce château qu'un chevalier nommé Robert établit un hôpital, appelé dès ce temps la Maison-Dieu, nom touchant que le christianisme seul pouvait inspirer à une âme intelligente, puisqu'on affirmait ainsi que la maison des pauvres devenait celle de Dieu par sa destination même. Robert revenait alors de la Terre-Sainte, c'était en 1086. Il avait vu de ses yeux combien étaient à plaindre la foule des malades et des blessés qui n'avaient de ressources que dans la charité des riches. Il s'entendit facilement avec le seigneur de Montmorillon, Ranulfe, qui abandonna aussitôt des terres et des églises pour assolider l'établissement. Cette générosité fut imitée par d'autres qui s'empressèrent de dévouer leur foi, leurs offrandes et leurs fatigues au service des membres souffrants de Jésus-Christ.

Combien ces pieux héros méritent-ils que leurs noms soient conservés à leurs neveux ! En effet, outre le mérite de leur acquiescement empressé, ils forment autour du berceau de la petite ville un groupe qui intéresse son histoire. Et d'abord leur position nobiliaire y était déjà fort bien établie, car il y avait à Montmorillon même, dans l'enceinte de ses murailles, comme on le voit encore à Chauvigny, quatre châteaux appartenant à autant de familles dont les chefs dominaient justement la contrée par

(a) *Hist. des Antiq. de l'Ouest*, XII, 458 et suiv.

(b) D. Fonteneau, XXIV, 375.

HISTOIRE GÉNÉRAL

de leurs richesses
sulfé de Quatre-B.
r été le plus marqu
du même nom, e
qui figure parmi
ces seigneurs av
voyons s'y ass
ts, Giraud, vicomte
sauvigny, le comte
enfants, puis W
, et leur parent B
ces témoins fui
comment il suffi
er, une œuvre ch
s'y associer (a).

ondé de ces hon
res, où le pape Pa
saint évêque Pierr
ut, il obtint du
son établisseme
s pour ceux qui
es ou les secondes
es l'évêque Pierre
Montmorillon met
faire, en y intére
autant qu'il le put
furent ceux de la
nt longtemps par
e bienveillance qu
cette première ép
nano-ogivale consa
Saint-Laurent et
qui en est la prin
nt entier au fond

eneau, *ib sup.*; — L
e Poitiers, V, 152 et suiv

séminaire diocésain qui occupe les anciens bâtiments de la Maison-Dieu. Longtemps ce singulier édifice eut, dans la pensée des savants étrangers au moyen âge, la réputation d'un temple de druides, dédié à la lune, qui plus est. On entoura ainsi le vénérable édifice d'une auréole mystérieuse. On sait très bien, depuis qu'on a mieux étudié l'architecture du XII^e siècle, que cette construction ne fut jamais qu'une chapelle funéraire élevée au milieu du cimetière de l'hôpital, dans le style et avec l'ornementation symbolique de cette magnifique époque de l'art chrétien. On aurait reconnu, à l'aide du moindre esprit d'observation, de véritables analogies entre cet ossuaire et l'église principale dont la façade et certains autres détails de l'intérieur attestent les mêmes intentions dans les mêmes architectes (a).

La Maison-Dieu fut longtemps florissante avec les règles primitives inspirées à la fois par la charité et l'expérience des affaires économiques. Mais les guerres qui désolèrent le Poitou depuis le milieu du XII^e siècle, et les dérangements qui s'en suivirent dans toutes les administrations civiles ou religieuses, créèrent, après de grandes interruptions du service, des impossibilités d'action qui amenèrent les défaillances et enfin la ruine pour beaucoup d'établissements publics qu'il n'était plus possible de soutenir. Montmorillon fut du nombre. A travers des incertitudes et des variabilités de son existence, l'humble maison trouva une réhabilitation complète entre les mains des Augustins à qui elle fut confiée en 1615, par Louis XIII. Une bulle du pape Paul V, du 30 avril 1614, avait autorisé l'union sous la double condition de continuer à la Maison-Dieu son caractère hospitalier et d'y faire les aumônes accoutumées (b). Mais quand cette concession était déjà faite, et au gré de tous les intéressés aussi bien

Vicissitudes de
l'existence de cette
Maison.

(a) *Mémoires de la Société académique de Poitiers*, V, 149, 157 et suiv.

(b) D. Fonteneau, XXIII, 189, 209, 217; — Thibaudeau, *Abrégé de l'Histoire du Poitou*, II, 87.

que de la ville, l'Ordre de Mal-
faveur qu'on revint sur les édi-
prétexte que cet Ordre avait
l'ancien établissement, on fit r
édits ; on annula par cela mên
reconnues et sanctionnées, et er
au parlement entre les Augusti
l'Ordre militaire qui, à notre av
au profit d'une famille religieu
talier, une institution qui ne po
ses malheurs qu'en se remettan
même esprit et adonnés aux n
n'était pas fini en 1790. On sait
Révolution et comment elle écc
de la noblesse et de la sénéchal

Quoi qu'il en soit, et pour r
pieux fondateurs se mirent à l'
se soutint. Robert, seigneur d
d'un grand amour pour la Pales
assurée, il voulut y retourner,
aux bons soins d'un prêtre de
meilleurs amis, et à deux autr
devaient travailler dans son esp

Statuts donnés
à la confrérie.

Le plus grand avantage qui p
avec la protection des Quatre-I
celle du saint évêque à qui la pe
suffisait pour le porter à seconder
Robert revint, il le trouva dans
la Maison-Dieu ; il le vit dispos
et s'entendit avec lui pour y p
ne s'était pas contenté des pré
dans une louable pensée de ch
de sa maladrerie, et vingt ar
l'affermir, lorsque le nombre de
s'y étaient attachés augmentant
ce troupeau une constitution qui

tielle de ses progrès et de sa perpétuité. En 1107 (nous arrivons à cette date pour ne pas interrompre notre récit le pape Urbain II étant venu en France et se trouvant en Poitou, l'évêque Pierre II s'entendit avec l'archevêque de Bourges, qui était de la maison de Montmorillon, pour solliciter des indulgences en faveur de leur œuvre. L'évêque de Poitiers alla plus loin : il pria le Pape d'agréer que l'œuvre de ce petit groupe de fervents serviteurs des pauvres, fût érigée en confrérie, et comme d'avance il avait rédigé des statuts très sages, adoptés d'un commun accord, les prélats le duc d'Aquitaine, beaucoup de chevaliers du pays acceptèrent la nouvelle fraternité, la dotèrent de grands biens et montrèrent une fois de plus comment, en ces temps où l'esprit de Dieu avait son royaume dans ce monde, on créait vite et bien les institutions les plus nécessaires à l'économie publique : ainsi hospitalité envers les pauvres sans distinction de religion et de nationalités ; secours et soins assurés aux associés indigents et infirmes ; leur rachât s'ils tombaient en captivité aux mains des infidèles en Espagne ou en Syrie. Si un homme avait commis volontairement ou non, un crime quelconque, il pouvait échapper aux vengeances particulières et aux jugements précipités en venant se faire agréer à la Maison-Dieu. Il n'avait dès lors plus rien à craindre de ceux qui l'entouraient ou qui l'auraient trouvé dehors en attendant que la justice légale prît son cours. Double moyen de se sauver et de se repentir qui nous semble dans son intelligente simplicité l'emporter de beaucoup sur ce que la grande politique d'aujourd'hui obtient de ses prudhommes et de ses syndicats.

A la suite de telles conceptions qui assurèrent tout d'abord la prospérité de cette œuvre modèle, on ne tarda pas à sentir le besoin d'une maison proportionnée à de tels développements, ce fut la cause de ce bel établissement qui couronne la colline occidentale si longtemps appelée de nos jours même la Maison-Dieu. En distinguant aisément ce que les siècles y apportèrent de modifications indispen-

VOIRE GÉNÉRALE 1

onnaît que l'enseigne et due aux A
choses qui assu
ments du bonheu
levenir nécessair
le Castille, où le
rés des défaites
s d'Arragon. C'é
tout illustrait le
e Juffet, passé n
uête qu'il en espe
aux Espagnols.
ance, Philippe,
es succès des Sa
France qu'ils co
ilippe n'hésita p
ni-même, parce
retenait au milie
éprenante, il y
des troupes nom
l'Aquitaine, de
les diverses prov
es barons, avait p
foyers. Il ne part
mouvement qui
sait d'arrêter les
le l'Europe. Ce
venue jusqu'au c
eur chef, qu'il r
s'enfuit à toute l
à infliger de cri
envoya vers ses
ée, pour les reme
(a). L'armée ne t

le Saint-Pierre-le-Vif
au diocèse de Sens ava

invitation qui lui enlevait à la fois une gloire et des richesses espérées. Elle avança donc, entra en Espagne et s'y empara de quelques places occupées par des Sarrasins dès longtemps établis. C'était un dédommagement qu'effaçait bientôt un malheur plus grand que la guerre. Le mal des Ardents avait repris avec intensité sa marche depuis quelque temps arrêtée, et causait de grandes frayeurs, car on pouvait le redouter partout ^(a).

Nous devons savoir aussi où en étaient les affaires de l'Eglise encore plus secouées depuis la perte qu'elle avait faite de saint Grégoire VII. Par suite des impiétés furieuses de l'empereur Henri IV, un schisme s'était formé sous sa protection à Rome même, dans l'intention de faire donner la tiare à une de ses créatures. En dépit des recommandations de Grégoire mourant, l'indigne monarque intrigua par ses fidèles contre l'élection de Victor III, qui vécut à peine un an dans sa charge, et alla mourir en 1087 au Mont-Cassin dont il avait été religieux. Urbain II fut nommé malgré lui, forcé de revêtir les insignes de la papauté, et commença un règne orageux que traversèrent de grandes difficultés, mais qui fut glorieux par de mémorables événements. Sa fermeté le rendit aussi recommandable que ses vertus, et nous allons le voir digne par son zèle et sa haute intelligence du grand et saint Pontife qui l'avait trouvé digne de lui succéder. Nous verrons bientôt combien ces prévisions étaient justement motivées.

Mais voici le temps où notre histoire ecclésiastique, si intimement liée à celle du monde, va mettre en scène des hommes aussi utiles à l'Eglise qu'à la société, dont ils activaient le développement moral. L'un deux, qui marcha à la tête de ces merveilleuses entreprises, nous apparaît ici comme le mobile admirable, par son caractère et son génie, des miraculeuses transformations que la Providence ménageait alors à l'humanité chrétienne.

(a) Duchesne, *Histor.*, IV, 88 ; — D'Achery, *Spicil.*, II, 287.

pas que depuis dix siècles, la France, et avec
ons qui trouvèrent sous son influence le
it de leurs destinées, ont dû les progrès de
on à ces maisons de prières et de travail, où
surait le succès des bonnes œuvres, et qui
r d'elles par les lettres, les sciences, les arts
tion évangélique les mille germes d'affran-
de paix dont le monde moral ne peut trouver
éments.

s voir que providentiellement encore, la fin
et toute la durée du xii^e imprimeront au
des études sérieuses, des projets héroïques
jusque-là inconnue qui, par l'enthousiasme
conceptions, marquera le point intermédiaire
ce du passé et celle de l'avenir.

jours un homme, mais un homme inspiré,
er regard indique les grandes choses à faire,
En-Haut, et donna le signal de cette transfi-

était Robert d'Arbrissel. Il était né en 1047
d'une famille obscure, sans doute au bourg
dans le diocèse et aux environs de Rennes (a).
études, commencées chez les moines de son
rminées à Paris avec un grand succès, lui
son évêque Sylvestre de la Guerche la dignité
et la charge d'official. Revêtu de cette double
sa sans ménagement de son zèle et de ses
tre la simonie et les autres vices du clergé.
nt mort quatre ans après, Robert se trouva en
ule d'adversaires qui ne lui pardonnaient pas
trop fondées. Il alla à Angers où on lui avait
aire de théologie et l'écolatrerie de la cathé-
accès comme prédicateur le mirent bientôt en
nira en lui une éloquence nourrie de la science
d'hui Arbresce, village de 400 âmes, canton de Rhétiers (Me-

des Ecritures et des Pères, que faisaient valoir une diction pleine de noblesse et une action oratoire qui entraînait foules et séduisait le cœur par d'irrésistibles attrait. Ce fut l'effet que produisirent les sermons de Robert sur le pape Urbain II qui, étant venu en France pour y prêcher la première croisade, l'engagea à ne plus se livrer qu'à la prédication, et lui en donna la charge sans aucune limitation. Désormais donc ce fut son œuvre de prédilection et nous ne tarderons pas à voir les suites de ce fructueux apostolat, secondé d'ailleurs par la douce humilité et l'esprit de pénitence dont l'apôtre accompagnait ses continues nouvelles prédications.

Par ses leçons publiques et ses missions antérieures et encouragements d'Urbain II, Robert s'était déjà fait un certain nombre de disciples. Parmi eux, un des plus fervents et des plus actifs, était un gentilhomme breton Pierre de l'Etoile, né aussi vers le milieu du siècle et qui exerça depuis longtemps, par la vie érémitique et la vertu qu'on y aime, à écouter les voix intérieures de la grâce. Après diverses stations en des solitudes voisines et particulièrement près de Saint-Savin, il s'y trouvait importuné par de trop fréquentes visites, lorsqu'il apprit la mort d'un solitaire caché dans les bois qu'arrosait, à une certaine distance, le cours de la Creuse. En effet, c'était un ermite qu'habitait depuis plusieurs années Gombaud, dont le nom joint à celui d'une fontaine voisine, allait bientôt passer irrévocablement à ces beaux rivages. L'ermite de la Creuse vint donc dans cette grotte où quelques disciples ne manquèrent pas de le suivre. Là, ils construisirent de leurs mains une modeste chapelle dédiée à Saint-Julien. De ceux qui y partagèrent sa vie mortifiée, plusieurs, émus de cet esprit de fondation dont Dieu travaillait les âmes, sans qu'elles comprissent peut-être bien clairement l'étendue de ses desseins, s'en étaient allés avec d'autres bénédictins animer ailleurs d'autres solitudes. Ainsi, con-

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

d de Salle avait inauguré la régu-
es forêts du Périgord ; comme Ra-
quitté Saint-Jouin-de-Marnes pour
de Robert d'Arbrissel, en des pro-
lointaines, on vit Pierre de l'Etoile
bert d'Arbrissel, s'établir définitive-
dont les commencements datent de
remières constructions du monast-
r déjà le plan au nombre considé-
avaient suivi. Aussi les travaux du
nme les vocations se multipliaient
n que le local des bords de la Cre-
et qu'il fallait songer à créer des pri-
vement de l'abbaye. C'est dans ce
ompagnons, Gastinel et Bertrand
che d'un nouvel ermitage dans les
e naissante. Ils ne tardèrent pas
au Nord-Est, un terrain coupé
ages, que les bois couvraient d'c
semblait convenir parfaitement à leur
e avait commencé depuis peu à
t un mas ou petite maison rural
itation agricole. Il appartenait au s-
le Audebert, qui l'offrit aux deu-
rd si bien recommandés par le ne-
. Ils en prirent donc possession en-
nt bientôt faites et les champs voi-
uva rangé autour des deux ermite-
nous verrons un peu plus tard l'e-
en une famille dont il fut une de-
dances (a). Nous n'hésitons pas à
orte encore le village de Villesale-

Mémoires des Antiquaires de l'Ouest, XXXIII, 41
, 213 et 218.

Villesale n'a plus que 60 habitants, à 10 kilom-
ouille.

donné dès lors par les nouveaux propriétaires. La villa de *Salem*, de la *Paix*, convenait très bien en un lieu éloigné d'une certaine distance de la Trémouille, de Montmorillon et de Saint-Savin, les trois centres de populations actives les plus mouvementés de la contrée.

Les relations qui ont existé en assez grand nombre et pendant longtemps entre le Poitou et la petite ville de Chazal-Benoît, nous engagent à mentionner ici la fondation de son abbaye par quelques bénédictins de Vallombreuse, au diocèse d'Agde, qu'aidèrent puissamment les seigneurs d'Issoudun. L'église en fut dédiée à la Sainte-Vierge et aux apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul. Le premier abbé fut le frère André, qui avait guidé la colonie vers ces parages; il y mourut en 1112. Chazal-Benoît prit dans la suite une grande extension, devint chef d'Ordre et eut sous sa dépendance d'importantes abbayes en Berry, en Auvergne, en Normandie et dans le Maine ^(a).

Il y avait à Lisieux en 1090 un archidiacre de ce diocèse, du nom de Guillaume, lequel avait suivi le Conquérant dans son expédition d'Angleterre à titre de chapelain et d'historiographe. Ses contemporains l'avaient surnommé *de Poitiers*, parce que dans sa jeunesse il y avait habité plusieurs années et fait d'excellentes études. D'une famille distinguée de son pays et né au village des Préaux, près Pont-Audemer, dont ce parent était seigneur, il y revint aussitôt que son instruction fut complétée par la philosophie, les mathématiques, et l'histoire surtout, pour laquelle il s'était senti un penchant et une aptitude particulière. Il commença par se faire remarquer dans le métier des armes, dont il se dégoûta pourtant, et entra dans le clergé où son évêque Hugues, après l'avoir donné comme chapelain au duc de Normandie, l'éleva dans son église à la dignité d'archidiacre, qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. C'est pendant son séjour en Angleterre, près du Prince

(a) Dom Baunier, *Bénéfices royaux*, I, 234; — *Chronique de Saint-Maixent*, ad ann. 1089.

dont il était le familier, qu'il re-
histoire; il rédigea ensuite qu
en eut donné le loisir. C'est u
sition ne nous soit parvenue
qui nous en reste est d'un hor
d'historien et prouve une grar
sées, de celles qui peuvent donr
suffisantes pour éclairer celles
dans son récit aucune digressio
rien de ce qui intéresse son
porain d'Ordéric Vital et de
s'attira leur admiration; ils le
Tacite pour la précision et l'
d'autant plus remarquable dan
tout soupçon de cette jalousie
de lettres. De tels témoignage
font preuve, il est vrai, de ce
cette rectitude de jugement
attendre surtout d'écrivains q
vocation religieuse.

Guillaume de Poitiers mouru
nom même, la preuve que nos
florissantes puisqu'elles attirai
si capables d'établir leur renc
cette existence, qui finit dans l
retraite absolue de dix années
salutaire de la mort, c'est q
Dreux-Duradier avec celle de H
de l'abbaye de Vézelay, au dic
l'histoire, mais qui la termina
possibilité du moindre rappro
surnommé aussi *de Poitiers* ou
la même raison que Guillaum

;

(a) Cf. Dom Rivet, *Histoire littéraire*
Annal., I, 63, n° 51; — Ordéric Vital, V,

rien de sa vie, sinon qu'il compte à Vézelay parmi les élèves qui leur font le plus d'honneur (a).

Un des grands établissements qui se rattachent à la fin du XI^e siècle, laissa sur cette époque un reflet de gloire monastique dont il fut impossible à tout autre de dépasser l'éclat.

Mission de Robert d'Arbrissel dans le Poitou.

Robert d'Arbrissel, entraîné par son zèle depuis trois ou quatre ans, avait le succès que ses commencements avaient fait pressentir. Il remuait les foules avec son langage autoritaire, reprochant les vices, commandant les vertus, imposant la pénitence et la conversion à des âmes fatiguées d'un monde où tant de causes amenaient tant de malheurs. Un sentiment, au reste, qui les émouvait surtout, et triomphait en elles des besoins matériels et des préoccupations périssables, dominait ces auditoires renouvelés dix fois par jour autour de l'orateur populaire. C'était la foi, cette lumière du cœur qui lui explique tout, lui fait tout goûter et entreprendre ; et dont les miracles apparaissent bientôt à ceux qui s'y abandonnent et l'écoutent. L'enthousiasme éclatait sur son passage par des cris de joie ; on l'arrêtait, on voulait l'entendre, on le conjurait de parler, et lui, toujours prêt, infatigable, éloquent d'exhortations et de reproches, parlant de la terre comme d'un lieu de passage, où tout le soin de l'homme devait être de mériter une demeure permanente, redoublait de zèle, voyait couler les larmes du repentir, et quand il s'éloignait pour aller chercher d'autres théâtres de son apostolat, la foule le suivait, avide de nouvelles prédications, sans se préoccuper du vivre et du couvert, quittant ses demeures sans calculer les distances, et témoignant qu'elle lui appartenait, et ne voulait plus se séparer de lui.

Robert, qui avait fui à quelques années de là sa chaire d'Angers, où sa réputation lui avait fait craindre les atteintes de l'orgueil, s'était alors retiré à quelques lieues

Ses premiers établissements dans le Maine et le Poitou.

(a) Dom Rivet, IX, 103.

de la ville, en une forêt neuve.
 Ce lieu touchait aux confins
 de l'Anjou. Là, sa vie austère
 des sens, sa prière continuait
 dans toute sa personne,
 Dieu se servit pour inspirer
 désir de vivre sous sa croix
 et ses mortifications. Robe
 Déjà la solitude s'était prise
 Craon Renaud, ayant cédé
 semblait marquée au doigt
 convertisseur résolut de
 qui le suivait, il lui donna
 deux portions distinctes fu
 femmes ; il se chargea des
 Hersande de Champagne et
 nobles dames du pays qui
 son œuvre, et dont il empl
 Nous verrons bientôt com
 les origines du célèbre monastère de Fontevraud.

- C'est aussi en 1090, que l'église de Notre-Dame de la Flocellière est donnée par David, seigneur du lieu, qui l'avait fait bâtir, à l'abbaye de la Trinité de Mauléon. Plusieurs autres seigneurs qui avaient contribué à cette construction et qui y avaient des droits à ce titre, en firent l'abandon, en même temps que David, et la charte en fut signée par eux tous.

• Revenons maintenant aux affaires de notre Guillaume I^{er}. Sa fermeté avait réduit ses envieux à l'inaction et au respect de ses droits. Il touchait cependant à une période plus difficile, où il ne lui fallait pas seulement se tenir sur la défensive, mais attaquer lui-même, pour garder intacts les droits de la justice qui allaient devenir les siens.

(a) Pavillon, *Vie du B. Robert d'Arbrissel*, in-4^o, 1667, p. 10.

(b) D. Fonteneau, VIII, 137.

Tournons-nous donc avec lui du côté de la Marche, dont les comtés étaient toujours soumis par foi et hommage au duc d'Aquitaine : trop souvent déjà ils s'étaient servi du moindre prétexte pour secouer le joug qui pesait à leur fierté.

En 1088, où il faut remonter pour bien comprendre l'état des choses, Aldebert III, qui régnait sur la Marche depuis 1047, était mort en laissant à Boson III son fils, une couronne à laquelle il l'avait associé depuis deux ans. Heureux s'il n'avait pas hérité en même temps d'une humeur guerrière et querelleuse qui compromettait trop souvent alors le sort des princes et la paix de leurs grandes familles ? On ne sait quelle prétention vint s'emparer du jeune comte, et s'il céda, comme il est à croire, à une vaine idée d'augmenter son territoire de quelque portion de la basse-Marche qui appartenait au Poitou, et qu'avaient tenté souvent de s'approprier par la guerre plusieurs de ses prédécesseurs. Il n'est pas douteux que le duc d'Aquitaine se soit opposé à une telle entreprise. Nous ne savons pourtant pas, faute de documents, quels furent les conflits entre le vassal et le suzerain pendant les trois années qui s'écoulèrent de 1088 à 1090. Toujours est-il que cette dernière année, Boson s'étant porté sur le château de Confolens, dont il voulait s'emparer, il y fut tué pendant un assaut. N'ayant pas d'enfants il laissait son comté à sa sœur Almodie. L'époux de celle-ci Roger II de Montgomery, qui avait recueilli de grands biens territoriaux en Angleterre où le Conquérant l'avait fixé, se retirait par suite de mésentendus avec le roi Henri I^{er}, dans le domaine poitevin qu'il tenait de sa femme, et habita le château de Charroux. Mais là un autre démon de la guerre vint troubler son repos. Hugues VI de Lusignan, que ses bruyantes folies avaient fait surnommer le *Diable*, et qui ne croyait pas vivre s'il n'avait querelle avec quelqu'un, s'imagina qu'étant cousin d'Almodie il avait autant de droit qu'elle à un héritage que personne n'avait jamais songé à contester. Il entreprit, à ce sujet, une

terre aussi violente qu'irréfléchi. En 1116, quand la comtesse mourut, Hugues et la résistance bretonne aux bords de la Charente se mêlèrent plus d'une fois avec l'empereur Lothaire II, qui avait épousé Mathilde, avec autant d'énergie qu'il y avait de dissension entre le duc normand et Guillaume IX. On ne peut que former par celui-ci contrôlé sur le sol du Poitou que ce qui paraît sûr c'est que l'empereur Lothaire II, Acquin de Barbezieux (6), Acquin de Cognac (8) et d'autres de l'époque d'abord quelques dissensions dans une affaire de liberté qu'au prix de la baronnie exigée pour sa rançon.

Entre Roger et Hugues les choses continuèrent pas moins, et se terminèrent par une victoire, qui marqua pour l'empereur. Mais on voit qu'il ne leur permit pas de s'arranger pour les sièges des fortes places bataillères (a).

L'année 1092 enregistre les souvenirs que nous lui empruntons d'un certain nombre de lieux du Poitou. C'est d'abord la chartre de Thoiry IV de Thouars à saint Nicolas de la Chaize-le-Vicomte, encore tout récemment par la terre de Mortagne, dont le c

(a) *Chronic. S. Maxent.*, in ann. 1095, 227; — *Histor. Pontif. et Com. E.* 417.



Maulévrier, était tombé entre ses mains. Il ne l'avait pas gardé longtemps, le comte d'Anjou Foulques Réchin le lui avait repris quelque temps après pour le rendre à Pierre. L'année précédente Aimery avait donné aussi à ses moines, pour lesquels il avait une prédilection paternelle, les terres de Jard (40), celles des Gardes, aux limites de l'Anjou, et quelques autres du voisinage. Cette envie de faire du bien ne mourut qu'avec lui, et semblait lui mériter un meilleur sort, car, en 1093, après avoir terminé, ou à peu près, son œuvre de la Chaise, il succomba sous les coups de deux de ses chevaliers qui l'assassinèrent, sans que les chroniques nous aient expliqué la cause ou le prétexte de ce crime. Il avait désigné sa sépulture au prieuré de Saint-Nicolas, et on lui donna dans l'église la place qui lui était due à tant de titre (a).

Aimery avait épousé deux femmes, Armengarde, dont on ne connaît pas la postérité, et Ameline, qui lui laissa trois enfants qui régnèrent après lui : Arbert qui lui succéda immédiatement, comme deuxième du nom, et qui mourut en 1105 ; puis Geoffroy, d'abord seigneur de Tiffauges, qui succéda à son frère ; et enfin Hildegarde, qui fut mariée à Hugues le *Diable* de Lusignan (b).

Le saint évêque Pierre II qui parcourait cette année, en visite pastorale les paroisses les plus lointaines du Bas-Poitou, fut reçu par les moines de Talmont. Alexandre était leur abbé, et s'était particulièrement appliqué à retirer des mains d'un grand nombre de seigneurs féodaux des églises dépendantes de l'abbaye. Isembert II avait déjà donné la confirmation de ces droits sans en excepter ceux de l'abbé, qui échappaient pourtant à la juridiction épiscopale. Pierre accéda à ce désir, qui était de toute justice, et s'employa même, lorsque quatre ou cinq ans

Visite pastorale
de Pierre II. —
Les droits de l'ab-
baye de Talmont.

(a) Imbert, *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XXIX, 350 ; — Mabillon, *Annales bénédictines*, V, 26, qui date mal cette mort en 1095.

(b) Dufour, *Général. ms.*, des *Vicomtes de Thouars*, mihi, in-4^o, p. 32 et 33.

après, le pape Urbain II faire prendre toutes ces c spéciale (a). Ainsi les soins complissaient alors dans voyages canoniques voulu maintien des règles. C'était en dehors desquels l'Ordin veillait à l'ordre et redress ne se faisait pas faute d'une preuve. Il entreprenait même où les chemins étaient à pe se faisaient forcément à c dans les diocèses voisins p copaux. C'est ainsi qu'il a quelques années auparavant de Bourges pour une nom ville de la Châtre, une es s'effondra sous lui et mit se

Reconstruction
et incendies suc-
cessifs de l'ab-
baye de Saint-
Maixent.

Une grande œuvre de c entière du monastère de Sa ses fondements, l'ensemble œuvre nouvelle. C'est le 17 ju cèrent. Rien ne nous appren qu'on exécuta sans doute se tecturales. C'était l'année où charge l'avait cédée à G successeur qu'en 1107. Ces 1114, Geoffroy, qui dirigea pour la restauration de ce n venait de dévorer. Ce qui p dépense aussi considérable considérations d'économies

(a) De la Boutelière, *Cartulaire de Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*,

(b) La Châtre, *Castra*, petite vil 5,000 habitants. V. *Chronique Saint-*

où la pierre n'entrait pas tant que le bois (a); mais il n'est pas moins curieux que ces mêmes bâtiments si considérables, et plus ou moins soignés dans leur reconstruction, furent incendiés encore et restaurés trois fois dans l'espace de trente ans (b).

Le nom de Saint-Maixent rappelle naturellement celui de Saint-Liguairé dont les abbés laïques s'étaient emparé. Ce désordre allait jusque-là que ce Garnier dont nous venons de parler semble avoir été le fils d'Hugues, abbé de Saint-Liguairé, et n'avoir obtenu Saint-Maixent qu'après plusieurs années d'intrigues (c). Quoi qu'il en soit cette reconstruction du grand monastère n'était pas alors cette architecture élégante qu'on voit encore à la pauvre maison attristée et que lui avait rendue la congrégation de Saint-Maur, lorsqu'après des malheurs et des spoliations de tout un siècle consommés par les plus cyniques abbés commandataires, l'archevêque de Tours, Bertrand de Chaux, nommé abbé par Louis XIII en 1623, y introduisit la nouvelle réforme qui la sauva d'autant de périls matériels que de scandales, suites funestes du Concordat de 1517.

Vicissitudes de cette maison et de celle de Saint-Liguairé.

Cette même année 1093, les deux frères Gelduin et Elbon étaient depuis 1088 seigneurs de Parthenay et y partageaient le pouvoir auquel l'aîné, seul héritier d'après la coutume de Thouars, avait associé le second qui menaçait de s'emparer de tout, selon ce prétendu droit de la force qui alors dominait presque partout les principes du droit des gens. Ils marchèrent ainsi de concert pendant une période de huit ans que vécut encore Gelduin. Toujours est-il qu'ils s'accordèrent, en un temps où l'abbaye de la Chaise-Dieu prenait au diocèse de Clermont de considérables développements, pour lui donner, à

Fondation du prieuré de Parthenay-le-Vieux.

(a) *Chronique de Saint-Maixent*, ad h. ann.; — *Gallia Christ*, II, col. 1253 et suiv.; — *Ibid. Instrum.*, Eccl. Pict., col. 344.

(b) *Archives historiques du Poitou*, XVII, p. 78.

(c) *V. Gall. Christ.*, loc cit, passim.

VOIRE GÉNÉRALE DU POI

beaucoup de grandes f
personnel en lui faisant
ls avaient aussi dans ce
ait regarder comme dig
voulaien en faire le lieu
qu'il fût digne d'eux.
moins toute au profit
même temps à établ
bbaye qui y amènerait
dictins et y assurerait
ur les âmes et pour
s ce but Geoffroy de
ir voisinage, et comme
Sud-Est de leur ville
e de quelques habitants
ieux, c'est là qu'ils se
sidérable.

x d'Auvergne ayant
le résultat le plus cer
ouvelle leur zèle spiri
mpressèrent de mettre
s lieux un certain nom
chitectes, que comme
moignage écrit n'attest
ans ceux que l'art si bi
astique et de la coupe
se monument encore
iations cherchent en va
ntre l'incurie de l'adm
peut se consoler de vo

France catholique r
nis dédaigneusement et
ges insuffisants, à des l
s effondrements de voû
es intelligentes et hâti
perte irréparable. Que

pays, pour l'archéologie et pour la religion ! Saint-Pierre de Parthenay surgit des premiers temps de cette Renaissance chrétienne ou l'esthétique se déploie dans le plan général avec ses lignes si régulières, son mélange si élégant du plein cintre et de l'ogive : accord si parfait et si saisissant qui fait le caractère propre de la Transition, et s'exprime si éloquemment par ces merveilleuses créations de la sculpture exposant, en un mélange inouï de délicates sculptures et de symboles cathéchistiques, les hautes pensées de l'artiste et la portée philosophique des conceptions qui le guident. C'est là qu'on voit ces chapiteaux chargés de sujets bizarres pour l'ignorance, mais si riches d'un mysticisme qu'il faut étudier et comprendre ; ces archivoltes garnies de motifs si variés où l'imagination se prête sous des formes inattendues aux souvenirs bibliques ; ce portail enfin rassemblant en son ornementation générale tout le luxe d'un ciseau inépuisable, et présentant deux curieuses sculptures, à droite et à gauche de la porte occidentale : d'abord c'est l'image du Sauveur sous les traits du seigneur féodal, sa plus grande expression alors : c'est le Christ renversant sous les pieds de sa monture l'opposition antireligieuse et la foulant pour toujours. Puis, parallèlement, c'est Samson maîtrisant le lion qu'il a enfourché et qu'il dompte en l'étranglant de ses deux mains. Ici donc est le parallélisme de l'art du moyen âge opposant toujours dans l'exécution de ses grandes pages un trait caractéristique de Notre-Seigneur avec celui de quelques personnes de l'Ancien Testament, où ce rôle prophétique rappelait au monde un fait destiné à devenir plus tard une démonstration de plus de la vérité évangélique (a).

C'est ce *petit homme*, comme l'ont dit quelques infortunés élucubrateurs, qui représenterait là le seigneur du lieu, etc. etc., etc., comme nous l'avons exposé dans notre *Dissertation sur les statues équestres* des églises romanes (12).

Outre le prieuré que Gelduin et son frère voulurent

(a) Cf. Notre *Histoire du Symbolisme*, la table générale à la fin du IV^e volume, V^e *Parallélisme*.

établir à Parthenay-le-Vieux un vaste emplacement pour entourer le monastère une enceinte pourvue en même temps de murailles, sorte que peu à peu s'élevèrent les habitations s'y multiplièrent et du bien-être de tous. (C'est aussi le plus souvent une commune qui réglait la vie sociale et la protection des droits. Parthenay-le-Vieux acquiesça à elle leur fut donnée, à l'abbaye de Vaucouleurs qui en était même le prieur de Parthenay-le-Vieux même droit de justice et obtint aussi la terre d'Arthe. titre : au reste, cette extension devenait nécessaire aux habitants du bourg leur avait imposé.

Cent ans après, quand les Normands envahirent la France à la suite des Vikings, à peu de distance de ce lieu, à Maixent à Parthenay, ils ne s'y habitèrent. Ce n'est plus le premier nom, avec une modification, qui souviennent plus de la légende.

Parthenay-le-Vieux a eu son nom et cette population trop oubliée.

que nous venons d'esquisser de son histoire, qu'un titre paroissial lui fut donné, ce qui la garantirait contre une ruine à laquelle l'autorité civile persiste seule à la condamner.

Cependant de sourdes rancunes existaient entre le duc Guillaume et Taillefer d'Angoulême, qu'il n'avait pas vu sans déplaisir se poser plusieurs fois sur le terrain de la basse-Marche pour y soutenir, sous les murs de Charroux, les prétentions de Montgomery et d'Almodie contre Hugues

de Lusignan. On ne voit guère quelles raisons ou quels prétextes ramenèrent ces animosités. Toujours est-il, qu'en 1093 la guerre recommença entre les deux Guillaume. Le nôtre souleva contre son voisin plusieurs des vassaux d'Angoulême qu'il aidait de ses troupes ; mais ils y réussirent peu, et même, ayant voulu tenter de relever leurs affaires en y concourant personnellement, il abandonna l'entreprise après plusieurs succès (a).

A peine cette affaire était-elle finie que la discorde se mettait entre les deux frères de Parthenay, que nous venons de voir dans un si bel accord pour la fondation de leur célèbre prieuré. Ebbon, à qui Gelduin par amour de la paix avait cédé le droit de régner avec lui, n'en avait pas mieux compris l'esprit pacifique. Ses violences étaient aussi extrêmes que fréquentes, et finirent par faire craindre une rupture à Guillaume IX qui, voulant se trouver prêt contre quelque attaque possible, surveillait activement la Gâtine. Il ne tarda pas à y prendre un parti. Ebbon, mettant le comble à son ingratitude passionnée, éclata par une rupture ouverte avec son frère, il se porta contre ses terres, où il commença à commettre des ravages. Gelduin implora le secours du Duc. Celui-ci saisit avidement l'occasion de rendre un service qui avait pour lui l'avantage de le poser contre des envieux remuants qui dans ce pays, peu fait à sa dépendance, semblaient toujours prêts à lui résister et allaient avant tout donner dans le parti du révolté. Il s'entendit donc avec Gelduin pour reconstruire le château de Germond, que des guerres avaient détruit, mais que les événements devaient leur rendre fort utile (b). Ce fut un travail de peu de mois, et comme la guerre ne s'étendit pas beaucoup au loin de la forteresse, qui opposa un moyen de défense aux efforts de l'ennemi, Guillaume crut pouvoir y faire diversion à l'égard d'une autre affaire, qui

(a) Labbe, II, 258 ; — Bosly, *Comtes*, p. 417.

(b) Bosly, *loc. cit.* ; — *Chronique S. Maxentii*, ann. 1093.

avait bien aussi quant à se certaine importance.

Histoire des
deux premiers ma-
riages de Guil-
laume IX.

Il s'agissait pour le prince d'ici comme le second, quoique rien le premier. Nous devons ce silence des anciens chroniqueurs aux modernes qui, trop souvent, ne nous ne doit rien apprendre. Pour cette inexplicable négligence, dates, quoique, de ce côté aux des obscurités aussi complètes

D'après l'*Art de vérifier les* siennes jusqu'à n'en pas donner pas douteux que cette première avec une Ermangarde, fille de d'Anjou. A quelle date? en que que les chroniques du pays avec grand soin, et aussi mal Guillaume qui n'a que vingt-trois pris cette première épouse? c'est le sort qu'il paraît lui avoir cohabitation? Et quelle fut la ne devine guère de tels secrets qui sembleraient pouvoir en prouver qu'il n'y ait dans ce double fait un Duc d'Aquitaine dans la famille des Comtes d'Anjou, et prompte et si peu expliquée, événements si peu honorables dont il va être désormais un haut témoin

En effet, cette Ermangarde a de parenté avec les Guillaume reconnu en d'autres circonstances dû retenir sur cette pente. Mais

considération, cette race des Foulques et des Geoffroy, tant décriée alors et partout, devait-elle donc tant affriander un prince qui avait à respecter en lui des traditions qu'un siècle et demi avait toujours honorées ? Les torts semblaient être tous de son côté. Il se mésalliait, il se jetait à corps perdu dans les habitudes scandaleuses qui faisaient depuis longtemps la désolation de l'Eglise, et un prince de vingt-deux à vingt-trois ans, qui entrait si résolûment dans la carrière de l'inceste et des répudiations systématiques, n'aurait du paraître que très peu convenable à une famille de haut rang, quelque peu scrupuleuse qu'elle fût, mais qui d'ailleurs devait trouver bientôt à se repentir d'avoir étouffé ainsi les inspirations de la religion et de l'honneur.

Tous ces désordres d'idées, toutes ces aberrations de conduite n'avaient rien empêché des préliminaires d'une nouvelle alliance, et le Comte de Poitiers avait à peine pourvu à la paix de la Gâtine et du pays Poitevin par ses arrangements avec Gelduin, qu'il partit pour Toulouse, où l'attendaient les fêtes d'un magnifique hyménée. La nouvelle duchesse était Philippe, qu'on nomme aussi Mathilde ou Mahaud, fille unique de Guillaume IV, comte de Toulouse. Elle avait eu un premier mari, Sanche Ramire, roi d'Arragon, qui n'en avait pas eu d'enfants, et qui avait succombé le 4 juin 1094 au siège de Huesca. Il paraît qu'alors le deuil interdisant un mariage subséquent était peu sévère, au moins dans les familles princières où l'on consentait moins à se gêner (a).

Son second mariage à Toulouse.

Quoi qu'il en soit, le marié ramena sa conquête à Poitiers où quelques pressentiments l'avertissaient qu'on avait besoin de lui. Et, en effet, sa rentrée au palais ducal avait été précédée d'une triste nouvelle : le château de Germond, quelque pourvu qu'il eût été d'une garnison et d'entourages respectables, n'avait pu résister à une vigoureuse attaque d'Ebbon, qui l'avait pris, pillé et incendié. Un fait singulier

Ruine définitive du château de Germond.

(a) *Art de vérifier les dates*, X, 108 ; VI, 519.

ISTOIRE GÉNÉR

nilieu de tan
pparaît plus
ans la défense
en défit-il pa
upable ? Rien
e. Dès lors Eb
ans opposition
il fut rebâti, c
ie vaste étendu
gnalant encore
ou plus tard :
nd continua
et longtemps
t au moyen à
ance de la der
râteau seigneu
es ruines qu'
erres franco-t
nt pas moins
iq cents âmes
le Champdenie
ie, dans les
l'enceinte enco
nce extraordir
gardée jusqu'à
à Germond, ju
s haute justice
urges et hame
1095 devait être
monde entier
trouverait aus
ant d'aborder
qui devient

444 ; — *Bull. des*
Antiq. de l'Ouest, 1
St-Maixent, ann. 10

événements déjà très dignes de nous intéresser chez nous.

Notre saint évêque, Pierre II, ne cessait de se donner activement aux devoirs de sa charge; le zèle pastoral dominait dans son cœur d'apôtre; il veillait autant à encourager et développer le bien qu'à corriger le mal. Sa vigilance ne s'endormait sur aucun des besoins de son Eglise. Il avait mérité le respect et la confiance des grands et des petits. Il prodiguait ses richesses patrimoniales aux paroisses, aimait et servait les pauvres, intéressait à leurs besoins la charité des seigneurs, dont il multipliait les bonnes œuvres avec les siennes. On le voyait sans cesse occupé de la gloire de Dieu dans la sanctification des âmes. Sa vigilance n'avait pas moins de prise sur les communautés qui, plus difficiles à gouverner parce qu'elles échappaient toutes plus ou moins à l'action épiscopale, n'en sentaient pas moins, devant une sainteté comme la sienne, qu'à son heureuse influence pouvait se refaire la régularité là où elle devait revenir.

Bonnes œuvres
du saint évêque de
Poitiers.

Il réforme l'abbaye d'Airvault.

Une de celles qui en avait alors le plus besoin était sans contredit l'abbaye d'Airvault, fondée depuis plus de cent ans (a) par une dame de la maison de Thouars. Sa ferveur première s'était relâchée à travers les secousses d'un siècle où tant d'agitations et de scandales avaient nui autant à la foi religieuse qu'à la raison humaine. Et enfin les religieux en étaient venus à se désavouer eux-mêmes dans leur négligence de la règle et leur insouciance de leurs devoirs. Pierre, qui en gémissait, provoqua le zèle des fondateurs, et dès 1093, quand le vicomte Aimery IV vivait encore (b), il le trouva très disposé à cette rénovation aussi bien que son fils Arbert II, qui n'allait pas tarder à lui succéder. Les chanoines eux-mêmes aspiraient à une renaissance toujours honorable, et aucune difficulté ne ralentit la poursuite de ce projet qui marcha avec l'empres-

(a) V. ci-dessus, *ad ann.* 976.

(b) Et non pas Aimery III, comme Du Tems l'a dit par erreur, II, 533.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU

anime des souverains, d
s lieux réguliers du mo
é, à faire rentrer en l
ue lui avaient dérobés
ut lorsqu'au décès d'
croyaient autorisés à s
dévolues à chacun p
s la réforme de 1093,

le retour. La règle noi
à l'esprit monastique in
ar conséquent toute ou
le bien étant commun e
à la personne religieuse
après deux ans de tra
est du 10 février :
réformé, entre autres
Jumeaux (14), de Bore
17), de Tessonnières (18
le Crom (21) et de Saint
n'était solide encore
ise à des mains ferm
sent de faiblir au profit d
malheurs qu'on répara
onna-t-il aux chanoine
ses preuves. C'était P
Salubri), d'origine alle
à Lesterps, y donnait de
parfaitement religieuse
ir et exécuter la règle
avait si bien vécu. C'est
abbés d'Airvault; rien
ée qui devait partir de l
ous reste de cet établis

t, V. ci-dessus, t. II, p. 263, 28
rist., II, col. 1386 ; — Besly, *E*
Mémoires des Antiquaires de

de prospérité et de déclin communs à tous les autres étouffés en 1790 par les décrets révolutionnaires (22), c'est la belle église devenue paroissiale pour le chef-lieu de ce canton des Deux-Sèvres qui n'a plus qu'elle pour sa population de deux mille âmes. C'est sans contredit un des plus beaux ouvrages d'architecture que nous ait laissé l'époque de transition. L'œuvre brille moins par l'extérieur, où cependant on voit s'épanouir l'expression de la plus belle esthétique chrétienne. Ses dimensions sont un peu restreintes, mais elle a un bel et imposant intérieur où, sur une profondeur de soixante mètres, ses voûtes hardies sont supportées par des faisceaux de colonnes sveltes et nombreuses qui se suivent ou se croisent avec autant de précision que d'élégance. Ce bel édifice dut suivre de fort près le renouvellement de l'abbaye et semble indiquer, par le grandiose de son ensemble et la richesse scientifique de ses détails, qu'un monde nouveau allait éclore, et que tout dans la pensée humaine tendait à s'empreindre des caractères d'une sublime alliance entre les arts, les lettres et la société.

Nous avons perdu de vue depuis longtemps l'abbaye d'Ensign ou Saint-Jouin-de-Marnes, que de nombreux revers éprouvèrent tant de la part des Normands du Nord que des Normands du Poitou, c'est-à-dire des seigneurs plus ou moins voisins qui ne se gardaient pas plus du vol à main armée que de procès injustes et de vexations arbitraires. La perte de son chartrier, venue précisément de ses nombreuses et fréquentes délapidations, a répandu la nuit sur l'histoire de cette humble solitude. On sait à peine quelques épisodes de cette existence inconnue depuis son berceau jusqu'au temps où nous touchons, ce qui en résulte le plus évidemment, c'étaient les violences des puissants et les luttes presque toujours infructueuses des persécutés. Les vicomtes de Thouars, qui se montrèrent plus dignes de leur grande puissance dans cette partie du Poitou par la dignité de leur conduite et la noblesse de leur action, furent secondés dans leurs pieuses libéralités

Reconstruction
de Saint-Jouin de
Marnes.

par d'autres membres riches et bienfaisants de leur famille. Ces pieuses sympathies valurent à l'abbaye, depuis le ix^e siècle, la fondation de plusieurs prieurés, et, en 844, la restauration de l'abbaye même détruite par les pirates danois. Nous avons parlé des concessions qu'avait faites Foulques Nerra dans son château de Vihiers et des oppositions rageuses qu'y avaient maintenues un chevalier possesseur d'une partie du terrain. Cette affaire ne fut terminée qu'en 1016. En 1038, ce fut l'église Saint-Jacques de Montauban qui leur échut par donation d'un seigneur Dodelin, et dont on fit un prieuré, mais non sans de grandes et onéreuses réserves et une somme énorme de huit cents sous, qu'exigea le vicomte de Thouars Geoffroy II, dont le prieuré occupait le territoire, et qui en cette occasion se montra si différent de ses prédécesseurs, et gêna l'abbaye jusqu'à la forcer à des emprunts excessifs. Ce qui se voyait de pire en toutes ces contestations de mauvaise foi entre des donataires dont la loyauté n'était pas douteuse, et des prétendants qui osaient revenir contre les décisions les mieux cimentées par leurs familles, c'est que les premiers finissaient toujours, pour avoir la paix, par l'acheter au prix de nouvelles pertes et, chose singulière, cédaient en cela à l'avis des juges eux-mêmes qui auraient dû protéger avant tout le droit méconnu du plus faible contre le plus fort dépourvu de tout droit (a).

Beautés archi-
tecturales de l'é-
glise.

Enfin depuis quelques années, de riches apports étaient faits à l'abbaye par des membres très sympathiques de la maison de Bressuire. Saint-Jouin avait alors pour abbé et depuis très peu de temps, un religieux de Saint-Florent de Saumur, homme capable autant que plein de l'esprit de son état, lequel songea à profiter de ce courant de bonne volonté de ses amis pour renouveler sa vieille abbaye. Les

(a) Cf. *Cartulaire de Saint-Jouin de Marnes*, publié par M. Grand-Maison, *passim*; — *Antiquités bénédictines du Poitou* de D. Estiennot, manuscrit des archives de la préfecture de la Vienne; — Marchegay, *Hist. Sancti Florent., Salmur*, p. 260 et suiv.

bâtiments en étaient délabrés, l'ensemble était devenu de plus en plus impropre aux besoins de la vie régulière. Une reconstruction fut décidée, d'autant plus que dans ce milieu aussi vivaient des hommes d'intelligence à qui les beautés des nouvelles églises et des moutiers sortis de leurs ruines inspiraient naturellement le désir de telles possessions. Il y avait, au reste, dans la maison même, un homme entendu à qui pouvait être confié ce grand travail. C'était Raoul de la Fustaie, que nous avons vu déjà parmi les premiers disciples de Robert d'Arbrissel, et qu'on croit avoir été de la famille de Bressuire (a). Mais les travaux ne marchèrent que lentement. Dix-huit ans devaient se passer jusqu'à la mort de Brice pendant lesquels il fallut se dresser énergiquement contre les méchancetés du seigneur Pierre de Montcontour qui, depuis longtemps, s'était emparé des biens de la maison, s'en faisait donner les revenus, et de cette fortune brillante qui avait fait espérer aux religieux la renaissance de leurs affaires, leur laissait à peine le nécessaire pour leur existence de chaque jour. Ce vol continu existait, au reste, depuis trois générations de ces seigneurs ; il fallut, pour en débarrasser les malheureuses victimes, un jugement rendu par le comte d'Anjou en séance solennelle de sa cour. Ce comte était Foulques V, le dernier du nom, qui semblait effacer par sa justice, sa piété et son zèle du bien tout ce que ses ancêtres avaient mis autour de leur nom d'ignominie et de mépris des convenances publiques. Quelle persévérance il fallait à ces dynasties monastiques pour mener à bonne fin de si difficiles et si remarquables travaux ! La maison de prière, ses cloîtres, son église, ne furent enfin achevés qu'en 1130, et la dédicace de l'église fut l'œuvre de Guillaume Adelelme, alors évêque de Poitiers. Cette œuvre, ces entraves, la farouche tyrannie de ces Montcontour, condamnés enfin par la justice du pays, par la réprobation

(a) M. Ledain, *Histoire de la Gâtine*, in-f^o, p. 96 ; — M. Berthelé, *Les Arts en Poitou*, I, 240.

universelle et par l'histoire, sont laissés par les contemporains à la persécution avaricieuse qui agit de l'égoïsme féodal et des plus seule, qui nous reste de ce programme un dédommagement dans ses détails, des tristesses et souffrances et les déboires de ce monde en dépit de ces irascibles antagonismes encore dans sa belle façade, non de ses beautés artistiques, tout est en situation, mais laissant deviner à l'arrière déjà dès le XII^e siècle vers cette façade, vaste et largement développée en arcades à plein cintre, l'ogive n'est pas mais ces cintres sont d'une pureté remarquable; les baies, vides ou pleines, ont une charmante symétrie; la statuaire a fait de grands progrès; les colonnes s'élancent en une riche variété, tout indique que l'intérieur ne charme pas par ses apparences. La nef unique mesure quarante à quarante-cinq mètres jusqu'au sanctuaire. Mais là se termine l'œuvre. Elle est diversifiée sur les murs et les fenêtres. C'était encore le temps où à l'église n'a rien de remarquable et l'usage n'en était pas encore fait à tour un reliquaire ou un lieu de culte.

Dédicace de St-
Nicolas de la
Chaize-le-Vieil
comte.

Une charte relative à la Chaize-le-Vieil de Herbert de Thouars consacra ses larges générosités envers l'église Saint-Nicolas de la Chaize-le-Vieil mais dont la magnificence priait les sacrifices auxquels le prince fit

(a) Nos notes de voyage; — Arnaud, et suiv.

de seigneurs de sa vicomté, laïques et ecclésiastiques. n'était là qu'un prélude aux grandes solennités de la Dédicace qui se fit quatre ans après, le 7 décembre 1099, et de nous parlerons ici pour terminer sur ce sujet. La foule si grande à cette fête que les vieillards affirmaient n'avoir pas vu plus de monde à Charroux, lorsqu'en 1048 Isembert y consacra l'abbatiale relevée de son dernier incendie. Chaise fut consacrée par le saint évêque Pierre II. Les dons y furent considérables, l'assistance s'y trouva composée de ce que le Poitou avait de plus illustre, et de personnages importants venus de pays éloignés. Guillaume IX ne manqua pas, ayant à côté de lui sa mère et entouré de sa cour. Tout ce luxe, tout ce mouvement, ces richesses répandues dans le nouveau sanctuaire par des mains nombreuses et si empressées; cette charte enfin, qui devait être armée de si puissantes signatures témoigner à l'avenir de son zèle et cette foi que l'histoire admire encore, firent de cette cérémonie une des plus mémorables sans contredit par celles qui se multiplièrent à cette grande époque de rénovations sociales (a).

L'année 1095, outre les agitations publiques dont les chroniques vont nous dire les phases mémorables, marquée par des fléaux naturels dont les conséquences furent surtout lamentables pour les pauvres. Une chaleur intense amena une sécheresse qui détruisit jusque dans leurs racines les arbres et les récoltes. Du 25 mars au 15 août, nulle part en France il ne tomba une goutte de pluie. Le pain et les fruits manquèrent donc, et l'on juge par ce que nous en avons vu déjà, combien il fallut que les monastères vinssent en aide aux peuples malheureux et qu'il fallut bien des sacrifices et des abnégations pour diminuer autant que possible les fâcheuses suites de telles calamités. L'année suivante fut meilleure, et le saint évêque

(a) D. Fonteneau, XXVI, 181; — Imbert, p. 352.

(b) *Chronique Saint-Maixent*, in h. ann.

Poitiers prit surtout à sa charge qu'il sut sanctifier encore par ce qui ne coûtaient jamais à l'affection tant de preuves à son troupeau.

Troubles du monde catholique à cette époque.

Ici nous avons besoin de re générale du monde pour expliquer événements nous forcent d'y pr

De tous côtés le monde catholique (d'autre alors), était remué violent dont nous savons les préliminaires Grégoire VII. Emportant avec vénéré par tous ceux qui dans avaient à cœur la liberté de l'Église publiques, et le respect des lois il était mort victime des sa Henri IV dont la résistance im se seraient volontiers dressé ruines de la religion. Après Grégoire VII recommandation à plus d'un de ses propres répugnances et il avait eu pour successeur Urbain II désigné aussi par Grégoire VII par Victor III lui-même. Cette docilité que les électeurs avaient prouvaient pas moins en faveur que contre le tyran impérial devait s'attendre à repousser événements prouvèrent trop qu'il n'était pas trompé. L'antipape Guiberte de vingt ans, remplit à la place qu'il avait accepté et dont il mourut (a).

Vie scandaleuse du roi Philippe I^{er}.

Mais ces affaires qui demandent et un courage moral dont le ciel

(a) *Chronic., Hug. Flavien., ad ann. 10*

les seules dans lesquelles se compliquassent tous les caractères d'immoralité et de rapacité sacrilège. Le roi de France Philippe I^{er}, vivait dans un milieu de scandales non moins répugnant. Naturellement paresseux et ennemi du travail, l'oisiveté avait ouvert chez lui la porte à tous les vices ; marié depuis plusieurs années avec Berthe, fille du duc de Frise, et quoiqu'il en eût trois enfants, il ne craignait pas de chercher des évêques toujours prêts à flatter le pouvoir, et obtint d'eux la cassation de son mariage sous le prétexte banal de parenté qu'on inventait quand elle n'existait pas, et qu'on méprisait quand on avait besoin de la méconnaître. A la suite de cette séparation, il avait osé enlever dans l'église même, pendant les offices de la Semaine Sainte, la comtesse d'Anjou, Bertrade de Montfort, jeune et troisième épouse du vieux Foulques Réchin, qui l'avait épousé du vivant des deux autres. Philippe donna dans le scandale public d'une union adultère sans s'embarrasser ni de la réprobation générale, ni des avertissements des évêques et en particulier de Saint Yves de Chartres, ni même d'Urbain II, qui après maintes temporisations charitables, l'avait déclaré excommunié jusqu'à ce qu'il se fût séparé de Bertrade (a).

D'autre part, l'Eglise de France avait des plaies profondes à guérir. La malheureuse influence des grands qui, entraînés plus nombreux dans les vices qui naissent du luxe, de l'orgueil et de l'ambition, opprimaient les peuples par les injustices, les rapines et le mépris de toutes les lois de la famille, cette influence si fatale à la faiblesse des convictions et aux incertitudes de la conscience, avait jeté parmi les fidèles des illusions dangereuses, des doutes contre la foi, et ces âmes, depuis longtemps inaccessibles à ces inquiétudes religieuses, cédaient peu à peu au sentiment d'une pusillanimité dangereuse. Le clergé séculier avec ses habitudes anticanoniques, avec sa condescendance aux

Etat moral de
la France.

(a) Longueval, X, 270 et suiv.

HISTOIRE GÉNÉRALE

es des grands, son a
rie et la vente des ch
li opéraient entre les
grande divergence de
autant de fléaux sans
ain sûre qui sut l'appli
apes, depuis Grégoire
elles blessures ne pouv
une sorte de fièvre d'
ix qu'il s'agissait de gu
diversion, c'était les cr
ine du nom musulman
France surtout, le Po
contre eux lorsque
après la bataille d
se représenter en Es
changer des royaum
approchant toujours
s, cette belle et si en
omet semblaient regret
emps, les événements
ieux pontificat, n'av
VII d'indiquer ses g
par ses lettres à Gu
entreprise sur la Pal
son histoire qu'il y dis
ait pas moins hérité
on supérieure que d
en jetant un regard
vre des guerres intes
légeaient trop partout
pris absolu de toutes l
autant de raisons po
autre point du mon
ourir des chrétiens
quérants fanatiques,

barrière qui leur interdit l'Occident où ils aspiraient toujours à triompher de la croix.

Urbain II était Français, originaire de la province de Reims. Mais ce n'était pas seulement une pensée patriotique et un sentiment filial qui le porta à mettre la France à la tête de ce mouvement gigantesque qu'il méditait. Grégoire VII, qui était Romain, l'avait entendu ainsi. C'est qu'en effet là était encore et plus qu'ailleurs la foi vivace, l'ardeur guerrière, une civilisation plus avancée : c'était la France qui devait ébranler l'Europe et donner le signal de cette noble entreprise qui n'intéressait pas moins l'esprit humain que les consciences chrétiennes.

Ainsi par toutes ces considérations Urbain s'était résolu de faire en France un voyage où, missionnaire lui-même, il en instruirait d'autres, et sûr de ses ouvriers jetterait l'enthousiasme dans les foules, les pousserait vers son but, et donnerait un magnifique élan à un sentiment national qui certes allait témoigner de l'intervention de la Providence.

Le grand Pape arriva en France vers la fin de juillet 1095, célébra la fête de l'Assomption dans la cathédrale du Puy, et de là écrivit à tous les métropolitains une lettre de convocation pour un concile à Clermont le 18 novembre suivant. Jusque-là sa vie fut toute de voyages, de travaux fatigants aux monastères et aux autres lieux célèbres où il prêchait, consacrait les églises, terminait des litiges. Ainsi arriva l'époque du concile où se trouvèrent, d'après une lettre du Pape lui-même, douze archevêques, quatre-vingts évêques, et autant d'abbés à peu près, et plusieurs savants théologiens et canonistes dont la célébrité dans les écoles venait relever aux yeux de tous la valeur des décisions conciliaires (a).

La première affaire à traiter, était la croisade dont Urbain, avant de quitter l'Italie, avait annoncé les prélimi-

(a) Geoffroy du Vigeois, *ap.* Labbe, II, 267 ; — *Concil.*, X, ad ann. 1095.

naires dans un concile tenu s'étaient rendus avec empressement. Le Pape avait fait publier, une foule d'ecclésiastiques et de simple peuple, avec un grand empressement la proposition d'accepter et témoigné une grande joie d'y adhérer.

Et de Clermont en France. — Le Pape y prêche la croisade.

Les esprits avaient donc été échauffés. Que ne fut-ce pas, lorsqu'à Clermont le Pape parla sur le même sujet, excita les mêmes transports et leur dit :
 « un crime, leur disait-il, de faire
 « qui se renouvellent si souvent
 « mérite et une œuvre louable
 « infidèles qui menacent d'envahir
 « vos frères de l'Orient et vous
 « Christ. »

L'affaire était emportée. Il y eut une grande allocution, autant de soldats allaient se jeter sur l'Asie.

On traite du faux mariage du roi Philippe,

On passa aussitôt après à l'excommunication du roi Philippe. Le Pape était excommunié depuis plus d'un an pour avoir usé, dans une correspondance avec le roi, de tous les moyens propres à nuire à ses causes. Une nouvelle injonction de sa part le sujet d'un refus de se soumettre à l'excommunication de nouveau, mais les évêques canoniques, capables enfin de l'écarter, car il y avait défense absolue à l'égard des rapports avec lui : à peine que les évêques étaient laissés pour son service de la loi canonique d'excommunication complaisante dans le gros de la philosophie. Mais elle rent les pouvoirs du Pape, et nous venons de voir qu'il imposé comme pénitence à un

Qui y est excommunié de nouveau.

ne contribua pas peu à le ramener au devoir. En attendant il demeura jusques bien près de sa mort dans ses égarements, en dépit de ses promesses, de ses retours au mal et de l'audace impie qu'il eut de faire couronner solennellement Bertrade par deux évêques. Il en avait bien trouvé un premier pour bénir son union avec une femme enlevée à son mari (a) !

Telle était la physionomie des grands événements qui attiraient sur la France l'attention du monde. Avant de voir comment le Poitou y eut sa grande part, revenons sur cette année 1095, à quelques faits dont son histoire doit consigner le souvenir.

Très anciennement, et sans pouvoir préciser l'époque de sa première construction, une petite église avait été élevée à Poitiers sous les murs de la cathédrale, et comme elle occupait une partie de la rue qui conduisait de l'Eglise-Mère à celle de Saint-Jean-Baptiste, on l'avait nommée dans sa dédicace *Saint-Hilaire-entre-Eglises*, ce qui la distinguait de la grande basilique et du monastère de Saint-Hilaire-de-la-Celle. La raison de ce petit édifice était qu'il maintenait le souvenir de la modeste demeure que l'illustre docteur avait habitée près de son siège épiscopal. Les malheurs de temps l'avaient confondue en une ruine commune avec tous les édifices renversés par les Barbares. Geoffroy, chantre de la cathédrale, songea à réparer cette perte. Du consentement de l'évêque et de ses confrères du Chapitre, il fit construire le petit monument, le dota des livres liturgiques nécessaires, de fonds de terres faisant partie de son propre bénéfice, et y plaça un prêtre pour le service journalier du lieu saint (b). Cette restauration s'était aussi effacée avec le temps, peut-être par l'insuffisance de revenus capitulaires ; elle était donc devenue depuis longtemps une assez pauvre habitation, dont le Chapitre tirait

(a) Daniel, *Histoire de France*, III, 128.

(b) D. Fonteneau, XIII, 207 ; — Dufour, *Ancien Poitou*, p. 365 et suiv.

un loyer de peu de valeur. Après la mort du dernier locataire, vénérable prêtre de la cathédrale, l'évêque de Poitiers M^{gr} Pie en style du xii^e siècle en 1869, sur des documents mais sans aucune des recherches que l'abbaye à lui-même ne devrait plus oublier le clergé et aux fidèles (23).

Guillaume IX
restitue à l'abbaye
de Vendôme les
biens dont il avait
disposé injuste-
ment.

En ce même temps, et quand déjà pour l'Italie, un fait suivit de près son importance est considérable dans la vie de la France parce qu'il prouve que ce prince, malgré ses mauvaises habitudes morales, ne se laissa pas aveugler par elles jusqu'à les écouter contre sa conscience religieuse. On se rappelle que Ebles de Châtelaillon s'était servi de son influence pour faire consentir à dépouiller, à son profit, les religieux de Vendôme de leurs terres et églises et que le pape Urbain II qui, jugeant que le duc était moins coupable du larcin qu'il avait commis, en écrivit au duc d'Aquitaine en lui s'étonnant de lui voir oublier, malgré son esprit distingué, les traces d'une probité qu'il n'avait jamais eu à se plaindre. Il le blâma de dégenerer de cette probité héréditaire de sa famille sans égard pour sa réputation de chef de famille qui avait fait aux religieux qui se confiaient en lui en dépit de ses précédents envers lui et bien d'autres Maisons de prières dont il était la création ou les développements (a). C'est par ses sentiments habituels que fût sa justice, objet depuis six ans de tant de refus, il comprit cependant qu'il n'y avait pas de circonstances où tout parlait de

(a) Sirmond, in *Epist.*, Gaufredi abbat.

et se décida à rendre aux moines les biens qu'il leur avait enlevés violemment. Il donna donc, peu à près l'avertissement du Pape, une charte dont le protocole exprime en termes très chrétiens le repentir de ses mauvaises actions, s'y accuse d'avoir trop cédé en cela aux suggestions du démon ; y rappelle les premières difficultés de sa jeunesse, quand des vassaux infidèles autant qu'injustes le forcèrent de leur donner des propriétés possédées par les moines dans l'île d'Oleron. Il raconte d'une façon touchante comment ayant résisté aux excommunications des légats et de l'évêque de Saintes, le Pape qui avait entendu les religieux persécutés, lui avait écrit pour lui faire comprendre que le fâcheux état de son âme empirait en proportion de sa résistance. Sur ces entrefaites, le Pape était venu en France. En dépit de ses efforts pour ramener au repentir et à la restitution désirée Ebles de Châtelaillon le principal fauteur, celui-ci s'étant refusé à toute réparation, Urbain alors avait envoyé vers le duc Guillaume, l'archevêque de Bordeaux, son légat, pour le presser d'user de son autorité suzeraine contre le spoliateur obstiné, et déclarer solennellement qu'il condamnait sa conduite, qu'il revenait sur tout ce qui s'était passé, et remettait les moines en possession de leurs biens. Le prince accéda à toutes ces demandes, recouvra ainsi la liberté de sa conscience, et signa l'acte le 9 décembre 1096, dans son château de Benon en Saintonge (a).

Ce fait est très remarquable dans la vie de Guillaume IX. On y voit l'homme encore capable d'écouter l'Eglise, respectant la voix de ses prélats et exprimant dans ce diplôme des sentiments dignes de ses aïeux, et le faisant signer par le légat et huit archevêques et évêques, dont notre Pierre se range humblement après tous les autres comme évêque diocésain. C'est la preuve aussi qu'entre cet évêque et le prince il n'existe encore que de bons rapports.

(a) Cf. Besly, *Comtes*, p. 413 et suiv.

Pourquoi bientôt ces relations différentes ? Nous le verrons.

Charité et justice de l'évêque Pierre II.

Pierre, de son côté, toujours justice et de charité, après avoir terre de Chauvrolles, villa du ter forme encore un hameau de ces églises de Notre-Dame et de Saint-Hilaire. Il donna encore à l'abbaye de Neuvy un souvenir de Saint-Martin, toutes les terres qui lui appartenaient (a). Il fit rendre, par un jugement de ses confrères mêmes religieux, ces églises de Neuvy que les chanoines de Saint-Hilaire indûment attribués (c). Bientôt après un plaid tenu à Bressuire, il condamna Maurice, qui avait mis la main sur la terre appartenant à l'abbaye de Neuvy qui força le ravisseur à abandonner que Pierre avait toute une vie consacré la quelle on le trouvait toujours humble et obéissant lui-même, et donnant, dans ses actions modestes, l'exemple de l'humilité qui sont le fond et l'essence du monachisme.

Mort de Guillaume, chanoine de Saint-Hilaire, un des lettrés de ce siècle.

Notre histoire littéraire eut de nombreux deuils à enregistrer. Parmi les religieux renfermaient en grands nombres ceux qui s'y rendaient utiles, soit par l'enseignement soit par leurs écrits, quelques-uns dyptiques de ces grandes institutions de travaux plus ou moins importants. Le chanoine de Saint-Hilaire-le-Grand

(a) D. Fonteneau, XVII, 393.

(b) V. ci-dessus, t. VI, 73.

(c) D. Fonteneau, VII, 263, 279 ; XVII,

(d) Cartul. de la Chaize-le-Vicomte, M.

dont nous parle Usserius dans deux de ses lettres (a). Son obscurité nous l'eût caché sans doute pour toujours s'il n'avait pas trouvé dans la présence d'Urbain II à Poitiers, une occasion de s'élever en un petit poème latin contre l'antipape Guibert qui, pendant vingt ans se porta, soutenu par l'empereur Henri IV, en concurrent du Pape légitime. Le poète s'élevait contre l'opiniâtreté de cette opposition schismatique, exhortait, au nom d'Urbain II lui-même et des vertus héroïques dont il donnait l'exemple, à rentrer dans le sein de l'Eglise et sous l'obéissance du Pontife légitime. Cette pièce ne manqua ni de feu ni de bonnes raisons. Elle est en vers léonins, ou rimés, comme on avait coutume d'en faire en ce temps, selon qu'on peut l'observer dans beaucoup des hymnes ou proses de l'Eglise encore usitées dans les offices (b). C'est tout ce que nous savons de ce Guillaume.

Pendant que plus d'un grand seigneur Poitevin s'exerçait en Palestine aux exploits que nous aurons bientôt à raconter, le Poitou avait ses réjouissances religieuses qui laissent toujours de profonds souvenirs dans les populations que l'Eglise y convoque. Peu après avoir consacré l'église de la Chaize-le-Vicomte, l'évêque Pierre II procédait à la même cérémonie à Sainte-Radégonde de Poitiers dans laquelle, dit la *Chronique de Saint-Maixent*, repose toujours le corps de la sainte (c). Cette cérémonie s'accomplit le 18 octobre, qui était un dimanche, et mettait un terme à la longue attente de la population et du diocèse, dont la dévotion envers l'auguste Protectrice ne s'affaiblissait pas. Cette restauration, qui ne devait pas être la dernière, réparait le malheur qu'avait eu le saint lieu de devenir, en 1084, victime de l'incendie qui dévora la ville tout entière (d). Cette réparation fut aussi complète que

Reconstruction
et dédicace de
Ste-Radégonde de
Poitiers.

(a) *Epistol.* 5, *Sermones*, 53 et 54. Landin, 1633, in-8°.

(b) D. Rivet, *Hist. litter.*, VIII, 448.

(c) *Ad h. ann.* 1099.

(d) D. Fonteneau, XXIV, note sur un titre de 1072.

possible, et à cela de curieux à juger le style et le caractère, par l'absidale de l'édifice, toute cette partie y comprise l'arcade ogivale qui s'élève en nef; celle-ci, au contraire, accusa les détails et sa prolongation jusqu'à la fin du XII^e siècle et les variations pendant la durée du XV^e (a).

Découverte à
Saint-Maixent du
corps de saint
Agapit.

Cette même année, dit encore lezais, on découvrit le corps de saint de Saint-Saturnin de Saint-Maixent église du monastère où le saint lui-même avaient continué sur la vie de pénitence et de prières, aux bords du Clain due à la faveur de l'abbatiate de Garnier, qui avait fait rebâtir le monastère depuis avons dit comment la découverte de sa translation dans la nouvelle église.

Paroisse des
Epesses.

Un bourg de la Vendée, florissant population de mille cinq cents à ce temps qu'une simple villa ayant son château et appartenant au seigneur du Puy, où il y avait une forteresse de son nom. C'est là que les Epesses, *de Spicis*, dont l'existence fût restée très équivalente aux déserts et ses plaines incultes, s'il n'eût été le bourg Bérat, qu'un seigneur transporta aux Epesses pour en faire un centre plus facile à fréquenter. Le bourg ne fit qu'augmenter depuis lors, au XII^e siècle son église était un prieuré, abbaye du diocèse d'Autun (c).

(a) Fleury, *Hist. de Sainte-Radégonde*, p. 1.

(b) V. ci-dessus, ad ann. 507.

(c) L'abbé Aillery, *Pouillé du diocèse de La*

Cette paroisse, isolée à deux ou trois kilomètres du château, est toujours restée obscure, ses titres étant sans doute demeurés dans les archives soit de Vézelay, soit du Puy. Celui-ci fut d'abord un lieu de défense depuis le ^x^e siècle, mais il subit des ruines répétées pendant les guerres particulières du moyen âge. Il était en fort mauvais état quand ses propriétaires, de retour d'Italie où ils avaient servi sous Charles VIII et Louis XII, le firent reconstruire dans le style un peu lourd des commencements de la Renaissance, mais sur un plan grandiose et dont les dimensions supposent une grande largeur d'idées et des dépenses considérables. L'église avait été rebâtie aussi au ^{xv}^e siècle : le chœur, qui avait disparu sous les haches des Huguenots du ^{xvi}^e siècle, fut refait en 1620, aussi bien qu'un caveau funéraire où la famille du Puy-du-Fou avait sa sépulture commune (a).

Cette année aussi, et à propos d'un de nos hommes célèbres de ce temps, nous trouvons dans nos annales la première mention de Civray, petite ville qui fut autrefois une sénéchaussée du Poitou, et à qui ce vieux titre a valu dans le ramaniement révolutionnaire de 1790 de figurer en tête du cinquième arrondissement de la Vienne. Civray fut un chef-lieu de viguerie en 1010. — Un château y fut presque aussitôt bâti sur les bords de la Charente où rien ne reste plus même de ses ruines. Son église de St-Nicolas de très belle construction, est une des plus remarquables et des mieux conservées qui nous restent du ^x^e siècle. C'était un prieuré à la nomination de Nouaillé; une autre église paroissiale lui était annexée sous le nom de Saint-Clémentin, laquelle dépendait de l'abbaye de Charroux. En 1184 Civray avait une maison de templiers (c) qui devint une commanderie de Saint-Jean de Jérusalem. Jusqu'en 1350

(a) De Montbail. *Notes et Croquis*, p. 109.

(b) *Sivriacum*, *Severiacum*, a 3,000 habitants.

(c) D. Fonteneau, XVIII, 555.

la ville appartient aux comtes de l
d'Eu. Confisquée en 1204, sur Jean
en comté en 1526 avec une séné
de plusieurs châtellenies, elle fut e
en 1549.

Pierre Tudebode.

À Civray était né en 1050 Pierr
considérable, homme de bien e
devons pas oublier. Il était hon
un de ceux qui comprirent mi
saintes, et partit dès 1096 avec H
Diabie à cause de sa force remar
bravoure dans les combats. Pie
corps d'armée un frère qui passa
chevaliers, et qu'il eut la doule
Antioche. Un autre frère ne fut p
tué dans une halte. Pierre à rac
touchants la mort de ses deux fr
leur donner une sépulture honora
plus difficiles opérations de cette
ment à Antioche à la sortie hère
poitevines que commandaient T
Gaston, comte de Béarn.

C'est de là qu'on alla faire
Tudebode s'y trouva encore ;
évêques, des prêtres qui étaient
l'assaut, une procession la cro
murs de la ville, et il vit tomber
frappé d'une flèche, et qui exp
heures après Jérusalem était
Depuis lors, on n'entendit plus p
effet revint à Poitiers en 1099, l
avant que Guillaume IX en partît

Notre homme n'était pas allé
pour y prendre part à la croisa
n'y fut témoin des grands événe
pour les noter soigneusement

intéressantes particularités. Il en fit une véridique et attachante histoire, et la première croisade, écrite sur les lieux, et pour ainsi dire sous la dictée des événements, il l'intitula *du Voyage de Jérusalem* (a), qui comprend cinq livres, racontant ce qui se passa pendant les quatre premières années, de 1096 à 1099. Ce récit est plein d'intérêt et de vie, et il lui faut ce double mérite pour faire passer sur la rudesse du style qui fausse aussi souvent la pureté de la langue latine que les formes grammaticales. Comment en aurait-il été autrement, quand il n'employait que cette langue *rustique* d'alors, qui était un grossier mélange d'un latin qui disparaissait dans le langage ordinaire des foules, et d'un français qui s'épanouissait dans les premières hésitations de son berceau? Heureusement que tous ces défauts n'ôtaient rien au mérite historique du livre et que lu dans l'original, sans préoccupations de son peu de mérite littéraire, il donne de tout ce qui s'est passé sous les yeux de l'auteur, des notions saines et exactes que la critique a louées à juste titre comme formant une des sources des plus sûres de l'histoire des croisades.

Un plagiaire qui se hâta de contrefaire ce livre aussitôt qu'il en entendit parler, et dont on verra l'ample façon d'agir dans D. Rivet (b), n'a pu empêcher que Tudebode se soit acquis un juste titre à l'estime et à la reconnaissance de la postérité.

On peut croire que beaucoup de ses notes écrites sur les lieux où il courut lui-même plus d'une fois de grands périls, furent complétées cependant après son retour en Poitou, car son dernier récit est celui de la victoire remportée le 14 août 1099, et qui décida de la prise de Jérusalem. Il dut mourir à Poitiers quelques jours après les dernières pages qui complètent sa narration (c).

(a) *De hyerosalimitancy itinere*, dans le IV^e vol. des *Historiens de France*, par Duchesne, 1^{re} partie, p. 273 et suiv.

(b) *Hist. littér. de la France*, ub sup., p. 632 et suiv.

(c) V. Dreux-Duradier, *Biblioth. littér.*, I, 198 et suiv.

Prédication de
Pierre L'Hermite.

Travaux d'Ur-
bain II en France.

Et à Poitiers.

Il y consacre
l'église de Mon-
tierneuf.

Pendant que ces sérieuses occup
notre province les esprits les plus
ligents, partout on s'agitait sous
préconisant le voyage de Jérusalem
de sa solitude de Picardie, se proc
provinces, précédait le Pape dans
visiter, entraînait à la croisade, c
nombreux prédicateurs soutenaient l
Chaque sermon était le filet d'une p
adhérents se multipliaient chaque
retentissait le cri devenu célèbre : *D*
du Christ, en signe d'engagement, p
habit, une croix de drap rouge s
l'épaule, et partout où le Pape s'a
décorer lui-même de ces insignes
humbles qui s'approchaient de lui
pour la recevoir (a). C'est dans cet ex
prédication, de la consécration des é
à rendre en des causes nombreuses
de lui soumettre, qu'il se montra int
force morale, et remarquable de sa
tude. Après avoir visité l'Auvergne,
le Limousin et les principales villes
il arriva à Poitiers pour y célébrer,
du grand Docteur laquelle se fit, se
vier 1097. Une autre cérémonie noi
accomplie par le Souverain Pontife.
l'église alors achevée de Montierneu
La basilique aux magnifiques pro
ses pompes devant une affluence c
de tout rang, de princes et de da
autant qu'honorés d'entourer le Por
de ses plus glorieuses fonctions. Ne
consacra l'autel du Crucifix placé

(a) Gaibert de Gembloux, *Gesta Dei par Fran*

et tenant la partie orientale du chœur occupé par les chanoines pendant l'office divin. Sept autres autels rayonnants, tant dans l'abside que dans les chapelles latérales distribués autour du sanctuaire dans les deux nefs latérales reçurent aussi le même honneur de divers prélats des plus distingués. L'église fut dédiée à la Sainte-Vierge et aux saints apôtres Jean et André dont on avait depuis longtemps des reliques parmi celles de l'abbaye. Dans le *tombeau* du maître-autel furent déposées d'autres portions des saints martyrs Etienne, Laurent, Chrysante et Darie (a). On plaça ensuite dans l'abside une inscription commémorative de la cérémonie. Elle fut déplacée vers 1712 par l'abbé Pierre d'Hauteville, et insérée dans le mur de la nef septentrionale où on la voit un peu au-dessous du transept, où elle se lit encore.

Le Pape qui avait aussi à veiller par lui-même aux églises d'Italie, y retourna, y mit ordre à plusieurs affaires, et, toujours plein de celles de la croisade, revint bientôt en France, où dans ce but il réunit des conciles à Tours, à Rouen, à Montpellier et à Nîmes ; c'est dans ce dernier que le roi Philippe, lassé dans sa position anormale, mais non converti, vint demander hypocritement son absolution, feignant une contrition qu'il n'avait pas, et promettant de renvoyer sa concubine (b). Les cœurs droits ne supposent pas volontiers de telles fraudes. Le Pape, comblé de joie à cette conversion, leva les censures qui avaient frappé l'adultère. Nous verrons que cette consolation devait bientôt s'effacer (c).

Conversion
feinte du roi Phi-
lippe.

La croisade se prêchait toujours, et une coïncidence favorable augmenta l'ardeur des adhérents et le nombre des noms illustres qui se groupèrent sous l'étendard nouveau. Une croix lumineuse apparut dans le ciel le 7 août, et

Apparition d'une
croix lumineuse,
et progrès du
mouvement vers
la croisade.

(a) *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XI, 186.

(b) *Chronique Saint-Maixent*, in h. ann. ; — Hyvonis, Ep., Carnot, *Epist.*, 54.

(c) Longueval, X, 320.

Urbain y faisant allusion, po
de Jérusalem, et fit embras
des témoins de haute con
lui cette apparition miracul
Maixent cite, parmi les po
le comte de Toulouse Rayn
Puy Adhémar, Hugues le
du roi Philippe, les comte
Bouillon, comte de Fland
cousin Baudouin, comte de
de toutes les provinces (a)
et d'où bientôt allaient s'é
terranée d'innombrables se
ment les fidèles de Damas

Urbain II dédie
le grand autel de
Charroux.

L'année 1096 tout entière
de départ pour un grand p
conditions. Des indulgence
ce voyage et un très grand
rang sentait trop le besoin
pas s'empresser à en pro
grand pèlerinage, n'en pou
apostolique en France pa
pastoral qu'on tirait de sa be
il se trouvait à Charroux oi
l'abbaye (b). Le 7 avril il dor
soumettait définitivement le
C'était assurer au premier
en même temps, sous l'inf
immédiatement au Saint-Si
prises toujours prévues de
du monde, trop accoutumés
leurs caprices et de leurs c
commencement de l'abbati

(a) *Chronique Saint-Maixent, Hist*

(b) D. Fonteneau, V, 97.

(c) D. Fonteneau, IX, 89.

Cluny où il avait fait son éducation monastique sous Hugues, le fondateur, dont il était le propre neveu (a).

Et cependant la France ne vivait plus que d'une agitation générale, et faisait ses préparatifs de départ sans attendre le 15 août de cette année 1096 auquel le concile de Clermont l'avait fixé. Un espèce de délire s'était emparé de toutes les têtes. Les classes populaires surtout se montraient impatientes. Pierre l'Hermite était actuellement devenu leur chef. Un gentilhomme Bourguignon, Gautier, dit *Sans-Avoir*, parce qu'il ne possédait aucun fief, secondait son zèle, et tous deux, persuadés qu'il fallait seconder cette ardeur irréfléchie, mais qu'aminait un sentiment louable en lui-même, marchaient en tête ou dans les rangs de ces masses formidables sans ordre ni discipline, et auxquelles semblait suffire la pensée du rivage qu'elles aspiraient à toucher. Si nous faisons l'histoire de ces merveilleuses expéditions, nous suivrions cette armée sans discipline ni science aucune des lois de la guerre, nous la verrions traverser par la voie de terre des pays inégalement disposés à les accueillir avec la faim et les maladies qu'elle avait déjà engendrées, les fatigues qui en retenaient sur les routes et dans les villages un trop grand nombre pour lesquels il n'y avait que rarement d'hospitalité possible. Et enfin, on s'affligerait de les voir aborder la terre promise, diminués de moitié, laissant derrière eux des morts sur tous les chemins, tués en masse par les Turcs venus à leur rencontre, et donnant l'exemple de ce qu'une bonne volonté aveugle peut exécuter lorsqu'elle marche au but sans conseil ni méthode, sans préparatifs ni direction. Ajoutons que les désordres les plus graves avaient souvent signalé cet entraînement vagabond. La famine plus d'une fois avait amené des pillages, et, de la part des populations envahies des oppositions sanglantes. C'étaient de tristes préludes d'une entreprise digne d'une autre physionomie.

(a) *Gall. Christ.*, II, col. 1264 ; *Instrum.*, col. 366 ; — *Du Tens*, III, 454.

Mouvement
dans le même sens
parmi la noblesse.

Quand tout cela se passait singulières avant-gardes ab l'Asie, surprises de tant de d bien autrement chez nous où emparée des classes dirigeant et prévoient les moyens et raisonnée. Les grands feuds leur suite, des évêques et d saisis d'un esprit d'associati entreprise, se préparaient e conçus et dont la réussite le Nord de la France s'éveill noblesse distinguée remplissa l'Alsace, la Lorraine, homm et que la foi amenait à déli monde. C'étaient les Châtes Montfort, les Rohan, puis le de Briey (27), les de Fontaine des premiers à s'engager. F ment, laissaient à leurs femm vendaient pour des sommes devraient leur être rendus à l boursement du prix, •faute immeubles. D'autres emprun territoriaux, mais sur des meubles ou des bijoux. Or populations qui ne partaient p de justice. Des femmes engag le voyage de leur mari. L'esq guerre, secondait singulièren conséquences devaient être bi mutations dans le rôle et la n

Dans la noblesse, le mouve nombreuses familles entréren

(a) Guibert de Nogent, *Historia Hier*

et se pressèrent à faire partie de cette première expédition. Les Quatre-Barbes y furent représentés par le Bernard qui avait conquis en Espagne, à dix ans de là, le glorieux surnom que ses descendants portent encore ; et avec lui le Robert qui devait fonder à son retour l'hôpital de Montmorillon ; les Maulévrier, déjà établis depuis cinquante ans dans leur ville limitrophe de l'Anjou et du Poitou (29), le Pérusse des Cars, qui dès lors possédaient des terres et des alliances dans notre province. Avec eux partirent Guy I^{er} de la Trémouille, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et une foule d'autres dont les noms peu connus encore allaient s'illustrer par la noble émulation d'une piété édifiante et d'une gloire qui n'en devait être que plus solide. Ces grands guerriers marchaient à la tête de meilleurs vassaux qu'ils guidaient avec autant d'ordre que d'entrain vers des champs de bataille où du moins le sang français ne coulerait pas au milieu de guerres civiles (a).

On ne voit pas que certaines têtes dont les couronnes brillaient le plus, se soient empressées de seconder cet élan héroïque inspiré par la foi autant que par la valeur guerrière. Mais ceux qu'on aurait dû s'étonner le plus de voir insensibles à cet honorable mobile étaient sans contredit le roi de France et le duc d'Aquitaine, si le roi de France n'eût pas été un de ces misérables baptisés dont les passions honteuses altèrent d'abord la foi qui s'endormit ensuite pour ne plus se réveiller. Quant à Guillaume IX nous avons à nous expliquer ici sur des raisons qui ne peuvent justifier son abstention et sur des considérations qu'elle nous donnent occasion de signaler nettement.

En effet, si l'éclat fâcheux donné aux désordres de ses mœurs ne déshonora, semble-t-il, que la seconde moitié de sa vie, il ne faut sans doute attribuer le silence gardé jusque-là sur sa conduite qu'à la scène agitée de événements qui semblaient absorber l'attention publique.

(a) D. Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*, III, *passim*.

depuis dix ans qu'il régnait. On les premiers jets d'une certaine caractère moins digne que ceux de ses derniers prédécesseurs. Mais les excès qui vont contraster dû en attendre, ni donner tout le génie du mal opérait bien plus nom et les exigences de sa foi. le même homme; le rôle qui surviennent vont nous le montrer inattendus.

Beau caractère
Raymond IV
Toulouse.

Il commença par donner, à ses vassaux, une preuve de dévouement de sa position et de son rang en publiant les préliminaires de cette vente.

Raymond IV, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, parce qu'après la mort de son père, il avait hérité de ce fief du diocèse de Nîmes, respecté de tous pour ses vertus, avait acquis de son frère aîné Guillelmus un enfant mâle, et dont la fille légitime, le comté de Toulouse appartenait naturellement aux mains de ce prince.

Comment de telles opérations de vente ou d'une donation, base en des consciences chrétiennes que résoudrait peut-être l'habitude pas tant dans les rangs élevés que le sentiment de la justice que les seigneurs d'un pouvoir trop indépendant et qui rendait de tels actes aussi nécessaires que tôt ou tard ils ne manquaient pas de revendications armées qui devaient avoir déshonoré les souverains.

(a) *Art de vérifier les dates*, IX, 374.



regarde le Toulousain, qu'en effet il devait servir de ou de prétexte à des guerres sanglantes auquel le 1 ne put rester étranger.

Ce comté de Toulouse avait alors une haute importance car on voyait s'y enclaver le duché de Narbonne, le marquisat de Septimanie, tout le Languedoc et une partie de la Provence. Ces possessions, dont quelques-unes étaient le fruit des guerres plus ou moins légitimes, étaient considérables et lui donnaient un rang distingué parmi les grands feudataires de l'Aquitaine. Il est vrai que comme tant d'autres, Raymond avait épousé une cousine germaine, fille du comte de Provence^(a); mais il l'avait quittée sur l'injonction de Grégoire VII, et avait contracté ensuite d'autres mariages^(a). Au reste il se montrait digne de sa haute situation par tout ce qui relève dans un prince la beauté de la vie morale et l'élévation du sentiment chrétien. Le premier de ses égaux, il avait envoyé au concile de Clermont en 1095, des ambassadeurs chargés de porter la croix en son nom, et cet exemple entraîna beaucoup d'autres seigneurs. Mais ce qu'on admire surtout en lui fut le vœu qu'il fit aussitôt et qu'il accomplit, de ne plus revenir dans sa patrie et de consacrer le reste de ses jours au triomphe de la croix, et à combattre les infidèles en expiation de ses péchés. De si généreuses dispositions dans un si haut personnage, dont la vie était restée toute honorable, prouvait une foi profonde, un amour de Dieu fondé sur une humilité véritable, et beaucoup d'autres plus justes titres, auraient pu embrasser cette cause héroïque avec la certitude d'en avoir plus besoin qu'il n'en avait.

Il semble que dans leur laconisme trop habitué, les chroniqueurs se sont peu inquiétés de nous dire comment Guillaume IX se trouvait à Bordeaux le 25 mars 1100, que dans une assemblée de barons tenue ce jour-là, il donna une charte où il prenait le titre de comte de Tou-

(a) *Art de vérifier les dates*, IX, 375; X, 106; — Michaud, *Bibliothèque universelle*, XXXVI, 552.

D'où lui venait ce titre, et comment les écrivains du temps le constatent-ils sans en dire la raison ? A défaut de livres nous sommes obligés à des conjectures et ce qu'on sait de Guillaume IX autorise à croire qu'après comme avant le départ de Raymond, sa conduite ne fut pas celle d'un chevalier irréprochable, mais qu'il opérait déjà en une certaine affaire qui avait en vue le Toulousain.

Il part pour la
croisade.

Il se trouvait à Bordeaux, avons-nous dit, le 5 mars 1096 Raymond quitte Toulouse avec cent mille hommes sur la fin d'octobre suivant. Il emmenait sa femme et un fils qu'il avait eu d'elle, et laissait ses Etats du Languedoc à Bertrand, son fils aîné, déjà marié avec une princesse de Bourgogne. Le duc d'Aquitaine était gendre de Raymond. Cette parenté pouvait peut-être sembler au croisé un motif de croire dans un si proche parent plutôt à une ressource pour le bon gouvernement de son fils, qu'à un antagoniste redoutable. Mais peut-être aussi avait-il trop oublié que les titres de Bertrand n'étaient pas établis sur des bases bien sérieuses (a).

Fondation du
prieuré de Notre-
Dame de Bressuire

Les Beaumont, seigneurs de Bressuire, à qui des affaires de familles n'avaient pas permis de hâter autant que d'autres le voyage de Palestine, en faisaient pourtant les apprêts et s'y disposaient depuis plusieurs années par des bonnes œuvres, et des fondations qui attestaient leur zèle pour le mouvement civilisateur excité de toutes parts, et leur piété personnelle pour la grande guerre qu'exaltait la France guerrière. C'est vers cette époque que le sire de Beaumont, Thibaud, seigneur de Bressuire, y fonda le prieuré de Notre-Dame avec plusieurs moines de Saint-Jouin, dans la partie haute de la ville où l'église paroissiale est le dernier reste de cet antique établissement. Avant lui deux autres églises subsistaient à Bressuire, celle de Saint-Nicolas, dans l'enceinte du château, et celle Saint-Jean. L'église Notre-Dame, qui domine par son joli

(a) *Art de vérifier les dates*, ub sup.

clocher du ^{xv}^e siècle les vastes campagnes des environs ne dura pas longtemps et fut remplacée une centaine d'années après et peut-être un peu plus tard, parallèlement à l'époque de la Transition. La nef et l'élargissement qui donnèrent en dernier lieu à l'abside et au sanctuaire indiquent bien aussi cette réfection et cette retouche.

Ainsi les Beaumont, vassaux des vicomtes de Thouars se montraient leurs émules dans les actes de religion politique dont le pays s'enrichissait de plus en plus.

Ils donnèrent aussi à Saint-Jouin l'église de Chiché, visitée par le Thouaret, et qui eut dès ses origines chrétiennes le vocable de Saint-Martin de Tours. Chiché aujourd'hui un gros bourg de dix-huit cents âmes, au Sud-Est et à douze kilomètres de Bressuire. Ses commencements paraissent le faire remonter jusqu'à l'ère celtique dont le nom *Chipiniacum* n'est pas sans garder quelques traces. Plus tard il se trouve sur la voie romaine de Poitiers à Nantes ; le moyen âge en fit une des mille places fortes qui couvrent nos campagnes, y dressa un château aux hautes et épaisses murailles, et là établissent une riche seigneurie dont les maîtres furent les mêmes que ceux de Bressuire. Deux autres châteaux, ceux de Pyré et de Chausser appartenèrent dans le voisinage à la même maison, soit par ses membres directs soit par des alliances. Malheureusement son histoire moderne est plus connue par les traces d'incendie qu'elle a laissées sur son église le passage du général républicain Westermann. La pauvre Vendée a vu bien d'autres ! (a).

Enfin, l'on se battait en Palestine ; les commencements de la guerre traversés par les trahisons des Grecs, jaloux des Francs, et secrètement désireux de leur défaite, étaient devenus l'objet de toutes les préoccupations de la France, surtout, qui s'était élancée la première, Raymond IV et les croisés qui s'y comportaient le plus héroïquement.

(a) *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, VI, 266-294, *passim*. — *Mémoires* XXVII, 230 ; XXX, 239, 427 et 431 ; — M. Ledain, *Hist. de Bressuire*, c. III.

Guerre déloyale
que Guillaume IX
fait à son fils.

loyauté égalait sa bravoure et l'on ne trouvait pas non moins en lui que la valeur. Les échos des rives lointaines répandaient sa héroïque réputation jusqu'aux extrémités de la France; et c'est ce moment que choisit le roi pour donner à des instincts impardonnés le moyen de semer dans les Etats de son fils le germe de malheurs d'une guerre que rien ne justifiait. La guerre pour beaucoup des grands rois n'est qu'un prétexte, comme les mariages, qu'on ne manque pas de trouver à invoquer: on ne craint pas de conduire du prince Poitevin cette débauche de l'âme de ses actions, et ces plaies de sa loyauté d'un cœur honnête, ce caractère tout opposé ne se sent pas. Soyons juste pourtant et ne lui reprochons pas ses prétentions sur Toulouse.

Le comté de Toulouse appartenait à sa femme. La transmission faite à Raymond I^{er} par son père, elle contrariait toutes les donations faites aux comtes de Toulouse. Les droits de leur jeune sœur. sans doute il y avait eu de la part de Guillaume IV, seigneur d'Aquitaine et Guillaume IV, son fils, abouti à un refus formel qui par dépit de ce refus que ce refus fut une sorte de déclaration de ses intentions. Le Comte de Toulouse dans la personne de son père avait donc jusque-là possédé le comté. L'époux de Philippe. Mais les p

Guillaume IX
envahit le comté
de Toulouse.

Au moment donc où Bertrande vint tomber sur ses Etats le roi ne savait les desseins, mais contraignit à une solide défense. Néanmoins il ne put empêcher l'expédition inattendue de l'attaque. Toutes les provinces dépendant

être prévenus à temps et apprirent son malheur avant pouvoir le secourir. Néanmoins ils ne se le tinrent pas pour dit. Pendant que le vainqueur entraît en arrangement pour s'assurer sa conquête par des traités, allaient renverser irrévocablement le jeune Comte, on sur les immenses terres de la Septimanie et de la Provence toute la parenté de Bertrand répandue dans tout le Midi surgir tout à coup autour de Toulouse et forcer le Duc à lâcher une proie moins difficile à prendre qu'à garder. En présence d'une telle résistance, menacé par des troupes dont le nombre dépassait de beaucoup les siennes, il comprit que rien n'était plus sage que de borner là sa requête, et cette fois Bertrand et ses amis ne lâchèrent le suzerain devenu le prisonnier qu'à condition qu'il renonçait pour lui et les siens à attaquer jamais à l'avenir cette portion de l'Aquitaine. Nous ne tarderons pas de voir en quelles circonstances le pauvre Duc fut obligé de se remettre lui-même sous la tutelle de celui qu'il n'avait pu réussir à détrôner. Toujours est-il qu'on aurait pu attendre d'un croisé plus sérieux une moins triste idée de la préparation qu'il apportait à un pèlerinage que tout le monde aurait voulu regarder comme un acte de dévotion.

Signalons ici une particularité de quelque intérêt pour notre topographie départementale. On trouve encore quatre kilomètres au Levant de Poitiers, sur la route de Chauvigny, un hameau de quelques feux nommé Breuil dans une charte de 962, et désigné en 1268 sous le nom de *Breuil de l'abbesse de Sainte-Croix*. C'est de Sainte-Croix de Poitiers qu'il s'agit ici. Ce Breuil formait une seigneurie de ce monastère. Mais une autre seigneurie y existait aussi dès l'année 1098 et appartenait à l'abbaye de la Trinité de la même ville. C'est cette dernière dont il est question dans un acte de cette année, où Ingelme de Morthemmer céda ce fief, qui lui appartenait, à une abbesse de Sainte-Croix restée inconnue dans nos chroniques.

Un événement impatiemment attendu en Europe vi

HISTOIRE GÉNÉRALE I

9, redoubler l'enthousiasme
re-Mer, le 15 juillet, à trois
à l'heure où le Sauveur
sur la croix, Jérusalem
ens. Après des souffrances
les travaux qui avaient coûté
ertes considérables d'hommes
assacrés par la trahison de
nouvelle, le Duc d'Aquitaine
il pu d'abord trouver dans
dans un voyage chevaleresque
l savait que presque tous
ent conquis des fiefs sur
célèbres et encore puissants
e, que Godefroy de Bouillon
e la ville sainte, et cela
e cet honneur le comte de
dont lui Guillaume n'avait
usement le fils qu'il aurait
me parent. Ne doutons pas
i soit venue et n'ait été
ssée que généreuse. Il n'a
nte de Toulouse, honoré
se par sa bravoure, son
oble dédain des honneurs,
auté.

te raison n'était pas entre
avait pris d'abandonner
use, outre celles que nous
évités, pour éloigner tout
se, de réclamer une com
r. Et cependant il manqu
en face d'un événement qu
culables. Il était entré da
iter aucunes dépenses. La
orgueilleuse ostentation, c

que les historiens n'ont pas encore signalées, mais qu'accusent trop ces inavouables tendances et les révélations d'un avenir qui allait le déshonorer, tant de moyens d'une ruine relative s'étaient accumulés devant un projet comme le sien où des efforts gigantesques devenaient nécessaires. Engager ses Etats comme tant d'autres lui parut un expédient décisif. Mais déjà les barons demeurés en France étaient pourvus en plus grand nombre de ces gages, soumis d'ailleurs à des restitutions conditionnelles; c'étaient aussi des nantissements dont la valeur n'approchait pas de ces petites provinces cédées provisoirement et pour des sommes relativement modestes. Qui aurait pu alors acquérir et payer comptant les vastes possessions qu'abritait la couronne ducale d'Aquitaine? Car si les Etats propres du Prince ne pouvaient comprendre que le Poitou, l'Auvergne, le Limousin et la Saintonge, ce titre de Duc qui les rendait si précieux, avait aussi sa valeur et devait être engagé avec tout le reste! Rien de tout cela ne fut une difficulté pour cette tête folle. Une idée lui survint, qui toute seule le rendait coupable d'une sorte de félonie. Il y avait en Angleterre un autre Guillaume, surnommé le Roux, fils du Conquérant, riche et ambitieux autant qu'avare et dont il pouvait espérer des ressources immédiates. Il fonda sur ce fait la base d'une ignoble spéculation. Engager l'Aquitaine à un souverain étranger qui en quelques heures pouvait traverser la Manche et se porter par l'Océan jusque sur nos côtes; exposer désormais les provinces voisines à des envahissements successifs source de guerres incessantes; changer l'ordre de la succession de sa famille et la déshériter de la couronne de ses aïeux, rien de tout cela n'eut le moindre contre-poids dans ce cœur égoïste à qui le plus important paraissait être désormais non d'aller se battre pour la délivrance du Saint-Tombeau, mais de faire figure parmi des princes qu'il devenait honteux de ne pas suivre, et devant lesquels il lui devenait impossible de ne pas se jeter en des combats où l'orgueil pour lui et le goût

IRE GÉNÉRALE

as frein l'emp
onceptions de
des affidés à
le roi n'eut g
nt demandé, i
session, hâta
disposa un gr
départ. Bient
barquement. M
rovidence, qu'
létruisit en une
calculs. Le 2 s
frère et une s
im, atteignit l
Notre Guillaun
rs qu'usant de
ac Bertrand de
sidérable, doi
t le soin de le
enait de naître
le Bertrand. C
ase bien fragile
vaudrait pas
s n'en furent p
gent, l'autre u
ne qui ne vien
r'est pas moi
couru de gros
rojets à s'étab
en serait-il ten
que la guerr
mi-siècle.

*Hist. d'Angleterre,
de Rebus anglic., 1
; — apud Bouquet,*

NOTES DU LIVRE LI

NOTE 1

Saugé, *Salgiacum*, bourg de 1,400 âmes, d'origine celtique. On voyait encore, au commencement du xv^e siècle, un dolmen dans les vieux titres *Pierre-Seulx-Pèse*. Sa vieille église de Divitien, à chevet plat, a un transept carré à peine éclairé de fenêtres étroites qui accusent le xi^e siècle. Au-dessus de sa coupole octogonale s'élève un clocher carré que décorent des baies romanes inscrites dans des arcades élégantes. Le bourg s'est établi sur un cimetière où sont encore en grand nombre des tombeaux en pierre qu'on trouve jusque sous l'église. Celle-ci dépendait de l'abbaye de Déo Berry, aussi bien qu'un prieuré occupé par des bénédictins. On trouve aux Roches, dans la vallée, des souterrains-refuges sur la rive droite de la Gartempe qui traverse la commune. Près de la même rivière, est le château en ruines de Lenet qui, au xii^e siècle, donnait son nom à une famille et dont le sol n'a plus qu'un nom : hameau : c'était un ancien fief de Lathus. Le château de Beaumont, dans la même commune, relevait de la baronnie de Montmorillon. On s'élève, depuis le xiii^e siècle, dans une charmante situation. C'est aussi ses seigneurs qui rendirent hommage à Alfonse, frère de Saint-Louis.

NOTE 2

Cette variante avait moins d'importance à une époque où les armoiries n'étaient pas encore établies d'après des règles définies et où l'arbitraire pouvait les exposer souvent aux caprices des intéressés. Mais il faut avouer qu'ici les deux écus semblent n'avoir entre eux aucuns rapports d'origine.

NOTE 3

Benon, *Benaum*, commune de 1,100 âmes, canton de Couproy, près Surgères (Charente-Inférieure).

NOTE 4

On voit ici la médecine pratiquée par les clercs selon un système déjà ancien. C'est qu'elle était enseignée dans les écoles et fi

vers l'Ouest dans l'Océan, est une très vieille localité celtique dont le nom, dans la langue de ses habitants primitifs, exprime bien la population occidentale (*Ea* ou *Iar*, couchant). La contrée est couverte de dolmens et autres monuments gaulois. Le lieu est anciennement appelé le Port-du-Jard, parce que les barques y abordaient, comme naguère encore. Ce petit endroit a dû avoir quelque mouvement à l'époque mérovingienne; on y a battu monnaie, et quelques antiquaires possèdent un tiers de sous d'or frappés dans cet atelier (*Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, VI, 295), qui indiquerait peut-être une villa royale demeurée inconnue. Quoi qu'il en soit, la commune de Talmont, dont les seigneurs ont été les rénovateurs des deux communautés du Jard, a donc deux localités de ce nom relevant de son territoire. L'un est Saint-Vincent du Jard, *Jardis*, dont la cure et le prieuré dépendent de l'abbaye. L'autre, *Jardum*, où Sainte-Radégonde du Jard, église paroissiale dépendant de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers. C'est dans cette paroisse qu'était l'abbaye de Notre-Dame du Lien-Dieu-en-Jard, dont nous dirons les origines vers la fin du XII^e siècle. Sainte-Radégonde est le vocable patronal de la paroisse actuelle du Jard, dans le voisinage des Sables-d'Olonne et de l'Océan. Elle a une population de 1,200 âmes. L'abbaye avait été posée à une petite distance au Sud-Est du village. L'église actuelle n'est qu'un reste de la première qui fut bien plus considérable.

NOTE 11

Champdeniers, *Campidonis*, *Campidenariorum*, était déjà, on le voit, une seigneurie d'une certaine importance, comme tous les lieux habités par de riches familles qui s'y étaient installées dans un château et dans une position favorable, autant que possible, à la défense. Placé entre la Plaine et la Gâtine, Champdeniers, bâti sur une colline qu'arrose l'Agrai, domine une charmante vallée. Elle dut à sa position de s'enrichir par le commerce de toutes les marchandises importées de l'un à l'autre côté et finit par devenir une ville forte qui eut ses murailles élevées, ses forts de défense, et de bonne heure son hôtel-de-ville et un arsenal. Son église de Notre-Dame de l'Assomption, au milieu des mutilations nombreuses et des maladroites réparations qu'elle a subies, laisse assez de preuves dans son appareil, son plan et ses sculptures, qu'elle date du XI^e siècle, et devait appartenir déjà à Geoffroy quand il seconda, en faveur de la Chaise-Dieu, les générosités des seigneurs de Parthenay, et dépendait de l'abbé de Maillezais. Une jolie crypte, qui sans doute avait servi de sépulture aux seigneurs, confirme à ce monu-

NOTE

on du XI^e siècle
rmonie ni d'
s est aujourd'
arrondissement
Deux-Sèvres

à la fin du t
nt écrasé pa
asse. C'est u
e se doutant
m chercher l
is alors que f
gler la bête c
ujet *Bulletin*

in bourg de 1
Coulonges-s
e et va se pe

, de Gemell
gneurs d'Air
épare la com
e jeter dans l
venu le chef-
au Nord-Est
tonnal. L'égl
e, peu scrupu
. Le Chapi
vicairie perp

reco, village
qui peut fair
ent de *Burgi*
ouré leur ché
ait encore na
istence d'un

NOTE 16

Amaillou, *de Amallo*, devint dès lors un prieuré-cure d'Airvault, sous le patronage de Saint-Etienne. Il a 800 âmes, est du canton de Parthenay, sur la route de cette ville à Bressuire et à quatre kilomètres au Nord-Ouest de la première. Le Cébron baigne son territoire avant d'aller se perdre dans le Thouet, à Saint-Loup. Ce nom nous paraît jaillir de la dénomination latine des *Emilius*, et supposerait à l'endroit une antiquité reculée. Personne ne nous dit si quelque découverte locale aurait pu autoriser cette conjecture. Au moyen âge, Amaillou appartenait encore à la famille d'Airvault par sa branche des Liniers. Il fut aussi une châellenie, et n'arriva aux tristes excès de la fin du XVIII^e siècle, que pour se voir brûler entièrement par les ordres de Westermann. Nous avons parlé plus au long de ces détails dans nos *Notes d'un voyage en Bas-Poitou*. (*Mém. des Antiq. de l'Ouest*, XXVIII, 226 et suiv.)

NOTE 17

Soulièvre, *de Salubriâ*, est encore une église de Saint-Pierre qui devint un prieuré-cure de la nouvelle abbaye. Des changements se firent pourtant dans la suite. Une bulle de Pascal II du 17 avril 1110, le nomme parmi les terres propres de Saint-Maixent (D. Fonteneau, XV, p. 531). Mais il revint à Airvault, on ne sait comment, peut-être à cause de sa proximité, car il n'en est distant que de deux kilomètres à l'ouest. Le bourg et la commune dépendent du canton d'Airvault, et n'ont que 800 habitants.

NOTE 18

Tessonnière, *de Taxoneriis*, église de Notre-Dame de l'Assomption, dès cette époque, au Nord-Ouest et à quatre kilomètres de Saint-Loup. Commune de 800 âmes, son nom semble indiquer une origine récente, mais elle n'en a pas moins huit ou dix siècles. Sa vie obscure la laisse vide de tous souvenirs historiques.

NOTE 19

Saint-Martin-de-Louin, *Saint-Martinus-de-Loing*, *de Loyns*, devint un prieuré-cure d'Airvault, et le fut jusqu'à la fin. Ce lieu dépendit d'abord de la viguerie de Marnes, comme simple villa. C'est un centre communal de onze à douze cents habitants, à deux kilomètres Nord de Saint-Loup (Deux-Sèvres), dont il est séparé au Sud par le Thouet.

NOTE 20

Saint-Loup, *Sancti-Lupi*, devenu un des chefs-lieux de l'arron

dissement de Parthenay (Deu
vocalable, auquel s'ajoutait cel
est maintenant de Notre-Dam
du Cebron et du Thouet, elle
cations du moyen âge. Car
d'un château du xvi^e siècle, fi
habité, et qui témoigne par
lieux. L'église qui remonte au
de l'abbaye d'Airvault, a gardé
Loup, fut pourvu de bonne
aumônerie, d'un hôpital, et c
ensemble digne de la double j
abbés d'Airvault. Aujourd'hui
habitants, garde un triste sc
troubles civils. En 93, les ha
donner à leur petite localité
esprits de la Révolution, don
libertinage éhonté, de l'org
l'honneur et de la probité. En
pendant soixanté ans deshonn
à celui de Saint-Loup. Rendue
de reprendre ses traditions av

Crom, écrit alors avec cette c
dont s'est fait le *Craon* moder
ou *Cron*, comme on le pronon
de 450 habitants, située au
L'église primitive était sous l
du ii^e siècle. Elle devint un
nommait l'abbé d'Airvault. El
ogival. Le lieu appartient plus
l'archiprêtré de Parthenay.

Airvault. On n'avait gardé
nastère antérieurement à sa
perdu beaucoup de documents
nuité de son existence depuis
formait une suite de vingt-qu
dont le gouvernement s'était si
beaucoup de renseignements
tenue du *Chartrier*, et le *Gall*

NOTES DU LIVRE LI

des noms que des recherches ultérieures ont fait retrouver, et beaucoup de faits qui s'y rattacheront. M. Beauchet-Filleau a et réintégré dans un meilleur ordre, au xxiv^e volume des *Mém. des Antiquaires de l'Ouest*, une liste de trente-sept abbés prieurs se suivant depuis Pierre de Saine-Fontaine, qui gou en 1095, jusqu'à Claude de Dombasle, le dernier, que dépou nouveau système politique inauguré à Versailles le 5 mai Parmi les abbés commandataires auxquels l'abbaye était livr pâture depuis 1569, nous ne mentionnons qu'en rougissan Dubois, méprisable gredin dont la régence de Louis-Philippe léans se servit pour déshonorer l'Eglise, et qui ajouta à tant de scandaleux celui d'abbé d'Airvault, le 14 décembre 1690. L'hi de l'abbaye a été traitée avec autant d'exactitude que de s critique par l'auteur que nous plaçons à citer comme l'un de qui ont le plus honoré depuis cinquante ans l'archéologie hist de notre pays.

NOTE 23

Quelques historiens parmi lesquels Dufour (*ib. sup.*, p. 366) renseignés par quelques conjectures sans valeur, ont prétend dans cette petite église de Saint-Hilaire, avait été conservé le de saint Abre, et que son tombeau en marbre s'y voyait encore la cave de la maison indiquée ci-dessus. Rien n'est plus faux q telle assertion. Un couvercle de tombeau en marbre orné de si mais jolies sculptures qui semblent bien de style romain, autrefois dans l'église de Saint-Hilaire-le-Grand, placé on n où, mais qu'on avait fini par reléguer à la porte occidentale l'édifice, où toutes les détériorations lui survenaient insensible En 1836, l'auteur de ce livre obtint qu'on lui rendit à l'intérie asile plus digne d'elle. Là on peut la regarder avec respect c un souvenir de la jeune Vierge qui, en effet, avait eu avec sa sainte Florence une sépulture dans l'église où le saint s'était réservé la sienne. Il est donc bien probable que c'était par une t tradition que le tombeau de sainte Abre avait été supposé si l cette erreur était venue sans doute de la confusion faite ent deux églises qui portaient le même nom. (V. saint Fortunat, *S. Hilar.*, c. vi et xv; — nos *Vies des Saints de l'Eglise de Po* p. 547 et suiv.)

NOTE 24

Pouthumé, *Postimiacus*, en 1096, était une villa de la vi d'Ingrande, qui devint commune de 1792 à 1800, dans le cant Châtellerault, et y fut, à cette dernière époque, annexée

paroisse Saint-Jacques. La cu
Saint-Romain. Ce n'est plus
habitants.

1

Bornais, *de Bornais*, château
en 1088 à Saint-Cyprien avec
d'Aux était seigneur de Born
aussi en 1432 un prieuré de
avait une haute justice et rele
(Redet.)

Observons en passant que c
dans le ciel venne une fois d
animer les cœurs chrétiens d
s'agissait de prendre le parti
regarder ce signe comme un
l'entreprise qu'il encourageait.
genre que l'histoire a enregistré
survenue à Migné, près Poit
C'était à la fin d'une mission, et
la longueur de l'église paroissi
invoquait le souvenir de la cro
pape Léon XII, renseigné par l
Bouillé, et par les procès-verbe
et des savants, même protest
fait un prodige surnaturel, et
sacrés en témoignage de sa dé
oculaires qui existent encore
rappellent pas sans émotion c
ce spectacle, et l'église de Mig
piété nationale, monumenta un
dentielle qui rattache, après
à des événements identiques, e
quelles explications ils peu
événements se dévoilant, ai s
la foi qu'ils repoussent.

1

Les de Briey étaient une a
filiation est connue depuis Jean
qui vivait à la fin du x^e siècle
celui d'une sous-préfecture de

Briey allèrent à la première croisade où le premier fut tué en 1099 à la prise de Jérusalem. En 1247, un Bertrand de Briey est qualifié de Monseigneur. Il eut entre autres enfants Oury de Briey, qui prit le nom de Landres, fief voisin de la villa de Briey. Cette branche, qui prit ce nom pour se distinguer des autres, est aujourd'hui la seule existante. Ils eurent au moyen âge un grand rôle dans l'histoire de leur pays. Dès l'an 1081, Sigefroy, comte de Briey, s'était ligué avec ceux de Namur, d'Ardenne et de Chimay contre l'empereur Othon II, qui envahissait la France. Après lui le comté de Briey passa à Thierry, duc de la haute Lorraine et comte de Bar, son parent dont le fils Simon porte le titre de Comte de Briey. A la fin du xv^e siècle, le comté appartenait à la comtesse Mathilde, duchesse douairière de Lorraine. Vers cette époque se forma, des descendants de Jean de Thionville par un Albert de Briey, la maison actuelle qui fut probablement apparentée soit par des hommes, soit par la ligne féminine, à la famille des Briey issue des Comtes de Bar. C'est un mariage avec une d'Aspremont en Vendée qui introduisit les de Briey dans le Poitou, nous ne savons guère à quelle époque. A la suite de Sigefroy dont nous parlions plus haut, le comté de Briey passa à Thierry, duc de la haute Lorraine, et en 1768, sept membres de cette famille furent admis aux honneurs de la cour de France, leur filiation ayant été suivie depuis Jean, seigneur de Thionville, vivant en 1088. Dans notre xix^e siècle ils ont eu des ministres du royaume de Belgique, des officiers supérieurs de l'armée française, des évêques de Saint-Dié et de Meaux. La branche aînée est représentée aujourd'hui en Poitou par le comte Charles-Anatole de Briey, baron de Landres, possesseur du château de la Roche-en-Gençay, commune de Magné (Vienne).

Les de Briey portent « *d'Or à trois pals alosés et fichés de gueules.* » (V. Roger, *La noblesse de France aux croisades*, p. 357 — *Bulletin de la Société Héraldique de France*, V. 386).

NOTE 28

La famille de Fontaine était originaire de Bourgogne. Un de ses membres suivit Godefroy de Bouillon à la première croisade, et assista le 5 juillet 1099 à la prise de Jérusalem. Un de ses descendants s'établit en Touraine en 1525, et Pierre, son arrière-petit-fils en bas Poitou en 1625. Il y épousa devant Clémenceau, notaire, une Françoise de la Pommeraie. Un autre Pierre, de ses descendants était en 1714 secrétaire des finances de Madame, fille de France et duchesse de Berry. Il eut de nombreux enfants, dont Guy, seigneur

de la Morandière, établi à la Châtaigneraie, branche Poitevine.

Les de Fontaine portent « *d'Or, à trois écus de gueules.* » (La Chesnaye des Bois, *Histoire Louis*, et *Bulletin de la Société Héraldique de*

NOTE 29

Maulévrier, *Malum leporarium*, est aujourd'hui deux mille âmes du canton de Cholet (Maine Foulques Nerra (Marchegay, *Chronic. Andega* ce prince la donna à un de ses officiers qui être regardé comme le fondateur de la famille la filiation des sires de Maulévrier depuis leur on trouve dès 1058 dans le *Cartulaire de Sain.* de Maulévrier. Bientôt après, c'est un Richard apparaît dans le *Cartulaire de Saint-Aubin* a doute celui qui prend part à la première croisade. Renaut, eut, d'une Béatrix de Craon, un fils trois filles dont l'aînée porta en dot la terre patrimoniale Montberon, sénéchal d'Angoulême, de qui, par les Colbert.



souvenirs qui vivent encore.
C'est de là que semble venir
Poitou « *au lion ou léopard* ».

Quels grands
vassaux du Poitou
l'accompagnent.

L'inaction dans laquelle le
départ de 1096 avait retenu
plus grandes familles du
quatre ans plus tard, on
entraîna le reste, et l'on vit
Barbes, les Maulévrier, les
mouille, les Geoffroy des
l'étendard d'Herbert de T
et formèrent une armée de
historien (a), et se dirigèrent
Saintonge et de l'Angou
traversèrent, trouvant part
semant leur route par la
la mer Noire, de leurs ch
un vrai pèlerinage, où les
grand nombre, et parmi eux
qui prenaient déjà leurs nob
héroïques, ou des pages
tionner au retour (b).

De tous ces poètes voya
de son talent aussi caract
c'est la première fois que
aptitude aux occupations
ne s'y fût point encore a
espèce de mérite, qu'il
d'entraînement. De ces jo
hommes graves de son te
l'était guère, et il a laissé
la croisade, une pièce où
va qu'à regret et que le m

(a) Ordéric Vital, lib. X.

(b) Cf. de Fourmont, l'Ouest aux

une petite part. Loin donc d'exalter l'honneur de la croc
il se lamente d'être obligé de s'y engager. — Jugez-

« Pour lui c'est un exil ; il quitte à regret le Poitou
Limousin.

« Il n'y laisse pas sans inquiétude un jeune fils à c
voisins ne manqueront pas de chercher noise.

« Il est vrai que l'enfant est confié par son pèr
protection de Foulques d'Angers et du roi de France

« Mais si ces seigneurs négligent de le défendre
peut que céder à la force.

« Ses belles qualités, fussent-elles toute d'un bon che
brave, loyal, gai et courtois, ne le sauveront pas
Gascons et de ces Angevins qui le fouleront aux pie

« Jusqu'ici il avait pour lui ma valeur et mes ex
mais je m'éloigne de lui et je vais me jeter aux pi
Celui qui pardonne à tous les pécheurs.

« Je fus jusqu'ici de belle humeur, et dispos, mais
Seigneur arrête ce passé, je me sens vieux et las,
approche.

« Je renonce à ce que j'aimai tant, aux chevauchées
et luxueuses, et malgré moi, je me tourne vers les
où l'on ne pêche plus.

« Je demande pardon à ceux que j'ai maltraités, j
Jésus en langue romane et latine, et je renonce au li
mes manteaux et aux coûteuses pelletteries dont j'ain
me parer (a). »

Certes on ne reconnaît pas à de telles lamentations
style pleureur, non plus qu'à cette tristesse poétiqu
ces inquiétudes de famille, ces nobles et hautes idée
détermineraient les soldats du Christ. L'homme qui
prime ainsi a trouvé dans les licences de son
d'autres convictions que celles de son temps. Déjà
doute, depuis longtemps, il a rencontré des apprécie

(a) Renouard, *Poésies des Troubadours*, t. I.

qui l'ont loué de sa
philosophe antique.
que nous découvrons
avenir prochain, en
qu'un roi de France
qu'un duc d'Anjou
de sa cour auxque
lubrique de ses poés

Nous voyons, au
qu'il avait confié l
Philippe de Toulous
de son jeune fils. L
ne devait pas durer
comment Guillaume
un peu ce qui s'éta
deux ou trois dernié

Fondation de
Fontevrault.

Nous savons les
et comment son élé
disciples non moin
que de son entrain
il arracha à la vie s
et aux désordres de
des foules qu'il s
pénitence et de tr
lui-même. Il songea
branchages qui les
bois du Poitou et c
monastères, d'abor
furent séparés de
d'abord, avec l'aide
formés les exercice
et des religieuses.
ses premiers besoi
méditait, il la perf
de Fontevrault do
Benott, ne surpassa

Robert avait trouvé à trois lieues au Sud-Est de Sai une épaisse forêt formée d'arbres séculaires, impénétrable à d'autres qu'aux bêtes fauves, embarrassée de ronces et de buissons, demeurée toujours inculte et où des voleurs se réfugiaient seuls comme à un asile où personne ne songeait les poursuivre. Rien ne lui allait mieux que cette terre à conquérir par le travail. La forêt fut bientôt défrichée et y fit une multitude de cellules, et au milieu un oratoire furent les premiers éléments de l'abbaye. De tous points du Poitou, de l'Anjou et du Maine, on vit accourir à la *Fontaine d'Evraud* des visiteurs de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, qui voulurent y demeurer sous l'accueil bienveillant que Robert leur faisait toujours. Il eut plus : des dons considérables arrivèrent ; des richesses incalculables furent versées aux mains du saint fondateur. Comment aurait-il pu méconnaître l'action de la Providence à cette foi si vive, à ce dépouillement volontaire des choses terrestres auxquelles l'humanité tient le plus, à cette ferveur sur laquelle qui persévérât en ces âmes surprenantes, et devenait en elles une indubitable garantie d'un avenir si pur et si édifiant ?

C'est ainsi que furent construites en des conditions égales de solidité et de convenances monastiques deux abbayes, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, sous les vocables de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean. Une idée surnaturelle, digne d'un saint doué d'une religion et d'une philosophie, devait présider à ce choix de la mère et du Sauveur et de l'Apôtre que Jésus mourant lui avait donné pour fils. Jésus avait opéré là cette réhabilitation d'une femme méconnue par la société païenne. C'était la continuation de ce mystère que Robert comptait accomplir. Nulle part d'ailleurs et en aucun temps la femme ne s'était vue tomber plus bas par le fait de sa dégradation morale que chez ces nations encore à demi-barbares, où les saintes lois du mariage étaient méprisées, à la grande douleur de l'Eglise ; nulle part non plus l'orgueilleuse puissance

l'homme, maître absolu de tout, exagérée, et n'avait eu besoin d'humilité. Voilà d'où sortit ce pris et inusité de la soumission celui que sa nature avait rendu abdiquer en rien la pratique d'aurait cependant sur l'homme, c'est une suprématie qui suffirait à la grâce et le renversement des idées esthétiques de la croix.

Voilà pourquoi l'Ordre de Saint-Benoît, hommes et femmes, à l'abbaye, de façon que les hommes nécessaires dans certaines pratiques de celle de Saint-Benoît, obéirent absolue, à la direction de l'abbé, ses décrets, les supérieurs des monastères par elle, et le mouvement l'émanant de sa volonté et de sa science.

Il y a cela à remarquer ici que les chrétiens sérieux de ce temps de singulier ce nouvel ordre d'une sagesse surhumaine, au simple. Ce rapprochement pratiques de la piété était tel que les Pères de l'Eglise et des saints de ce milieu surhumain. Il a fallu pour que la critique inventée par les catholiques ne se soit traitée cette vieille « innovation contraire à l'ordre de la nature ».

Premières prières et abbesses.

Les seigneurs de Montreuil, deux comtes d'Anjou, Foulques et Jérusalem, furent des plus zélés pour l'établissement dont la maison-mère était religieuse. Guillaume de Mor-

Ersende de Champagne, fut placée par Robert en qualité de prieure à la tête de la communauté. La première abbesse nommée le 28 octobre 1115, fut Pétronille de Craon baronne de Chemillé, femme entendue qui seconda très activement les soins du saint fondateur et ne mourut qu le 24 avril 1149, pleine de jours et de mérites. Les plus grands noms de l'Anjou et plus tard ceux qui illustrèrent le plus la cour et la Maison Royale, forment la suite de ces nobles dignitaires qui gardèrent jusqu'à la fin dans une piété exemplaire le bel institut qui fut un des ornements de l'Eglise de France.

Le monastère des hommes fut bâti parallèlement à celui des femmes à une petite distance, avec une clôture sévère et quoique les religieux dussent tous les soins spirituels à la communauté des femmes, ils n'entraient jamais dans leur infirmerie, même pour administrer les malades, celles-ci étant portées à l'église pour recevoir les derniers Sacraments (a). C'était là une réponse que Robert avait cru nécessaire à des calomnies ou insinuations que la méchanceté n'avait pas manqué de lancer contre son institut ou contre lui-même, comme il arrivera toujours en pareil cas, la chasteté étant la vertu qui dans le christianisme déplaît le plus aux méchants.

C'est vers 1102, peu de temps après le commencement de son œuvre, que Robert jeta les fondements des bâtiments principaux de l'abbaye et du chœur de la grande église. Trois cents religieuses, en attendant l'achèvement de ces vastes logis chantèrent l'office du jour et de la nuit en de cloîtres et chapelles provisoires. Il y eut un asile spécial pour les femmes repenties qui fut celui de la *Madelaine* un pour les lépreux et les infirmes, celui de *Saint Lazare*; les religieux occupèrent celui de *Saint-Jean de l'Habit*, ainsi nommé parce que les religieux prenaient le nouveau vêtement de leur état. Malgré l

(a) Cf. Bolland. *Vit. SS.* 24, lib., *passim*.

grand nombre des ou
tenant compte de l'im
qu'on mit à leur perfecti
qu'en 1125 sous les au
C'était alors la belle et é
ture romano-ogivale, éta
vivement sculptés en
gracieux, les voûtes suré
où tout témoignait de la s
du sculpteur. Cette suit
portées par des arcs en
plicité grave, unie en d
qui n'a pas failli après s

Le cimetière, comme
y construisit un monum
comme celui de la Maiso
ments retirés des tombe
sépultures. C'est la tour
sa forme pyramidale, à
comme un des monumen
âge en Anjou.

La tour d'E-
vrard.

L'église aussi existe
partagée en ateliers et en
établis, dans cet ancien
chrétien, sous le nom de
on s'occupe de tout exc
désolantes déceptions qu
Révolution a imposées à
un peuple que sur la fin

Fondation de
l'abbaye de Belle-
Fontaine.

Ces grandes entrepr
certain élan à des âmes
jusqu'à ces dépenses con
leur piété en fondant, si
des lieux de prière et

famille avaient leur part plus utile et plus touchante. C'est ainsi qu'on voit poindre en 1101, à quatre lieues de Montagne et au milieu d'une forêt profonde, la petite abbaye de Notre-Dame de Belle-Fontaine, *de Bello-Fonte*, dans paroisse de Saint-Michel-du-May, prieuré déjà ancien Saint-Michel-en-l'Herm. C'était l'œuvre de Bernard I seigneur de la Roche-sur-Yon, que secondèrent ceux de Vihiers et de Maulévrier. Cette maison resta longtemps des conditions fort modestes. Après avoir dépendu quelque années de Marmoutier, elle devint un prieuré de Saint-Lienne de la Roche et n'eut définitivement son indépendance qu'en 1167 où Bruno paraît être son premier abbé investi de ce titre. La liste très incomplète de ses successeurs ne va pas au delà de quinze, ce qui prouve que les catastrophes ne manquèrent pas dans ce long espace écoulé depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e. Les guerres du XVI^e y amenèrent l'apostasie d'un de ses abbés qui ne nomme plus, et qui joignit à la honte de sa défection celle de brûler lui-même les habits sacerdotaux sur le pavé de l'église. Les abbés commendataires l'avaient d'ailleurs presque ruinée quand les bénédictins qui la possédaient dès le commencement la cédèrent aux Feuillants en 1642 (a). Le lieu de Belle-Fontaine est entré en 1793 dans la dépendance du département de Maine-et-Loire. Les ruines de l'abbaye ont été relevées par des Pères de la Trappe qui, vers 1840, y rapportèrent l'exemple de travail, de la pénitence et du dévouement désintéressé.

La Grénetière a ce point de ressemblance avec Belle-Fontaine, que ses commencements datent aussi de l'origine de ce même XII^e siècle, et que ses progrès ne devinrent apparents que trente ans après. C'était d'abord une grande (*granataria*) donnée par un bienfaiteur aujourd'hui ignoré. Il y jeta bientôt les fondements d'une *celle* qui ne tarda pas à exciter le zèle de quelques seigneurs voisins, tels que

(a) Gall. Christ., II, col. 1385 ; — Du Tems, II, 532 ; — Nos recherches historiques sur la Roche-sur-Yon, Bulletin des Antiquaires de l'Ouest, V, 1887.

ceux du Parc, de Mouchamps et raisonné sur l'époque de cette que jusqu'en 1150, puisqu'on a Jucaël, seigneur des Herbiers, par laquelle il cède aux religieux qu'il avait pu posséder sur ses les dons antérieurs de sa fondation préexistence de plusieurs années certain cette date d'une dizaine charte de 1106. C'était non loin moines s'étaient établis, et les Jucaël autorisent à le regarder, premier auteur de la nouvelle couvraient de toutes parts; le profond et ininterrompu, et il est cette grange, fait à quelque chose aurait suggéré aux donateurs servitude matérielle par un lieu Sainte Mère pussent recevoir le public. Ce fut donc sur la paroisse d'Ardelay, que l'église et le monastère le nom et en l'honneur de Notre-Dame isolé par sa position même au milieu autour de lui par la vaste forêt de la duère; et l'on ne voit pas qu'il y eût d'autres habitations que destinées aux travaux de l'agriculture auxquels ne devaient pas encore moines. donnés d'abord à la maison pas moins aux premiers soins voit bien, par ce qui en demeure entreprise dès ce temps. Hélas! sont plus représentées que par des lamentables, et par les proportions

(a) D. Fonteneau, IX, 87.

mais qui diminuent tous les jours. C'était l'art magnifique et presque inimitable du ^{xii}^e siècle ; trois nefs terminées par trois absides où la beauté des lignes le dispute encore aux richesses de l'ornementation ; une tour octogone surmontant le transept, réduite, il est vrai, à ses deux premières zones, mais touchant de près aux délicatesses du genre gothique. Des murs d'enceinte pas une pierre ne subsiste ; seulement au milieu de ce qui fut la grande nef, une masse de pierre sculptée se déforme tous les jours plus sous les mutilations des pâtres ou de grossiers visiteurs, et garde encore la statue couchée d'un chevalier en prières. C'est ce qui résiste aux temps et aux hommes du tombeau, dit-on d'un Parthenay-l'Archevêque qui fut un des bienfaiteurs du monastère naissant. Enregistrons du moins ce souvenir qui doit sauver de l'oubli une mémoire digne de survivre à ces dernières traces.

On voit, par ce qui reste de cette malheureuse église, et par les adjacents des cloîtres, surtout par une magnifique salle capitulaire devenue une étable à bœufs, que vers la fin du ^{xii}^e siècle on travaillait encore à l'achèvement de l'abbaye, car il nous reste une intéressante pièce datée de 1180, où les religieux de quatre des abbayes du pays se joignant à ceux de la Grénetière, sollicitent du clergé et des fidèles des secours qui permettent d'y mettre la dernière main (a). On voit que ces vœux furent entendus. Pourquoi faut-il que les tempêtes humaines renversent ce que le génie de Dieu a ainsi élevé ! La Grénetière a eu, comme tant d'autres, ses vicissitudes, dont la dernière a sonné en 89. Si elle fut protégée par les grandes familles, elle y trouva aussi des persécuteurs aussi forts qu'envieux et injustes ; elle eut ses abbés commendataires dès le ^{xv}^e siècle, parmi lesquels s'inscrivirent des La Trémouille et des Chasteigner. Disons que ces dignitaires d'emprunt, qui ne furent pas toujours des laïques, ne profitèrent pas de leur faveur pour ruiner

(a) D. Fonteneau, IX, 157.

le bénéfice qui florissait encore succéder son abbatiat aux troubles précédés (a).

Reconstruction
de l'abbaye de St-
Séverin.

Les commencements de St-Séverin racontés au ix^e siècle (b), étaient la suite le petit monastère aux rigueurs des barbares, et il fut aux bords fréquentés de la Boutonne. Chizé et son récent village furent d'après ce que nous en avons fondateur le duc Guillaume V. sa charte ne mentionne la coopération il est probable que les rapports à Guy Geoffroy avec les moines ses séjours au château de Chizé à la communauté, et qu'il était dans l'honneur que lui avait fait en 1068, quand le prieuré de Chizé fut en abbaye. Quoi qu'il en soit, la liste des abbés ne commence que suivent de plus ou moins y compris le poète Jacques furent si goûtées au temps de son commandement, et Fléchier, deux seuls dont les noms se sont maintenus mais tranquille et toujours resté avec tant d'autres aux fureurs qui n'y laissèrent que des ruines se voyait réduit à un seul moine et exerça le ministère paroissial. Le remaniement de 90 a fait de

(a) *Gall. Christ* ; — *Du Toms* ; — *De la Vendée*, p. 103 et suiv. ; — *Massé, la Vendée*.

(b) V. ci-dessus, t. IV, p. 235.

(c) *Comtes de Poict.*, p. 99.

paroisse de six cents âmes, dans le canton de Loulay (Charente-Inférieure).

En 1878, on trouva dans les décombres de la crypte abbatiale, un tombeau en pierre portant d'élégantes sculptures, mais vides de tous ossements ; les profanateurs de 1562 n'y avaient oublié qu'une pierre chargée d'une inscription du XII^e siècle témoignant que ce défunt était un abbé Guillaume, dont le nom manquait à la liste de ces dignitaires. Il dut siéger l'un des premiers si l'on s'en rapporte à l'écriture romane de la pierre, et peu après Arnaud, inscrit le troisième, et qui fut ami de Robert d'Arbrissel (a).

Ce mouvement religieux se reproduisait par toute la France. Il était une source de consolation pour les âmes élevées, capables en grand nombre d'en apprécier la portée et les conséquences. Il était un encouragement pour l'auguste chef de l'Eglise, dont la tâche était devenue si laborieuse et si ardue.

Le saint Pape Urbain II, l'ami et le continuateur de Grégoire VII dans la réforme des mœurs et de la discipline chrétiennes, était mort à Rome le 29 juillet 1099 après onze ans de pontificat, et plein de l'esprit de Grégoire VII « sur » les traces duquel, disent nos bénédictins, il se faisait » gloire de marcher en tout » (b). Pascal II, autre disciple du même maître, fut élu le 13 août, en dépit de son opposition, ce qui prouve bien qu'on sentait le besoin de continuer au vaisseau de saint Pierre, une suite de pilotes qui ne fussent pas *jansénistes*. On ne tarda que le moins possible à Poitiers à lui faire approuver la fondation de Fontevrault. L'évêque Pierre II, qui avait beaucoup secondé Robert d'Arbrissel, s'y employa, et seconda cette nouvelle faveur par un acte de même nature où l'autorité diocésaine

Pontificat de
Pascal II.

(a) Du Tems, II, 502 ; — D. Fonteneau, VII, 457 ; — *Bulletin monumental*, 1878, notre Notice sur l'abbaye de Saint-Séverin au diocèse de Poitiers, *passim*.

(b) *Art de vérifier les dates*, III, 338, ces MM. ajoutent : « Il aurait pu » choisir un meilleur modèle » !...

donnait à la maison déjà aimée zèle et de son dévouement (a).

Indifférence de
Guillaume IX sur
le mouvement re-
ligieux.

Il est remarquable que Guill dans les marques d'intérêt don de ses Etats ou des pays limi ment de Robert (b). Son fils Ra, seconde femme Philippe de Tou prince d'Antioche, donne au co héritages (c). On aurait dit que de la conversion d'un grand non pas à ses instincts tout différen rien exiger de lui pendant son s observer aussi que cette absen que les années qui suivirent s stériles envers l'œuvre naissant

Ses humiliations
à son départ pour
la Palestine.

C'est qu'en effet son retour une entrée triomphale que son celui d'un croisé. Parti à la tête dit-on (d), que d'autres réduisen à trente, il pouvait avoir en supputé d'après les autres prov lui, et en y comptant les femn maient une escorte considérable ne rendaient que plus difficile la lation où l'obéissance passive e nos armées n'était plus possible

Ses difficultés et
ses désastres.

Ce ne fut donc qu'avec bea chemina à travers l'Allemag accueillit en chrétiens allant ac Il n'en fut pas ainsi en Bulgar s'était jeté dans Andrinople,

(a) D. Fonteneau, VIII, 455.

(b) *Art de vérifier les dates*, X, 108.

(c) D. Fonteneau, VIII, 151.

(d) Ordéric Vital, *Hist.*, lib. X.

passage, s'entendant probablement avec Alexis Comnène qui régnait alors sur les Grecs. De graves conflits eurent lieu, dans l'un desquels périt un Raoul, seigneur de Saintonge. Mais dans une autre rencontre, le chef bulgare tomba aux mains du duc d'Aquitaine, qui en profita pour imposer une paix et des conditions moyennant lesquelles on put tendre et marcher jusqu'à Constantinople, siège de l'empire d'Orient, où Comnène régnait et où les attendait le comte de Toulouse, beau-père de Guillaume. Celles y précéda pour ménager les voies aux opérations allaient commencer (a).

Nos croisés furent choyés pendant cinq semaines à la cour de l'empereur. Ce ne fut qu'au moment de se quitter que l'entente se refroidit. Alexis prétendit recevoir d'avance du duc d'Aquitaine l'hommage des pays que celui-ci avait à conquérir. Il s'adressait mal. Un refus net et sec fut toute la réponse qu'il en eut, et le Duc alla jusqu'à des paroles hautaines, justes peut-être en telles occurrences, mais peu politiques avec un homme qui pouvait se venger. Le Grec n'y manqua pas. Les Francs lui avaient toujours peu souri, et dans l'occasion il avait de sérieuses inquiétudes sur l'avenir de son pays dont les nouveaux protecteurs pourraient bien aller jusqu'à goûter un jour le trône de Constantinople. Il dépêcha donc à la hâte près des princes Turcs que les croisés venaient combattre, prévenant de leurs plans et leur envoyant des guides chargés de les égarer et de leur ménager une défaite. Guillaume partit sous ces fâcheux auspices et se dirigea sur Nicée. Là commencèrent de sérieux périls. Le pays était inculte, inhabité, n'offrait donc aucune ressource à une armée, et surtout il fallait y craindre de nombreuses incursions des Turcs et d'autres nations non civilisées se répandaient sur un vaste pays déjà ruiné par la guerre.

(a) Besly, *Hist. des Comtes de Poitiers*, p. 113.

(b) Besly, *ibid.*

acharnée entre l'empereur et Boémond. Tarente, s'était emparé d'Antioche ; sans aurait pu compter sur lui, mais il était trente journées de marche.

Guillaume pensa alors, et proposa à ses vers Comnène pour lui demander de le guide le comte de Saint-Gilles qui habitait avait donné maintes preuves de bravoure de bon conseil. Cet avis fut goûté au cas une ressource. Mais à Byzance il n'en fut Saint-Gilles se refusa à une mission au-delà et de ses forces. Alexis fit valoir ces raisons et cette réponse enflamma la colère de n'écoulant qu'elle, proposa de marcher au Constantinople, d'y assiéger l'empereur, et de sa vie une trahison qui criait vengeance.

Combattue en vain par le comte de Blois.

Etienne, comte de Blois, qui était en son premier départ (a), connaissait la difficulté ressources possibles : il combattit ce projet comme téméraire. Le Duc insista ; les Gascons l'approuvèrent. On rebroussa donc le lendemain les troupes du Duc investirent Constantinople (b).

Le duc assiège Constantinople.

La ville impériale était entourée d'une l'abri de laquelle Alexis se rassura d'ailleurs sur la population. Il ne comprit qu'en voyant les Francs persister dans. Il lança alors entre le mur extérieur qu'il et le troisième qu'il importait plus d'aborder, trois lions et trois léopards qu'un certain nombre d'hommes, mais tombés mêmes sous les pieux dont on se hâta de la conséquence de cette première affaire fut

(a) *Chronique Saint-Maixent*, ad ann. 1096.

(b) *Ordéric Vital*, *ibid sup.*

plus les troupes qui franchirent la seconde porte et attaquèrent vigoureusement la troisième. A cette dernière tentative, la ville et l'empereur sont remplis d'effroi. Alexi implore l'intervention du Comte de Toulouse, il promet tout pour éloigner l'ennemi. Le Comte est généreux ; il blâme la témérité de ces Aquitains, les excès de son gendre, et se dévoue enfin, malgré les bonnes raisons qu'il avait eues de s'y refuser, à entreprendre avec lui le voyage d'Antioche mais il prédit dans sa douleur que cette obstination ne restera pas sans vengeance (a).

Donc triomphant, Guillaume se hâta de traverser le Bosphore, et de son côté Raymond de Saint-Gilles alla rejoindre ses compatriotes pour reprendre avec eux le chemin d'Antioche. Mais en même temps que lui, des émissaires secrets allaient prévenir les Turcs seljoucides sur lesquels Antioche avait été conquise, lesquels ménagèrent sur tout le parcours une cruelle disette en comblant les puits et les citernes et brûlant les récoltes. Quand donc les croisés, accablés atteignirent le fleuve Halys (2) et ne songèrent qu'à y satisfaire leur soif, les Turcs alors fondirent sur eux, et tous, l'exception d'un petit nombre qui se sauva par une énergique résistance, périrent sans se défendre sous le fer de l'ennemi.

Le Comte de Poitou sauva sa vie à grand peine ; ses bagages, son argent, furent la proie des seljoucides ; un seul écuyer lui resta, fuyant à sa suite à travers les montagnes et par des chemins perdus, il arriva non loin de Tarse, en une petite ville que gouvernait Bernard l'Etranger (b). Il y fut accueilli avec bienveillance. C'est là que Tancrède, le prince d'Antioche, l'envoya chercher honorablement ; il le retint quelques temps à sa cour où il le combla des prévenances les plus généreuses. Fouche

(a) Ordéric Vital, *ub sup.*

(b) Ordéric Vital, *loc. cit.* ; — Guill. de Tyr., *Hist. byer.*, lib. X, c. xii ; — Bongars, *Gesta. Franc.*, p. 381.

de Chartres, son contemporain qui l'avait vu de près, raconte le récit de ces grandes épreuves, et l'effet que tant de maux n'ont eu sur les compagnons qu'en punition de leurs péchés (a). Ce devait être l'œuvre salutaire de la Providence.

Dissentiments
dans l'armée con-
tre Raymond IV
et d'autres chefs.

Cette perte d'une nouvelle victoire, défaites par l'inexpérience de la marche, n'était pas faite sans tentatives. Celles qui suivirent furent par des gens de guerre plus instructives. D'ailleurs, une révolte s'était élevée de toutes parts, et l'on accusait de ces grandes catastrophes les opérations sont toujours injustes. Le Comte de Toulouse d'avoir trahi ses amis, qui avec lui-même, auraient ainsi abusé de leur patriotisme, dans un intérêt qu'ils ne comprennent ni définir. Peut-être plus profondément que pour l'imprudence avait causé sa dernière à exprimer ainsi ce que les historiens d'ailleurs se :

Prise de Tortose.

Après la déroute de l'Hal au port de Saint-Simon-l'Étranger, ce qui ne prouve pas les croisés la perfidie dont ils ont agi avec le Duc d'Aquitaine, le comte de Bourgogne Ott Hughes le sire de Lus décidés à réparer leurs

(a) Duchesne, *Hist. Franc.*, IV, 8

(b) D. Vaissète, *Hist. du Languedoc*

(c) *Art de vérifier les dates*, XI, 4

d'aller au commencement de mars, assiéger Tortose, place forte appartenant aux Turcs, sur la Méditerranée. L'ayant prise, ils la confièrent à la garde de Raymond de Saint-Gilles, comme pour protester avec lui contre les indignes propos qui l'avaient insulté. De là, le Duc se dirigea avec dix mille hommes vers Beyrouth, où se trouvait le roi de Jérusalem Baudouin I^{er}, frère de Godefroy de Bouillon. Ce prince était venu au devant d'eux afin de les renforcer au besoin dans un trajet très aventureux jusqu'à la ville sainte.

Après l'avoir visitée, Guillaume gagna Antioche, où il se trouva à la cour de Tancrède pour les fêtes de la Pentecôte. La journée de Ramla, où des forces considérables les surprirent entre Jaffa et Jérusalem, fut marquée par un désastre immense, où périrent en même temps que les comtes de Blois, de Vendôme et de Bourgogne, de nombreux Poitevins parmi lesquels Hugues Bontou, Hugues de Gamache et Hugues de Lusignan, dont les deux premiers moururent héroïquement sur le champ de bataille.

Prise de Ramla,

L'automne suivante, quand les infidèles assiégèrent Jaffa pour l'enlever aux chrétiens, Guillaume fut un de ceux qui montèrent les premiers à cheval pour y accompagner Tancrède, dont les assiégés avaient demandé le secours. Quand ils y arrivèrent, l'armée avait déjà disparu.

Entreprise dé-
çue sur Jaffa.

Après cette déception le Duc vit qu'il n'avait plus rien à espérer de ce qu'il était venu chercher en ces pays où toute gloire s'était changée en défaites, tout profit en pertes considérables, et toute envie de conquêtes en une détresse qui allait jusqu'à la pauvreté. Dieu, évidemment, n'avait pas protégé une entreprise dont le chef n'avait pas tant écouté sa religion, que le sentiment d'un égoïsme naturel. Le Duc prit donc le parti de revenir en France, où il débarqua sans aucun accident vers la fin de décembre 1102.

Retour en Poitou.

Ainsi, près de trois années s'étaient écoulées pour lui, loin de la patrie, au milieu de périls incessants et d'humiliations nombreuses. Un autre malheur mettait le comble à tant de détresses : ses sujets lui demandaient en vain ces

hommes, ces femmes, ces e
jetés à sa suite, pleins d'es
moins religieuses et avouab
retour dont on avait attendu

Autrement mé-
nagé par la du-
chesse Philippe
de Toulouse.

Et cependant un succès te
de la duchesse Philippe s
nuelles, ses vœux aux sain
Saintonge, ses générosités
tout avait accompagné les in
en faveur de son époux de
ses pieuses espérances, rési
à la fois son côté héroïque
mieux qu'elle les secrets d
mauvaises passions devaien
dales impardonnables, et de
sur les peuples et sur leu
qu'ils ne savent pas assez r

Pâcheux état
des affaires publi-
ques en Poitou.

Le malheureux prince re
fortement, et, chez lui co
avaient péri et les désastres
besoins publics se ressentir
En vain la nature semblait
où se récoltèrent, en 1103,
légumes capables de faire
précédentes. Le prince avai
des Sarrasins les sommes
il lui fallait aussi racheter
théqués par tant de folles dé
Ce fut alors qu'il fallut ajou
atteinte qui suivit pour la fo
finances des plus onéreus
changée en billon, ce qui
dans les affaires, et un grand

Bouleversement
du système moné-
taire.

(a) Besly, *Histoire des Comtes de l*
Gall., XII, p. 5 ; — De Fourmont, l'



C'était donc un mauvais moyen de suppléer à la perte d'autant de pièces d'argent emportées en Syrie. On fut cependant bientôt obligé de renoncer à ce système qui ne pouvait tenir et y revenir néanmoins en 1412, quand les embarras s'augmentant toujours plus, il fallut bien user d'expédients pour essayer d'y faire face. Au reste, la province avait toujours sa monnaie propre, dite *poitevine*, et portant toujours le type de Melle, par suite de l'habitude qu'on avait gardée des anciens types, même après que les ateliers de Melle eurent été transportés à Niort (a).

Une autre question restait à vider, non des moins importantes, et dont les historiens semblent pourtant n'avoir pris aucun juste souci. Comment le croisé revint avec aussi peu de gloire que d'argent retira-t-il ses États des mains auxquelles il les avait engagés? — Sans en trouver aucune preuve écrite, nous pourrions bien conjecturer que certaines conditions de ce traité par lequel après sa défaite dans le Toulousain, Guillaume IX s'était obligé à n'y plus rien réclamer, pouvaient regarder la somme versée entre ses mains, et lui faire remise de l'engagement qu'il en avait donné. Il importait au Comte que cet article fût tenu secret, et le titre en aura été détruit après son retour.

Les détails qui se sont rattachés à la croisade malheureuse de Guillaume, nous ont empêché de noter à leur temps quelques particularités de notre histoire qui ne peuvent être omises. Tel est entre autres le concile tenu à Poitiers le 18 novembre 1100. L'objet en était d'un haut intérêt, car, outre les grandes mesures à prendre ou à maintenir sur la discipline du clergé et les fonctions pastorales, on y devait traiter encore du scandale toujours flagrant donné par le roi. L'excommunication, on le savait, devait y être portée en punition de sa déloyauté de Clermont, car il avait conservé sa concubine, continué ses relations publiques

(a) *Chronique de Saint-Maixent*, ad ann. 1103; — *Mémoires des Antiq. de l'Ouest*, VI, 339 et suiv.

Scandale qu'y
cause Guillaume
IX.

Commencements
de sa décadence
morale.

Qui n'y recueille
que le mépris
public.

avec elle, et patronné le plaisir
et de débauches qu'un roi
L'assemblée était présidée
posait d'environ quatre-vingt
parmi lesquels Saint Pierre
Chartres. Ce fut là que l'empereur
publique avec une femme pour
tous les entretiens, leva le ton
contre la sévérité proposée
souffrirait pas qu'on excommuniât
son seigneur. En même temps
se manifesta par des gens
en de telles voies de faits, qu'ils
chérissent leur salut dans la fuite
témoin oculaire (a), brava l'empereur
ôter leur mitre pour s'offrir
dont une foule révoltée l'empereur
Bernard de Tyron, Robert
nèrent avec eux l'exemple
cet héroïsme imposa aux moines
de leurs excès, se calmèrent
respect, et, s'étant apaisés,
légats d'achever la formulation
thème de plus chargea l'empereur
dominant un peuple chrétien
détestable d'une vie de barbare.

Guillaume, après cette victoire
entièrement et qui avait gagné la cause du roi, se vengea
la sienne, un certain nombre d'évêques infidèles, se virent
méprisés par beaucoup de ceux qui l'avaient toléré jus-
qu'alors. Le peuple, toujours docile à la voix de la religion
quand il n'est pas égaré par les méchants, témoigna
vivement de sa répugnance pour les coupables. Philippe e

(a) *Chronique Saint-Maxent*, apud Marchegay.

(b) Pagi, *Concile*; — Labbe, *Ibid*, ad ann. 1100; — *Art de vérifier les dates*, III, 124; — Du Tems, II, 413.

Bertrade ayant séjourné à Sens, après leur interdiction, y tint les églises fermées. Mais à peine ce mouvement colére impie était-il passé, que, frappé de la faute qu'il avait faite, et même conseillé peut-être par le saint évêque de Poitiers, Guillaume reconnut qu'il s'était fait tort à lui-même ; il chercha à réparer ses fautes par des excuses faites au légat. Il n'en avait pas moins donné la mesure de ce dont il était capable en fait de mauvais sentiments.

Au reste, ce fait malheureux ne fit que lui enlever le prestige d'estimes que son titre et sa position lui avaient pu conserver malgré tout dans quelques esprits peu capables de réflexions sérieuses sur un homme que protégeait toujours plus ou moins le prestige de sa fortune et de son rang. En vain on avait voulu être indulgent pour ses vices. Son esprit frivole, ses désinvolture sans dignité montraient assez à qui l'on croyait avoir affaire, et quand, revenu de ses dernières défaites, on le vit exténué, ruiné, déconsidéré et capable encore de si détestables sacrilèges, on n'hésita pas à regarder ses incomparables malheurs comme la seule récompense divine que lui eût méritée un héros de douteux aloi.

Mais rien n'égala le dégoût qu'éprouvèrent après son retour, en février 1103, ceux qu'il osa rendre témoins de ses extravagances d'idées et de propos dépassant de beaucoup que les bouffons mercenaires auraient pu se permettre dans les plus infimes sociétés. Naturellement gai, alerte, aimant la poésie provençale, dans laquelle on lui trouvait généralement de la verve et de l'esprit, on ne l'aurait, dans sa jeunesse, jamais taxé d'extravagance ; il donnait preuve d'une éducation de prince, et soit avec ses amis soit avec ses égaux de la classe princière, il trouvait des admirateurs. Son talent partageant volontiers ses gaîtés de bon ton. Mais depuis que, sans que nous en sachions l'origine ni l'occasion, cette nature mobile fut séduite par les attrait de la chass, ces éléments se dilatèrent encore, son enjouement devint une jovialité déplacée, ses plaisanteries des grossièretés.

ses conversations s'im-
impuretés s'y mêlèrent
manqua pas d'observer
la débauche remplaça
et la religion condam
civil dont les plus gra
tarda pas lui, le fils e
avait toujours secondé
de l'impiété cynique et
propos mêlés de grossi
des mœurs et la sainte

Ce fut l'occasion de
il n'y respecte rien, il
qu'il a cherchées, qu'il
avec la tournure de
relief qui fait rire en
l'effet que produit la le
sont restées de lui,
encore dans les auteu
voix pour reproduire
d'après eux. Il allait j
chanter en des rimes
quelles il avait échapp
bouffon de mauvais go
tout cela il avait gagné
que possible^(a). On ne c
ces témoignages, Dre
des torts aussi impar
prince. A l'entendre, i
de Malmesbury qui m
auteur anglais. Nous p

(a) Cf. Willelm de Malmesb
Besly, *Comtes*, p. 416 et 417;
froy du Vigois, *Chronic.*, da
Vital, lib. X.

(b) *Bibliothèque littéraire de*

français n'ont pas été plus indulgents. C'est qu'il y a turpitudes pour lesquelles personne n'a le droit de l'

Au reste, cette vie est désormais perdue en une suite mauvaises actions qui la déshonoreront de plus en plus et de trop longues années lui restent encore à passer en des conditions pitoyables. Il ne savourera plus qu'un double sentiment de la débauche et de la guerre.

La guerre d'abord lui fut inspirée par un attachement peu motivé pour le comte d'Anjou Foulques Réchin (nous savons du reste la valeur morale), ou tout simplement par le désir de profiter d'une occasion de féroce. Quel que fût la raison qui l'y détermina, il allait s'allier pour une expédition au prince le plus décrié par ses précédents dont la conduite en cette circonstance était moins digne d'être soutenue. C'était bien lui, en effet, qui s'était montré aussi cruel qu'inexorable envers son frère Geoffroy Barbu ; c'était lui qui, marié incestueusement, avait contracté d'autres noces aussi peu légitimes, s'était laissé enlever par le roi cette autre femme qu'il avait consenti ensuite de fêter avec ce même roi dans son palais ; lui enfin qui, dernièrement, pour donner quelque déversif à sa hideuse, profanait son âge qu'il aurait dû purifier. Que cette vie n'avait jamais été qu'un tissu de violences sarrasines et d'impiétés sacrilèges, il venait encore de commettre sa conscience en déshéritant, à l'instigation de l'ancienne femme Bertrade, son fils aîné Geoffroy, à l'avantage d'un Foulques qu'il avait eu d'elle ! C'était une horrible injustice, qui mettait un bâtard à la place de l'aîné de la maison (a), et cela par un caprice ignoble que personne ne pouvait avouer. Au reste, ce Geoffroy, déjà surnommé Martel, pour son courage et ses succès à la guerre, le même qu'on nomme aussi le *Jeune*, ou Martel II, le distinguer de son oncle Geoffroy Martel que nous avons tant connu.

(a) *Art de vérifier les dates*, XIII, 62.

Comment elle
est allumée par
Bertrade de Mont-
fort.

Avec les idées du tem
habitudes de la famille
n'étaient pas inouïes de
exaspérés, on comprend
deshérité se soit oublié
considérant qu'il agissait
que contre un père injus
Hélie, comte du Maine
et ils commencèrent pa
en Aunis, qui apparten
Celui-ci, que plus d'un
de vieille date avec le c
la demande de son vois
Ceux-ci, après avoir c
l'approche des Poitevins,
Geoffroy se disposait à un

Issue de cette
prise d'Armes,

nature belliqueuse. Il n'e
fuite les Poitevins qui, s
débandèrent et s'enfuire
pas, et entra à Angers
disparaître. Il n'y perdit
il assiège le château de
prend incontinent. Non
d'en venir aux mains, car
côté quelque chose de s
inattendu découragea Ré
croître de jour en jour
paix en révoquant les dis
de la guerre : Martel les
d'ailleurs revenu à Poitier
rentrer la tristesse avec l

Qui tourne au
dérèglement du Poi-
tou.

Et cependant les désast
A peine réconciliés le pèr
une occupation naturelle

(a) *Chronic. Sancti Albini*, apud

que leur penchant, songèrent à se jeter ensemble dans le Maine, dont les habitants invoquaient le secours contre Foulques. Mais surpris au siège du château de Ballon (a) dans la sortie des assiégés, Foulques fut mis en fuite et y laissa beaucoup de prisonniers. Quoique vieux, difforme et fatigué, le duc n'abandonna la guerre qu'après s'y être prolongé près d'un an. S'en étant retiré enfin (b), lui et ses fils profitèrent de leur armée encore sous les drapeaux pour reprendre contre Guillaume IX leurs vieilles prétentions de territoire, et prouver de quelle ingratitude pouvait être envers lui le fils révolté qu'il avait soutenu contre son père. C'était à la fin d'août 1104, lorsque Geoffroy III de Thouars était à peine revenu de Palestine où il avait eu la douleur de perdre son frère Herbert II, auquel il succédait dans la vicomté. Espérant surprendre par une apparition inattendue, ils arrivèrent devant le magnifique château le dimanche 28 août et l'incendièrent (c). De là ils se portèrent sur Niort et Beauvoir qui éprouvèrent le même sort (d). Ce fut le départ d'Herbert, privé de son palais si admiré de tous, parti d'aller habiter jusqu'à ce qu'il fût rebâti, la Châtelleraie-Vicomte, et s'y occupa de remplir les dernières vœux de son frère qui, en mourant, lui avait recommandé d'encore le prieuré de Saint-Nicolas qui était dans tout le pays floraison (e). C'est ici le lieu d'établir d'après les recherches sérieuses faites en ces derniers temps par l'historien précis et consciencieux de l'illustre maison : Geoffroy de Thouars, d'après leur écusson de cette époque, porté

(a) Aujourd'hui chef-lieu de canton de la Sarthe.

(b) Bodin, I, 244 ; — *Art de vérifier les dates*, X, 106 ; XIII, 98 ; Marchegay, *Eglises d'Anjou*, ubi sup.

(c) Marchegay, *Chronique d'Anjou*, I, 282 ; — Besly, *Comtes*, p. 100 ; *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XXIX, 357.

(d) D. Bouquet, *Scriptores...*, XII, 485 ; — *Chronic. S. Maixent*, ubi

(e) Imbert, *loc. cit.*, p. 353.

Mort d'Herbert
I^{er} de Thouars en
Palestine.

la croisade sur les enseignes
de fleurs de lys d'azur, et
et que les variantes trouvées
n'étaient pas de la branche
n'a eu que des armes de famille
musée de Versailles (a) sont
la famille. Au reste ces ar-
blement pendant les plus cru-
croisade. Herbert y avait
des compagnons de voyage
partagé les privations que
position personnelle. Non
mais exempt des reproches
il eut la gloire d'infliger au
mais après ce combat, enco-
nouvelle que son frère Ge-
s'affaissa sans connaissance
entre les bras de ce frère ;
Ces indomptables guerriers
cessibles aux sentiments des
nous dit assez qu'il ne faut pas
difficiles d'après les comtes
d'Aquitaine (b).

Ebbon se lie
contre Guillaume
avec ses deux ad-
versaires.

Il est probable que le Ré-
n'en était venu là que par
débauches de tous genres et
avaient anticipé sa vieillesse
reposer sur ses soixante an-
de guerres plus onéreuses
devenu podagre et maladif.
soin extérieur des affaires, et
prenant, profitait de cette lib

(a) Salle des croisades, numéro 258

(b) Marchegay, *Cartul du Bas-Poitou*

(c) Bodin, I, 252.

caractère altier et dominant. Il ne pouvait pardonner Guillaume de Poitiers d'avoir pris parti contre lui, et laissa échapper aucune occasion de le lui témoigner son côté, le seigneur Ebbon de Parthenay n'avait pas plus abjuré le souvenir amer, gardé depuis 1093, lorsque le Duc s'était allié contre lui aux entreprises de son Gelduin. Il ne fut donc pas difficile de le gagner. Geoffroy le fit entrer dans ses vues contre Guillaume. Part et d'autre, on se prépara à continuer la guerre, l'incendie de Thouars n'avait été qu'un préléminaire, et deux alliés s'arrangèrent pour que le théâtre des événements fût la Gâtine, où ils étaient chez eux ou assez de l'Anjou pour en défendre les abords. Afin d'y réussir mieux, Geoffroy, après ses ravages sur les bords du Thouet où il avait réduit le Vicomte à l'impossibilité de s'aider lui-même et de porter secours au sire de Parthenay, se dirigea vers cette ville où il comptait s'entendre avec une expédition en Poitou. De son côté, Guillaume pressenti s'était porté vers le même point, pour se donner l'avantage d'une première attaque.

C'est ainsi que les deux armées s'abordèrent le 8 novembre 1104 (4). Déjà l'on se préparait à livrer bataille, lorsqu'il tomba tout à coup une pluie torrentielle, qui, se continuant pendant deux jours et deux nuits, ne permit pas d'en venir aux mains. Des personnages considérables, dont jusqu'ici on n'a pu savoir les noms, profitèrent de cet empêchement pour s'entremettre entre les ennemis, et parvinrent à les réconcilier, au moins à faire cesser les hostilités.

D'autres désaccords, mais toujours moins terribles que ceux de leur nature et celle des contendants, troublèrent un instant la paix entre la plus ancienne communauté de Poitou et celle qui venait à peine de naître vers les bords de la Loire. Gauthier, baron de Montsoreau, avait donné à Fontenay sa forêt de Born, disparue aujourd'hui, mais qui, très

(a) *Chronic. Saint-Maxent*, ad ann., 1104; — D. Bouquet, XII, 485.

alors, venait toucher des côtes du Nord au domaine du prieuré de Crousiers, appartenant à Sainte-Croix de Poitiers. On crut devoir craindre de ce côté quelque empiètement même involontaire sur le terrain du prieuré, et Sybille, alors abbesse de Sainte-Croix, en écrivit à Ersende de Champagne, qui, veuve du seigneur de Montsoreau, était devenue la première prieure de Fontevrault. Celle-ci donna un exemple d'humble condescendance en se rendant à Poitiers pour en conférer. On se serait entendu plus difficilement, si le saint fondateur qui était présent à la conférence n'y eût apporté un esprit de conciliation qui fit partager le différend, et mit une paix durable entre les deux maisons. Là s'étaient faites des concessions réciproques. Un acte signé des deux parties le 4 mars 1104, donna irrévocablement à chacune la moitié de la forêt, dont elles jouirent en paix jusqu'à la fin (5). Ces guerres-là, n'étaient ni aussi longues ni aussi acharnées que celles des châtelains.

Duel judiciaire
entre un prévôt de
Poitiers et l'ab-
baye de Nouaillé.

Un autre procès s'était vidé peu avant et à Poitiers en termes moins pacifiques et mérite notre attention pour la connaissance des mœurs publiques de l'époque.

A la suite du Comte de Poitiers, était revenu un grammairien que peut-être il avait emmené, ou dont l'esprit littéraire avait pu le séduire aux plages asiatiques lorsqu'il était près de les quitter. Quoi qu'il en soit, le prince avait pris le littérateur en amitié et se l'attacha après son retour. Était-ce une raison pour en faire un prévôt, c'est-à-dire un magistrat qui présidait à toutes les parties de l'administration civile ou militaire ? C'est une question que pouvait seuls résoudre les princes qui sentent le besoin d'un favori, et Guillaume apparemment sentait ce besoin-là ; ce qui fit que Thibaud en abusa, mena les affaires comme il l'entendait et ne se mit pas plus en peine de bien faire que d'éviter du mal à ses administrés. Une de ses injustices amena l'incident dont nous avons à parler. Par un de ces caprices souvent écoutés de tels parvenus, il s'était emparé de deux

moulins qui lui convenaient à Poitiers, dans le terrain Chasseigne. Ces moulins, il le savait bien, appartenait à l'abbaye de Nouaillé, qui s'étant plainte en vain spoliateur lui-même, prit le parti d'en charger Hugues Lusignan, revenu de la croisade, et qui était l'avoué l'abbaye. Celui-ci ne put faire démordre le prévôt, et sire, pour en finir, ordonna entre les deux parties le duel judiciaire qui était encore en usage. Ce n'était pas l'affaire des moines, les préparatifs de telles épreuves étant si dispendieux et tombant à la charge du demandeur. Il fallait, en effet, disposer un *champ clos*, et des palissades gardées par quatre chevaliers. Les juges qui avaient défendu le duel y assistaient (a). En dépit de ces difficultés, l'abbé consentit à tout pour en finir, et l'emplacement du combat fut pris au-dessous de Montierneuf, dans une île formée par le Clain, et qu'on appelait *île de la Carrière* ou *Grand-Chemin*, parce que la route publique suivait dans cette partie du boulevard qui se prolongeait au bas des remparts depuis l'extrémité Sud de la ville jusqu'à la porte Saint-Lazare (b). C'était, au reste, le lieu accoutumé de toutes sortes de combats. Donc, le 13 juin 1105, le duel se fit en milieu d'un grand nombre de spectateurs bordant les deux rives du Clain, et les hauteurs de Montbernage. On remarquait le jeune Guillaume, fils de Guillaume IX et Philippe de Toulouse, Gombaud, abbé de Saint-Benoît-Quinçay, Hugues de Lusignan, et beaucoup de Poitevins de distinction. Après la prière, et le serment ayant été prêté de part et d'autre que les armes n'avaient pas été enchaînées, et que les champions ne portaient sur eux ni charmes ni écrits d'aucune espèce, mais n'avaient confiance qu'en Dieu et dans la justice de leur cause, on en vint aux mains, et le défenseur de Nouaillé sortit vainqueur de l'épreuve (c).

(a) Chéruel, *Institution de la France*, p. 306.

(b) Dufour, *Ancien Poitou*, p. 148.

(c) D. Fonteneau, XXI, 569; — Mabillon, *Ann. bénédict.*, t. V, p. 469.

On voit ici par toute
croyait réellement que Dieu
On croyait aussi à quelque
pour donner tort à celui
croyances en des actions
la foi chrétienne, quoiqu'
de l'athéisme ou de l'hérésie

Calamités de
l'année 1106.

L'année suivante fut r
qui signalaient depuis les
dées, non sans raison
ments de la Providence
trop. La vie publique, e
trop répréhensible de la f
dages des grands. Pour
avait été une occasion d
et si beaucoup d'insuccès
inexpérience et d'un étra
masses, certain nombre
quoique rares à lui co
héroïque expédition qu'
de se battre et de s'enric
besoin de se purifier ; m
et il fallait bien que da
saisons il y eût un des
hommes en eux-mêmes
rigoureux. Le 19 janvier 1
à couvrir la terre ; sa pe
fendit les arbres, et priva
ne fut pas mieux traité
torrides de violentes tem
des monuments dans le
considérables, et des p
nuclles amenèrent des in
et ravagèrent jusqu'aux
avec une force qui s'aug
la surface du sol se trouva

les cadavres, et comme beaucoup de champs étaient devenus par suite des guerres répétées des cimetières plus ou moins hâtés, les corps de ces malheureux victimes de tant de désastres ressortaient de toutes parts sous la forme de chairs mal consumées, ou d'ossements qui partout jonchaient le sol des jardins et jusqu'à l'intérieur des maisons d'habitation (a).

On croit qu'alors, et en dépit de ces afflictions générales des tristesses qui s'en reflétaient en tous lieux, le Duc d'Aquitaine avait pu racheter les biens qu'il avait laissés en gage pour son emprunt à la maison de Toulouse. Mais revenant ainsi à la prospérité de sa grande position, il s'occupait très peu de ce qui n'était pas le fait de ses idées personnelles et de son bien-être princier. Son cœur, que les passions avaient rendu irréligieux, n'avait pas trouvé un motif de s'élever dans les calamités de son voyage où il avait eu cependant de si beaux exemples d'héroïsme chrétien au milieu de ses propres chevaliers et de ses plus nobles frères d'armes. Ses propos, ses actes, laissaient douter s'il croyait en Dieu, qui, au contraire, entraînait ordinairement pour beaucoup de ses plaisanteries déplacées. Déjà il s'était fait après son divorce avec Hermengarde fille de Réchin d'Anjou, une mauvaise réputation de conduite immorale; on le regardait malgré son second mariage avec Philippe en 1094, comme incapable d'améliorer ses mœurs, et après son retour en Palestine on le considérait, au souvenir surtout du concile de Poitiers qui avait précédé de peu son départ, comme inaccessible à aucun autre sentiment que la colère brute d'autant plus incorrigible que d'autres séductions contribuaient trop à ce malheureux aveuglement. Un prochain avenir expliquera plus nettement encore les conséquences nécessaires de tels principes. Dès à présent, on va les voir appliqués à sa conduite politique.

Mais avant de quitter cette année, parlons du prieuré de la Puye, qui doit nous intéresser à plus d'un titre.

(a) *Chronic. Sanct-Maxent*, h. ann., Besly, *Comtes*, p. 447.

Fondation du
Prieuré de la Puye

Le zèle était grand dans toute la cor des preuves de pieuse sympathie à l'illu Fontevrault. On l'aidait surtout par servaient à recevoir les sujets que n abriter la maison-mère dans une dem restreinte. C'est dans ce but que plusie environs du monastère, parmi lesquels o doyen de la cathédrale, et un Jean de nous allons parler, s'entendre vers 1105 donner des terres assez considérables propre domaine. La plus généreuse d association fut Pétronille de Montoiron, Fontevrault, qui donna sur les confins d de la Puye, confirmée par le pape Pa bulle de 1106. C'était une hauteur (*Poc* petit prieuré, dans la paroisse de Cenau et Angle (a), mais que les sœurs n'habitè années parce qu'on y manquait d'eau. Or ces premières constructions pour s'étab la plaine, à un quart de lieue vers le S cours d'eau, et de deux étangs que prot parts des collines couvertes de bois, i intelligent allait bientôt rendre productive bâtie la première église, dédiée à la S Saint-Martin. Le nom de *Vieille-Puy* premier emplacement qui n'est plus qu'u

Consolidée dans
un synode de Poi-
tiers.

Le couvent fut bientôt florissant et pos religieuses avec plusieurs prêtres dont de prieur. Dans ces conditions de p d'Arbrissel voulut consolider cette œu contrée. Il vint à Poitiers, où dans présidait en 1109 le saint évêque Pierre Montsoreau, et Pétronille de Chemillé, le dignitaires, s'engagèrent à payer annuell

(a) Redet, *Dictionn*, V. *Puye* et *Cenan*, D. Fontene

une redevance de douze deniers. Ce n'était pas les églises de Cenau (6) et de Roiffé appartenant à Robert obtint du prélat qu'il les donnerait au Chapitre s'était prêté avec beaucoup de bon vouloir au grand établissement monastique. Ce qui fut à condition que le Chapitre ne pourrait les donner qu'aux seuls monastères de l'Ordre de Fontevrault.

Nous ne savons quand fut consacrée l'église de la Puye: ce dut être avant 1115 et par Saint-Pierre qui aimait tant la communauté. C'était un bel édifice qui eut à subir des incendies et des démolitions pendant les guerres des Anglais et celles des protestants ravagées par les malheureuses campagnes. En 1803 elle devint d'une paroisse qui remplaça celle de Cenau. Elle fut une belle et utile congrégation des filles de la Croix y fut fondée par le V. P. Fournet, qui en était curé, et par madame Bichier des Ages, qui en fut la première supérieure. L'institution y devint des plus florissantes. En 1861 elle menaçait ruine depuis longtemps. On la reconstruisit dans le style gothique. Elle fut consacrée en 1864. L'ancien prieuré de la Puye est ainsi devenu le berceau d'une congrégation très importante destinée à l'instruction et à la formation des jeunes filles, et dont les maisons très nombreuses en France se sont multipliées en Italie et en Espagne.

Le village qui s'était formé autour du prieuré est devenu un gros bourg, peuplé de onze à douze mille âmes, son territoire fut en partie occupé par une colonie *acadienne*, colonie d'émigrés franco-américains, qui s'établirent aussi sur la commune d'Archigny, et de laquelle nous parlerons plus au long en traçant l'histoire du xviii^e siècle.

Le Jean de la Tousche, que nous voyons figurer parmi les premiers bienfaiteurs de la Puye, est un des représentants d'une des plus nobles et plus anciennes familles du Poitou. Nous ne devons pas négliger de la mentionner comme une de celles qui s'y sont fait une illustration des plus honorables. Le premier nom connu de ces dignes chevaliers

HISTOIRE

lans un act
ny. C'est u
souscrit p
Fontevrault
ssation des
lepuis le 8
x la bonne
à s'observ
nent parfoi
remplaçai
venu des p
es choses,
usé, et don
queuses opé
ns ce but
éteinte de
s, il osa r
e dût être
essant pas
, et prit le
Il fit donc
de la ville
tre près c
ement inuti
ent toujours
time mérite
à assoupir
profiter lo
d'Anjou s
ier dans le
et de l'Erdr
ider Alain,
à peine le
e les révol

a Cons. Andeg

conférence. Martel y consentit, mais tandis qu'on traite la capitulation, un archer décoche un trait qui le blesse au bras. La blessure était mortelle, et la nuit suivante fut celle de la mort du Prince, le 18 mai 1106 ^(a). Ordéric Vital n'hésita pas à accuser de ce coup Bertrade, qui voyait toujours dans Martel le rival de son fils. Tout est supposable dans une femme qui n'a pas honte de l'adultère, le même auteur lui attribue aussi un empoisonnement tenté sur le jeune Louis, fils de Philippe I^{er}, qu'elle détestait comme héritier présomptif de la couronne ^(b).

Ici se dévoilent encore des intrigues qui eurent leur dénouement dans cette mort du jeune Martel et qui reproduisent toujours cette femme avec le double caractère qu'elle s'était fait de libertinage mondain et de duplicité criminelle. Le fils qu'elle avait eu du Réchin, et qu'elle avait fait déclarer héritier de l'Anjou aux dépens de Geoffroi Martel, avait été soustrait aux vengeances redoutées de son dernier, et la concubine royale l'élevait à la cour avec la charge de grand bouteiller et comme un protégé du roi qui l'avait reprise malgré ses promesses au Pape. Quand la mort de Martel eut éloigné tout danger pour le jeune Foulques, déjà âgé de quatorze ans, et qui avait été investi de l'Anjou par un acte public de Philippe, on songea à renvoyer avec son titre à Angers, où son père l'attendait impatiemment. Le duc Guillaume IX se trouvait alors à Paris, et le roi lui confia la conduite et la protection de ce jeune homme, le chargeant de le remettre à son père. Mais un tel tuteur montra alors de quoi il était capable. Au lieu de remplir cette mission de confiance, il pensa qu'il en pouvait tirer parti, et fait dire au Réchin que s'il veut avoir son fils, ce sera en lui rendant deux châteaux contestés entre eux sur la limite de leurs deux provinces. Philippe indigné adressa plusieurs injonctions au Duc pour le forcer à restituer ses

(a) *Art de vérifier les dates*, XIII, 61.

(b) *Art de vérifier les dates*, ub sup. ; — Ordéric Vital, *Hist. de Normandie*, lib. XI ; — Guizot, XXVIII, 172.

prisonnier. Mais, l'orgueil s'en mêlant, se refusa obstinément à céder, sachant que d'autre on se garderait bien d'usurper les violences dont le jeune captif aux tiraillements se prolongèrent pendant pour les terminer, que le Réchin cédait que voulait absolument son ennemi.

Le roi Philippe
enfin absous dans
un concile de
Paris.

Un grand sujet de consolation était venu s'ajouter dans le Poitou qu'y avaient apportées récemment Philippe I^{er}. Les effets de cette satisfaction qui avait éloigné de lui ses amis et qui le convaincu qu'enfin il était de ses rompre avec un mépris des choses pas dans son éducation et qui réprouvait ses sages conseils, des considérations du Pape et des entretiens de ses regrets regrettables oppositions ; il ne pouvait Bertrade de songer à leur salut et sincères cette fois, et une rupture absolue dans un concile tenu à L'absolution leur avait été donnée universelle s'en était suivie ; la France éprouves cruelles qu'elle avait souffertes plus, l'Eglise pouvait se féliciter persévérante de ses Papes un de ceux que la religion puisse obtenir sens et de la volonté (b).

Heureux effets
de cet événement
en Poitou.

Aussi l'esprit chrétien gagnait beaucoup. C'est quand de toutes parts on célébrait un grand acte religieux, qu'un nouveau mouvement se faisait pour la grande œuvre de la

(a) Guill. de Tyr, *Hist. hieros*, liv. XIV, Bouquet, XII, 688.

(b) Hardouin, *Conc.*, X, p. 642 et 658 ; Daniel, III, 128.

circonstances qui se revêtaient d'autant d'héroïsme que de touchante piété.

L'effet de cet événement fut surtout ressenti dans l'Aquitaine, et le Poitou lui-même s'en ressentit d'autant plus, qu'on y goûtait mieux les expéditions d'Outre-Mer en dépit des amers souvenirs qu'en conservait un prince dont on considérait peu le caractère à demi-religieux et la conduite équivoque. Ce sentiment pour la croisade trouva tout à coup dans le Duc après la conversion de Philippe, un mobile de plus qui lui survint sans que personne s'y fût attendu.

Le prince de Tarente Boémond s'était distingué en Palestine parmi les plus illustres chefs des croisés. En Italie, il avait été l'un des premiers à préparer la première guerre, l'avait prêchée lui-même avec éloquence, avait pénétré à la tête de ses troupes dans la Grèce et la Syrie, et par d'étonnants faits d'armes s'était emparé d'Antioche, s'y créant une principauté dont il portait le titre. Mais un jour, de grands revers étaient survenus : fait prisonnier par les Sarrasins, il fut envoyé à Mélitène en Cappadoce, où deux ans de captivité ne firent pas oublier l'éclat de sa gloire. Dans sa prison, il avait fait vœu s'il était délivré, d'aller au tombeau de saint Léonard, dont la dévotion était alors fervente en Limousin, pour le remercier de sa protection. Ses fers rompus, il était venu en France pour y accomplir son vœu et quêter du secours contre Alexis Comnène, dont il refusait de reconnaître la suzeraineté déloyale.

Aventures de Boémond : son héroïsme en Palestine et son voyage à Poitiers.

C'est au mois de mars 1106, qu'après de grands dangers pour éviter la flotte byzantine, il parvint à gagner l'Aquitaine où le Pape Pascal II se trouvait déjà ; reçu par lui comme un martyr d'une noble cause, il se vit encouragé ; le Pape lui promit son secours, et indiqua un concile à Poitiers pour y traiter encore de la croisade. En attendant l'ouverture de cette assemblée, qui était fixée au 25 juin, Boémond s'en fut à Nobiliac (8), en Limousin, déposer sur la tombe de saint Léonard des chaînes d'argent du même poids que les chaînes de fer qu'il avait portées. Cet acte

iété accompli, le
 nde expédition s
 ovoquant de rich
 lations vers les l
 jamais de revers
 scal Il arriva do
 le légat saint B
 au jour dit, ouv
 ier objet qu'il
 tioche qui, ayan
 ient le triste état
 battant toujours
 ne ressembla pl
 eurs à ce qu'or
 tée par la foi de
 éclata en sangl
 e la perfidie des
 hevalerie Poitev
 er l'Orient sous
 là Boémond s'e
 uva le même acc
 out, où il fut a
 mbrables foules
 out comme on eù
 chevaux et qu

en 1107 s'embarquer à Bari, sur le golfe de Venise,
 ant à l'Europe l'admirable spectacle de ce que peuvent
 un même homme l'intrépidité de sa vaillance guerrière
 nergie de ses religieuses convictions (a).

principal objet du concile avait donc été de provoquer,
 les intentions du Pape, une reprise du zèle pour la
 ade qu'avaient affaibli en Poitou les malheurs qu'une

Michaud, *Hist. des Croisades*, II, 22, 41 et suiv. ; — Labbe, *Concil.*, X,
 3 et suiv. ; — De Fourmont, *l'Ouest aux Croisades, Art de vérifier les*
 III, 128 ; — Gaufredi, *Chronic.*, xxxiii, apud Labbe, *Nova bibloth.*,
 I.

grande inexpérience de la guerre y avait attirés. L'abbaye était remplie. La ferveur était revenue, et les Pères profitèrent pour activer les secours d'hommes et d'argent devenus indispensables. Après quoi, on prit occasion de traiter de diverses matières ecclésiastiques. Ce furent les mêmes qu'on renouvelait toujours en ce temps : la conduite des clercs qui s'améliorait ; la Trêve de Dieu qui trouva son meilleur moyen d'exécution dans l'ardeur qui entraînait les barons à d'autres guerres que celles trop entretenues entre eux jusque-là (a). C'était déjà une heureuse conséquence des expéditions entreprises au loin, d'avoir ramené une communauté d'intérêt, l'esprit de charité, d'ordre et de paix entre gens dont les mœurs guerrières, tournées contre un ennemi redoutable, s'étaient d'autant plus adoucies. Le sol de la patrie où des pertes graves appelaient d'ardentes réflexions sérieuses et des habitudes plus sociales.

A ce concile, le légat Brunon, approuva aussi l'abbaye de Fontevrault qui prenait des extensions très remarquables, ayant pour commensaux des hommes et des femmes des premières familles du pays, et ne se distinguait pas moins par la régularité de la discipline et la fermeté de la vie pénitente et occupée. Au reste, la règle de Fontevrault beaucoup de celles de Saint-Benoît et de Saint-Augustin ; c'était une double garantie de prospérité. Antérieurement au concile, Pascal II avait donné le 25 avril la sanction d'approbation. C'est sa promulgation qui fut faite à la deuxième session par la lecture qu'en donna Saint-Pierre évêque de Poitiers (b).

Ce nouvel élan, comme le premier, avait gagné toutes les classes ; les chevaliers se portèrent de nouveau vers la Terre-Sainte : ce furent les grands vassaux qui y prirent le moins de zèle et beaucoup ne se décidèrent à par-

(a) Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise universelle*, XV, 4 et suiv. ; — *Hist. Eccles.*, IX, 537 ; — Labbe, *ib. sup.*, II, 747 ; — Hardouin, *Concil.*

(b) Chaudeau, p. 403 ; — *Gall. Christ.*, II, col. 1168 ; — *Art de vérifier les dates*, III, 128.

sur les reproches de leur d'infamie cette indolence laquelle les conviaient les frères, les périls de la religion bannière chrétienne. Ces remarquaient d'autant plus les postes les plus distingués des rois de l'Europe ne s'étaient vu avec étonnement Robert s'abstenir de prendre les armes avait été du premier départ perdre en une longue station l'avaient retenu, le fruit de d'héroïsme, de souffrances l'Asie lui avait donné les Guillaume de Poitiers lui-même rance d'un retour sincère et aurons bientôt à signaler l'il s'abandonnait sans répugnance qui, plus que jamais d'un si grand nombre de fois un de ces contrastes qui faisaient exagérations passionnées d'humanité ne se dépouillait que trop

Fondation de
l'abbaye d'Orbes-
tier.

Donc, en 1107, le comte, masque et tout sacrifié aux avait trop le sentiment intérieur quelconque, peu connu par de quitter le monde, sollicita se construire une église et avec quelques compagnons solliciteur était Foucher, qui sous le nom de serviteur de ces landes restées incultes

(a) Michaud, *Histoire des Crois.*, I,

sur le territoire de Talmont, à une grande distance du château. Là était un lieu sauvage confinant à la mer, séparé d'une demi-lieue seulement des Sables-d'Olonne. Guillaume en mesura une large part et la donna à Foulques pour y construire une abbaye, ne voulant pour lui et les siens que des prières quotidiennes et une part dans les bonnes œuvres des religieux. La règle embrassée fut celle de Saint-Bernard; c'était le meilleur moyen de proximité avec la mer. Une clause de la charte établissait que les moines pourraient y entreprendre les travaux propres à une propriété libre de toutes charges, y attirer les étrangers avec autorisation d'y bâtir; et ainsi fut créé un bourg qui devint le noyau d'une paroisse, réunie aujourd'hui à celle du Château-d'Olonne. L'église et le monastère dédiés à Saint-Jean-Baptiste. Foulques en fut le premier abbé. La liste de ses successeurs, depuis sa mort en 1136, ne nous est restée que très incomplète. Elle se compose à peine jusqu'en 1755, de dix-sept noms, de grandes lacunes existant dans les premiers siècles, et les calvinistes ayant détruit la bibliothèque en 1568. L'église rendue au culte à grand'peine, ne présente encore que trop aujourd'hui ses tristes blessures. Le XVI^e siècle avait été favorable à cette maison, et les seigneurs du voisinage, ceux de Mauléon, de Vouvent, de la Rochelle, de Yon, d'Apremont, de Montaigu, de la Mothe-Achard, s'étaient attachés à elle des amis généreux et fidèles. C'est par l'aide de ces grandes familles et des chrétiens qui l'aimaient que l'abbaye, victime en 1260 d'un incendie, put se relever bientôt et reprendre sa vie édifiante et laborieuse (a).

En 1108, le saint évêque de Poitiers donna à sa cathédrale l'église de Roiffé qui lui appartenait en propre pour ses bonnes œuvres, par ses dons surtout qui proc

(a) Sur les Sables, V. ci-dessus, t. V, p. 52.

(b) *Gall. Christ.*, II. col. 1426; — La Fontenelle, *Histoire du Monastère des Evêques de Luçon*, I, 291; — *Archives historiques du Poitou*, VI — Aimery, Pouillé, p. 21.

des ressources aux égl
n'avait pas de bornes
qu'on l'est ordinairement
par de nombreuses adl
Afin d'augmenter en fa
hôpital ; il avait donné
à l'abbaye de Saint-
d'autant plus grands
par des seigneurs sar
pouvait à une prébe
un bénéfice qu'il empêc

Paroisse de Roiffé
en Loudunais.

Roiffé était alors une
Nord de Poitiers, sur l
et Montsoreau (a). C'é
où des dolmens, soit e
d'anciennes habitudes
Folle et les *Petites-C*
église de Saint-Martin
époque primitive qui
au xiv^e certaines char
Roday ou *Ronday*,
empêche toute équivoq
venaient de deux petits
Haut et le Bas Ronday
ruines de l'ancien chât
des tourelles du manoi
à la nomination de l'év
donnant le bénéfice, s'
que ne confirme plus
qu'on y voyait autrefois
fils du roi d'Angleterre
quelques traces d'une
la fin du xi^e siècle, g
flanc Sud de l'église

(a) *Ruffiacus*, *Roffiacus*, *Ro*

élégant au-dessus de la porte ouverte de ce côté l'église (a).

En 1109, existait déjà l'abbaye de Notre-Dan Moreilles, qu'on a confondue parfois avec celle de M près Couhé, et qui n'apparut que soixante ans après dont nous parlons ici était située dans une paroisse Champagné-les-Marais, près Marans. Son établissement l'œuvre des seigneurs de Triaize, et la liste de ses place le premier à cette année, ce qui fixe irrévocablement la date certaine que quelques-uns avaient en vain contestée. Elle fut affiliée, en 1152, à l'Ordre de Cîteaux que Bernard venait d'instituer récemment. Ruinée en 15 les calvinistes, étant déjà sous la commende, des p zélés, parmi lesquels se distingue le plus Denys Gédéon profitèrent du bon vouloir de Richelieu et de son successeur au Siège de Luçon, Aimery de Bragelonne, pour restaurer les lieux incendiés. Le monastère sembla ressusciter alors, et vit s'augmenter de beaucoup le nombre religieux, et pourtant elle a fini en 1790 n'en ayant qu'un, à qui l'abbé commendataire faisait une pension de neuf mille livres qui lui restaient. La révolution n'avait qu'en faire, l'a vendue; elle a été délaissée d'autres constructions, et il n'en reste plus depuis longtemps qu'un vaste enclos, un mur de l'église, et des écuries.

Une fille de Moreilles, à qui ce titre est donné qu'elle contracta plus tard avec elle une filiation en seignant à l'Ordre de Cîteaux, Notre-Dame de Bolland (*Brolium* ou *Boscum Grolandi*) s'établit également en 1109 près de Talmont, dans la paroisse de Saint-Etienne-Poiroux par les soins d'Aimery du Breuil, seigneur du lieu. Elle trouva aussi d'autres bienfaiteurs parmi les

(a) *Clypeus Fontebrauld.*, II, 21; — *Pouillé* de Gauthier de Bruges — *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, IX, 287; — Redet, *Dictionnaire de Vienne*, p. 365.

(b) *Gall. Christ.*, II, col. 1298; — *Du Tems*, II, 537; — *Aillery*, I, *Luçon*, p. 141.

de la contrée qui, ne pou-
gèrent par des fondations monastiques, lesquelles, en effet,
ne furent jamais plus nombreuses que pendant cette période
de deux siècles. C'est pourquoi on voit figurer à la fois
dans la charte du Poiroux, entre Aimery et son frère Pierre
un Gautier Chabot, sans doute seigneur de Vouvent, et les
barons d'Apremont et de Chante-Merle (a).

- Cette abbaye suivit la règle de Saint-Benoît sans miti-
gation jusqu'en 1199, quand l'abbé Robert et les religieux
adoptèrent la règle de Cîteaux (9), et l'année suivante on
commença à reconstruire les bâtiments claustraux et
l'église dans un meilleur goût et avec plus d'élégance.
L'emplacement de cette maison occupa dès sa fondation
celui où avait été une ancienne forêt de Vertou, qui
n'est pas celle de Saint-Martin, mais dont le nom
significatif (*silence*) devait plaire à des solitaires. Cette
forêt alors n'était plus qu'une vaste lande qu'il fallut
défricher et qui devint, comme tant d'autres, un lieu de
culture et de riches moissons. On voit que la France se
formait encore, lentement, mais gagnant chaque année
pour ainsi dire, quelque terrain nouveau, sur un sol
inconnu où les ressources naissaient comme par enchan-
tement.

La liste des abbés est restreinte, malgré ses trente-sept
titulaires, dont quelques-uns occupent un trop large espace
pour qu'il n'y ait pas entre eux quelques interruptions sup-
posables. Dès le commencement du xvi^e siècle, elle eut ses
commendataires, dont quelques-uns avaient trois ou quatre
abbayes dans leur bourse ; d'autres, ambassadeurs en
Allemagne ou résidents en quelques villes Anséatiques ;
d'autres enfin vicaires généraux d'Embrun et de Nantes,
ou évêques de Macon ou d'ailleurs, ce qui ne suppose
pas qu'ils importunassent souvent l'abbaye de leur pré-
sence. Le dernier d'entre eux, sans contredit le plus

(a) Chante-Merle, *De Cantu merula*, hameau aujourd'hui de 200 habitants,
commune des Moutiers, canton de Moncoutant (Deux-Sèvres).

digne et le plus éminent, fut l'abbé Emery, qui supérieur de Saint-Sulpice ; ce nom vénérable se l le souvenir de ceux qui aiment l'Eglise, à tout la Révolution et l'Empire (qui la continuait) prod de grand et de généreux parmi une foule de prê en combattirent efficacement l'esprit et les effets (a).

Il y a à observer dans les créations monastique temps, qu'elles sont plus souvent faites sous l'in de Notre-Dame. Ce vocable, sans doute, était dé depuis fort longtemps et dès les premiers siècles, 1 remarque généralement qu'il devint plus commun à l des croisades, où la fréquentation de la Terre-Sa le clergé et les fidèles, avait procuré de fréquentes oc de visiter les lieux mémorables habités par la Sainte et de se procurer des objets qui lui avaient app Cette observation se fortifiera par de nombreuses rer ultérieures qui indiquent évidemment une plus extension du culte de Marie, ce qui ne l'empêc d'avoir été dès le commencement inséparable du c Sauveur (b).

En ce même temps Gérard, deuxième du noi évêque d'Angoulême depuis 1101. Ce personnage, de aurons trop d'occasions de parler, devint en 1106 l Pape Pascal II, lorsqu'à peine arrivé en France ce ayant reconnu son talent, lui confia la légation de Br et ensuite celles des provinces ecclésiastiques de Bo de Tours, de Bourges et d'Auch (c). Ce systè légations était un excellent moyen pour le P surveiller tout selon les besoins du temps, et de s' de la conduite des évêques, dont un si grand répondait peu à sa mission.

Pendant la durée de sa légation, Gérard eut l'o

(a) Auteurs cités ci-dessus, et *Biographie universelle* de Michaud, XI

(b) V. le Traité de Tertulien, *De Carne Christ.*, n° 17 ; — *Sa Contra hæreses*, V, XIX.

(c) Cf. *Histor. Pontif. et comit. Engolism.*, xxxv, ap. Labbe, II, 2

DIRE

s ne

ne

(1), 1

parle

s'éta

lécis

de

e, s

éten

, (6).

glise

Toi

en

du

Mais

dou

d'a

oitie

une

et c

ouve

ouv

ida

n 1

oin

éuni

l'é,

, Na

108

te d'

, X,

inctu

de 8

, 37'

uction

ttes c

les vices qui déshonorent un prince. Il était de ceux de son temps qui ne vécurent que pour eux-mêmes, ne sachant pas plus gouverner ses peuples que lui-même, manquant par habitude à la chasteté autant qu'à la tempérance, à la dignité de son rang et à l'honnêteté publique jusqu'à souffrir en Anjou des bandes de voleurs qu'il rançonnait à son profit, après leur avoir permis de détrousser les passants et de dévaliser les marchands qui parcouraient ses campagnes. Sa vie ne fut qu'un tissu de mauvaises actions, de déloyautés et de barbaries. Ordéric Vital en fait un portrait répugnant, et l'auteur de l'*Histoire des Comtes d'Anjou* résume toute la sienne en disant qu'elle fut ce qu'il y eut de pire ^(a). Au reste, les quarante-neuf très longues années de son règne, confirmèrent trop bien le surnom qu'il s'était fait donner : ce ne furent qu'une interminable série de guerres injustes, de colères impies et d'orgies inexcusables. Nous l'avons vu maintes fois aux prises avec nos comtes, et c'est pourquoi nous en parlons ici. Sa conduite immorale dans ses mariages, et le cynisme de ses condescendances avec le roi Philippe dans l'affaire de Bertrade dénonceraient seules la valeur de cet homme, si l'on n'avait pas à lui reprocher généralement d'avoir abaissé toutes ses œuvres et tous ses sentiments en proportion de ce que son rang aurait dû lui inspirer de dignité et d'élévation.

Foulques avait écrit une histoire de ses ancêtres, les comtes d'Anjou, dont nous n'avons plus que quelques fragments réimprimés en ces dernières années ^(b). Le sentiment qui perce le plus dans cet opuscule, c'est l'orgueil de sa race. Il n'y est parlé que des batailles gagnées et des châteaux élevés ou détruits par son fait. Cet honneur d'être lettré, pour un prince, sera toujours à placer au-

(a) *Hist. Episc. et comit., Andegav.*, an 1109 ; — Ordéric Vital, apud, *Art de vérifier les dates*, XIII, 64 ; — Bodin, I, 252.

(b) Marchegay, *Chroniq. d'Anjou*, I, 373 ; — Chalmel, *Tablettes de Touraine*, p. 97.

HISTOIRE GÉNÉRALE

ous de la noblesse de
des heureux.

année suivante 1110 lai
npéries qui amenèrent
de cherté des sels, les
aites par des orages.
ète ni celle de deux
tobre, et l'on se fera
es alors inexplicables
ces désastres, se joig
ues le Diable de Lusig

Hugues le Brun, sept
entions que son père
rroux, capitale de la pa
e ville était toujours l
odie et Roger de Mont
102. Hugues VII ne se
ait pas continué les des
lement convoitée par
lui à se faire un coi
esse de second rang
s Guillaume de Poiti
ait pas la cause lég
qua point et, comme
te-Marche, soit vers
re quelque peu interre
son père, Guillaume
ption sur plusieurs châ
environs de Poitiers.
e ces forteresses célè
s contredit, celle de
ienne maison de pla
mencement du XI^e sie
véritable château de

) *Chronique de Saint-Maixent*

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1111)

devint la propriété des Lusignan. Posé à deux lieues de Poitiers et à une égale distance de Lusignan, environné de forêts étendues, baignées par les eaux peu profondes et vives et fraîches de la Boivre, cette demeure avait un caractère pittoresque dont ses ruines se parent encore, et ajoutée à sa position stratégique des avantages qui en faisaient une habitation agréable à une famille patricienne (10). C'est que Guillaume s'en fut tout d'abord, et pendant qu'il portait le ravage du côté de Guéret, il mettait le Montreuil, qui devenait un monceau de cendres et de débris. Ce fut le commencement d'hostilités qui durèrent plusieurs années avec des intermittences d'autant plus redoutables, qu'elles durent plus d'une fois remener à néant les belles murailles qu'on ne tardait jamais beaucoup à relever quand le feu ou la pioche en avaient opéré la destruction (a). Des complications malheureuses suivirent d'ailleurs ces hostilités. Les sires de Parthenay, Hugues et Simon, étaient les neveux de Lusignan; ils eurent à devoir prendre son parti, ce qui leur attira une autre guerre de la part du comte de Poitiers. On n'en sait pas les détails, mais ils vinrent augmenter encore les malheurs du pays où la famine dura jusqu'à 1112, éleva de beaucoup le prix des vivres, et produisit une nouvelle altération des monnaies, ou plutôt une refonte, et l'on n'eut plus que la monnaie de cuivre dont les pièces les plus nombreuses ne valaient que six deniers et demi, ce qui donne une faible idée des transactions commerciales d'alors (b).

La *Chronique de Saint-Maixent* parle de l'année 1111 comme étant celle de la mort du prince d'Antioche Bohémond à Tarente, où il était revenu très fatigué de ses travaux. Elle mentionne aussi un certain André, chanoine de

(a) D. Fonteneau, XV, 543; — *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, 241 et suiv.

(b) *Nummi commutati sunt, et cum granis alii facti sunt*. Le *denier*, d'après Ducange, était une petite monnaie de billon, valant les six deniers et demi que nous indiquons.

Adoption plus
générale des noms
chrétiens au bap-
tême.

Pierre de Poitiers, qui mourut à Ratisbonne en revenant de Jérusalem, dont il avait entrepris le voyage avec de grands sentiments de piété, laissant la réputation d'un saint que Dieu sanctionna par des miracles à son tombeau. C'est tout ce que nous savons de ce chanoine dont le nom pourtant nous rappelle que vers ce temps commençaient à se multiplier les noms de baptême tirés des deux testaments et de l'histoire ecclésiastique : particularité qui vient sans doute de ce qu'on avait facilement abandonné pour des noms de saints des noms d'origine germanique, depuis surtout que des pèlerinages d'Outre-Mer avaient familiarisé les familles avec les souvenirs chrétiens des premiers temps ^(a).

(a) *Chronic. Saint-Maixent*, in h. ann.



NOTES DU LIVRE LII

NOTE 1

Ce Geoffroy des Herbiers tirait son nom de la terre de ce nom entre Saint-Fulgent et Montaigu. (Sur les Herbiers, voir ci-dessus t. II, 212 et 237.) C'était un nom des meilleurs de la Vendée, paraît dès 1072 dans les *Cartulaires de Saint-Aubin d'Angers* par les signatures des deux frères Hugues et Amaury. C'est par Amaury que commença la filiation qui finit en ligne directe François des Herbiers de l'Estanduère.

NOTE 2

Appelé par les Turcs *Kizil Ermat*, le fleuve rouge. Il forme un cours d'eau, coule du Sud au Nord jusqu'à la mer Noire, où il perd près de la Bafre.

NOTE 3

La famille de Thouars porta jusqu'en 1215 : « *Deux petites lettres de.... dont la première était couverte d'un franc-quartier d'or* ». C'était peut-être ce franc-quartier qui fut conservé plus tard avec des modifications indiquées ici. Il est curieux, d'ailleurs, au point de vue héraldique, de rapprocher ces notions prises au commencement du XII^e siècle de celles que nous avons vues adoptées par Amaury (V. en 1069, ci-dessus, t. VII, p. 310.)

NOTE 4

On a copié trop facilement sur cette date, la *Chronique de Saint-Maixent* indiquant le VI des nones de novembre: novembre n'a que six nones pendant six jours; mais le VI des ides y correspond bien avec le 8 de ce mois, qu'il vaut donc mieux suivre.

NOTE 5

Le poème de Robert d'Arbrissel, que nous citons ici comme une des sources de nos renseignements, est l'œuvre de F. Chaudry, religieux de Fontevault, qui était prieur de la Puye en 1779. Un bon prieur, qui avait l'amour de la rime et qui ne faisait pas ses vers sous forme de prose mesurée, a consacré ses pieux loisirs

raconter en douze chants le dation et les progrès du cèlel résulte est assez endormant monotone et peu capable de n'est jamais un mince défaut par les notes nombreuses, le chant est suivi. Le poème est *abbesse, chef et générale de* une jolie impression in-8°, daillan d'Antin, dont le ne déterminer cet écusson, les

Cenan n'est plus qu'un gr mune de la Puye en 1809. S C'était une ancienne châtell Saint-Hilaire était à la ne Chauvigny. Une forêt couv Cenau, et appartenait à la évêques de Poitiers, et couv abord soit par son humid Dans cette forêt existait en tenant à l'évêque de Poitier

La filiation de cette famil exactement jusqu'aux xvi^e membres figurant sans titres que la perte des pièces ori empêcha l'ordre désirable d alliances, toutes des plus h nom à travers les siècles. L Touche de la Guitière, encc dants. Cette branche avait Pierre de la Tousche, com gneur du lieu. Ce lieu se tr de-Maillé, canton de Saint- d'une remarquable haute gauche de la Gartempe, et plus il fut rare à l'époqu d'immortaliser un nom mo Il s'agit d'un simple de

Tousche, Pierre Deschamps, qui, en 1791, après la mort de madame de la Tousche, Donatien, acheta à vil prix le château de ses maîtres vendu nationalement, et le rendit à son légitime héritier lorsque celui-ci revint de l'émigration en 1806. C'est cette demeure patrimoniale qu'habitent encore les enfants de M. Donatien de la Tousche, représenté par M. Amédée-Ludovic, devenu le chef de la famille et des armes. Ces armes, au reste, sont aussi ancienne que le nom dans nos annales, et si loin qu'elles puissent remonter indiquent bien une race annoblie par les services militaires, et dont un membre, Hardouin, fut tué en 1356 à la bataille de Poitiers, et figurait au nécrologe des Cordeliers, dans l'église desquels il fut enseveli avec tant d'autres chevaliers victimes de cette fatale journée. Ces armes étaient « *D'or, au lion de sable, couronné et lampassé de gueules.* » Devise : *Deo adjuvante* « Dieu aidant ». (Cf. Beauchet-Filleau, *Diction. des Familles* ; — Saint-Allais, XV, 129.)

NOTE 8

Ce Nobillac, *Nobiliacum*, est maintenant *Saint-Léonard-le-Noblet* chef-lieu de canton de 2,000 habitants dans la Haute-Vienne. Quelques-uns des auteurs que nous suivons ici, nomment ce lieu Nouaillé, et le feraient confondre avec notre célèbre abbaye Poitevine du même nom. Il s'agit ici du monastère fondé vers 560, par saint Léonard, sur la Vienne, à cinq lieues Nord-Est de Limoges. Au reste il n'est pas douteux que l'étymologie soit la même pour le Nouaillé du Limousin et celui de Poitou. Il paraît évident que quelque *Nobila* latin avait passé par-là à l'époque gallo-romaine.

NOTE 9

Pour bien comprendre ce que nous aurons à dire désormais de Citaux, il faut avoir une idée bien juste de l'origine de cet Ordre, et de ses progrès dans le monde religieux. La règle de Saint-Benoît, généralement adoptée, comme nous l'avons vu, par toutes les fondations religieuses depuis cinq cents ans, était une sûre garantie de progrès dans les vertus monastiques. Les événements toutefois, et les troubles fréquents de l'ordre politique, la tyrannie même des seigneurs qui ne craignaient pas de les spolier, amenaient de fréquentes causes de découragement et de défection dans l'observance de la règle. En pareil cas, il est plus facile de choir que de se relever, mais les cœurs zélés qui entreprenaient tôt ou tard cette rénovation, trouvèrent toujours les esprits disposés à s'y rendre. L'esprit de Saint-Benoît ne s'était pas effacé en s'affaiblissant, et le souvenir même de la règle négligée laissait un reste de ferveur qu'il n'était jamais impossible de ranimer. C'est ce qui fi

que lorsque Saint-Robert de
en Bourgogne, en réformant
Benoît, dont il avait été plus
où cette règle avait délinqu
renouvelèrent dans un esprit
furent ces adeptes qu'on non
se trouvait dans le diocèse
Cistercium, à cause d'un g
creusées. Quand on voit l'E
directe des pouvoirs hostiles
des hommes, et de ceux-là
compter, n'admire-t-on pas l
de moyens prompts, toujours
jour jusqu'à la fin la promes
contre Elle ?

Montreuil-Bonnin est à pr
le canton de Vouillé, où les
toute la vallée et qu'entouren
de l'archéologue et de l'his
source de Fleury qui amèn
romains et dont notre siècle
même but. L'église romane
et étroite, saccagée durant l
par la munificence de Lou
inscription de marbre noir
origines de Montreuil sont r
monastère, *Monasteriolum*,

FIN DU S



TABLE DES MATIERES

DU VII^e VOLUME

LIVRE XLV

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE GUILLAUME V (LE GRAND),
JUSQU'A L'ÉPISCOPAT D'ISEMBERT I^{er}

(De 994 à 1030)

	Pages
994 Beaux préliminaires du nouveau règne	1
Guerre avec le comte de la Marche	2
Château de Gençay	2
Système de défense architecturale de ce temps.	3
Mauvaise foi et esprit querelleur de Boson	4
Siège et prise du château de Rochemeau.	4
Générosité de Guillaume envers la comtesse de la Marche.	5
Commencements de la Roche-sur-Yon	5
Les reliques de saint Lienne y sont portées.	6
Progrès de son existence féodale	7
Nouvelle révolte de Boson	7
996 Mal des ardents	8
Mort d'Adalbert, frère de Boson	9
Première mention de Pont-Achard	9
Nouveaux troubles ménagés par le vicomte de Limoges.	10
Siège du château de Brösse	11
Guillaume IV s'y porte en auxiliaire	11
Siège infructueux de Saint-Benoît-du-Sault	12
Mort de Hugues Capet.	15
1000 Son fils Robert lui succède sans opposition.	16
Idée générale du x ^e siècle.	16
Influence déjà acquise par Guillaume V	17
Commencements de la Rocheposay	17
1001 Mort de la comtesse Emma de Poitiers	18
1002 Sa vie privée	19
Ses soins pour l'île de Maillezais	19

TABL

Reprise des travaux de	
Reconstruction de l'ég	
Loyale conduite de G	
Périgord.	
Avantages faits à l'abt	
Moulin de Pont-Achar	
Moulin à papier . . .	
Ce qui advint de l'idée	
Système des nouvelles	
églises	
Origine de la paroisse	
Le bourg de N.-D. à P	
Èle du duc d'Aquitain	
Comment l'esprit publi	
l provoque un concile	
Décisions de ce concile	
Mort de la comtesse de	
es Normands attaquer	
ls s'emparent de la vic	
eur mauvaise foi . . .	
second mariage de Gui	
ondation du prieuré d	
eau caractère de Guil	
tudes publiques de ce	
articulièrément dans l	
e Duc les favorise apr	
a piété éclairée. . . .	
ouceur et sagesse de s	
onsécration de l'église	
bbatiat de Gausbert .	
nivi bientôt de Théode	
ouvelles concessions d	
e château comtal est d	
chèvement de la comm	
igine de la famille de	
Legend de Mellusin	
ville et le château pr	
anzay.	
branch des Couhé d	
veloppements au xi ^e s	
rtus et beau caractère	
n amour des voyages	

	Pages.
1010 Découverte des reliques de saint Jean-Baptiste.	46
Grands personnages qu'elles attirent à Poitiers.	46
Exemple de modération donné par Guillaume V	47
La relique d'Angéry faussement attribuée à saint Jean-Baptiste.	47
1011 Concile de Poitiers.	48
1012 Découverte à Sainte-Radégonde de Poitiers des reliques de la Sainte	49
1014 Sacre de Girard, évêque de Limoges à Saint-Hilaire de Poitiers.	50
Cérémonies de l'intronisation des évêques de Limoges et de Poitiers	51
L'Evêque Isembert, coadjuteur de Poitiers	51
Fondation du château de Vouvent.	52
Mort de Constantin, abbé de Nouaillé. — Mouvement littéraire dans cette abbaye	53
1016 Reliques de saint Rigomer à Maillezais	54
Seigneurie de Mirebeau	54
1018 Incendie à Poitiers de la cathédrale et des autres monuments	56
Le Duc se met à l'œuvre de reconstruction	57
Mort de l'évêque de Poitiers Gislebert.	57
Irruption des Normands sur le littoral du Poitou	58
Guillaume se porte contre eux	58
Stratagème de l'ennemi	59
Défaite de Guillaume	59
Les pirates abandonnent leurs projets sur la France.	60
1020 Guillaume V dans sa vie privée.	61
Comment il favorise l'abbaye de Cluny	62
L'évêque Gislebert enterré à Maillezais	63
Etat physique de la Vendée méridionale.	63
Paroisse de Brem	63
Ile d'Olonne	64
Talmont	64

LIVRE XLVI

DEPUIS L'ÉPISCOPAT D'ISEMBERT I^{er},
JUSQU'A LA MORT DE GUILLAUME V, DIT LE GRAND
(De **1020** à **1030**)

1020 Isembert I ^{er} , XLVIII ^e Evêque de Poitiers	79
--	----

- 1020 Noms féodaux ajoutés aux noms
 Exception à cette nouveauté faite
 Reconstitution de la ville de Poitiers
 1018
 Pierre I^{er}, abbé simoniaque de Clugny
- 1021 Il est chassé par le Duc
 La réforme mise à Charroux par
 Savin
 Réédification et consécration de la
 Participation de Saint-Fulbert de
 événement.
 Fondation de l'église du Saint-Sépulchre
- 1022 Mort de Sanche, comtesse de Poitiers
 Troisième mariage du Comte . . .
 Mort à Charroux de Girard, évêque
 Elections ecclésiastiques viciées à
 Belle conduite du duc d'Aquitaine
 Comment il donne un digne successeur
- 1023 Commencements de Guillaume V
 Fulbert de Chartres devient trésorier
 Question de l'apostolat de Saint-Martin
- 1024 Concile de Poitiers à ce sujet . .
 Conférence par l'avis du Pape Jean
 Assemblée à Paris pour le même
 On y adopte les mêmes conclusions
 Fondation de Notre-Dame de Lusignan
 La part qu'y prend Isembert de Poitiers
 Retards forcés dans l'achèvement
 Beauté actuelle de ce monument
 Fondation de l'église de Notre-Dame
 Origine des commendes
 Prieuré de Couhé
 La royauté d'Italie offerte à Guillaume
- 1025 Qui le refuse
 Sagesse de cette conduite. . . .
 La part que l'évêque Isembert prend
 Progrès des lettres à cette époque
 Incendie de Saint-Florent de Saumur
 Guillaume décharge la ville de Saumur
 gations de l'arrière-ban
 Singularité relative aux signatures
 Comment elle advint

	Pages.
1025 Soins de l'évêque Isembert I ^{er} pour son Eglise et pour son propre avantage spirituel	104
Détails symboliques relatifs à la signature des chartes .	104
Juste initiative de Guillaume V à réprimer les crimes de ses vassaux	105
Affaire des frères de Marcillac et de Ruffec	105
Amblard, abbé de Saint-Maixent	106
La rue du Lierre à Poitiers	107
Conduite réservée de Guillaume V avec le roi Robert .	107
1027 Méprise de quelques historiens sur des affaires avec Hugues IV de Lusignan	109
Pluie de sang en Poitou	111
Lettres du roi Robert et du duc Guillaume V à ce sujet.	111
Réponse de Joscelin, archevêque de Bourges	112
Et de Fulbert, évêque de Chartres	112
Que déduire de leurs explications	113
1028 Fondation du prieuré de Mougon, près Celles.	114
Pèlerinage d'Isembert de Poitiers à Jérusalem	114
Progrès des sciences et des lettres.	115
Raynaud, chanoine et archidiacre de Poitiers	116
Baudry, abbé de Bourgueil. — Action littéraire de cette abbaye	116
Guillaume de Poitiers, archidiacre de Lisieux	116
Guillaume V, protecteur des sciences.	116
Mérite et beau caractère de sa fille Agnès	117
L'abbaye de Nouaillé recouvre son autonomie	118
Tempête violente et autres phénomènes en Poitou . . .	119
1029 Seigneurie de Rié	120
Clercs mariés de la cathédrale	122
Les Manichéens en Poitou	123
Comment ils y pénétrèrent	124
Leur condamnation à Orléans	124
La contagion s'étend dans le comté de Toulouse . . .	125
Autre concile de Charroux	125
Nouvelle église abbatiale	126
Décision de concile contre l'hérésie et les désordres des seigneurs	126
Agrandissement de Bressuire	127
Les églises de Boismé.	127
Origine de la paroisse de Breuil-Bernard	128
Guillaume prend l'habit monastique à Maillezais. . .	128
1030 Il y meurt	129

- 1030 Son éloge
 Il est inhumé à Maillezais . . .
 Ses enfants

LIVRE XI

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE GUILLAUME VI
 JUSQU'A LA MORT DE GUILLAUME X

(De 1030 à 1036)

- 1030 Avènement de Guillaume VI, dit
 La foi et les aumônes de ce temps
 Origine de la paroisse de Targé.
 Origine de la ville et des seigneurs
 Famine en Aquitaine
 Nouvelle question de l'apostolat de France
 A quelle occasion elle est soulevée
- 1031 Indication d'un nouveau concile
 Autres abus qui le motivent . . .
 Physiologie générale de l'assemblée
 Jourdain, évêque de Limoges, y assiste
 Sujets indiqués des discussions .
 On discute d'abord la question de l'apostolat
 Discours d'Isembert de Poitiers.
 On proclame l'apostolat de Saint-Étienne
 Canons de discipline sur les abus
 Calamités publiques dans toute la France
 Fléaux qui s'en suivent
- 1033 Charité du clergé
 Esprit de pénitence qui en résulte
- 1034 Soins donnés par le clergé et par
 l'État à la population pauvre
 Concile tenu à Poitiers dans ce but
 Autre concile de Limoges dans le même but
 Formule d'excommunication contre les hérétiques
 Pour quelle part Guillaume VI est responsable
 de l'Église
 Lettre sévère que lui adresse le pape

TABLE DES MATIÈRES

1034	Participation de son frère le comte de Gascogne à cette affaire.
	Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume V, épouse le comte d'Anjou Geoffroy Martel.
	Caractère peu digne de cette union.
	Valeur morale de Geoffroy Martel
	Sa mauvaise foi envers le duc d'Aquitaine. — Sa politique habituelle
	Guillaume lui résiste
	Physionomie de la guerre à cette époque
	Caractère bien différent de Guillaume VI
	Les alliés de Martel
	Ravage des deux provinces
	Bataille de Saint-Jouin
	Défaite et captivité de Guillaume VI.
	Comment Martel abuse de sa victoire
	Il usurpe l'autorité en Aquitaine
	Comment Agnès le seconde
1035	Conduite équivoque du roi Henri I ^{er}
	Comment Martel et Agnès gouvernent l'Aquitaine
	L'évêque Isembert et la duchesse Eustachie travaillent de concert à la délivrance du roi.
1036	Sacrifices du clergé et de la bourgeoisie dans ce but
	Nouvelles duretés de Martel.
1037	Guillaume VI rendu à la liberté.
	Retour sur quelques personnages du temps
	Le roi Robert II
	Le roi Henri I ^{er}
1038	Mort de Fulbert, évêque de Chartres
	Guy d'Arezzo et la musique moderne
	Usage de vouer les enfants à la vie religieuse
	Mort du chroniqueur Adhémar de Chabannais
	Extension des noms et qualités féodales et nobiliaires

LIVRE XLVIII

DEPUIS LES RÉGNES D'ODON ET DE GUILLAUME VII
EN AQUITAINE,
JUSQU'A LA MORT DE CE DERNIER PRINCE

De 1038 à 1058

1038	Coup d'œil sur les préliminaires de ce règne.
------	---

20
.

139

140

142
143

145

	Pages.
1045 Confraternité entre elle et Charroux	212
Ce qu'était ces pactes religieux	212
Origine de la famille de la Trémouille	214
1048 Incendie de la ville et du monastère de Charroux . .	216
Mort de l'évêque Isembert I ^{er} . — Caractère et vertus de ce prélat.	217
Fraternité entre les Chapitres de Poitiers et de Saint- Martin de Tours	218
La petite paroisse d'Aillé donnée par Isembert à Saint- Cyprien	219
Epoque et lieu de la mort d'Isembert I ^{er}	219
Par quels abus les évêchés se perpétuaient alors dans une même famille	220
Avènement d'Isembert II, XLIX ^e évêque	220
Sa famille. — Antécédents de son épiscopat.	221
Consécration de l'église de Saint-Jean-d'Angély . . .	221
Privilèges donnés à l'abbaye de Saint-Jean	222
Conséquences historiques à tirer de ces faits	224
Et mérites de ce monastère.	224
L'île de Vix	224
Prieuré de Fontaines	225
1049 Les Moutiers-sur-le-Lay	226
Dédicace à Poitiers de la nouvelle église de Saint- Hilaire	226
Fondation de Saint-Nicolas de Poitiers	228
Le duc d'Aquitaine à Cluny. — La monnaie de Saint- Jean-d'Angély et celle de Niort	229
Direction donnée alors aux ateliers monétaires . . .	229
1050 Monnaies poitevines.	230
Mariage de Guillaume VII	230
1052 Geoffroy Martel répudie Agnès de Bourgogne . . .	231
Prétexte de cette séparation	231
Sage gouvernement de Guillaume VII.	232
Tendances à la guerre	232
1054 Etat et situation de la Normandie, où elle va naître .	233
La part qu'y prend Martel	233
Guillaume VII s'y laisse entraîner	233
1056 Martel y est blessé et battu.	234
1057 Expulsion de deux gentilshommes de Vouvent. . .	235
1059 Guerre entre Guillaume VII et Geoffroy Martel. . .	236
Guillaume assiège Saumur.	236
Il tombe malade	237

Il revient à Poitiers
réflexions sur ce pr

S L'AVÈNEMENT AU
I
JUSQU'A SON MARIA

(D

Préliminaires de ce
Alliance de famille
Notre-Dame de la C
Dons et restitutions
Saint-Michel-en-l'
Son prieuré de Bell
Second mariage de
Abus des faux mari
Guillaume VIII ass
La seigneurie de T
Abbatiat de Gode
Maillezais. . . .
Divers faits de n
temps.
Fondation de Saint
Et de la collégiale
Mort de Geoffroy M
Comment il ménage
par son testamen
Entreprise des Lusi
Guy Geoffroy porte
Bataille de Chef-B
Guy Geoffroy y est
Générosités du Du
Nicolas de Poitie
Discordes des Plan
Guy Geoffroy en pr
de la Saintonge
Guerres d'Espagne

	Prges.
1063 Ses alliés.	269
Il prend la ville de Barbastro.	270
Son administration pendant la paix.	270
1064 Fondation de Saint-André de Mirebeau	271
Disparition des viguiers et des <i>Pagus</i>	271
Formation des châtelainies	272
Remaniement de quelques portions du territoire du Poitou.	272
Reconstruction de l'église abbatiale d'Airvault.	273
Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Nor- mandie	273
1066 Préliminaires de cette opération.	274
Quelle part y prennent l'Aquitaine et le Poitou	275
Enthousiasme populaire pour cette entreprise.	276
Le roi Philippe I ^{er} s'abstient.	276
Ainsi que le duc d'Aquitaine.	276
Le vicomte de Thouars Aimery IV s'y engage avec ses vassaux du bas Poitou.	277
Qui s'y distinguent.	277
Il fait couronner Guillaume roi d'Angleterre	278
La maison de Parthenay s'y fait remarquer	278
Caractère héroïque de cette expédition.	278
L'Eglise de Saint-Porchaire de Poitiers devient un prieuré de Bourgueil	279
Construction postérieure de l'église.	280
Torts et réparations faites à Saint-Jouin par Foulques le Rechin.	281
1068 Nouvelle guerre portée en Anjou par Guy Geoffroy	282
A quelle occasion	282
Inimitié des deux frères Geoffroy le Barbu et Foulques Rechin.	282
Prise de Saumur par Guillaume VIII	283
Impartialité des chroniqueurs Angevins	284
Troisième mariage de Guillaume VIII	284
Il prend et détruit la ville de Luçon.	285
Mort d'Agnès de Bourgogne.	286
Usage singulier pour la constatation des ventes légales.	287
Réflexions sur les cruautés des guerres de ce temps, et les causes providentielles qui les ont effacées	288
Comment dans le cœur humain les aberrations de conduites se rencontrent avec la foi chrétienne	289
Famille et ville de la Rocheposay	290
Maison de Chasteigner	291

DEPUIS LA FONDATION
JUSQU'.

- 1069 Fondation de l'a
Contradictions
données à cett
Fondation de l'a
Historique de ce
Guy Geoffroy re
Reconstruction
tonne . . .
Le prieuré de Sai
Fondation de la
Histoire d'un ms
Le blason à ce
particulier .
L'évêque Isemb
comme seigne
- 1070 Historique de ce
Ses églises . .
Raoul Ardent .
Idée de son taler
Son *Speculum* o
Ses dernières an
Isembert Seneba
Prieuré de Saint
Prieuré de Secoi
- 1071 Ce que devienne
Naissance de Gu
Usages religieux
- 1072 Différents entre
Chapitre de S.
Caractère malhe
moral. . .
Prétentions des
canoniques .
Rôle imposant d
- 1073 Election du pape
Abus de la pare

	Pages.
1073 Guy Geoffroy tente d'introduire la liturgie gallicane en Espagne	324
Pourquoi il n'y réussit pas	325
Premiers actes du Pape Saint-Grégoire VII	325
Difficultés de son administration	325
Energie et dignité de son caractère méconnu et calomnié, soit à propos du roi de Germanie Henri IV, soit à l'égard du roi de France, Philippe I ^{er}	326
Conduite bien différente du Comte de Poitou	327
Démarches du Pape près du roi Philippe I ^{er}	327
Ses tempéraments avant d'être sévère	328
Affaires de l'évêque Isembert II avec le Chapitre de Saint-Hilaire.	329
1074 Il refuse de se soumettre au Pape	330
Concile de Poitiers	330
Qu'Isembert fait envahir.	330
On y décide la séparation d'Aldegarde et de Guy Geoffroy, qui s'y soumettent	331
Soumission filiale de Guy-Geoffroy.	331
Prudence et modération du Pape en cette circonstance	331
Graves reproches adressés à Isembert.	332
Rôle surnaturel de l'Eglise dans la direction morale des peuples	333
1075 Guillaume VIII invoqué en vain par Henri IV dans sa guerre contre la Saxe	334
Le prieuré de Sainte-Gemme donné à l'abbaye de Vendôme	334
Autre concile à Poitiers. — Affaire de l'hérétique Béranger	335
Béranger y comparait. — Caractère de ce personnage	335
Il manque d'y être tué.	336
Sa pénitence et sa mort	337
Lettre du Pape à Guy Geoffroy	338
Prévision des croisades	338
Restitution à Maillezais du prieuré de Santon	338
Montierneuf mis sous la direction de Cluny	339
Qui reçoit les Monnaies de Niort et de St-Jean-d'Angély	339
1076 Guy Geoffroy évite prudemment une guerre dangereuse.	340
1077 Visite à Poitiers du roi Philippe I ^{er}	341
Prise de Dol par le roi de France	341
Les premières années des Morthemers	341
Mort d'Agnès de Poitiers femme de l'empereur Henri III	342
Désordres du monde moral encore accru dans le clergé.	342
Autre concile de Poitiers.	343

- 1077 Opposition qu'y fai
 Comment s'y comp
 Désordres pendant
 Seconde session no
 Canons de disciplin
 Combien les moins
 grands seigneurs
- 1079 Scandales donnés p
 Guerre entre le Du
 Energie guerrière c
 Il fait de la paix un
 Comment il s'hono
 Instruction publicu
- 1080 Zèle de Guy Geoffr
 Fructueuses même
- 1082 Incendie de la ville
 Incendie de Maillez
 Achèvement de la C
 Apparition des bail
 Usages particuliers
 Abolition des vigui
 Grégoire VII exemp
 épiscopale . . .
 Le prieuré de Saint
 La foire au lard, à
 Négligences envers
 Concile de Chârou
 Expédition militair
- 1084 Tremblement de ter
 Et incendie de la vil
- 1085 Opiniâtre cruauté d
 Geoffroy . . .
 Mort du pape Grégo
 Nuées de sauterelle
- 1086 Intérieur de la fami
 Mort de Guillaume
 Caractère de son rè

LIVRE LI

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE GUILLAUME IX,
JUSQU'A LA PREMIÈRE CROISADE

(De 1086 à 1099)

	Pages.
1086 Belle position princière de Guillaume IX	373
Mort de Joscelin de Parthenay, archevêque de Bordeaux.	373
Eloge de ce prélat	374
Mort d'Isembert II, évêque de Poitiers	374
Justes sévérités de l'histoire envers ce pontife	375
Il ne rentre dans le devoir que par les rigueurs méritées du Saint-Siège	376
Origine de la ville et de la famille de Montmorillon . . .	377
1087 Election de Pierre, II ^e du nom, 50 ^e évêque de Poitiers .	380
Belles qualités de l'évêque Pierre II	381
Déloyales prétentions des grands vassaux pour profiter de la faiblesse du jeune Duc	381
Insolence d'Ebles de Châtelailon	381
Imitée par Gaston IV, comte de Béarn	382
Comment il s'y oppose.	382
Construction d'une forteresse à Benon	383
Comment il est secondé par le légat Amé de Die	383
Mort de Guillaume le Conquérant	383
Fondation du prieuré de Saint-Martial et de la Maison- Dieu de Montmorillon	384
1090 Saint-Martial, le château, la Maison-Dieu	385
Quel zèle y apporte le saint évêque Pierre II	386
Eglise des saints Laurent et Vincent. — Octogone . . .	386
Vicissitudes de l'existence de cette Maison	387
Statuts donnés à la confrérie	388
Donations et privilèges	389
Construction de la Maison-Dieu	389
Affaires de l'Eglise; — indigne conduite de l'empereur Henri IV.	391
Mérites du pape Urbain II	391
Règne visible de la Providence sur le moyen âge . . .	391
Commencements de Robert d'Arbrissel	392
Pierre de l'Etoile, fondateur de Fontgombaud	393
Pieuré de Villesalem	394
Fondation de Chazal-Benoît en Berry.	395
Mort de Guillaume de Poitiers, célèbre historien . . .	395

	Pages.
1095 Guillaume IX restitue à l'abbaye de Vendôme les biens dont il avait disposé injustement.	424
1096 Charité et justice de l'évêque Pierre II	426
Mort de Guillaume, chanoine de Saint-Hilaire, un des lettrés de ce siècle	426
Reconstruction et dédicace de Sainte-Radégonde de Poitiers	427
Découverte à Saint-Maixent du corps de saint Agapit .	428
Paroisse des Epesses	428
Château du Puy-du-Fou	429
Origine de Civray	429
Pierre Tudebode.	430
Prédication de Pierre L'Hermite	432
Travaux d'Urbain II en France	432
Et à Poitiers	432
Il y consacre l'église de Montierneuf	432
Conversion feinte du roi Philippe	433
Apparition d'une croix lumineuse, et progrès du mouvement vers la croisade.	433
Urbain II dédie le grand autel de Charroux.	434
Gautier <i>Sans-Avoir</i>	435
Mouvement dans le même sens parmi la noblesse . .	436
Par qui celle du Poitou est représentée	437
Abstention du roi de France	437
Et du Duc d'Aquitaine.	437
Beau caractère de Raymond IV de Toulouse	438
Comment Guillaume IX se trouve à la cour de Bordeaux.	439
Il part pour la croisade	440
Fondation du prieuré de Notre-Dame de Bressuire . .	440
Paroisse de Chiché.	441
Belle conduite de Raymond IV en Palestine.	441
Guerre déloyale que Guillaume IX fait à son fils . . .	442
Guillaume IX envahit le comté de Toulouse	442
Il en est repoussé	443
Le Breuil-l'Abbesse.	443
Prise de Jérusalem	443
1099 Départ de Guillaume IX pour la croisade	444
Comment il s'y prépare	444
Ses embarras financiers	444
Il vend ses Etats au roi d'Angleterre	445
Qui meurt aussitôt	446
Il les engage alors au comte Bertrand de Toulouse.. .	446

LIVRE LI

DEPUIS LE DÉPART DE GUILLAUME IX
JUSQU'À SON RETOUR

(De 1099 à 1103)

- 1099 Guillaume prend la croix à Limog
Origine des armoiries des comtes
Quels grands vassaux du Poitou l'
Poésies de Guillaume sur son dépa
Idée qu'il y donne de sa valeur mo
- 1101 Fondation de Fontevrault. . . .
Commencements de la sainte Mais
Dans quel esprit elle est formée.
Premières prieures et abbesses .
- 1102 Organisation intérieure
Commencement des travaux. . . .
Beauté de l'architecture
La tour d'Evraud
Fondation de l'abbaye de Belle-Fo
Abbaye de la Grénetiere
Reconstruction de l'abbaye de Sai
Pontificat de Pascal II.
Indifférence de Guillaume IX sur le
Ses humiliations à son départ pou
Ses difficultés et ses désastres .
Fausse politique du Duc
Combattue en vain par le comte d
Le duc assiège Constantinople .
Succombe sous une embûche d'Al
Piteux état où il se trouve . . .
Dissentiments dans l'armée cou
d'autres chefs.
- Prise de Tortose
Défaite devant Ramla
Entreprise déçue sur Jaffa 475
- Retour en Poitou
- 1103 Autrement ménagé par la duchesse Philippe de Toulouse.
Fâcheux état des affaires publiques en Poitou.
Bouleversement du système monétaire

	Pages.
1103 Concile de l'an 1100 à Poitiers	477
Le roi y est de nouveau excommunié	477
Scandale qu'y cause Guillaume IX	478
Commencements de sa décadence morale	478
Qui n'y recueille que le mépris public.	478
Ignoble caractère de sa littérature	479
Guerre avec l'Anjou	481
Comment elle est allumée par Bertrade de Montfort . .	482
Issue de cette prise d'Armes.	482
Qui tourne au détriment du Poitou	482
1104 Foulques Réchin II et son fils Martel ligués contre Guillaume IX	483
Incendies de Thouars, de Niort et de Beauvoir . . .	483
Armoiries de la maison de Thouars à cette époque . .	483
Mort d'Herbert I ^{er} de Thouars en Palestine.	484
Ebbon se lie contre Guillaume avec ses deux adversaires.	484
La forêt de Born et les abbayes de Sainte-Croix de Poitiers et de Fontevrault	485
Duel judiciaire entre un prévôt de Poitiers et l'abbaye de Nouaillé.	486
Conditions de ces sortes d'épreuves	487
1105 Calamités de l'année 1104	488
Vie privée de Guillaume IX	489
Fondation du Prieuré de la Puye	490
1106 Consolidée dans un synode de Poitiers	490
Le bourg de la Puye	491
Famille de la Tousche en Poitou	491
L'Anjou gouverné par Geoffroy Martel II, du vivant de son père	492
Mort de Martel II	493
Conduite déloyale de Guillaume IX à ce sujet	493
Le roi Philippe enfin absous dans un concile de Paris .	494
Heureux effets de cet événement en Poitou.	494
Aventures de Boémond; son héroïsme en Palestine et son voyage à Poitiers	495
Concile de Poitiers	496
Et reprise de la croisade	496
1107 On y approuve l'Ordre de Fontevrault	497
Caractère de cette reprise de la croisade.	497
Fondation de l'abbaye d'Orbestier.	498
1108 Zèle du saint évêque Pierre II pour le bien de son église.	498
Paroisse de Roiffé en Loudunais	499

TABLE DES NOMS DE LIEUX

DONT IL EST PARLÉ DANS CE SEPTIÈME VOLUM

A

Acadiens, 491.
Adilly, 306.
Agray, riv., 449.
Aillé, 219, 215.
Airvault, 273, 411, 451, 452.
Allemagne, 321, 326, 334, 338, 342, 391, 458, 470.
Alençon, 284.
Alexandrie, 47.
Alsace 436.
Amaillou, 412, 450.
Andouville, 293.
Andrinople, 470.
Angery, 45, 101, 247, 262, 335, 392, 496.
Angle-sur-l'Anglin, 273, 311, 445, 490.
Angleterre, 274.
Angoulême, 207, 458.
Anjou, 143, 198, 203, 221, 263, 282, 481, 482, 493.
Antigv, 52.
Antioche, 473, 475, 495.
Antoigné, 137.
Apremont, 111, 499, 502.
Aquitaine, 149, 150, 155, 170, 232, 252, 414, 446.
Arbrissel, 392.
Archivac, 448.
Archigny, 491.
Ardelay, 466.
Ardilleux, 253.
Argenton, 11.
Argenton-Château, 276.
Armagnac, 202, 251.
Arragon, 409.
Arrezzo, 178.
Arzuloce 253.
Auch, 325.
Aunis, 458.
Autise, riv., 48.
Auvergne, 445.
Auzais, 74.
Auzance, 64.
Auzon, riv., 145.
Availlcs-Limousine, 248.

B

Ballon, 483.
Barbastro, 297.
Barbezieux, 448.
Basine, riv., 67.

Béarn, 282.
Beaulieu, 3, 198.
Beaulieu-sous-Bressuire, 364.
Beauvais, 56.
Beauvoir-sur-Mer, 196, 240.
Beauvoir-sur-Niort, 483.
Bellac, 4, 5, 8, 22, 67.
Bellevfontaine, 464.
Belle-Noue, 254, 295.
Benet, 303.
Benon, 383, 447.
Bernard (le), 225.
Berthegon, 272.
Béruger, 506.
Besançon, 201.
Beyrouth, 475.
Blaslay, 137.
Blossac, 385.
Boismé, 127.
Boisgrolland, 501.
Boivre, riv., 9, 22, 23, 506.
Borc, 412, 450.
Bordeaux, 169, 188, 202, 304, 439.
Born, 485.
Bornais, 451.
Bouin (ile de), 240.
Bourges, 56, 90, 112.
Bourgueil, 10, 45, 116, 270, 2, 317, 364.
Boutonne, riv., 468.
Brantôme, 10.
Brem, 63, 64.
Bressuire, 127, 277, 440.
Bretagne, 436.
Breuil-l'Abbesse, 443.
Breuil-Bernard, 128.
Brie, 108.
Briey, 455.
Brisay, 482.
Brosse, 11, 69.
Brux, 61, 78, 94.
Bulgarie, 470, 471.
Burgos, 325.
Buxeuil, 272.

C

Calais, 273.
Canal des Cinq-Abbés, 304.
Candé, 492.
Cappadoce, 495.
Carrière (la), ile, 487.

Celesium, 48, 77.
 Celle-l'Évécault, 1
 Celles, 96.
 Cenau, 490, 491.
 Chabannais, 179.
 Chaise-Dieu (la), 1
 Chaize-le-Vicomte
 463, 483.
 Chalais, 379.
 Chambry-l'Auberj
 Champagné, 108.
 Champagné-les-M
 Champagné-Saint-
 Champdeniers 41
 Chantemerle, 502
 Charroux, 9, 35.
 125, 211, 2
 354, 399, 40
 Chartres, 56, 61,
 Chasseignes, 302,
 Château-l'Archer,
 Châteaumur, 249
 Châtelailon, 80,
 Châtaigneraie (la)
 Châteauneuf, 482
 Château-d'Olonne
 Châtre (la), 402.
 Châtellerault, 272
 Chausseray, 441.
 Chauvigny, 80, 81
 273, 385, 49
 Chef-Boutonne, 21
 Chiché, 441.
 Chinon, 283, 357
Chipiniacum, 441
 Chizé, 306, 348, 1
 Chiché, 441.
 Chypre, 42.
 Citaux, 511.
 Civray, 273.
 Clermont, 477, 41
 Cluny, 229, 315,
 Cluse, 150.
 Cluys, 14, 58, 62
 Cognac, 208, 243
 Confolens, 111, 1
 Constantinople, 4
 Cormery, 69.
 Couhé, 42, 76, 9
 Coulombier, 15, 1
 Coussay-les-Bois,
 Craon, 398, 412.
 Creuse, riv., 290,
 Croix-de-Vie, 120
Creuzerio, 248.
 Crouziers, 4.
 Curzay, 138.
 Curzon, 225.

Haye (la), 273.
 Herbage, 63, 64, 209, 257, 292.
 Herbiers (les), 466, 509.
 Hermenault (l'), 38, 74.
 Hongrie, 458.
 Huesca, 409.

I

Ile-Dieu, 240.
 Ile du Grand-Chemin, 487.
 Ile-Jourdain, 272.
 Issoire, 217, 259.
 Italie, 98.

J

Jaffa, 475.
 Jard (le), 291, 401, 448.
 Jérusalem, 42, 115, 261, 434, 444, 475.
 Joubert (pont), 26.
 Jumeaux (les), 412, 450.
 Jumièges, 23, 384.

L

Lambon, riv., 114.
 Languedoc, 439.
 Lathus, 447.
 Lauthier, 87, 133.
 Lay, riv., 209, 257.
 Lenet, 447.
 Lesterp, 96.
 Leugny, 272.
 Lezay, 42.
 Liez, 25, 38.
 Limoges, 30, 35, 51, 82, 88, 90, 156,
 157, 183, 184, 354, 370, 457.
 Limouzin, 29, 354, 445.
 Lien-Dieu-en-Jard, 449.
 Lisieux, 395.
 Loches, 2, 198.
 Lorraine, 436.
 Loudun, 2, 69, 260, 272, 504.
 Louin, 412, 451.
 Loye en Ré, 381.
 Luçon, 286, 374.
 Luray, 312.
 Lusignan, 40, 71, 74, 77, 94, 104,
 140, 264, 273, 506.
 Lussac-le-Château, 272.
 Lussac-les-Eglises, 215.

M

Maille en Maillezais, 20, 38.
 Maille (Saint-Pierre de), 510.
 Maillezais, 10, 19, 22, 23, 36, 38, 45,
 48, 54, 57, 58, 64, 128, 143, 173,
 192, 206, 258, 295, 350.
 Maine, 483.
 Mairé-l'Evêcault, 253.

Mairé-le-Gaulier, 272.
 Maladrie (la), 406.
 Manche (la), 274.
 Mandé (la), riv., 492.
 Mans (le), 54, 483.
 Marchas (ad), 64.
 Marche, 2, 21, 67, 264, 406, 506.
 Marcillac, 105.
 Mareuil, 226.
 Marmoutier, 225, 504.
 Marsais, 235, 248.
 Massogne, 137.
 Matha, 400, 448.
 Mauge, 173, 277.
 Mauléon, 277.
 Maulévrier, 31, 69, 408, 437, 456, 499.
 Mauzé en Aunis, 191, 199, 239, 482.
 Maynard, 277.
 Meilleraie (la), 291.
 Mélitène, 495.
 Melle, 205, 230.
 Mer aquitanique, 58.
 Mervent, 25, 58, 62.
 Metz, 198.
 Mezeaux, 41, 75, 94.
 Migné, 454.
 Mignon, riv., 239.
 Milan, 100.
 Mirebeau, 10, 51, 69, 271, 272.
 Moissac, 160.
Munasterium, 148.
 Montaigu, 276, 499.
 Montalembert, 277.
 Montamisé, 267.
 Montauban, 414.
 Montbason, 55, 78.
 Montbernage, 487.
 Montcontour, 69, 272, 415.
 Montgommery, 279.
 Montierneuf, 301, 339, 353, 359, 363,
 487.
 Montmorillon, 273, 279, 384, 385, 437,
 500.
 Montoir, 510.
 Montpellier, 433.
 Montreuil-Bellay, 69, 146, 173.
 Montreuil-Bonnin, 506, 512.
 Montsoreau, 485, 486.
 Moreaux (les), 213, 244.
 Moreilles, 501.
 Mortagne-sur-Gironde, 208, 243.
 Mortagne-sur-Sèvre, 465.
 Northemer, 341.
 Mothe-Achard (la), 499.
 Mothe-Saint-Héraye, 204.
 Mothe-Tuffau (la), 254.
 Mouchamps, 277, 466.
 Mougou, 114, 140.

Saint-Michel-en-l'Herm, 29, 30, 35, 58, 254, 402.
 Saint-Michel-du-May, 465.
 Saint-Michel-le-Cloucq, 351.
 Saint-Paul-en-Gâtine, 316.
 Saint-Pierre-de-Maillé, 510.
 Saint-Pierre-le-Vieux, 38.
 Sainte-Radégonde-la-Vineuse, 205, 242.
 Saint-Remy, 272.
 Saint-Romain, 146.
 Saint-Savin, 45, 393.
 Saint-Séverin, 114, 306, 468.
 Saint-Simon-l'Hermite, 474.
 Saint-Valéry, 279.
 Saint-Varant, 412.
 Saint-Viaud, 504.
 Saint-Vincent-du-Jard, 449.
 Sables-d'Olonne, 499.
 Saintonge, 163, 167, 169, 172, 219, 221, 258, 263, 266, 268, 348, 458, 492.
 Saivre, 249.
 Salerne, 358.
 Sanxai, 111, 140.
 Sanzai, 204.
 Saugé, 379, 447.
 Saumur, 46, 101, 164, 236, 283, 285.
 Saxe, 321.
 Secondigny-en-Gastine, 316.
 Senillé, 454.
 Sens, 479.
Sensciacus, 204.
 Septimanie, 439, 443.
 Sérigné, 38, 74.
 Sérigny, 272.
 Sèvre, riv., 48.
 Soulièvre, 412, 451.
 Sussex, 274.

T

Talaya, 304.
 Talbat, font., 217.
 Talmont, 64, 192, 209, 239, 257, 499, 501.
 Tarento, 507.
 Targé, 144.
Tentenonus, 9, 23.
 Ternay, 138.
 Tessounière, 412, 451.
 Thorigné, 203, 241.
 Thorigny, 241.
 Thouars, 276, 458, 483, 509.

Tiffauges, 173, 209.
 Tortose, 474.
 Toulouse, 125, 347, 439, 442, 448.
 Tournus, 504.
 Tours, 104, 143, 218, 263, 283, 433.
 Trappe-de-Belle-Fontaine (la), 465.
 Trémouille (la), 11, 214, 312, 395.
 Triaize, 501.
 Troyes, 386.
 Tulle, 82.

U

Usson, 273.

V

Vacheresse, 379, 388.
 Valence, 70.
 Vaudieu, 303, 304.
 Venansault, 7, 58.
 Vendôme, 202, 335, 382.
 Vérac, 76.
 Vergier (le), 364.
 Verrières, 273.
 Verruges, 205, 242.
 Vertou, 502.
 Vertou, riv., 64.
 Vézelay, 396.
 Vic-sur-Gartempe, 104.
 Vicq, 137.
 Vie, riv., 121.
 Vieille-Puye (la), 490.
 Vigeois (le), 73.
 Vihiers, 31, 281, 414.
 Villefolet, 64.
 Villesalem, 215, 394.
 Vinçon, riv., 67.
 Vivonne, 64.
 Vix, 225, 245.
Vogeriolo, 248.
 Vonne, riv., 41, 64.
 Vouneuil-sous-Biard, 9.
 Vouvent, 205, 235, 499, 502.

W

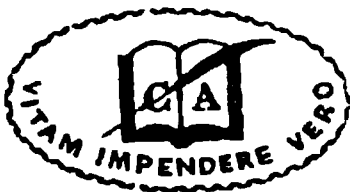
Westminster, 278.

X

Xanton, 339.
Xantun, 339.

Y

Yon, riv., 209, 246, 257.



.

,



MAY 7 - 1928